This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LA TURQUIE

Ott 3108.67

Harvard College
Library

LA TURQUIE

A PROPOS DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867.

LA TURQUIE

A PROPOS DE

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867

PAR

FRANS OUTENDIRCK

PARIS,
TYPOGRAPHIE DE AD. LAINÉ ET J. HAVARD,
RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

1867

Droits réservés.

Ott. 3108.67

Harvard College Library,
Gift of
Joseph Randolph Coolidge.
1 June, 1899.

HOMMAGE

A SON ALTESSE

MOHAMMED-EMIN-AALI-PACHA

GRAND-VIZIR

DE LA SUBLIME-PORTE OTTOMANE.

LA TURQUIE

A PROPOS

DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE 1867.

PREMIÈRE PARTIE.

PRÉCIS HISTORIQUE.

Les Turcs ont eu pour berceau les steppes de la haute Asie; ils ont mené, pendant une longue série de siècles, sur les bords de l'Irtisch et au pied des monts Altaï, l'existence nomade, à la fois pastorale et guerrière, qui est encore celle des Kirghis, des Bouckares, des Usbecks, des Turcomans de nos jours.

Comme chez tous les peuples et principalement chez ceux de l'Orient, la légende et la poésie ont précédé, pour les Turcs, les éléments précis de l'histoire. — Ces récits conservés par la tradition ne peuvent être négligés : il est facile à la critique moderne de démêler, sous les merveilles de la fiction, un fond de vérité, et de constituer ainsi la généalogie, les lettres de noblesse d'une race, d'une nationalité.

L'évocation intelligente et raisonnée du passé de la Turquie a d'ailleurs une importance capitale : lorsqu'en effet nous nous mettons à juger l'Orient et que nous voulons apprécier les efforts tentés à Constantinople pour régénérer

l'empire, nous ne tenons pas assez compte des faits et des enseignements de l'histoire ; et ceux qui s'arrogent la mission de donner des conseils aux hommes d'État turcs n'ont le plus souvent en mémoire que l'Occident, c'est-à-dire l'Europe chrétienne, ses lois, ses institutions, ses ressources scientifiques, commerciales, industrielles, agronomiques, etc., alors qu'ils devraient avant tout s'inspirer du génie même des contrées et des races qu'ils voudraient élever au niveau de tous les progrès du dix-neuvième siècle.

En y regardant de plus près, peut-être aurions-nous quelques motifs de mettre plus de discrétion dans nos avis : en réalité, l'Occident a tout reçu de l'Orient, sans jamais beaucoup lui rendre.

Ni l'hellénisme avec un conquérant de la trempe d'Alexandre de Macédoine, ni la forte domination romaine, ni le christianisme avec ses doctrines, ni les croisades par le glaive et les institutions chevaleresques, ni tous les efforts de notre civilisation moderne, n'ont apporté de modification bien saisissable à l'immobilité traditionnelle de l'Orient. La Turquie surtout a plus perdu que gagné à ses relations amicales avec l'Europe.

L'islamisme, qui a fait la grandeur des sultans, s'est affaibli à notre contact, en même temps que les institutions nationales des Turcs, et pour compenser cet amoindrissement, nous ne leur avons offert qu'une imitation insuffisante de ce qui constitue notre force à nous.

Sans insister sur ces considérations générales, demandons à deux célèbres écrivains persans, Mirkhond et Kondemyr, quelques détails légendaires, devenus les premiers éléments de l'histoire des Turcs. D'après ces légendes, Noé divisa, après le déluge, la terre habitable entre ses trois fils ; tous les pays qui s'étendaient du mont Gioudi à l'ex-

trémité de l'Orient, ainsi que les contrées septentrionales de l'univers, échurent à Japhet. Avant de quitter son père pour se diriger avec sa famille vers les régions qui lui étaient assignées, Japhet reçut la bénédiction de Noé, qui lui donna une pierre sur laquelle était gravé le nom de Dieu, résumé de la religion du second âge de l'humanité.

Le fils aîné de Japhet porta le nom de *Turk*, et de ce patriarche, reconnu comme le maître, le seigneur de ses frères, en raison de son droit d'aînesse et de ses vertus, descendirent les Turcs, prédestinés à l'empire par droit de primogéniture. De la même tige sortent, comme trois rameaux fraternels, les Tartares, les Mongols, les Slaves. Durant des milliers d'années, ils parcoururent l'Asie, sans y laisser d'autres vestiges que quelques épisodes recueillis par les historiens de l'antiquité et attribués au groupe des Scythes.

Les Turcs ne prennent une place distincte et considérable dans les annales humaines et n'exercent une action décisive dans l'ordre militaire, politique et social qu'à l'avénement de l'islamisme. Jusque-là, il leur manquait, diraiton, un symbole, une direction, un but.

La mission de Mahomet, les origines de la religion qu'il a fondée, la révolution extraordinaire dont cette religion fut la source, ces grands faits ne peuvent être indiqués ici que dans leurs rapports immédiats avec les destinées historiques des Turcs.

Ce serait nous détourner du but de notre œuvre spéciale, que de retracer la carrière de Mahomet comme pro-

phète, législateur et fondateur d'une religion qui aspirait à l'empire universel et fut sur le point de le réaliser.

La naissance de Mahomet à la Mecque, l'an 569 de l'ère chrétienne; ses premières prédications du *Koran*, sa fuite à Yatreb, depuis lors Médine, en 622, date de l'hégire, sa mort en 632, après ses rapides et prodigieuses victoires, enfin les immenses conquêtes des premiers khalifes ou lieutenants et vicaires du prophète, tous ces souvenirs, devenus sacrés pour les Turcs, se rattachent à l'essor et aux développements de leur ascendant guerrier, politique et administratif sur divers points de l'Asie.

Nous voyons alors les intrépides cavaliers-pasteurs des steppes briller en pleine lumière, dès le huitième siècle.

Les khalifes de Damas et de Bagdad recherchent avec empressement les services des Turcs, et confient à leurs escadrons la garde de leur personne et de leurs palais.

Des rangs de cette brillante milice, qui se distingue par le courage, l'honneur, la loyauté, sortent bientôt des généraux, des gouverneurs de province, des ministres et des vizirs; leur fortune progressive ne devait point se borner à ces dignités passagères; ils voyaient de jour en jour diminuer l'élan si impétueux d'abord de la race arabe, et l'autorité ainsi que la puissance des khalifes.

Dès lors surgirent plusieurs dynasties turques qui toutes, avec un admirable instinct et sans créer le moindre schisme religieux, reconnurent la suprématie des khalifes, en qualité de commandeurs des croyants, tandis que sous le rapport politique et militaire, elles s'émancipèrent, pour ainsi dire, complétement.

Dès la première croisade, de 1095 à 1099, les chrétiens occidentaux rencontrèrent les Turcs comme leurs plus redoutables adversaires. Parmi ceux-ci se fit remarquer le fa-

meux sultan de Roum, que le poëme de Torquato Tasso, *la Jérusalem délivrée*, a immortalisé sous le nom de Soliman, et auquel ses guerriers décernèrent le titre de *Kilidge-Arslan*, l'épée du lion.

Les différentes conquêtes des croisés chrétiens, les établissements qu'ils fondèrent en Palestine, en Syrie, en Cilicie, les mirent sans cesse aux prises avec les Turcs, et il n'est pas sans intérêt de rappeler, sur la foi des chroniques du temps, quel degré d'estime les princes, les chevaliers et même les dignitaires du clergé accordaient aux Turcs sous le triple rapport militaire, politique et administratif. Tous les chroniqueurs s'accordent surtout à proclamer la loyauté turque et la confiance que l'on pouvait mettre dans un traité admis ou une parole donnée par eux.

Il y a là un contraste bien tranché avec les constantes intrigues des souverains et des peuples grecs de l'empire de Constantinople, comme avec la duplicité de presque tous les chrétiens orientaux.

De pieux évêques, des moines renommés par leurs talents et leurs vertus sont pourtant les auteurs de ces chroniques, dont nous retrouvons les traits chez d'éminents guerriers, des types d'honneur comme l'illustre Geoffroy de Villehardouin, ou le sympathique frère d'armes du roi saint Louis, le sénéchal Jean sire de Joinville.

De l'ensemble des faits, dont ces chroniques nous ont légué le souvenir, il est certes permis de conclure que, dans les onzième, douzième et treizième siècles, les Turcs représentaient une civilisation supérieure à celle des croisés de l'Occident.

Vers la fin du treizième siècle, les récits historiques deviennent plus précis, plus détaillés; ils enregistrent par ordre de dates et de faits les commencements de l'éblouis-

sante fortune de la dynastie d'Orthogrul et d'Othman, c'est-à-dire des fondateurs de la Turquie proprement dite.

Orthogrul, le père de l'illustre Othman, resté le héros, le modèle de la dynastie à laquelle il a donné son nom, se recommande à la fois par la poésie des légendes et les souvenirs de l'histoire.

Voici la légende qui le concerne :

Orthogrul, fils d'un chef de tribu turque et dont le nom signifie *Prince au cœur droit*, reçut l'hospitalité, lors d'un voyage qu'il fit en Asie-Mineure, chez un musulman célèbre par sa piété. Dans la soirée, le maître de la maison plaça un livre sur un pupitre élevé, dans la chambre du voyageur. Orthogrul demanda ce qu'était ce livre : « La parole de Dieu, le Koran, » répondit son hôte. Le voyageur, resté seul, passa la plus grande partie de la nuit à lire, debout, le livre sacré. Au point du jour, il se coucha, s'endormit et fut visité dans son sommeil par une vision miraculeuse, accompagnée de ces paroles prophétiques : « Puisque tu as « lu ma parole éternelle avec tant de respect, tes enfants « et les enfants de tes enfants seront honorés de génération « en génération et de siècle en siècle. »

Telle est la consécration religieuse de la dynastie qui, depuis près de sept cents années consécutives, préside aux destinées de l'empire des Osmanlis, et de laquelle descend le padischah qui règne aujourd'hui en Turquie comme sultan et commandeur des croyants : Sa Majesté Abdul-Aziz-Khan, le trente-deuxième souverain de l'illustre famille d'Othman ou Osman.

La source historique de la fortune d'Orthogrul se résume comme il suit : Avec quatre cents familles turques rangées sous ses ordres, il se rendit d'abord dans la vallée de Sourmeli-Tschoukour, d'où il se dirigea vers la partie occidentale de l'Asie-Mineure; dans sa marche, Orthogrul atteignit deux armées qui se livraient bataille; par un sentiment d'équité, il s'élança, à la tête de ses frères d'armes, au secours de la troupe la moins nombreuse; son intervention donna la victoire à celle-ci.

Le chef était un sultan de Konieh nommé Ala-ed-din; après la fuite des hordes mongoles qu'il venait de vaincre, il s'empressa de récompenser ses généreux auxiliaires, en leur donnant, à titre de fief, les montagnes de Toumanidj et d'Ermeni avec la plaine de Sœgud sur les bords du fleuve Sakaria. Cette région montueuse de l'Asie-Mineure, située entre la Galatie et la Bithynie, est donc le second berceau de la dynastie des Osmanlis.

Orthogrul agrandit son pouvoir militaire et fit quelques conquêtes; mais il n'eut ni l'autorité civile avec le droit de battre monnaie, ni l'autorité religieuse avec la faculté de prononcer à la mosquée la prière publique du vendredi. Il mourut vers l'année 1288 de l'ère chrétienne (666 de l'hégire); son tombeau, révéré de tous les musulmans, s'élève à deux kilomètres de Sœgud, auprès de la ville de Nicée.

C'est en 1299 de notre ère (677 de l'hégire) que l'on place l'inauguration de l'empire d'Othman, lequel, à la mort de son père, s'était contenté d'abord du titre d'émir.

Othman réunissait en lui toutes les qualités qui font

l'honneur d'un souverain et caractérisent les héros, comme type de noblesse, de courage, de bonté. Aujourd'hui encore, lorsque ses successeurs sont revêtus, en signe d'inauguration au pouvoir suprême, du baudrier et du sabre d'Othman, on leur souhaite les vertus du chef de leur dynastie; car aux yeux des populations c'est toujours l'idéal, le modèle des sultans.

Son règne a bien justifié cette tradition glorieuse.

Aussi grand par le génie que par le courage, il réduisit tous les émirs de l'Anatolie à reconnaître son autorité; il vainquit les Grecs et les Tartares, et profita de la mort du dernier sultan de Konieh pour s'emparer des États de ce prince. Il confia à son fils Orkan le soin de prendre l'importante ville de Brousse en Bithynie, dont il fit sa capitale en 1326. Il mourut la même année; mais la monarchie turque était fondée sur des bases durables : Othman avait organisé l'avenir.

Que l'on se reporte à ce qui se passait au commencement du quatorzième siècle dans les États les plus civilisés, les plus puissants du globe, et l'on comprendra toute la force du système de gouvernement conçu, appliqué et régularisé par Othman; il le légua à ses successeurs et à ses peuples, comme un symbole politique se rattachant à la religion, à l'islamisme.

Aux yeux des musulmans, Dieu est tout, le reste n'est rien; le souverain, comme image vivante et terrestre de Dieu, en représente ici-bas l'autorité suprême. De cette croyance résulte l'absolutisme, le despotisme s'incarnant dans un homme, mais un homme qui a lui-même pour modérateurs et pour freins le sentiment religieux, sa foi aux dogmes de l'islamisme et son observation des préceptes du Koran.

Les Turcs, au quatorzième siècle, de même que tous les peuples orientaux, ne demandaient pas des institutions, des priviléges, des garanties, que l'Europe chrétienne connaissait peu d'ailleurs dans l'âge de fer de la féodalité.

Tout émanait du sultan pour remonter au sultan; il rendait la justice, dirigeait la politique et l'administration; il commandait l'armée, en marchant à sa tête et en payant de sa personne sur tous les champs de bataille.

Il n'y avait point de noblesse : tout musulman pouvait aspirer aux emplois les plus élevés, comme aux dignités les plus enviées. La propriété n'existait pas : la terre appartenait exclusivement à la puissance divine; son appropriation, en d'autres termes sa culture, donnait seule aux travailleurs des droits d'usufruitiers.

Sans doute, un semblable absolutisme se subordonne à la valeur, à l'énergie, au courage, à la justice de l'homme qui l'exerce; mais avec un type tel qu'Othman, type reproduit chez la plupart de ses successeurs immédiats, on s'explique le rapide et prodigieux essor des Turcs et le prestige de leurs sultans; aussi verrons-nous, pendant une longue série d'années, grandir en même temps et le peuple et les souverains.

Le sultan Orkan, fils d'Othman auquel il succéda, n'eut ni la mansuétude, ni la bonté paternelles; mais son règne fut marqué par des conquêtes importantes, entre autres celles de Nicomédie et de Nicée.

Allié de l'empereur de Constantinople, Jean Cantacuzène, Orkan épousa une fille de ce souverain, et chargea son fils

aîné, le prince Soliman, de traverser l'Hellespont pour s'emparer de Gallipoli (1359). Si ce plan avait pu réussir, l'Europe eût été ouverte aux Turcs qui peut-être se seraient emparés de Constantinople; la mort prématurée de Soliman mit obstacle à sa réalisation; il expira à la fleur de l'âge, des suites d'une chute de cheval. Orkan ne put survivre à la perte de son fils aîné; il expira de douleur en apprenant la fatale nouvelle.

Ce sultan avait doté la Turquie de la première infanterie du monde en instituant la milice des janissaires, dont la forte organisation tranchait avec les préjugés de l'Europe qui, à cette époque, méprisait les fantassins, et s'exagérait les services de la cavalerie. Les janissaires se composaient surtout d'enfants ravis aux chrétiens et élevés dans l'islamisme.

L'établissement d'une solde régulière, l'introduction d'uniformes adaptés à chaque corps de troupes, la création d'hôpitaux, de mosquées et d'écoles attachées à ces mosquées, enfin la nomination de *cadis*, juges des villes, placés sous la juridiction des pachas, gouverneurs de provinces, tous ces actes achèvent de recommander le règne d'Orkan (1326 à 1360).

Amurath, son second fils, lui succéda. Encore un guerrier intrépide, dont les regards se tournaient menaçants vers Constantinople, tandis qu'il chargeait son grand vizir de terminer la conquête de la Thrace et de s'emparer d'Andrinople, à ce moment la plus importante forteresse de l'empire byzantin.

Cette ville, à cause de sa position si avantageuse sous le rapport militaire, politique et commercial, devint depuis lors le siége de l'empire ottoman en Europe et la résidence des sultans.

Le nom du sultan Amurath se rattache à une des institutions qui ont le mieux favorisé les progrès de la puissance ottomane: la concession des terres conquises, faite sous le titre de *Timars* à certains chefs, à la condition pour eux de fournir à l'armée des chevaux et un nombre déterminé de cavaliers. Ces espèces de fiefs militaires, toujours révocables au gré du sultan, entretinrent l'ardeur belliqueuse des Turcs, identifièrent au sol les conquérants et créèrent une cavalerie d'élite, aussi recommandable à tous égards que l'énergique milice des janissaires.

Quoiqu'il fût âgé de soixante-dix ans, Amurath se mit à la tête d'une armée forte de soixante mille hommes, pour aller soumettre les Serbes, dont le souverain, le prince Lazare, avait repoussé avec dédain les sommations des ambassadeurs ottomans.

C'est en 1389, sur le champ de bataille de Kossova, que les Serbes, unis aux Bulgares et aux Hongrois, succombèrent malgré la plus opiniâtre résistance. La discipline et l'impétuosité des Turcs l'emportèrent sur tous les efforts des Serbes et de leurs alliés.

Dans l'ivresse de son triomphe, Amurath parcourait le champ de bataille, lorsqu'un soldat blessé se souleva et frappa de son poignard le sultan, qui mourut quelques heures plus tard, mais en recommandant à ses généraux de ménager les Serbes et de gagner leur affection, afin d'en faire, du côté du Danube, une des barrières vivantes de l'empire ottoman : comme si la mort, en déchirant les voiles de l'avenir, avait voulu indiquer une des solutions

les plus naturelles pour garantir, aux jours de la lutte, la sécurité des vastes domaines des successeurs d'Othman !

Bajazet, le second fils d'Amurath, ceignit le baudrier et le sabre du fondateur de la dynastie.

Telle fut la rapidité des conquêtes de ce sultan, s'emparant de la Phrygie, de la Moldavie et de la Valachie, que l'admiration et la terreur lui décernèrent le surnom d'*Ilderim*, l'éclair.

Une ligue de princes chrétiens dirigée par Sigismond, roi de Hongrie, fut dissipée par le terrible sultan ; après une première victoire remportée à Nicopolis, il triomphe de la fleur de la chevalerie française sous les ordres du connétable Philippe, comte d'Artois, en 1396. A la suite de cette bataille, Bajazet rendit la liberté à son intrépide prisonnier Jean comte de Nevers, fils et héritier du duc de Bourgogne, « C'est un présent funeste que je fais aux chrétiens, dit le « sultan, j'ai lu sur la physionomie de cet homme indomp- « table qu'il deviendra pour les rois et pour les peuples un « instrument de discorde, avant de périr de mort violente « dans la force de l'âge. » Prophétie faite peut-être après coup par les historiens du sultan, mais qui dépeint en peu de mots la vie et la mort de Jean Sans-peur.

Bajazet s'immisça bientôt dans les luttes intestines de Constantinople : lorsque Jean Paléologue chercha à détrôner son oncle l'empereur Manuel, il eut recours au sultan des Turcs ; celui-ci demanda, en échange de son appui, la cession de la Morée; un engagement en ce sens fut contracté, et dix mille Turcs parurent sous les murs de Constantinople pour déterminer la chute de Manuel.

Jean Paléologue, vainqueur, ne remplit pas sa promesse et ne céda point la Morée. Bajazet se disposa immédiatement à punir ce manque de foi, et comme la politique des sultans gravitait sans cesse vers l'admirable position de Constantinople, « le siége de l'empire du monde », c'est sur cette puissante cité que Bajazet voulut porter ses coups.

Mais une formidable invasion des Tartares-Mongols, sous les ordres du fameux Timour-Lenck (Tamerlan), jusque-là invincible, vint détourner Bajazet de ses projets. Timour lui avait envoyé des ambassadeurs avec ordre de rétablir dans leurs États des émirs dépossédés par les Turcs. A cet ordre, Bajazet répondit par des menaces ; les deux armées se trouvèrent bientôt en présence, une grande bataille s'engagea auprès d'Ancyre (1402). Les Mongols triomphèrent, et le sultan des Turcs fut fait prisonnier.

Bajazet ne survécut que neuf mois à cette défaite, quoique, contrairement aux affirmations de certains historiens, il fût toujours traité, ainsi que son fils le prince Muza, fait prisonnier en même temps que lui, avec les procédés les plus généreux.

Les janissaires et les spahis réunis à Andrinople, proclamèrent comme souverain le second fils de Bajazet, le prince Soliman, qui avait échappé par la fuite au sort de son père et de son frère.

Timour, renonçant à ses projets contre la Turquie, allait entreprendre la conquête de la Chine ; avant de se diriger vers le fond de l'Asie, il rendit la liberté au prince Muza, lequel revendiqua le pouvoir, en vertu de son droit d'aînesse.

La guerre éclata entre les deux frères, et Muza dut se réfugier en Valachie, pendant que Soliman abandonnait à l'empereur de Constantinople une partie des conquêtes paternelles, et reprenait en Asie les royaumes et les provinces si rapidement soumis par Timour.

Ne rencontrant plus ni adversaires, ni obstacles, Soliman se livra à la mollesse et aux plaisirs ; mais l'ambition de Muza veillait autour du sultan qui fut bientôt assiégé dans Andrinople ; il parvint à s'enfuir de cette place dans le but de chercher un asile à la cour de l'empereur d'Orient ; il fut surpris et massacré par des meurtriers qui apportèrent à Muza le cadavre de leur victime.

A l'aspect de son frère mort, Muza n'eut que des larmes pour Soliman et de l'indignation pour les assassins, qui périrent sur un bûcher.

Ce qui semble prouver la sincérité de son deuil, c'est qu'il associa spontanément à son pouvoir son jeune frère, le prince Mahomet (1412) ; mais, à son tour, Muza négligea ses devoirs de souverain et de général d'armée pour s'abandonner à des plaisirs contre lesquels murmurèrent bientôt ouvertement les soldats et les populations. Le grand vizir engagea Mahomet à relever la dignité de l'empire, en le réunissant tout entier sous sa domination énergique.

L'ambition étouffa le cri de la nature : Mahomet prit les armes ; Muza se réfugia en Servie ; lassé de l'exil, il revint à Andrinople ; les troupes de Mahomet investirent cette ville ; au lieu de chercher à se défendre, Muza s'enfuit de nouveau, fut pris et immolé.

Mahomet put employer les dernières années de son règne à réparer les suites de cette guerre civile et à consolider son pouvoir. Sa mort, qui eut lieu en 1421, fut cachée au peuple pendant quarante jours ; la justice continua à être

rendue en son nom ; grâce à ce délai, son fils, gouverneur d'Amasia, put arriver à Brousse et se faire proclamer sultan, sans que le repos public fût troublé par aucune compétition d'autorité. Il prit le nom d'Amurath II.

De nouvelles discordes ne tardèrent pas à éclater. L'empereur fit du prince Mustapha, qui s'était réfugié à Constantinople, un prétendant opposé au sultan Amurath II.

Par lui-même, Mustapha n'était pas redoutable ; mais le concours du meilleur général de l'empire grec, Démétrius Lascaris, détacha de l'autorité du sultan la Turquie d'Europe.

Naturellement, Mustapha réclama les provinces soustraites à l'autorité de son neveu ; mais Lascaris lui retira son appui. Réduit à ses seules ressources, le prétendant tomba au pouvoir du sultan, qui, ne voyant en lui qu'un adversaire, un ennemi, le livra au supplice.

La Thrace, la Thessalie, la Macédoine, furent alors envahies par les armées d'Amurath, qui eût conquis l'empire grec tout entier sans une diversion qu'opéra Manuel Paléologue, dont les intrigues déterminèrent un pacha à proclamer comme sultan un jeune frère d'Amurath. Celui-ci se rendit à Nicée, dont les portes s'ouvrirent devant lui, et, après avoir puni les révoltés, il tourna de nouveau ses efforts contre les chrétiens.

La Servie, la Valachie, la Hongrie, la Bulgarie, furent tour à tour visitées par les armées du sultan ; elles ne rencontrèrent que peu de résistance ; toutefois le concours de

trois grands hommes de guerre, Jean Corvin, Mathias Huniade et Scanderbeg (Scander bey, d'origine albanaise, qui avait fait son éducation guerrière chez les Turcs), ce concours finit par arrêter dans ses conquêtes le sultan Amurath.

Fatigué du pouvoir, il remit le baudrier d'Othman à son fils Mahomet, à peine âgé de quinze ans; mais la jeunesse du nouveau souverain détermina l'explosion de quelques troubles, réprimés sans peine par l'énergie d'Amurath, qui ressaisit immédiatement le pouvoir et le garda jusqu'à sa mort, en 1451.

Mahomet II devait se révéler à l'Orient comme à l'Occident par l'accomplissement du grand projet poursuivi sans relâche par ses prédécesseurs : la conquête de Constantinople.

Le courage qui hasarde, la politique qui calcule, l'intelligence qui devine, la science qui coordonne, tout ce qui caractérise les hommes supérieurs et les souverains vraiment dignes de ce titre, Mahomet II le réunissait en sa personne. Il avait vingt ans, l'âge de l'ardeur la plus bouillante, et déjà il avait acquis une grande expérience par ses premiers essais de règne.

Il lui était réservé de terminer la longue agonie de cet État si bien surnommé le *Bas-Empire*.

Après cinquante-huit jours de tranchée ouverte, Constantinople fut emportée d'assaut; son dernier souverain, Constantin Paléologue, se fit tuer afin de ne pas survivre à l'occupation de sa capitale : trois cent mille Turcs avaient

assiégé l'immense cité à laquelle ils ont donné le nom de Stamboul.

Constantinople prise d'assaut fut le théâtre de scènes de violences et de rapacité, d'autant plus explicables que les haines de race et de religion ajoutaient encore à l'exaltation des Turcs; cependant Mahomet II, que son âge, son caractère, les habitudes de l'Orient et l'ivresse de la victoire ne semblaient pas devoir disposer à la clémence, se précipita un des premiers dans la basilique de Sainte-Sophie (la tradition rapporte qu'il y pénétra à cheval). Là, pour sauver et le monument lui-même et la foule de femmes et d'enfants qui s'y étaient réfugiés, le sultan donna l'ordre aux ulémas de monter sur les marches de l'autel et de lire la prière: par ce seul fait, le carnage cessa.

En 1453, au milieu de ce quinzième siècle encore tout empreint de la rudesse du moyen âge, se compliquant d'une politique d'astuce et de mensonge, bien peu de princes chrétiens auraient agi avec autant de magnanimité, surtout si les vaincus avaient été des musulmans; mais à cette époque les Turcs étaient bien au-dessus des Grecs du Bas-Empire et de la plupart des États chrétiens, sous le rapport des connaissances scientifiques et de la civilisation qu'elles amènent forcément.

La tendance contemplative et rêveuse des anciennes tribus pastorales et nomades des steppes avait fait place à ce sentiment passionné d'émulation, d'ambition, de grandeur qui, à certains moments décisifs, se manifeste chez un peuple entier, depuis le souverain jusqu'au sujet le plus obscur, et cela pour porter ce peuple au plus haut degré de puissance et de gloire.

Aussi quel prodigieux essor pris par les Osmanlis! combien de conquêtes accomplies par quelques générations

d'émirs et de sultans! quelles garanties immenses accumulées pour l'avenir!

Avec deux capitales qui se jalousaient, comme Brousse et Andrinople, l'empire turc risquait de se diviser entre deux princes de la dynastie d'Othman; la possession de Constantinople effaça immédiatement toute prétention de rivalité de la part de villes secondaires qui n'avaient ni son importance, ni les mêmes ressources, ni son illustration séculaire.

Maître d'une des plus magnifiques positions maritimes du monde, Mahomet put donner à sa flotte un développement en rapport avec la grandeur de son empire et l'éclat de sa nouvelle capitale. Il eut bientôt des capitans-pachas qui luttèrent dignement avec les meilleurs amiraux de Venise et de Gênes, comme il possédait déjà des ingénieurs et des officiers d'artillerie bien plus habiles que ceux des premiers États de l'Europe chrétienne. En outre, la conquête et la résidence de Constantinople agrandirent l'horizon politique du sultan, qui réclama en sa faveur l'antique suprématie que Constantin avait transportée sur les rives du Bosphore en quittant les bords du Tibre.

En effet, tous les actes de Mahomet II et de ses successeurs immédiats ont manifesté la ferme intention de revendiquer pour les sultans osmanlis et pour la Sublime-Porte les droits des empereurs d'Orient ainsi que ceux des Césars.

C'est à ce titre que le conquérant de Constantinople attaqua la république de Venise dans ses possessions du Levant, de l'Archipel et de la Mer Noire. Le même motif le dirigea ensuite dans les expéditions qui menacèrent divers points du littoral de l'Italie.

L'Europe chrétienne s'émut, épouvantée, en apprenant la prise et l'occupation de Constantinople par les Turcs, qui, du haut des Dardanelles, menaçaient l'Occident, tout

en conservant leurs vastes possessions asiatiques, et se préparaient à soumettre une partie de l'Afrique.

Les craintes de l'Europe n'étaient pas sans fondement : autour de Mahomet se trouvaient quatorze mille janissaires, n'entretenant qu'une idée, ne vivant que pour faire la guerre, cinquante mille spahis, cent cinquante mille delhis et timariots, formant ensemble la meilleure infanterie de cette époque, et deux cent mille cavaliers identifiés à des chevaux de race; joignez-y une artillerie formidable, toutes les machines de destruction connues au quinzième siècle, enfin une marine dont les galères et les divers bâtiments s'accroissaient chaque jour en nombre et en force.

En présence de cette puissance presque irrésistible, quelle était la situation de l'Europe chrétienne?

Point de cohésion, point d'union! partout les rivalités les plus haineuses, les hostilités les plus implacables; partout des divisions qui énervent et découragent les peuples, en même temps qu'elles affaiblissent et amoindrissent les États.

En Italie, le pays le plus avancé par ses institutions et ses ressources en tout genre, Rome est immobile; la papauté est menacée par les doctrines des Wycleff, des Jean Huss, des Jérôme de Prague, et le quinzième siècle a la honte de voir trôner sur la chaire de Saint-Pierre, en même temps que le pape Alexandre VI, l'inceste, le vol et le poison.

En Sicile, le sang des fameuses Vêpres n'est pas encore séché; les sources de la prospérité sont taries; cette île, jadis un des greniers d'abondance de Rome républicaine et impériale, ne donne plus du pain à sa population décimée.

A Naples, la domination espagnole s'est établie sur les débris de l'autorité de la maison d'Anjou, et bientôt la

France conquerra ce beau royaume, que lui arracheront Ferdinand d'Aragon et son capitaine Gonzalve de Cordoue.

En Toscane et à Florence, de nobles marchands, les Médicis, se substituent à la république orageuse qui a traversé la liberté pour s'abîmer dans l'anarchie.

A Milan et en Lombardie, la guerre civile entre Sforza et Galéas Visconti appelle l'intervention française, suivie aussitôt de l'invasion des armées espagnoles; la plus grande partie de la péninsule Italique tombe, pour des siècles, sous le joug de l'étranger.

En revanche, Venise, comme république oligarchique, est au faîte de la puissance, de la gloire, de la richesse; mais sa fortune va décroître, sans que la ville des doges cesse de rayonner par le commerce et les arts.

Gênes avec ses institutions républicaines reste toujours la rivale de Venise ; mais ses établissements du Levant, de la Mer Noire, de la Mer Rouge lui échappent devant le rapide essor de la marine ottomane ; elle entre ainsi dans la voie fatale qui conduit à la décadence.

Ferrare, Modène, Parme, la cour d'Urbin ne sont pas sans éclat, derniers pétillements d'une flamme qui va disparaître : l'énergie virile manque à leurs souverains que domine et frappe César Borgia, le type du Prince, selon Machiavel.

Sur leurs rochers des Alpes, planent les opiniâtres ducs de Savoie, profitant tour à tour des fautes ou des rivalités de Rome, de la France, de l'empire d'Allemagne, de toutes les divisions de l'Italie afin d'agrandir leur petite principauté, étendre leur influence et, comme l'avalanche grossie en silence, envahir peu à peu les vallées et les plaines voisines.

Plus morale, plus noble, parce qu'elle est libre, la Suisse

donne au monde un grand et magnifique spectacle; ses populations laborieuses arrêtent et brisent la superbe chevalerie et les efforts des hommes d'armes conduits par Charles le Téméraire, ce puissant duc d'Occident qui n'a ni voulu, ni pu constituer une monarchie de premier ordre, au cœur de l'Europe centrale, avec des ports comme Anvers et Amsterdam, avec des villes comme Gand, Bruges, Lille, Douai, Bruxelles.

En France, Charles VII venait de réparer à demi les longs désastres de plus d'un siècle de guerre avec les Anglais, un instant maîtres de Paris; un commencement d'armée permanente y est organisé; puis arrive Louis XI, mauvais fils, politique astucieux, tyran impitoyable, qui fait de son grand prévôt son principal auxiliaire, qui brise ou abat les têtes les plus hautes, emploie la ruse, la corruption, la superstition, achète des alliés au lieu de combattre des ennemis, et lègue à son fils Charles VIII les moyens de conquérir l'Italie, pour la perdre aussitôt.

L'Angleterre épuise son sang le plus noble, le plus pur dans les guerres sans pitié de la Rose rouge et de la Rose blanche; sur les débris des maisons de Lancastre et d'York, s'élève avec Henri VII la dynastie des Tudor qui écrasera l'Irlande, contiendra l'Écosse et jettera les bases du beau règne d'Élisabeth; absorbée par ses luttes intestines, l'Angleterre n'exerce plus aucune influence au dehors.

Aux bords de la Baltique se relâchent de jour en jour les nœuds de l'union de Calmar, qui, en 1397, avait réuni les couronnes de Suède, de Norvége et de Danemark sur le front de Marguerite de Waldemar; cet essai de scandinavisme s'évapore avant d'avoir porté ses fruits.

La Russie, échappée à la tyrannie des Tartares-Mongols, s'organise sous l'implacable volonté d'Ivan le Cruel; son

règne eut le caractère d'un fléau ; l'Europe ignorait, pour ainsi dire, le nom des Russes, avec lesquels la ligue hanséatique entretenait seule des relations de commerce, par son comptoir de Nowogorod.

La Pologne, par contre, heureuse, chevaleresque, florissante, s'unit fraternellement à la Lithuanie, met un frein aux conquêtes de l'ordre teutonique, repousse les Tartares et les Russes, menace plus d'une fois Moscou, s'empare pendant quelque temps de la Bohême et de la Hongrie ; mais au milieu de l'éclat de tant de triomphes ne démêle-t-on point, hélas ! les germes d'anarchie d'une organisation sociale où le peuple est trop sacrifié aux empiétements de la noblesse ?

L'Allemagne, plus morcelée que l'Italie même, se divise en plusieurs centaines d'États : aux plaies à peine cicatrisées des guerres religieuses, s'ajoutent, comme autant de causes de déchirement, les rivalités des électeurs laïques et ecclésiastiques. La maison de Habsbourg, en s'appuyant sur la possession héréditaire de l'Autriche, finit par assurer ses droits à l'élection impériale ; et lorsque plus tard l'archiduc Maximilien épouse Marie de Bourgogne, fille unique et héritière de Charles le Téméraire, la Belgique deviendra le second berceau d'une puissance qui, en aspirant à la monarchie universelle, forcera le roi de France, François Ier, à chercher le salut de l'Europe et de la chrétienté dans une alliance avec les sultans osmanlis.

La péninsule Hispanique offre le spectacle le plus extraordinaire, le plus animé : l'Espagne et le Portugal, sous l'action de la conquête musulmane par les Arabes et les Mores, avaient reçu, dès le commencement du huitième siècle (711 à 720), la forte empreinte de l'Orient. Ces deux États avaient recueilli tous les bienfaits d'une civilisation

plus avancée ; les arts, les sciences, le commerce, l'industrie, l'agriculture, la navigation, y avaient fait les progrès les plus rapides, malgré des luttes sans cesse renaissantes. Vers la fin du quinzième siècle (1492), l'Espagne, sous le sceptre de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, tourne ses efforts contre Grenade et les musulmans ; les chrétiens parviennent à vaincre et à exterminer l'islamisme dans la Péninsule ; mais cette conquête, malgré les trésors que vont lui procurer les découvertes de navigateurs illustres, cette conquête sera la cause de sa ruine !

Que conclure de ce rapide tableau de la situation de l'Europe, au moment où tant de puissance était concentrée dans les mains vigoureuses de Mahomet II ?

La supériorité du sultan et du vaste empire qu'il a unifié sous son pouvoir absolu, n'est-elle pas manifeste ?

Mahomet II éclipsa bien réellement les souverains les plus habiles, les plus sages, les plus puissants, et parmi les princes contemporains du conquérant de Constantinople, on n'en trouverait pas un qui autorisât l'essai d'un parallèle dans le genre de ceux que Plutarque traçait avec tant de perfection.

Aussi sa carrière fut-elle, jusqu'à la fin, des plus glorieuses.

Né en 1430, par conséquent âgé seulement de vingt-trois ans lors de la conquête de Constantinople, Mahomet II ne pouvait pas s'arrêter dans la voie où il s'était si vaillamment engagé. Il soumit la Macédoine, la Morée, l'empire de Trébizonde et l'île de Négrepont ; la Moldavie et la Crimée l'occupèrent à leur tour ; il envoya contre l'île de Rhodes une escadre de cent soixante vaisseaux ou galères, avec une nombreuse armée ; mais les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem eurent la gloire de résister

au terrible sultan qui avait renversé deux empires, conquis douze royaumes et pris deux cents villes.

La république de Venise, après quinze années de guerre, abandonna Scutari et paya tribut à Mahomet II ; celui-ci dispersa, en outre, l'armée du schah de Perse, s'empara de Caffa et remit au pacha Giedyk-Ahmed la mission de conquérir la Pouille et le Frioul. Fidèle aux ordres du sultan, le chef de cette expédition emporta de force la ville d'Otrante ; l'Italie entière était frappée de terreur ; mais la mort de Mahomet II, en 1481, arrêta, sur ce point, le triomphe des Turcs ; et la péninsule Italique put de nouveau respirer.

Le fils aîné du sultan Mahomet — il se nommait Bajazet — avait quitté Constantinople pour accomplir un pèlerinage à la Mecque et à Médine ; il se trouvait en Égypte lorsqu'il apprit la mort de son père. L'armée d'Asie, profitant de son absence, proclama à Brousse, comme sultan, le prince Zizim, frère cadet de l'héritier du trône.

La prompte arrivée de Bajazet II fit justice de cette usurpation. Après avoir essuyé deux défaites, Zizim se réfugia à Rhodes, d'où le grand maître, Pierre d'Aubusson, le fit passer en France, pour le rendre un instrument de diversion, une arme contre les Turcs.

Malgré ces événements, une nouvelle expédition ottomane fut dirigée contre l'Italie, et ravagea une partie du Frioul ; mais l'impulsion, cette fois, ne partait pas du souverain ; les délices du harem et l'influence du climat de

Constantinople exerçaient sur lui leurs séductions énervantes.

Cette situation fut bientôt connue au dehors, et partout on se prépara à de nouvelles luttes.

La Pologne, la Hongrie, la Bohême, multiplièrent leurs efforts de résistance; Venise retrouva sa vieille énergie; les chevaliers de Rhodes se surpassèrent dans leurs tentatives; les souverains de la Perse, animés par les rivalités religieuses et par l'intérêt de leur conservation, cherchèrent à contenir une puissance qui menaçait de conquérir le monde: de toutes parts s'organisa la plus formidable réaction.

On le disait, on le croyait; mais les illusions sous ce rapport ne furent pas de longue durée; après la mort de Bajazet (1512), le sultan Sélim allait renouveler les jours triomphants et prospères de Mahomet II.

C'est du côté de l'Asie que Sélim I tourna ses armes et accomplit ses principales conquêtes. Il fit preuve, en agissant ainsi, d'une sagacité que l'on n'a pas assez remarquée: car c'est en Asie que se trouvait le berceau de l'islamisme, et c'est là qu'il fallait retremper la séve religieuse des Turcs, pour l'empêcher de s'affaiblir au contact prolongé de l'Occident.

La Syrie, l'Arabie et l'Égypte furent bientôt réunies à l'empire ottoman. Sélim, afin de dominer entièrement au Caire et sur les bords du Nil, fit massacrer en 1517, vingt mille mameluks, milice brillante, intrépide, mais indisciplinée qui, à chaque instant, détrônait les soudans d'Égypte et se livrait à tous les genres d'exactions.

L'Égypte redevint, dès le commencement du seizième siècle, ce qu'elle avait été pour l'empire des Césars : elle fut le grenier d'abondance de Constantinople, qui regorgeait d'habitants.

Mais un résultat religieux et moral plus important devint la conséquence de cette conquête de Sélim : au fond d'un vieux palais du Caire vivait, entouré d'hommages, mais sans autorité réelle, un descendant des khalifes abassides, qui portait le titre de *Commandeur des Croyants*, ou *Vicaire du Prophète*, en qualité de chef suprême de l'Islam.

Sélim l'emmena à Constantinople, et se fit céder un titre et des droits qui, à son pouvoir de padischah et de sultan, ajoutèrent la domination sur les âmes. Cent cinquante millions de musulmans, même en obéissant à d'autres princes, dans toutes les parties du monde, relevèrent alors du vicaire du Prophète, du commandeur des croyants, investi en outre de la dignité de *Gardien et Défenseur des Villes saintes,* la Mecque et Médine.

Le dernier rejeton des khalifes abassides, Mohammed XII, céda ainsi, à l'heureux Sélim, l'étendard, le glaive et le manteau du Prophète : Henri VIII et Pierre-le-Grand se trouvaient devancés dans cette réunion du pouvoir spirituel et temporel qu'ont rêvée, sans oser l'accomplir, Charlemagne et Charles-Quint.

Parmi les sectateurs de l'islamisme, il n'y avait qu'un peuple, les Persans, en dehors de l'orthodoxie musulmane, à cause du schisme d'Ali, qu'ils professaient comme *Shiites*. Sélim, devenu le chef suprême des vrais fidèles, des *Sunnites*, jura par le sabre d'Othman d'exterminer ces « têtes « rouges », ces infidèles, auxquels il avait déjà fait la guerre avec succès. Puis, il se proposait de combattre les chrétiens.

Mais, au moment où allaient s'accomplir ses menaces (1520), il mourut, l'an 898 de l'hégire, laissant « l'empire « du monde » à Soliman, son fils, comme le dit l'épitaphe du redoutable sultan, qui était aussi poëte et philosophe, à l'exemple de Mahomet II. Sur le mur d'un de ses palais on a longtemps lu ces vers de Sélim :

« Tout vient de Dieu ; il nous donne ou nous refuse ce « que nous lui demandons. Si un homme sur la terre pou- « vait quelque chose par lui-même, il serait l'égal de Dieu.

« Sélim, le serviteur des pauvres, a composé et écrit ces « vers. »

Dans les liens qui identifient les Turcs à leurs sultans, l'Europe, plus sceptique que chrétienne, n'a point toujours tenu compte de semblables inspirations, ni du prestige qu'exerce le commandeur des croyants par la prière publique du vendredi, dans une des mosquées de Constantinople.

Indépendamment de l'éclat de cette solennité, il y a là une réminiscence des actes mêmes du Prophète, du fondateur de l'islamisme ; et cette réminiscence agit d'autant mieux sur les esprits, en Orient, que les chrétiens s'y divisent en vingt sectes rivales et ennemies, sans parler de leur haine, à toutes, pour Rome et les Latins.

Le règne de Soliman, successeur de Sélim Ier, ne fut qu'un long triomphe, auquel s'associa une partie des chrétiens eux-mêmes, et notamment la France, lorsqu'elle rechercha l'alliance du puissant padischah.

Soliman n'avait que vingt-cinq ans à la mort de son

père : de la Magnésie, dont il était gouverneur, il accourut à Constantinople pour ceindre le baudrier et le sabre d'Othman, distribuer aux janissaires, alors au nombre de quarante mille hommes d'élite, ses larges dons d'avénement, comprimer une révolte en Syrie, envahir la Hongrie, s'emparer de Belgrade et diriger contre l'île de Rhodes une expédition de trois cents voiles avec une armée de cent mille hommes.

Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem succombèrent après une héroïque résistance de cinq mois (1522). Le grand maître de l'ordre, Villiers de l'Isle-Adam, s'immortalisa dans cette lutte. Soliman lui-même traita l'illustre vaincu avec magnanimité, et, après avoir confirmé la capitulation accordée aux chevaliers, il dit à son grand vizir et à ses généraux : « Je suis affligé d'avoir chassé ce vieillard « de son palais. »

La possession de l'île de Rhodes assurait aux Turcs la domination de la Méditerranée; ils y avaient pour auxiliaires les États fondés sur le littoral de l'Afrique par deux célèbres corsaires, fils d'un spahi de Mételin : Baba-Aroudy et Haïreddin Barberousse. Ce dernier avait fait hommage à Sélim de la régence et de la ville d'Alger, devenues sa conquête, et il avait reçu en échange le titre de *beylerbey* d'Alger.

Soliman s'empressa de ratifier l'investiture donnée par son père, et les navires algériens, armés en course, devinrent la terreur des côtes d'Espagne et d'Italie.

L'empire ottoman touche vers cette époque à l'apogée de la puissance, de la richesse; les institutions de Mahomet II, qui avaient complété celles d'Orkan, s'affermissent, se développent sous le règne de Soliman, qui joint l'œuvre du législateur aux succès du conquérant.

Son armée d'Europe brise un suprême effort de résistance tenté par les Moldaves et les Valaques, forcés de continuer le payement du tribut que leur avait imposé Mahomet II. A l'exemple de son illustre aïeul, Soliman se déclare le protecteur des Moldaves et des Valaques, en respectant leur culte (le rite grec) et en les laissant se gouverner par leurs lois et par leurs princes.

Puis la guerre recommence en Hongrie, et les Turcs, dans leur élan victorieux, menacent Vienne, l'Autriche, l'Allemagne.

Les deux plus grands souverains du monde, le sultan Soliman et l'empereur Charles-Quint, vont se trouver aux prises, et un rôle de salut pour le présent et l'avenir de la civilisation chrétienne sera dévolu au padischah.

Quelques détails sur Charles-Quint et son règne sont toutefois indispensables pour bien expliquer la mission d'équilibre européen que Soliman et les Turcs eurent à remplir au seizième siècle : il peut ne pas être inopportun, dans les circonstances actuelles, en 1867, de rappeler sommairement cette dette de reconnaissance, contractée par nos pères, envers l'empire ottoman.

Par sa naissance, comme l'aîné des petits-fils de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, Charles, archiduc d'Autriche, hérita, le 23 janvier 1516, des royaumes des Espagnes et des Indes.

Parfaitement élevé et instruit en Belgique, sous la surveillance de sa tante Marguerite d'Autriche, Charles se trouvait à la hauteur de sa mission : le bon sens inné des Belges s'élevait chez lui jusqu'au génie.

Du chef de son aïeule, Marie de Bourgogne, il était déjà souverain de la Belgique et de la Hollande, de l'Artois, de la Franche-Comté ; il y réunissait toutes les possessions d'Isa-

belle et de Ferdinand dans la péninsule Espagnole, puis en Afrique, en Amérique et enfin une partie de l'Italie ainsi que la Sicile.

A tant de puissance, à tant d'États, les électeurs du saint Empire ajoutèrent la couronne de Charlemagne et d'Othon ; Charles-Quint la réunit à celle de son archiduché héréditaire d'Autriche, et à ses droits ou à ses prétentions sur divers royaumes germaniques.

Pour compléter cet ensemble, qui épuise en quelque sorte les faveurs de la fortune, Fernand Cortès, François Pizarre, Almagro, ont conquis pour Charles-Quint le Mexique, le Pérou, le Chili, la moitié de l'Amérique, pendant que d'autres voyages de découvertes agrandissent chaque jour les colonies espagnoles, jusqu'au fond de l'Asie et dans la Polynésie.

Les deux gigantesques empires du seizième siècle, l'empire de Soliman et celui de Charles-Quint, devaient forcément se heurter sur la terre et sur les mers. Le choc fut surtout déterminé par l'appel que François Ier, roi de France, adressa au sultan des Turcs.

Vaincu à Pavie, captif à Madrid, c'est du fond de la prison où le retenait Charles-Quint que les regards du monarque français se tournèrent vers Soliman.

La mère de François Ier, Louise de Savoie, régente de France pendant la captivité du roi, eut la même pensée ; le chancelier Duprat, en se basant, en outre, sur l'intérêt des relations commerciales déjà établies entre l'empire ottoman et la monarchie française, se rangea chaudement à l'avis de la reine-mère.

Les sultans Mahomet II et Sélim avaient favorisé ces relations d'affaires par des priviléges que devaient étendre et sanctionner les traités connus sous le titre de *Capitulations*.

Un premier agent fut envoyé à Constantinople par la régente de France; il était chargé de présents dignes de Soliman le Magnifique, et portait, comme titre de créance, la bague de François Ier. Cet agent fut arrêté par ordre du pacha de Bosnie, et massacré avec les douze personnes qui formaient sa suite.

Mais, en 1525, un autre agent, un gentilhomme hongrois, nommé Frangipani, réussit mieux dans la mission que lui confia la régente. Le 6 décembre de cette année, il fut reçu par le divan avec de grands honneurs et comblé de riches présents.

A la lettre que Frangipani remit au sultan, voici la réponse de Soliman :

« A toi, François, qui es roi du pays de France,

« Tu as envoyé une lettre à ma Porte, asile des souve-
« rains, par ton fidèle agent Frankipan; tu lui as aussi re-
« commandé quelques communications verbales; tu as fait
« savoir que l'ennemi s'est emparé de ton pays, que tu es
« actuellement en prison, et tu réclames ici aide et secours
« pour ta délivrance.

« Tout ce que tu as dit ayant été exposé au pied de mon
« trône, refuge du monde, ma science impériale l'a em-
« brassé en détail, et j'en ai pris une connaissance complète.

« Il n'est pas étonnant que des empereurs soient défaits
« et deviennent prisonniers. Nos glorieux ancêtres, que
« Dieu illumine leurs tombeaux! n'ont jamais cessé de
« faire la guerre pour repousser l'ennemi et conquérir des
« pays. Nous aussi, nous avons marché sur leurs traces;
« nous avons conquis en tout temps des provinces et des
« citadelles fortes, d'un accès difficile. Nuit et jour, notre
« cheval est sellé, et notre sabre est ceint.

« Que Dieu très-haut facilite le bien! A quelque objet

« que s'attache ta volonté, qu'elle soit exécutée. Du reste,
« en interrogeant ton agent sur les affaires et les nouvelles,
« tu en seras informé. Sache-le bien.

«Écrit au commencement de la lune de Rebiul-Akhir
« 904 (15 février 1526), à la résidence de la capitale de
« l'empire, Constantinople la bien gardée. »

Au printemps de la même année (1526) cent mille Ottomans, sous les ordres de Soliman, secondé par trois vizirs, envahirent la Hongrie avec trois cents pièces de canon et une flottille de huit cents embarcations : Peterwardein fut pris d'assaut; Illok se rendit; Eszek sur la Drave fut incendié, et la victoire de Mohacz, déterminée par la formidable artillerie des Turcs, mit en relief le courage personnel du sultan, dont l'armure fut faussée en plusieurs endroits. Ce jour-là vit s'éclipser, pour plus d'un siècle, la nationalité hongroise.

Louis II, roi de Hongrie et de Bohême, beau-frère de Charles-Quint, dont il avait épousé la sœur, Marie de Hongrie, après avoir noblement combattu, à la tête de la cavalerie magyare, se noya dans le marais de Mohacz, où son cadavre fut retrouvé, deux mois plus tard.

La Hongrie devint vassale de la Sublime Porte (1528); l'Autriche, qui ne put faire valoir ses droits en ce moment, attendit une occasion plus favorable pour revendiquer l'héritage du roi Louis, mort sans enfants.

Un nouvel ambassadeur français, nommé Rincon, fut envoyé à Constantinople et très-bien accueilli (1528); il obtint la confirmation et l'extension des anciens priviléges commerciaux; enfin des conventions définitives conclues entre la Sublime Porte et la France furent négociées en 1535 et signées à Constantinople au commencement de février 1536.

Que l'on ne se méprenne point, du reste, sur les conséquences fécondes de ces capitulations [1]; en premier lieu, elles furent pour la Turquie et la France le point de départ d'un mouvement commercial extraordinaire; le pavillon français put flotter dans la Méditerranée, dans la Mer Rouge, dans la Mer Noire, à côté de l'étendard du Croissant; en second lieu, elles donnèrent à la France une prépondérance dont rien ne saurait dire la portée : pendant une longue série d'années, en effet, tout le commerce du Frangistan, c'est-à-dire des États de l'Europe, se fit sous la protection des lis de l'ancienne monarchie des Valois et des Bourbons, dont l'influence s'étendait, tutélaire, sur les chrétiens latins d'Orient.

On peut affirmer, d'après les lettres authentiques de Soliman à François Ier et à Henri II, que la sagacité profonde du sultan avait prévu ces résultats. La magnanimité de son caractère sympathisait avec le courage aventureux du roi-chevalier; il avait tendu avec empressement une main fraternelle au noble captif de Pavie; il lui décerna spontanément le titre de padischah, jusque-là réservé exclusivement aux souverains osmanlis.

Il y eut bien en Europe une espèce de stupeur, en présence de ce que des esprits étroits appelaient « l'union « adultère des Lis et du Croissant »; mais l'histoire et la postérité proclament qu'aucune alliance n'a été mieux inspirée, ni plus féconde. N'est-ce pas grâce à cette alliance que la France et une partie de la chrétienté ont pu résister

[1] Nous devons nous borner à indiquer ici ces traités; nous aurons l'occasion plus tard, en nous occupant plus spécialement des intérêts matériels de l'empire ottoman, d'entrer dans quelques détails sur la nature et la portée de ces actes diplomatiques; ils sont encore en vigueur aujourd'hui, au moins dans leurs dispositions principales.

à l'absorption de Charles-Quint et de Philippe II; n'est-ce pas grâce à elle surtout que la Réforme évangélique de Luther et de Calvin a eu le temps d'accomplir la liberté en matière religieuse, base et garantie de la liberté civile et politique?

Rome elle-même, que les troupes de Charles-Quint avaient impitoyablement saccagée et dévastée, Rome respira et bénit l'intervention de Soliman, opposée à l'ambition sans frein du chef de la maison d'Autriche.

En effet, le colosse ottoman était seul capable d'arrêter et de faire reculer Charles-Quint, qui était allé combattre en Afrique le redoutable Barberousse, s'était emparé de Tunis, avait forcé Soliman de lever le siége de Vienne, avait établi dans l'île de Malte les chevaliers expulsés de Rhodes; et, par ses armées, ses flottes, sa politique, ses trésors qu'alimentaient l'ancien et le nouveau monde, combattait partout le sultan.

Il serait trop long de suivre en détail les quarante-six années du beau règne de Soliman II, dont on voudrait pouvoir retrancher les drames sanglants, les deuils dynastiques provoqués par l'ambition de sa favorite Roxelane, élevée à la dignité de sultane; mais le génie du padischah et son courage résistèrent et survécurent à ces douloureuses épreuves. Agé de soixante-douze ans, il partit, le 10 mai 1566, de Constantinople, franchit la Drave et la Save pour aller raffermir son autorité en Hongrie; il dirigea lui-même le siége de la ville de Szigeth, qui fut abandonnée et incendiée par les Hongrois se réfugiant dans la citadelle. Un nouveau siége commença contre celle-ci; mais le 5 septembre, un accès de fièvre maligne emporta le sultan, dont la mort fut cachée pendant trois semaines à l'armée et à l'empire. Les janissaires purent enfin s'emparer de la cita-

delle; une tour minée par les Hongrois fit explosion en tuant trois mille Turcs.

Les lettres de victoire furent expédiées au nom du sultan, à Constantinople, où le divan s'assembla comme d'habitude. Sélim II quitta la Magnésie, dont il était gouverneur, et arriva vers la fin de septembre 1566, dans sa capitale, pour commencer un règne bien différent de celui de son illustre père.

Généralement, les historiens rattachent à l'avénement de Sélim II une idée de décadence. C'est aller trop vite et trop loin, puisque d'importantes conquêtes, entre autres celle de l'île de Chypre, qui comptait alors quinze cent mille habitants, eut lieu, malgré tous les efforts des Vénitiens. Sélim lui-même inspira cette expédition, dont il avait conçu le projet durant son gouvernement de la Magnésie.

Sans doute, une transformation considérable allait s'accomplir dans la situation respective de l'Orient et de l'Occident, mais il n'était point au pouvoir des Turcs d'y rien modifier : des changements notables, des progrès immenses furent accomplis en Europe dans le cours du seizième siècle. La plupart des petits États avaient été absorbés par les grandes puissances, chez lesquelles l'autorité royale se dégageait entièrement des vieux liens de la féodalité.

Les prodigieuses richesses, fruit de la découverte et de l'exploitation de l'Amérique, avaient déterminé une révolution économique et sociale, tout en portant un coup funeste à la navigation et au commerce de la Méditerranée.

En outre, malgré la sagesse des institutions dues à la haute initiative de Soliman, sa main puissante manquait à la régularisation, au couronnement de son œuvre, à l'époque où cette main était plus que jamais indispensable à cause de l'immensité de l'empire, s'étendant sur trois parties du globe : l'Asie, l'Europe, l'Afrique.

D'un autre côté, la république de Venise, irritée de la perte d'un riche joyau comme l'île de Chypre, inquiète sur ses autres possessions du Levant, et frappée au cœur dans son commerce par la nouvelle route maritime vers l'Inde, la Chine et le Japon, la république de Venise cherchait partout des alliés, c'est-à-dire des adversaires de l'empire ottoman. Ainsi fut formée la ligue formidable de plusieurs États chrétiens réunissant toutes leurs forces navales pour attaquer la flotte du sultan.

Un fils naturel de Charles-Quint, don Juan d'Autriche, homme supérieur, eut le commandement des flottes coalisées. L'escadre ottomane, qui comptait trois cents vaisseaux et galères, stationnait à l'entrée du golfe de Lépante. Dès l'approche des chrétiens, le capitan-pacha n'hésita point à leur présenter la bataille, le 7 octobre 1571; avec une intrépidité héroïque, il s'engagea dans les lignes ennemies pour attaquer le vaisseau qui portait leur amiral; après une heure de lutte, le chef de la flotte turque tomba, frappé à mort d'une balle; les Espagnols s'élancèrent à l'abordage, coupèrent la tête du capitan-pacha, et portèrent ce hideux trophée à don Juan, qui le repoussa avec horreur.

Ce fut le signal de la défaite des Ottomans, dont cent trente galères furent prises par les chrétiens et quatre-vingt-quatorze incendiées; les vainqueurs s'emparèrent de trois cent soixante pièces de canon.

Le beylerbey d'Alger put seul échapper à ce grand dé-

sastre avec quarante galères, reste de la magnifique flotte du sultan.

Un grand découragement suivit cette défaite; cependant des arsenaux et des chantiers de l'empire sortit bientôt une nouvelle et puissante flotte; elle attestait des ressources qui étaient encore inépuisables.

D'autre part, la trêve renouvelée pour huit ans avec l'Autriche; la Transylvanie vassale et tributaire; l'investiture de la Hongrie donnée au nom du sultan à Étienne Bathory; une campagne heureuse en Arabie et une expédition qui remit Tunis sous la domination de la Sublime-Porte, forment un faisceau de faits qui démentent, il faut le redire, la décadence attribuée au règne de Sélim II, lequel mourut le 12 décembre 1574.

Seulement à Constantinople l'opinion se préoccupa outre mesure d'un tremblement de terre, de pluies diluviennes, d'inondations et d'incendies, considérés comme autant de coïncidences, fatalement marquées, du désastre de Lépante; la méfiance entra dans les esprits et dans les cœurs; les armées du sultan avaient été vaincues, elles n'étaient donc pas invincibles!

Après Sélim II, le règne d'Amurath III (1574 à 1595) devait montrer en Perse et en Hongrie la puissance d'un empire dont les forces et les ressources ne demandaient qu'une direction énergique; les victoires remportées dans ces deux pays témoignèrent encore une fois de la valeur des troupes et de l'intelligente aptitude des chefs.

Doué de courage et de générosité, ami des lettres, qu'il

cultivait, Amurath, à l'époque de son avénement, autorisait de belles espérances; elles furent démenties dans la suite par le désordre de ses mœurs et sa cupidité.

Du fond du harem, où il s'abandonnait à ses passions, le petit-fils du grand Soliman eut une prévision lumineuse de l'avenir, une sorte d'intuition digne de son aïeul. Elle prouve une fois de plus la sollicitude des sultans pour tous les grands intérêts de l'Occident :

En apprenant à Constantinople que Henri de Valois, à la mort de son frère Charles IX, avait renoncé au trône de Pologne, auquel l'avait élevé le suffrage de la diète, et s'était enfui de Varsovie pour se rendre à Paris et régner en France sous le nom de Henri III, le sultan déplora cette résolution si fatale à la nationalité polonaise; il prévit et prédit les déchirements qui devaient préparer l'anarchie, source de ruine pour un pays que la Sublime-Porte avait placé sous sa protection, comme la Transylvanie et la Hongrie.

On commençait, d'ailleurs, dans le divan, à se méfier de l'ambition des grands-ducs de Russie, contre lesquels la Pologne pouvait servir de boulevard, au profit de l'Orient et de l'Occident.

Tel fut le ressentiment d'Amurath, qu'il ne fit pas notifier à son allié le roi de France son avénement à l'empire, et que l'Angleterre et la république de Venise obtinrent des capitulations très-favorables à leur commerce, sans que toutefois elles renfermassent ni droit de patronage sur les chrétiens d'Orient, ni autorité d'asile donnée à leur pavillon.

Ce fut surtout grâce à l'influence d'une Vénitienne nommée Baffa, favorite d'Amurath, et qui avait mis à profit le mécontentement du sultan, que la république de Saint-

Marc obtint cette concession; ce qui n'empêcha pas de nouvelles hostilités de surgir entre les deux États.

De 1595 à 1603, le règne du sultan Mahomet III ne fut qu'une espèce de somnolence; situation d'autant plus fâcheuse que l'Europe chrétienne redoublait d'animation, et que la France avait un grand roi, qui jetait les bases de sa politique d'équilibre, dirigée contre les deux branches de la maison d'Autriche, en Espagne et en Allemagne.

Assurément, l'homme supérieur, à la fois politique habile et excellent général, qui disait que *Paris valait bien une messe*, n'aurait eu aucun scrupule à contracter une intime alliance avec un sultan de la trempe du grand Soliman.

Pour les intérêts commerciaux et maritimes, de même que pour sa mission de protecteur des chrétiens d'Orient, Henri IV se préoccupait beaucoup de bons rapports avec la Turquie; malheureusement, dans sa lutte contre la maison d'Autriche, il ne put que constater à regret l'absence complète chez Amurath de cette énergie virile, la grande force du sultan qui, devenu allié actif de François Ier, avait contribué à relever la monarchie des lis.

Achmet Ier, fils cadet d'Amurath et de la Vénitienne Baffa, régna de 1603 à 1617. Malgré sa jeunesse (il n'avait que quinze ans en prenant les rênes du gouvernement), il

déploya la plus louable activité dès son avénement au trône. On eût dit que le baudrier et le sabre d'Othman marquaient pour lui une émancipation virile.

Il mit de sages limites à l'autorité des pachas, fit avec succès la guerre dans la basse Hongrie, et conclut la paix avec l'empereur d'Allemagne, afin de concentrer tous ses efforts contre la Perse, dont le souverain fomentait et soulevait les révoltes des pachas turcs.

Achmet se mit à la tête d'une nombreuse armée pour accomplir cette expédition, dans laquelle il mourut à la fleur de l'âge, au moment où il était sur le point de soumettre les Druses.

Ce sultan a laissé un monument de législation remarquable : c'est un *Kanounnamé* réunissant, avec un classement méthodique, toutes les lois en vigueur à cette époque, et adoptant une organisation meilleure des administrations publiques, y compris la cour du souverain. Ce code général mit en même temps plus d'ordre dans la gestion des finances; le pays en recueillit les meilleurs fruits.

Achmet eut pour successeur son frère Mustapha Ier, qui fut frappé de déchéance au bout de quelques mois d'un règne insignifiant (1618) et relégué au fond du sérail, tandis qu'Othman II, un fils d'Achmet, était élevé au trône.

Au règne éphémère d'Othman II se rattachent seulement deux souvenirs néfastes : une guerre malheureuse contre les Polonais et la mort violente de ce sultan.

Mustapha Ier fut de nouveau revêtu des emblèmes de l'autorité suprême; un an après, en 1623, les janissaires le

dépouillèrent d'un sabre dont il ne savait pas se servir. Son existence obscure et ignorée devait s'achever au fond du sérail.

De 1623 à 1640, tout change avec Amurath IV, surnommé *le Victorieux* : il triomphe des Persans, réunit à l'empire la célèbre ville de Bagdad, avec plusieurs pachaliks, et devient l'idole des janissaires.

La mort d'Amurath vient tout à coup interrompre le cours de prospérités passagères qui ne tiennent plus qu'à l'influence d'un homme. En effet, chaque existence de sultan devient plus courte; on ne voit plus ces longs et beaux règnes pendant lesquels le pouvoir est presque toujours maintenu aux mains d'un même grand vizir, pénétré de la pensée du maître et le secondant avec cœur dans tous ses projets.

Les intrigues du sérail, les délices du harem, les révoltes des janissaires, les prétentions rivales des pachas, le relâchement des croyances et des mœurs correspondent avec l'oubli des anciens procédés de culture et d'industrie, pour affaiblir l'empire, qu'environnent et menacent de nombreux ennemis extérieurs.

Constantinople devient aussi le théâtre des menées souterraines des diplomates accrédités en permanence près la Sublime-Porte; elle, de son côté, dédaigne d'établir des légations ottomanes à l'étranger et n'envoie que des ambassadeurs chargés, de loin en loin, de missions purement temporaires; système fâcheux en présence des pro-

grès de l'Europe, dont la Turquie n'était ainsi jamais bien informée.

Le fils d'Amurath IV, le sultan Ibrahim (1640 à 1649), ravive cependant quelques souvenirs du passé : il charge son grand vizir de la conquête d'Azoff; le capitan-pacha Jousouf descend dans l'île de Crète et s'empare de la Canée. La ville de Candie lui oppose une forte résistance.

A Constantinople, les janissaires se révoltent et immolent le sultan Ibrahim.

C'est au moment où la *Paix de Westphalie*, par les traités de Munster et d'Osnabruck, réglait pour plus d'un siècle l'équilibre de l'Europe, sans que l'empire ottoman fût représenté à ce grand congrès international, c'est à cette époque décisive des annales des peuples modernes, qu'un enfant de sept ans, Mahomet IV, succéda comme sultan à son père Ibrahim Ier.

D'abord, le pouvoir se trouva exercé, ou plutôt disputé, par deux femmes, deux sultanes, l'aïeule et la mère du jeune souverain.

Ces tiraillements intimes réagirent du sérail sur Constantinople et sur l'empire; ils eurent pour conséquence les prétentions croissantes des janissaires, le manque de vigueur dans les opérations de l'armée et de la flotte, l'insubordination des pachas, une véritable anarchie.

Mais, de leur côté, l'Allemagne épuisée par la guerre de Trente ans, l'Espagne engagée sur la pente de la décadence,

l'Italie plus morcelée que jamais, la France agitée par les troubles de la Fronde, avaient besoin de repos. Séparées ou réunies, les puissances européennes ne cherchaient point à inquiéter les Turcs qui conservèrent leur supériorité en Hongrie, et poursuivirent le long siége de la ville de Candie. Ils n'avaient à combattre que la république de Venise, soutenue dans cette lutte inégale par les secours avoués ou cachés de quelques États chrétiens, mais surtout par d'intrépides volontaires, jaloux de s'associer à l'héroïque résistance de Candie.

L'amiral vénitien Mocenigo put, à la faveur de ces circonstances, gagner une bataille navale sur la flotte ottomane en face du détroit des Dardanelles; puis il s'empara de Ténédos, de Samothrace, de Lemnos, et, en bloquant l'Hellespont, il détermina une disette cruelle, presque une famine, parmi la nombreuse population de Constantinople et des faubourgs (1656).

Au milieu de cette crise, se révéla de nouveau la force de vitalité de l'empire des Osmanlis; il ne fallait qu'un homme, à défaut du sultan à peine âgé de quinze ans, cet homme était le grand vizir Kœprilu.

L'aïeule de Mahomet IV, la sultane Keucem, avait succombé, en 1651, sous les coups de quelques gardiens du sérail, à la suite d'une révolte des janissaires, provoquée par elle-même et dirigée contre la sultane-validé Tarkhan, mère du jeune padischah. Celle-ci, n'ayant plus de rivale, exerça l'autorité; elle offrit la dignité de grand vizir à un vieillard de soixante-dix ans, Mohammed-Kœprilu ou Koprili, ancien gouverneur de Damas; il n'accepta qu'en imposant certaines conditions, savoir :

1° Adhésion du padischah Mahomet IV et de la sultane-validé à toutes les propositions qu'il ferait; — 2° Distribution,

à son gré, des emplois, des châtiments et des récompenses; — 3° Pouvoir indépendant en dehors des favoris et des grands; — 4° Confiance sans réverve.

C'était, en réalité, un blanc-seing qui dépassait de beaucoup le cadre où s'était renfermé Mohammed-Sokolli, le grand vizir de l'illustre Soliman, lorsqu'il secondait si bien le génie de son maître.

Les événements justifièrent les exigences et le programme de Kœprilu. Il dirigea tour à tour l'armée et la flotte, en substituant sa force de volonté aux connaissances militaires et navales qui lui manquaient. L'ardeur belliqueuse des Ottomans fut ranimée et la discipline rétablie parmi les janissaires; il couvrit de fortifications les frontières de l'empire, accrut les moyens de défense des Dardanelles, introduisit l'ordre dans les finances, et ruina, au profit du trésor, les dilapidateurs qui s'étaient enrichis des dépouilles de l'État. Il résista fièrement aux menaces des ambassadeurs de Louis XIV, et n'hésita point à leur dire : « La « France se proclame notre plus ancienne alliée, et nous « la trouvons constamment mêlée aux intrigues ou aux « hostilités de nos adversaires. »

La guerre contre la république de Venise reçut la plus énergique impulsion. Mocenigo perdit la vie dans une bataille navale en 1657, auprès des Dardanelles; les îles de Lemnos et de Ténédos furent reconquises par les Turcs; un firman impérial enleva à Racoczy le gouvernement de la Transylvanie; la Valachie fut envahie; le pacha de Bude s'empara de Grosswardein, et la guerre commença contre l'Autriche.

Mohammed-Kœprilu n'exerça le pouvoir que pendant cinq années. Avant de mourir, il conseilla au sultan de se soustraire à la domination des femmes, de ne pas laisser

les soldats et les marins languir dans l'inertie, et de ne jamais prendre des ministres trop riches.

Le sultan lui ayant demandé, comme un service suprême, de lui indiquer l'homme le plus digne d'être grand vizir, le vieillard répondit avec une mâle assurance : « Mon « fils Ahmed, lui seul, mérite votre confiance. » Noble legs, dont le sultan et l'empire n'eurent qu'à s'applaudir.

En effet, Ahmed-Kœprilu, élevé jusque-là dans l'étude de l'islamisme, des sciences et des lettres, pour devenir uléma, après s'être montré intègre, juste, habile, dans les gouvernements successifs d'Erzeroum et de Damas, que lui confia son père, remporta un brillant avantage sur les Druses, reçut de la reconnaissance du sultan le titre de kaïmakam du grand vizir, et, quelques mois après, il succéda à son père dans la première dignité de l'empire. Il se couvrit de gloire dans les guerres de Hongrie, de Crète, de Pologne, par la conquête des villes de Neuhœsel, de Candie et de Kœmenietz.

Comme monuments diplomatiques, Ahmed-Kœprilu a laissé les trois traités de paix de Vasvar, de Candie et de Zurawna.

Et ce qui consacre ses quinze années de fonctions de grand vizir, ce qui recommande à jamais sa mémoire, c'est un désintéressement poussé jusqu'à l'abnégation, c'est l'ordre qu'il fit régner dans l'empire sans recourir à des mesures violentes, sans cesser de cultiver les lettres et en les encourageant, ainsi que les sciences et les arts.

Général pour ainsi dire improvisé, il dut céder, à Saint-Gothard et à Choczim, devant la supériorité de génie, de tactique, de nombre de ses adversaires; mais il sut réparer ces deux défaites au moyen d'habiles traités de paix.

Mahomet IV ne fut point ingrat envers les deux Kœprilu,

dont il reconnut hautement les services, en maintenant la dignité de grand vizir dans la famille de ces hommes d'État : un beau-frère d'Ahmed-Kœprilu, Cara-Moustapha, reçut la mission de continuer l'œuvre de son prédécesseur. Précisément la Hongrie se soulevait contre l'oppression des Autrichiens et de Léopold Ier. Le comte Émeric Tekeli, chef des Magyars insurgés, réclama, en 1681, l'appui du sultan, dont il offrit de reconnaître la suzeraineté.

Aussitôt, le grand vizir Cara-Moustapha se mit à la tête d'une nombreuse armée, franchit la Raab, et assiégea Vienne, frappée d'épouvante.

Sans l'héroïque intervention de Jean Sobieski et des Polonais, envers lesquels l'Autriche a été si ingrate, c'en était fait de Vienne et de l'empereur Léopold. Peut-être même l'Allemagne entière eût été conquise par les Turcs. Des hauteurs de Kalemberg, Sobieski et son armée se précipitèrent avec un élan irrésistible sur les Ottomans (12 septembre 1683), et triomphèrent des opiniâtres efforts de Cara-Moustapha et de ses guerriers. Le grand vizir opéra pourtant la plus belle retraite, et, reprenant l'offensive à Parkam, il enveloppa dans un cercle de fer et de feu Jean Sobieski et les Polonais, qui furent sur le point de compromettre le fruit de leur victoire de Kalemberg.

La fin de la campagne, ouverte sous les plus brillants auspices, fut défavorable aux Turcs, qui perdirent Bude, « la clef de la Hongrie ». Ces désastres furent suivis d'une révolte des janissaires, qui déposèrent Mahomet IV.

Soliman III fut proclamé sultan. Les quatre années de

son règne furent marquées par une série de défaites qui provoquèrent sa déchéance.

Il avait dû quitter Constantinople pour se réfugier à Andrinople; pendant cette fuite, Léopold, empereur d'Allemagne, qui venait de conquérir la Servie, menaçait le Bosphore; les Vénitiens, d'autre part, guidés par l'intrépide Morosini, avaient repris Sainte-Maure, Corfou et Prévésa.

Achmet II fut alors élevé à l'empire qu'administrait avec sagesse un membre de la famille des Kœprilu, un frère d'Ahmed; il ne fut pas guerrier, mais il mérita le beau surnom de Vertueux.

Cependant, au dehors, tout était menaçant : une puissante ligue se formait contre la Turquie. Elle se composait de l'empire d'Allemagne, de la Pologne, de la Russie et de la république de Venise (1695).

Le grand vizir et le sultan Achmet II moururent sans voir se réaliser les projets des alliés.

Le nouveau sultan, Mustapha II, annonça, dès son avénement, au mois de février 1695, sa ferme résolution de gouverner par lui-même et de diriger en personne ses armées. Il débuta en Hongrie par emporter d'assaut la ville de Lippa, conquête bientôt suivie de la victoire de Lajos. Presque en même temps, les Tartares envahissaient la Pologne, et poussaient leur marche jusqu'à Lemberg; les

Russes, commandés par le czar Pierre, étaient forcés de lever le siége d'Azof après une perte de trente mille hommes, et le vaillant corsaire tunisien, Mezzomorto, reprenait l'île de Chios, et gagnait deux batailles navales sur les Vénitiens.

Un élan d'enthousiasme se manifesta chez les Turcs : des dons spontanés affluèrent au trésor pour concourir à la solde de l'armée; des personnes riches équipèrent à leurs frais des corps de troupes; la bataille d'Olasch, gagnée par le sultan, les succès des Tartares en Pologne, où la mort du grand Sobieski laissait un vide irréparable; les défaites successives des Vénitiens dans la Dalmatie, tout justifiait les viriles résolutions de Mustapha II.

Mais le sort des armes devait changer par le génie d'un grand capitaine : le prince Eugène de Savoie allait devevir le sauveur de la maison d'Autriche.

Dans l'exaltation de ses premiers succès, Mustapha II rejeta les propositions pacifiques qui lui furent adressées; il franchit le Danube et la Theiss pour assiéger la ville de Peterwardein; les savantes dispositions du prince Eugène l'emportèrent, à Zenta, sur la résistance des Ottomans. Le grand vizir succomba sur le champ de bataille avec vingt mille hommes; dix mille furent engloutis dans la Theiss; le sultan, réduit à se retirer devant les vainqueurs, qui envahirent la Bosnie, eut recours, pour cicatriser les plaies de l'empire, à un grand vizir de la race des Kœprilu, un neveu de Mohammed. A peine investi de l'étendard et du sceau, emblèmes de sa dignité, Kœprilu-Hucein pourvut à la difficulté des circonstances, et l'armée put se remettre en marche.

Devant ce mouvement offensif, les troupes du prince Eugène repassèrent la Save, et établirent en Hongrie leurs

quartiers d'hiver. La Sublime-Porte subit les pénibles conditions du traité de Carlowitz (1699). Ce traité, avec ses annexes, notamment à cause de la trêve de deux années conclue entre la Turquie et la Russie, est le premier acte diplomatique constituant pour la Sublime-Porte un véritable échec. De Carlowitz datent les cessions, à la maison d'Autriche, en Croatie, en Bosnie, en Transylvanie, les exigences de la Pologne, l'abandon des Cosaques de l'Ukraine et des Tartares jusque-là auxiliaires de la Turquie. Venise même obtint presque tout ce qu'elle demandait : une partie de la Morée et les îles de Sainte-Maure et de Leucade.

Cet échec diplomatique vint s'ajouter à la prise de la ville d'Azof par le czar Pierre, dont la politique, constamment opposée à la Turquie, développa chez les Russes cette hostilité instinctive si funeste à l'empire ottoman.

Voici, du reste, quelques détails peu connus sur les premières relations entre les Turcs et les Russes, leurs implacables adversaires depuis plus de deux cents ans.

Dans la seconde moitié du seizième siècle, le sultan Sélim II, le fils du grand Soliman, conçut le projet de réunir le Don et le Volga par un canal servant à relier la Mer Noire et la Mer Caspienne, c'est-à-dire l'Europe orientale et le centre de l'Asie. C'était là une grande, une belle pensée ; certes, sa réalisation n'eût pas rétabli l'équilibre des relations maritimes bouleversées par les découvertes des navigateurs portugais ; mais elle eût atténué en partie les effets de la révolution que ces découvertes devaient entraîner pour la Turquie et tout le littoral de la Mer Noire et de la Méditerranée. Le sultan et son gouvernement avaient compté sans l'ignorance et sans l'absurde opposition d'un peuple resté étranger jusque-là, ou à peu près, aux grands faits de l'histoire comme à la marche de la civilisation.

La Turquie, en effet, venait de charger de nombreux travailleurs de commencer l'œuvre gigantesque; ils furent brusquement assaillis par une horde d'hommes à longue barbe, aux vêtements grossiers, dont ils ne connaissaient ni la nationalité, ni la langue : c'était une troupe de Moscovites, des Russes, obéissant aux ordres de leur grand-duc, Ivan-le-Terrible; elle vint mettre obstacle à l'exécution d'un ouvrage dont l'utilité pratique aurait dû paraître évidente, même aux plus barbares, et le canal qui eût rendu tant de services à la civilisation et au commerce dut être abandonné.

Ce premier grief avait grandi; il en avait engendré d'autres, et l'hostilité de la Russie, pour avoir couvé pendant plus d'un siècle, n'éclata que plus formidable, plus menaçante. Préparée à l'unité intérieure par le joug de fer d'Ivan, arrivée à une grande influence au dehors par l'initiation hardie de Pierre-le-Grand, la Russie était devenue pour la Turquie l'adversaire le plus dangereux.

Ce colosse immense à la tête intelligente, à la base plongée dans la barbarie, dont deux siècles, dans leur cours, n'ont pas encore dégagé complétement la rouille, était d'autant plus redoutable pour l'empire ottoman, que les frontières des deux États étaient limitrophes sur plusieurs points de l'Europe et de l'Asie; en même temps, le rite grec professé par les Russes créait un lien religieux entre eux et la plupart des chrétiens orientaux, sans parler, pour diverses populations, de la communauté d'origine slave.

Aussi, dès que le czar Pierre eut massacré la turbulente milice des Strélitz, ces janissaires de la Russie, dès qu'à l'école des défaites que lui infligea Charles XII, l'aventureux roi de Suède, il eut appris le secret de la victoire,

les deux empires se heurtèrent sur les bords du Pruth (1711).

La Moldavie et la Valachie subirent une invasion moscovite, mais le grand vizir Baltagi-Méhémet s'opposa à la marche de l'envahisseur, à la tête d'une armée de cent cinquante mille Ottomans. Il avait juré d'amener à Constantinople, au pied du trône du sultan Achmet III, le czar chargé de chaînes, et il touchait à la réalisation de ses superbes espérances.

Les Turcs, en effet, avaient franchi le Pruth, coupé l'armée russe, qui se trouvait séparée de sa cavalerie; elle était comme enfermée dans un cercle infranchissable où l'artillerie, la mousqueterie n'avaient qu'à commencer l'œuvre de destruction, que compléteraient les sabres et les cimeterres. Point d'eau, pas de vivres, disette de munitions, nulle chance de retraite; autour du czar vingt-deux mille hommes découragés, et, en face, à droite, à gauche, partout des batteries menaçantes n'attendant qu'un signal pour anéantir les Russes.

Pierre s'abandonnait au désespoir; mais Catherine, la jeune et belle captive livonienne que l'amour du souverain avait élevée au rang de czarine, allait acquitter sa dette de reconnaissance en sauvant l'empereur et l'empire.

Elle négocie, elle donne ses bijoux, ses parures, ses pelisses; elle ramasse dans le camp tout l'or des soldats; elle gagne le kiaïa et obtient du grand vizir le traité de Falksen : les Russes payent durement cette capitulation en perdant la ville d'Azof, dont la conquête leur avait coûté deux armées; ils doivent, de plus, détruire de leurs mains les ports de Taganrock et de Samara; mais l'avenir leur reste.

La fortune favorise pendant quelques années encore les armées ottomanes : vainqueurs des Persans, délivrés de tout

embarras en Asie, les Turcs dirigent leurs efforts contre les Vénitiens, et s'emparent de nouveau de la Morée. Ensuite, le grand vizir Khoumourgi n'hésite point à attaquer le prince Eugène de Savoie, le boulevard de l'empire d'Allemagne.

Les Turcs sont vaincus, et la Sublime-Porte signe le traité de paix de Passarowitz, en 1718; mais elle continue, avec de brillants avantages, la guerre contre les Persans, lesquels sont forcés de reconnaître le sultan Achmet comme Commandeur des croyants, d'abjurer leur schisme et de faire la prière publique au nom du padischah.

Cependant le courage de Thamas-Kouli-Khan, de simple guerrier devenu souverain de la Perse, arrête les progrès de l'armée ottomane, la force à reculer et réduit la Turquie à défendre ses frontières.

Un Albanais, Patrona-Kalil, entré dans le corps des janissaires, profite de la gravité des circonstances pour soulever ses frères d'armes contre un nouvel impôt établi par le sultan Achmet, lequel est frappé de déchéance et remplacé par son neveu Mahmoud Ier (1730).

Les vingt-quatre années du règne de Mahmoud Ier offrent peu d'intérêt : Thamas-Kouli-Khan se fait céder par la Sublime-Porte les villes d'Erivan et de Tébriz, ainsi que la Géorgie et l'Arménie.

L'Allemagne et la Russie, à leur tour, s'agrandissent au détriment de la Turquie, réduite à demander la paix, malgré quelques avantages militaires remportés en Hongrie. Tou-

tefois la Sublime-Porte obtient Azof et Oczakow ainsi que la Servie et la Valachie, que lui avait enlevées le traité de Passarowitz.

C'est une des périodes les plus tristes, les plus douloureuses qu'ait traversées l'empire des Osmanlis; tous les ressorts qui avaient jusque-là animé ce corps immense, en formant son unité, tous ces ressorts semblent relâchés ou brisés, tandis que la Russie s'acharne contre les Turcs, que la maison d'Autriche méconnaît ses véritables intérêts en s'associant aux vues du cabinet de Saint-Pétersbourg, et que la Prusse du grand Frédéric ne songe pas encore à jeter un regard vers l'Orient pour s'y préoccuper d'une pensée d'équilibre.

La France, affaiblie, énervée sous la domination somnolente de Louis XV, malgré l'éclair de Fontenoy et les prévisions de quelques hommes d'Etat fidèles aux traditions de la politique de François Ier à l'égard de l'alliance ottomane, la France elle-même s'amoindrit en Occident comme en Orient, par l'impolitique entente qui la rattache à sa vieille ennemie, la maison d'Autriche.

Pendant cette période néfaste, la population de la Turquie diminue en nombre et en activité; les pachas s'affranchissent à demi du pouvoir du sultan; le trésor s'appauvrit; les plus beaux dons de la nature deviennent stériles, inutiles.

Othman III succède, en 1754, à Mahmoud Ier et se borne, dans trois années de règne, à renouveler les prescriptions du Koran qui interdisent l'usage du vin.

Mais le traité de Versailles de 1756, en liant étroitement la France à l'Autriche de Marie-Thérèse, annula les clauses tutélaires du traité de Vienne de 1725, en oubliant d'imposer à l'impératrice le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman.

La diplomatie exploita cet oubli et ne manqua pas de faire remarquer au divan que la France désertait ainsi la cause de sa plus ancienne alliée : les calculs d'intérêt du commerce britannique profitèrent de cette circonstance sans donner un appui réel au sultan Othman III, que le cabinet de Saint-James s'efforça même d'entraîner dans une guerre dangereuse contre l'Autriche. Heureusement que les conseillers d'Othman surent éluder ces funestes suggestions; mais, pour achever de troubler ce règne aussi court que désastreux, la France souleva la question des lieux-saints, au sujet de la possession de la grande église de Bethléem, de l'église et du tombeau de la Vierge, en un mot des monuments qui se rattachent au souvenir de la mission de Christ en Palestine et à Jérusalem.

Cette étincelle ne détermina point un vaste incendie sous le règne d'Othman III; mais le feu exista, il couva sous la cendre.

Mustapha III, fils d'Achmet, déposé en 1730, est proclamé sultan en 1757; son premier soin consiste à menacer l'ordre de Malte, dont les caravanes détruisent ou paralysent le commerce de l'empire. L'intervention de la diplomatie française empêche Mustapha de passer de la menace à l'exécution, et un orage, qui eût grondé formidable et terrible, est ainsi écarté.

Bientôt la Russie, dirigée par l'ambition de la czarine Catherine II, poursuivit ses anciens projets contre l'empire ottoman et en détacha plusieurs provinces : la Crimée reconnaît les lois de Catherine; les frères Orloff, les instruments de la fortune de la czarine, furent chargés, avec une flotte et quelques troupes, d'aller fomenter une révolution en Grèce; leur expédition n'aboutit qu'à l'incendie de l'escadre ottomane, dans le petit golfe de Tschesmé (6 juillet 1770).

Comme pour adoucir les derniers jours de Mustapha III, qui mourut en 1774, l'armée ottomane remporta, en Valachie, quelques avantages partiels, bien insuffisante compensation pour l'onéreuse paix de Kanardgi.

Abdul-Hamid succéda à son frère Mustapha.

Durant son règne, les victoires de trois grands généraux russes, Romanzoff, Souwaroff et Kamenski, réduisirent la Sublime-Porte à subir une paix dont Catherine II dicta les conditions; elle effaça jusqu'aux dernières traces du traité de Falksen.

Le 7 avril 1786, la mort du sultan Abdul-Hamid laissa le trône à un fils de Mustapha III, à Sélim, que son âge, il avait alors sept ans, avait empêché de succéder à son père en 1774.

Sélim III ouvre pour la Turquie la noble liste des sultans réformateurs; il reçut de sages et remarquables conseils de Louis XVI, son allié et son ami, dans une correspondance intime, également honorable pour ces deux souverains.

Malheureusement ces conseils ne pouvaient être appuyés de secours actifs et de démonstrations énergiques de la part de la monarchie française, et Sélim avait à soutenir les hostilités de la Russie avec Catherine et celles de l'empire d'Allemagne avec Joseph II.

Les Turcs furent vaincus à Fockshani et à Rimnick; ils perdirent la Servie, la Moldavie, la Bessarabie, ainsi que les villes de Bender et d'Ackerman.

Cependant l'Angleterre, éclairée par le génie de William Pitt, se disposait à secourir énergiquement la Turquie; dans ce but elle avait conclu un traité d'alliance offensive et défensive avec la Prusse, devenue puissance de premier ordre. De son côté, la Suède intervint; son armée marcha sur Saint-Pétersbourg, et son escadre livra un combat glorieux à la flotte russe.

La mort de Joseph II modifia les vues du cabinet de Vienne, qui signa avec la Sublime-Porte le traité de paix de Sistova (4 août 1791). La Russie continua le cours de ses hostilités.

La ville d'Ismaïl avait été emportée d'assaut. A la nouvelle de ce désastre, une révolte éclata à Constantinople, et avant que l'Angleterre et la Prusse, dont la Suède s'était séparée, eussent le temps d'intervenir en faveur de la Turquie, les premiers événements de la révolution française, en menaçant toutes les puissances occidentales, déterminèrent le traité de Jassy (9 janvier 1792). Par ce traité, la Russie garda toute la Crimée, une partie du Kouban, la Bessarabie et la ville d'Oczakow. Le Dniester servit

de limite entre les deux empires; enfin la Sublime-Porte dut payer à Catherine II, à titre d'indemnité, douze millions de piastres.

La révolution française, précipitée et dénaturée dans sa marche par les menaces d'une coalition européenne, sembla d'abord apporter quelque répit à la Turquie, laquelle proclama sa neutralité.

Mais l'expédition d'Égypte, inspirée par le général Napoléon Bonaparte, impatient de sortir de l'inaction où le retenait le Directoire, vint, en 1798, forcer la Turquie de prendre part à la lutte. Elle entra dans la coalition formée contre la république française; toutefois, en 1802, sous le consulat, Sélim conclut la paix avec le plus ancien allié de la Porte.

Le sultan profita de cette circonstance pour réaliser les projets de réforme qu'il avait conçus et au moyen desquels il voulait régénérer son empire, en lui révélant la tactique et les différentes institutions européennes. Le premier consul, alors dans tout l'éclat de la gloire et de la puissance, s'empressa de seconder les vues du sultan. Sélim s'affermit dans la pensée de détruire les janissaires; il déclara la guerre à la Russie et agit en auxiliaire dévoué à la France.

Aussi une escadre anglaise, commandée par l'amiral Duckwort, franchit les Dardanelles en 1807, tandis que les Russes avaient envahi la Moldavie et la Valachie. Neuf vaisseaux anglais vinrent jeter l'ancre en face de la pointe du sérail et menacèrent Constantinople d'un vaste incendie.

L'ambassadeur de l'empire français, le général Horace Sébastiani, s'empressa de se mettre aux ordres du sultan, avec le personnel de sa légation. Les membres du divan, l'armée, la population, remplis d'enthousiasme, se groupèrent autour de la mission française. On dressa des bat-

teries, on multiplia les moyens de défense ; le sultan paya de sa personne, des pachas maniaient le refouloir, chargeaient les canons, comme de simples artilleurs.

L'escadre anglaise dut fuir pour ne pas être anéantie.

Cependant, au milieu des luttes sanglantes de l'empereur Napoléon contre les Russes, sa pensée se tournait vers le *généreux* Sélim, auquel il promettait l'appui de l'armée française de Dalmatie, l'envoi d'une flotte et le rétablissement de l'indépendance de la Pologne, avec la création du grand-duché de Varsovie, comme barrière opposée aux czars.

Plein de confiance dans ces promesses, heureux de l'échec infligé à l'escadre anglaise, fier des efforts de ses généraux, parmi lesquels Mustapha-Baraïctar, repoussant les Russes, le sultan jugea le moment favorable pour accomplir ses projets de réforme; mais les troupes se révoltèrent, dix-sept grands dignitaires furent décapités; on déclara la déchéance de Sélim, qui fut remplacé sur le trône par son cousin Mustapha IV (29 mai 1807).

Pendant que le nouveau sultan rétablissait les vieilles institutions, s'entourant d'adversaires de Sélim, prisonnier au fond du sérail, et envoyait en Égypte une armée qui y fit avorter une expédition anglaise, de graves événements se produisaient dans le nord de l'Europe : après la bataille de Friedland les Russes recouraient aux négociations; ils demandaient la paix, et leur démarche eut pour conséquence le traité de Tilsitt (7 juillet 1807).

Les articles 21 et 23 de ce traité stipulaient la cessation

des hostilités entre les Turcs et les Russes, sans que la Sublime-Porte eût été consultée ; seulement Napoléon interposait sa médiation pour un arrangement définitif.

Sans doute, la déchéance inattendue de Sélim déconcertait tous les plans de l'empereur des Français ; mais en abandonnant la Moldavie, la Valachie, la Turquie d'Europe, même des provinces d'Asie, aux ardentes convoitises d'Alexandre, par les articles secrets du traité de Tilsitt, le dominateur de l'Europe ne se démentait-il pas lui-même en sacrifiant une alliance plusieurs fois séculaire? L'empire ottoman ne pouvait pas, ne devait pas être victime des infortunes non méritées de Sélim.

Mais ces articles secrets, surpris et dévoilés par la politique de l'Angleterre, allaient devenir un germe de rupture entre les deux puissants alliés de Tilsitt et d'Erfurt. En attendant, Constantinople était devenu le théâtre des plus terribles agitations.

Le pacha de Routschouk, Mustapha-Baraïctar, que la reconnaissance de Sélim avait élevé à la dignité de séraskier pour ses premiers succès sur les Russes, ne voulut pas laisser impunies la trahison du mufti et l'usurpation du nouveau sultan : à la tête de son armée, qui n'avait plus à combattre les Russes, Baraïctar marcha sur Constantinople, établit son camp à quelque distance et fit tuer, par des agents subalternes, le commandant des forts du Bosphore, l'ancien chef des insurgés.

Le sultan Mustapha, inquiet de l'attitude de Baraïctar, visita son camp, où il fut reçu en souverain; mais, quelques jours après, le chef resté fidèle à Sélim enleva les sceaux au grand vizir, le fit arrêter et entra dans Constantinople pour rapporter au sérail l'étendard du prophète, puisque la guerre avait cessé avec la Russie.

Une foule nombreuse accompagnait Baraïctar et ses principaux partisans; il franchit sans obstacle la première porte du palais, et, la seconde cour étant fermée, il y pénétra de force et proclama Sélim comme sultan.

Se précipitant alors vers l'intérieur du sérail, Baraïctar parvient jusqu'à la grande salle de réception. Là ses regards sont frappés du plus horrible spectacle : l'infortuné Sélim n'est plus qu'un cadavre; Mustapha l'avait fait étrangler.

Avec des larmes, avec des sanglots, Baraïctar jura de venger son maître, son bienfaiteur. Il proclama Mahmoud II comme sultan. Il attaqua le corps des janissaires, qu'il voulut exterminer; cette tentative suscita une terrible résistance, devant laquelle Baraïctar dut reculer; il se réfugia dans le sérail, y fit périr Mustapha; puis il mit le feu au magasin à poudre et échappa, par la mort, à une capitulation dégradante.

Constantinople fut alors en proie au plus épouvantable désordre; le sang coula en abondance; mais à l'appel du sultan la révolte prit fin; les passions s'apaisèrent; il n'y avait plus qu'un seul rejeton de la dynastie d'Othman; c'était Mahmoud II. Les factions et les haines se dissipèrent devant le jeune prince, devenu sacré pour tous, comme l'unique descendant de la race impériale.

De 1808 à 1839, son règne embrasse l'époque contemporaine, dont il sera traité dans une autre partie de cet ouvrage, en même temps que des actes des dignes fils et successeurs de Mahmoud II.

DEUXIÈME PARTIE.

GÉOGRAPHIE.—ETHNOGRAPHIE.—STATISTIQUE.

L'empire ottoman a pour bornes : en Europe (entre les 39° et 48° de latitude nord et les 13° 26′ et 27° 23′ de longitude est), au nord, les possessions russes, dont le Pruth le sépare, et les provinces autrichiennes délimitées par les montagnes de la Transylvanie et le cours du Danube et de la Save; à l'ouest, une portion de la Croatie militaire et la Dalmatie autrichienne, puis le golfe Adriatique et la Mer Ionienne; au midi, le royaume hellénique et les mers qui limitent l'Europe; à l'est, la Mer Noire.

En Asie (entre les 29° et 42° de latitude nord et les 23° 40′ et 47° 20′ de longitude est), au nord, la Mer Noire; au nord-est, la Russie; à l'ouest, l'Archipel et la Méditerranée; au midi, l'Arabie et le golfe Persique.

En Afrique, l'Égypte, bornée au nord par la Méditerranée; à l'est, par l'isthme de Suez et le golfe Arabique; au midi, par la Nubie; à l'ouest, par les déserts de la Lybie; enfin du désert de Barca au détroit de Gibraltar (moins l'Algérie et l'empire de Maroc) les régences de Tunis et de Tripoli, et le Fezzan.

Dans cette nomenclature générale les États tributaires comme l'Égypte, la Servie, les Principautés danubiennes, ainsi que le Monténégro, qui se prétend affranchi de la domination ottomane, et Tunis, séparé en fait, mais nullement en droit, de l'empire suzerain, ces États tributaires doivent être l'objet d'une réserve; ils exigeront une description spéciale; mais, avant tout, il convenait d'indiquer l'ensemble des possessions directes ou indirectes qui relèvent de l'autorité du sultan Abdul-Aziz-Khan.

Cet ensemble offre un développement de frontières de vingt-cinq mille huit cent trente-cinq kilomètres, dont quatorze mille huit cent quarante de frontières de terre et dix mille neuf cent quatre-vingt-quinze de côtes sur six mers différentes, avec une superficie totale de cent quinze mille lieues carrées, se divisant ainsi : vingt-cinq mille en Europe, soixante-neuf mille en Asie, vingt et un mille en Egypte, plus l'étendue assez mal limitée des régences de Tunis, de Tripoli et du Fezzan.

Turquie d'Europe.

On la divise, sous le rapport physique, en deux grandes parties que sépare la chaîne des Balkans. La première comprend les régions du bassin du Danube; la seconde, les contrées qui constituent la péninsule Hellénique, cette dernière formant elle-même deux groupes distincts : *a* la Bosnie, la Servie, la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie; *b* les provinces du versant de l'Archipel, la Thrace, la Macédoine et la Thessalie; enfin l'Albanie et l'Herzégovine qui appartiennent au versant de l'Adriatique.

Le Danube, par une exception digne d'être notée, coule de l'ouest à l'est. Durant un laps de trente siècles, les évé-

nements ont remonté son cours. A part Trajan, Charlemagne et les expéditions guerrières des croisades, tout allait des embouchures du fleuve vers sa source : peuples et armées, rois et généraux, caravanes et produits, venus de l'Orient, suivaient forcément cette route ascendante. La civilisation asiatique l'emportait; elle exerçait son initiative envers l'Europe; mais cette civilisation s'infiltrait en Occident comme à regret, avec lenteur, en raison des obstacles qu'opposait le cours contraire. Depuis lors, les rôles sont intervertis, un nouveau mandat appartient au Danube : à l'Occident à doter aujourd'hui l'Orient de tous les bienfaits inséparables des découvertes de la science, et cette fois, en suivant le cours du fleuve, avec la rapidité et la puissance presque illimitée que donnent la vapeur, le crédit, l'association.

Le Danube prend sa source dans le grand-duché de Bade : sous les riants ombrages du château de Furstemberg, on montre une fontaine dont l'eau limpide se gonfle en demi-globes au fond d'un bassin de marbre, avant de circuler en ruisseau capricieux, qu'un enfant peut franchir d'un bond. C'est le Danube, qui ne prend ce beau nom qu'après la réunion de l'humble ruisseau des jardins de Furstemberg avec deux petites rivières, la Brége et la Brigach. — Il commence alors son cours, semblable à une idylle champêtre, jusqu'auprès des remparts d'Ulm, et le poëte souabe, Jean-Pierre Hebel, a très-bien rendu ces modestes débuts du roi des fleuves d'Europe, en lui disant :

« Vois comme tout est beau ici, comme tout est charme,
« suavité, douceur! comme la brise murmure mollement!
« comme les oiseaux gazouillent joyeux!

« — Oui, répond le Danube, j'entends le mélodieux con-

« cert des oiseaux, ainsi que le murmure de la brise; mais « je pars; avant tout le voyage, les aventures. Pour moi, « tout s'embellit par la distance; je vais plus loin, plus « loin! »

Et le fleuve a raison : *plus loin, plus loin* se complète sa destinée. Au lieu de porter quelques radeaux, de rester simplement flottable, il devient navigable à Ulm, où des embarcations à rames et des bateaux à vapeur de faible dimension commencent à sillonner son cours en l'animant.

Il coule ainsi par la partie méridionale du royaume de Wurtemberg; il passe en Bavière par Neubourg, Ingolstadt, Ratisbonne, Stransbing et Passau. Il traverse la haute et basse Autriche, la Hongrie, sépare ce dernier pays de l'Esclavonie, et les confins militaires de la Servie; à Orsova, il quitte le territoire autrichien pour entrer dans l'empire ottoman. Durant ce long et majestueux itinéraire, le Danube a passé à Linz, Klosternenbourg, Vienne, Presbourg, Raab, Comorn, Gran, Bude et Pesth, Neusatz et Peterwardein, Semlin; il a reçu sur son parcours de nombreux, de puissants affluents qui, à chaque étape, développent le fleuve et rendent sa navigation toujours plus active.

Avec la Save et l'Unna, le Danube trace la frontière de l'empire ottoman et des États tributaires placés sous la suzeraineté de la Sublime-Porte. Il passe par Belgrade et Semendria, dans la principauté de Servie; par Widdin, Nicopoli, Sistow, Routschouk, Silistrie, Rassova, Orsova, Matchin, Isatcha, Tultcha, en Turquie et Turna, vis-à-vis de Nicopoli, Giurgevo en face de Routschouk, Ibraïla, en Valachie, et enfin Galacz en Moldavie.

Avant de se jeter dans la Mer Noire par plusieurs branches, dont les principales sont nommées Soulina, Saint-

Georges, Kilia, le Danube forme un vaste delta appelé *Bogdan,* bien peuplé, bien cultivé, excepté l'île de Portitza qui est composée de sable. Là, s'ouvre la presqu'île rectangulaire, située entre la mer Noire et le cours du Danube, depuis Rassova jusqu'à Kilia et que l'on nomme la Dobroutcha, contrée plate, insalubre, formée d'alluvions, mais très-fertile en blés, riche en pâturages. Une population laborieuse y vit dans l'aisance, malgré les fièvres paludéennes qui y sont endémiques, et dont le drainage habilement appliqué supprimerait les germes, en ajoutant à l'importance militaire de cette partie de l'empire ottoman.

La destinée civilisatrice du Danube consiste désormais à servir de trait d'union entre l'Occident et l'Orient, tant de fois divisés, si souvent ennemis; ils sont là en contact sur un parcours de près de sept cents lieues à travers l'Europe, alors que, par ses affluents, le Danube se trouve en incessante communication avec toute l'Allemagne, et que le réseau des chemins de fer le relie à la Moldau et à l'Elbe, par conséquent à l'Europe entière et à la mer du Nord.

D'un autre côté, le *Ludwigs-canal*, œuvre contemporaine d'un roi de Bavière, réalisant la vieille pensée de Charlemagne, unit le Rhin au Danube, et rattache ainsi, par une voie fluviale et maritime non interrompue, Andrinople et Constantinople, ces deux reines de l'Orient, à tous les grands centres de l'activité européenne.

La Servie et les Principautés-Unies (Moldo-Valachie) jouissent aujourd'hui de leur autonomie; la Sublime-Porte vient de la confirmer encore par de généreuses et intelligentes concessions.

Avant de tracer le tableau de la situation actuelle de l'empire ottoman proprement dit, un coup d'œil jeté sur ces

contrées, qui font partie du bassin du Danube, imprimera plus d'ensemble à cette étude.

Pour la rendre encore plus complète, il importera d'y joindre quelques détails sur l'existence orageuse des populations du Monténégro.

Peut-être résultera-t-il, de ces rapides revues rétrospectives, quelques fructueux indices sur le rôle réservé à ces divers boulevards de la Turquie.

La Servie, nommée par les Ottomans *Serf-Vilaïeti*, a pour bornes : au nord, la Hongrie ; à l'ouest, la Bosnie ; à l'est, la Bulgarie et la Valachie ; au sud, l'Albanie et la Roumélie. Son étendue est de trente et un mille cinq cents kilomètres carrés ; sa population de douze cent mille habitants.

De hautes montagnes couvrent la partie méridionale de la Servie ; de magnifiques forêts s'étendent sur la majeure partie d'un territoire, du reste assez fertile, mais dont la culture est négligée. On y trouve de riches mines de fer ; la production du sel y est très-abondante. La Servie produit des céréales ; elle fait un commerce de laines assez étendu ; son exportation de laines en suint s'élève tous les ans de huit cent mille à un million de kilogrammes.

Le nom de Servie est venu de l'établissement, dans l'ancienne Mœsie supérieure, d'un peuple d'origine slave (les Serbes ou Sorabes) que l'empereur Héraclius autorisa, en 630, à occuper ce pays alors entièrement dévasté.

Doués d'une organisation vigoureuse et remarquables par leur haute stature, ainsi que par la régularité de leurs traits, les Serbes parlent un dialecte slave, dont la douceur

égale la pureté; ils professent le rite grec; par leur origine, leur idiome, leur culte, ils sont en affinité constante avec la Russie.

Après une assez longue existence indépendante, sous des souverains nationaux, la Servie fut annexée en 923 au royaume de Bulgarie. L'empire grec soumit peu de temps après ces deux pays; mais la partie occidentale de la Servie parvint à s'affranchir; son plus illustre prince ou *despote*, Étienne Douchan, conquit la Thrace et la Macédoine presque en entier, avec plusieurs villes et districts de l'Albanie et de la Thessalie (quatorzième siècle).

Mais ce développement de puissance devait trouver un terme lors de l'invasion victorieuse des Ottomans et de la bataille de Khossova, gagnée par le sultan Amurath. La Servie fut bientôt divisée en quatre *livas* gouvernés par des pachas turcs.

Après de longues péripéties et divers déchirements opérés par la maison d'Autriche, la paix de Belgrade rendit, en 1739, toute la Servie à la Sublime-Porte, et, dès lors, sous l'influence de la propagande russe, commencèrent de continuelles insurrections qui eurent pour chef un homme énergique, Czerni-Georges, né en 1765.

Dès le mois d'octobre 1806, la Sublime-Porte accorda aux Serbes la libre possession de leur territoire, avec le droit de se gouverner par eux-mêmes, sous l'autorité de leur *vaïvode* Czerni-Georges, moyennant le payement d'un tribut annuel au sultan et l'occupation de la citadelle de Belgrade par une garnison ottomane.

Sans les guerres provoquées par la Russie, guerres auxquelles Czerni-Georges eut le tort de prendre part comme auxiliaire du czar Alexandre (1809), en manquant à tous ses devoirs envers son suzerain, le vaïvode aurait pu con-

solider son autorité et assurer le bonheur des Serbes. A la suite de la campagne de 1810, qui fut heureuse pour son armée, Czerni-Georges reçut de la Turquie des propositions de paix qu'il repoussa, pour ne pas se séparer du cabinet de Saint-Pétersbourg. Mais, au mois de mai 1812, les plénipotentiaires russes, signataires du traité de Bucharest, ne stipulèrent aucune garantie pour les Serbes. Une armée ottomane assiégea Négotin peu de temps après et franchit la Morava sous les yeux de Czerni-Georges.

Son ancienne énergie l'avait abandonné; le 3 octobre 1813, il s'embarqua sur le Danube et se réfugia à Semlin, d'où il se rendit à Choczim en Bessarabie.

Un autre soldat de fortune, un ancien pâtre, Milosch, avait pris une large part aux événements, et poursuivit le cours des succès militaires qui devaient le rendre le souverain de son pays et le fondateur d'une dynastie.

Né en 1780, dans le district d'Oujitzé, fils d'un paysan, Milosch se distingua dès 1804 par sa bravoure, qui le fit parvenir à la dignité de commandant militaire des districts de Radnik, d'Oujitzé, de Preséga, en attendant d'y joindre l'autorité civile, à la mort de son bienfaiteur, Milane, dont il adopta le nom d'Obren (Obrenovich, fils d'Obren.)

Le grand vizir Kurchid-Pacha confirma Milosch dans son gouvernement militaire et civil des trois districts, lors de la chute de Czerni-Georges; et, avec une habileté singulière, l'ancien pâtre d'Oujitzé sut se concilier la confiance de la Sublime-Porte et l'affection des Serbes. Il devint le principal chef de la grande insurrection de 1815-1816.

Le 6 novembre 1817, une assemblée des chefs de districts et des évêques proclama Milosch Obrenovich *kniaz* (prince héréditaire) de Servie; cette élection fut renou-

velée dix ans après dans la *skuptchina*, diète générale de la nation. Enfin, comme conséquence du traité de paix d'Andrinople, 2/14 septembre 1829, imposé à la Sublime-Porte par les succès des Russes dans les campagnes de 1828-1829, le sultan Mahmoud II, par un hatti-chérif du 22 novembre 1830, reconnut l'indépendance administrative des Serbes, sous la garantie du czar Nicolas.

Des divisions intestines, des luttes administratives ne manquèrent pas de surgir; une opposition formidable s'organisa et poussa bientôt à l'abdication du prince. Dans cette circonstance, Milosch ne retrouva ni son courage, ni son habileté; il se retira d'abord à Semlin, puis il revint à Belgrade; mais le sénat, de création récente, confia une dictature militaire à Voutchich, une des sommités serbes.

Le 13 juin 1839, Milosch abdiqua en faveur de son fils aîné Milane; il se réfugia en Valachie, d'où il passa en Autriche.

Le prince Milane étant mort trois semaines après son avénement, Milosch protesta contre son abdication; mais les Serbes élevèrent son second fils, le prince Michel, à la dignité de vaïvode. Le sultan Abdul-Medjid, auprès duquel se rendit le nouveau souverain de la Servie, lui donna l'investiture et y ajouta gracieusement la dignité de *muchir*.

En 1842, après de nouvelles dissensions, l'assemblée nationale (skuptchina) proclama la déchéance de la famille d'Obrenovich et confia la dignité de vaïvode à Alexandre Karageorgevich, fils de Czerni-Georges, né en 1806. La Sublime-Porte ratifia cette nomination, contre laquelle protesta le czar Nicolas, qui adressa une lettre autographe au sultan. Le prince Alexandre dut se soumettre à une nouvelle élection (15 juin 1843); il reçut de Constantinople un autre firman d'investiture.

De nouveaux tiraillements ne tardèrent pas à se produire entre le vaïvode et le sénat; les continuelles intrigues de la Russie ajoutaient aux difficultés d'une situation que compliquèrent encore les sourdes menées des consuls d'Angleterre et d'Autriche. Au lieu de chercher franchement son point d'appui à Constantinople et de s'abriter sous la suzeraineté du sultan, le prince Alexandre flottait à la dérive, au gré de toutes les insinuations des grandes puissances européennes, n'ayant qu'un but, celui de se substituer à l'autorité de la Sublime-Porte.

Un conflit avec l'assemblée nationale et la déchéance du prince Alexandre eurent lieu à la fin du mois de décembre 1858. Le sénat se réunit à l'assemblée, et, malgré son grand âge, soixante-dix-neuf ans, Milosch Obrenovich fut de nouveau proclamé vaïvode de Servie.

Comme s'il s'agissait d'événements sans importance, une simple adresse de notification fut envoyée à Constantinople. Pourtant la guerre de Crimée, la chute de Sébastopol et le traité de Paris du 30 mars 1856 avaient consacré la suzeraineté du sultan sur la Servie, conformément aux hattis impériaux fixant et déterminant les droits et les immunités de cette principauté placée, non plus sous la garantie exclusive de la Russie, mais sous celle de toutes les puissances signataires du traité de Paris (Autriche, France, Grande-Bretagne, Prusse, Sardaigne, Russie et Turquie).

Néanmoins la généreuse bienveillance du sultan et de ses ministres ne se démentit point à l'égard des Serbes et du vieux Milosch. Ce dernier, en raison de son âge, fut dispensé de se rendre à Constantinople pour la cérémonie d'hommage et d'investiture. Son nouveau règne commença sans difficulté; il ne fut ni long ni remarquable; Milosch mourut en septembre 1860.

Sa mort amena l'avénement de son fils Michel, dont le règne continue depuis lors avec la sanction de la Sublime-Porte et la garantie des puissances, et sans avoir présenté d'autre incident que celui, tout récent, du départ de la garnison ottomane, qui occupait la citadelle de Belgrade. Aux termes des traités, le droit de tenir garnison dans cette forteresse était formellement reconnu en faveur de la Sublime-Porte; mais la condescendance du divan en cette circonstance, comme en tant d'autres, aura un résultat bien autrement important que le maintien d'un pacha et d'un corps de troupes dans une place, qui ne couvre plus l'empire ottoman sur ce point du Danube.

Le véritable boulevard de la Turquie, de ce côté de ses frontières, consiste dans l'indépendance même des Serbes, intéressés plus que jamais à conserver leur autonomie et à repousser toute agression étrangère; ils deviennent ainsi une sauvegarde et une garantie d'autant plus grandes qu'ils peuvent déployer une excellente armée de quatre-vingt mille hommes, dans un pays de montagnes, de forêts, entrecoupé de grands cours d'eau, offrant les meilleurs éléments de résistance.

La Servie, livrée ainsi à elle-même, aura en outre, aura surtout à remplir un rôle utile et fructueux par les travaux et les entreprises de la paix.

Le Monténégro est un petit pays situé à l'extrémité occidentale de la Turquie d'Europe; il a pour limites : au nord, l'Herzégowine; à l'est et au sud, l'Albanie; à l'ouest,

le district de Cattaro (Dalmatie). Sa superficie est évaluée à trois mille huit cent quarante-cinq kilomètres carrés; sa population à deux cent mille habitants. Au Monténégro se rattachent dix villages alliés, dont cinq habités par des Serbes du rite grec et cinq par des Albanais catholiques, ces derniers au nombre de vingt mille. La plupart des Monténégrins sont d'origine serbe, par conséquent slave.

Niégouchi, agglomération de maisons et de cabanes où se trouvent les principales familles du pays, est la ville sainte, le berceau de cet État. C'est au septième siècle, sous le règne de l'empereur Héraclius, que des Serbes s'y établirent comme dans la Mœsie supérieure. Les Vénitiens soumirent, au quatorzième siècle, le Monténégro, qui fut ensuite conquis par Mahomet II.

Seulement cette conquête fit naître de continuelles insurrections, favorisées par un pays presque inaccessible, où chaque montagnard est soldat et où les femmes se livrent seules à la culture du sol. La Russie, depuis le czar Pierre-le-Grand, a cherché sans cesse à agiter les Monténégrins en les animant contre les Turcs.

Dès 1796, à la suite d'une victoire remportée par le vladika Pierre II sur une armée ottomane, les Monténégrins se prétendent indépendants de la Sublime-Porte, laquelle maintient toujours ses droits, comme l'a prouvé la convention négociée en 1853, à Constantinople, par le prince de Linange.

Malheureusement de fréquentes luttes, d'implacables collisions sont encore venues raviver les souvenirs hostiles du passé. Quoique le pouvoir ait été sécularisé et que le prince Danielo ait donné le 23 avril 1855, aux Monténégrins, une constitution mieux en rapport avec les idées et les progrès de notre époque, il sera difficile d'amener un

rapprochement sincère et durable entre ce petit pays et le vaste empire qui l'enclave.

Le congrès de Vienne, en donnant à l'Autriche les bouches du Cattaro, en fermant aux Monténégrins, qui étouffent dans leurs rochers, tout accès vers la mer à laquelle ils aspirent, le congrès de Vienne a créé là une situation intolérable, qu'une politique généreuse, basée sur la satisfaction légitime des intérêts, pourrait seule changer. Certaines concessions intelligentes, de nature à effacer la faute commise à Vienne, réconcilieraient à tout jamais les Monténégrins avec l'empire ottoman et lui fourniraient d'intrépides défenseurs. Pour atteindre ce résultat, il suffirait, en les dotant de quelque industrie virile, le libre exercice de la pêche peut-être, d'initier ces populations aux ressources du travail et aux bienfaits de la civilisation.

Parmi les États tributaires de la Turquie, l'Égypte seule l'emporte sur la Moldo-Valachie, dont le passé est loin sans doute de rivaliser avec celui de l'ancien royaume des Pharaons et des Ptolémées ainsi que des soudans du Caire, mais le plus splendide avenir est réservé à ces belles contrées. Cet avenir est d'ailleurs inséparable de la mission nouvelle remplie par le Danube et des progrès énormes que doit éprouver sa navigation. Aucun pays, ni aucun peuple, ne peuvent se livrer avec plus de sécurité au long espoir et aux vastes pensées.

La Moldavie, en langue turque *Bogdan*, située au nord du Danube, est bornée au nord et à l'est par la Russie; à l'ouest par la Transylvanie et la Valachie; du côté du midi

elle confine à l'empire ottoman; son étendue est de trois cent vingt kilomètres du nord au sud, sur quatre cents de l'est à l'ouest. La capitale, Jassy, s'est effacée devant l'importance de Bucharest. Jassy a une population de soixante-dix mille habitants; elle est bâtie sur le versant d'une montagne et s'abaisse en pente douce jusqu'aux bords d'une rivière nommée Bachloui; c'est une ville ouverte, assez mal construite, ayant le caractère oriental; on y remarque quelques palais de boyards très-brillants; parmi les nombreuses églises on peut citer la cathédrale, édifice moderne qui offre un véritable cachet de grandeur.

Au nord de la Moldavie s'élèvent les monts Karpathes. Les grands cours d'eau sont le Danube, le Pruth, le Séreth, la Moldau ou Moldava, la Bistritsa. Le territoire est inégal, mais riche et surtout remarquable par les contrastes qu'offrent les belles plaines se prolongeant du côté de la Bessarabie. Viennent ensuite des collines riantes qui se dressent en hautes montagnes vers la Transylvanie.

Quoique le climat soit sujet à de brusques variations, il est généralement salubre, et le sol se couvre d'abondantes moissons en grains, en tabacs, en légumes, en fruits. De beaux vignobles produisent des vins très-riches en alcool et qui ne demandent que des soins pour devenir célèbres; de superbes pâturages nourrissent un nombreux bétail et des chevaux remplis d'ardeur; des abeilles donnent une cire verte très-recherchée; on y trouve une masse considérable de nitre (nitrate de potasse) et de naphte, du sel gemme; à Okna il y a des mines d'or, d'argent et de cuivre; les forêts sont peuplées de gibier. Bien d'autres ressources encore recommandent cette contrée privilégiée qui, tout en fournissant largement des moyens d'existence à ses quinze cent mille habitants, expédie l'excédant de ses pro-

duits sur les marchés de Constantinople et de Vienne.

Point de landes ni de bruyères à défricher; partout une couche d'humus de quelques mètres de profondeur et un sous-sol qui ne demande ni défoncement ni drainage; des bras et le travail de la bêche suffisent; la charrue est presque inutile. En fait le cultivateur moldave se contente d'égratigner la terre où, sans engrais, le froment rend vingt-cinq fois la semence, le seigle trente pour un, le millet trois cents.

De bonnes voies de communication manquent à ce beau pays; il changerait complétement de face avec un réseau bien combiné de chaussées empierrées, la rectification du cours des rivières, la création de quelques canaux et surtout avec un chemin de fer reliant les principaux centres de population et d'activité, tels que Jassy, Ibraïla, Galacz, au Danube et à la Mer Noire.

La Valachie, en langue turque *Ak-Iflak*, présente l'aspect d'un demi-cercle dont le Danube est l'arc, tandis que les monts Karpathes en forment la corde. La superficie est évaluée à soixante-treize mille kilomètres carrés. Elle a pour limites : au nord, la Moldavie et la Transylvanie; à l'ouest, la Hongrie et la Servie; au midi et à l'est, la Bulgarie.

La capitale de la Valachie et des Principautés-Unies est Bucharest, c'est-à-dire *Ville de la joie*. Elle n'offre aucun caractère d'antiquité; c'est une ville moderne comptant aujourd'hui plus de cent mille habitants. Elle est bâtie dans un bassin de plusieurs lieues de tour et occupe une vaste surface. Sauf dans quelques rues, dont la principale traverse la ville de part en part, les maisons sont éparses, placées sans ordre ni symétrie et entourées de grands jardins; on y compte plus de cent églises de divers rites. Au

printemps, Bucharest, avec son air embaumé par les fleurs et sa riche verdure, forme un séjour fort agréable. Rien ne rappelle les villes d'Orient; les habitants s'efforcent, par tous les moyens, de donner à leur cité un cachet français; les magasins, les boutiques, les cafés et jusqu'aux enseignes, tout est fait à l'instar de France; les classes aisées ne parlent habituellement que le français. Bucharest possède plusieurs bibliothèques, des établissements de bienfaisance, un théâtre très-suivi. Le commerce propre de la capitale consiste en vins, laines, grains, suif, cuirs, tabacs, chanvre, etc.

La navigation n'offre pas, en Valachie, les mêmes avantages qu'en Moldavie : le Buseo est un torrent toujours prêt à sortir de son lit; la Jalomitza, au cours riant et capricieux, présente des cascades et des îlots de l'aspect le plus pittoresque; la Dambovitza, qui anime Bucharest, se recommande par la salubrité de ses eaux, très-poissonneuses. La même abondance de poisson distingue le Rimnik, dont l'eau est salée. Le Milkow coule entre deux rives escarpées que recouvrent des masses de chênes, de sapins, de mélèzes. L'Altau ou Olto sépare la grande et la petite Valachie. La Pracova, qui prend sa source dans un pic des Karpathes, se replie en nombreux méandres.

Du reste, le mélange de chaleur et d'humidité qui caractérise le climat de la Valachie, la variété et la fertilité du sol, la manière dont s'alternent les plaines et les vallées, la verdure luxuriante entretenue par la présence constante de flaques d'eau, d'où serait venu le nom de Valaquie (*Vallis aquæ*), la profondeur de l'humus, tout concourt à la richesse du pays.

On y trouve diverses mines et notamment des mines d'or; elles ne sont pas exploitées.

Les troupeaux des éleveurs moldo-valaques produisent environ trois millions sept cent cinquante mille kilogrammes de laines en suint, en qualités longues relativement très-belles; un tiers est enlevé par les commerçants autrichiens et la consommation locale; deux tiers sont exportés par les bouches du Danube et la Mer Noire. La valeur totale de ces exportations s'élève à environ sept et demi millions de francs.

Les Provinces-Unies fournissent tous les ans environ deux cent mille kilogrammes de cocons secs, valeur deux millions deux cent cinquante mille francs.

L'exportation des bois, pour divers usages, a une importance annuelle de six millions de francs.

La production des céréales est considérable : après avoir satisfait aux besoins de la consommation, elle livre à l'exportation des quantités très-importantes et qu'on peut évaluer, pour une récolte moyenne annuelle : en maïs, à deux millions trois cent mille hectolitres, valeur vingt et un millions de francs; en blé tendre et dur, un million six cent mille hectolitres valant vingt-cinq millions; en orge, à un million sept cent mille hectolitres donnant onze millions de francs.

Les graines de lin provoquent une exportation de soixante millions de kilogrammes, d'une valeur de plus de quinze millions de francs.

Encore n'a-t-on pu établir, pour les céréales et les graines, que les quantités exportées par le Danube, sans tenir aucun compte de celles sorties par les frontières de terre.

L'importance commerciale des Principautés-Unies, déjà très-considérable, est susceptible des plus vastes développements; il ne faudrait que peu d'efforts pour y attirer, par un commerce régulier et suivi, les capitaux d'une

grande partie de l'Europe, qui s'habituerait bien vite à s'y approvisionner.

Malheureusement les voies de communication laissent en général beaucoup à désirer : la grande route qui, en traversant les Karpathes, relie Bucharest à Cronstadt et la Transylvanie, est, en plusieurs endroits, dans un état déplorable; les ponts sont tombés en ruines, abîmés dans les ravins, et il faut toute la dextérité, toute la hardiesse des postillons et des conducteurs valaques pour que les rapports avec le reste de l'Europe se maintiennent par cette voie.

Pendant les dernières semaines de son règne, le prince Alexandre-Jean Couza, d'accord avec le pouvoir législatif, avait concédé à une compagnie anglaise l'établissement et l'exploitation d'un chemin de fer de Bucharest à Giurgevo, ville située sur le Danube en face de Routschouk. Cette concession, confirmée par le nouveau gouvernement, se réalise activement. Toute la route s'établit en plaine; elle ne nécessite aucun ouvrage d'art difficile; aussi cette voie de communication ne tardera pas à être livrée à la circulation; elle animera d'une vie nouvelle les contrées qu'elle traverse et placera en quelque sorte la capitale des Principautés sur les bords du Danube.

La population de la Valachie, de même origine romaine que les Moldaves, atteint le chiffre de deux millions cinq cent mille habitants environ. Le mot de *Romains,* ou *Roumis*, *Roumains*, doit être expliqué par un coup d'œil rétrospectif indispensable à l'intelligence du présent.

La Moldavie et la Valachie ont fait partie, dans l'anti-

quité, du vaste pays des Daces que les légions romaines combattirent pour la première fois sous le règne de l'empereur Auguste, et qui se rattachaient à la grande famille des Scythes ou Slaves.

Plus tard, sous Domitien, les Daces franchirent le Danube et attaquèrent les possessions romaines. A la suite de leurs victoires, ils imposèrent à Domitien un tribut que l'orgueil de l'empire déguisa sous le nom de *subside*. Leur roi, un grand homme, qui s'appelait Décébale, exigea de plus le concours de nombreux ouvriers et instructeurs *dans les arts de la paix et les travaux de la guerre*, que Rome dut lui envoyer pour introduire en Dacie une civilisation avancée.

Les victoires de l'empereur Trajan sur Décébale et son peuple, victoires consacrées à Rome par une colonne qui en perpétue le souvenir, les débris du magnifique pont construit sur le Danube, les récits de l'histoire, mais surtout l'existence des Moldaves et des Valaques, jettent encore aujourd'hui sur les Principautés-Unies le reflet d'un passé dont l'Europe entière s'est préoccupée depuis quelques années.

Vaincus par Trajan, les Daces ne voulurent point rester dans un pays privé de son indépendance ; ils s'exilèrent volontairement, et une partie de la Dacie fut repeuplée au moyen de colons romains. Les mœurs actuelles des Moldaves et des Valaques, leur langue, dont les deux tiers des mots sont latins, leur physionomie, leurs traditions soigneusement conservées depuis près de dix-huit siècles, tout correspond à cette désignation de *Tsara Roumaneska*, que boyards, ouvriers, paysans donnent chaque jour au pays des *Roumains*, la Moldo-Valachie.

Chaque habitant des Principautés s'enorgueillit de des-

cendre des soldats de Trajan; et le souvenir de cet empereur est évoqué avec bonheur dans les villes comme dans les campagnes, sans distinction de rang ni d'éducation.

Rome conserva la Dacie jusqu'au règne de l'empereur Galienus, époque où des flots de barbares l'emportèrent sur les descendants des colons de Trajan; ceux-ci se retirèrent entre le Danube et l'Aluta, dans une contrée qui prit le nom de Petite-Valachie. Là se forma un nouveau corps de nation, et plusieurs petits centres de résistance s'organisèrent pour repousser les barbares.

A la fin du neuvième siècle, une formidable invasion de Tartares se rua sur la Petite-Valachie, dont les malheureux habitants se réfugièrent au-delà des monts Karpathes; puis, sous les ordres de Rodolphe-le-Noir, ils rentrèrent dans leur pays, tandis que d'autres Roumains, conduits par un chef appelé Bogdan, s'établirent sur les bords de la Moldau, de laquelle ils prirent leur nom. De cette époque (treizième siècle) date la division en deux États différents d'un peuple sssu de la même origine, parlant la même langue, et professant la même religion, le rite grec.

Rapide fut le développement des Valaques, qui comptèrent bientôt plusieurs villes florissantes; mais, vers la fin du quatorzième siècle, leur vaïvode attaqua les possessions ottomanes situées sur l'autre rive du Danube; le sultan Bajazet accourut aussitôt avec son armée et, après avoir vaincu les Valaques et les Moldaves, leur imposa un tribut.

La défaite de Bajazet par Timour et l'alliance des Hongrois donnèrent aux Moldo-Valaques l'espoir de s'affranchir du tribut qu'ils payaient à la Sublime-Porte; ils s'insurgèrent en 1444 et en 1448, pour succomber de nouveau, en aggravant leur dépendance.

Malgré ce nouvel échec, ils prirent encore les armes en 1460, pendant que Mahomet II, le conquérant de Constantinople, s'occupait de réunir à son empire les îles de l'Archipel et de la Mer Égée. Les Turcs, alors invincibles, triomphèrent de tous les efforts des Roumains, frappés à perpétuité d'un tribut plus lourd et réduits à reconnaître pour leur protecteur le sultan Mahomet II et ses successeurs.

Cependant la Moldavie et la Valachie conservèrent en partie leur autonomie, puisque la Sublime-Porte laissait à chaque pays son vaïvode indigène, lequel était élu à vie par l'archevêque métropolitain et les boyards ou nobles du pays. Cette élection était soumise à la sanction du sultan; mais la Turquie ne s'immisça pas autrement dans l'administration intérieure des Principautés; aucun Turc ne pouvait y venir que dans un but et pour un temps déterminés, et sans pouvoir s'y fixer. Les Moldaves et les Valaques étaient régis par leurs lois; chaque vaïvode faisait la paix ou la guerre sans que le suzerain eût à intervenir.

Dans le traité de Mahomet II figure cette réserve bien remarquable : « *Il ne sera pas construit de mosquée dans les Principautés*, » acte de tolérance que beaucoup de princes chrétiens, non-seulement du quinzième siècle, mais d'un temps beaucoup plus rapproché, pourraient envier à Mahomet.

Il paraît que, malgré les ménagements gardés par les Turcs et la modicité du tribut à payer au sultan, les Moldo-Valaques ne se plièrent pas aux exigences d'un protectorat qui cependant avait garanti le maintien de leur nationalité. Ce qui le ferait croire, c'est qu'en 1544, sous le règne du grand Soliman, les Turcs construisirent au bord du Danube les forteresses d'Ibraïla, de Tourno, de Giurgevo, pour re-

pousser les attaques de Charles-Quint, de Ferdinand, frère du grand empereur, ainsi que les entreprises des Hongrois et des Polonais. — Les Valaques, soutenus par de puissants voisins, en appelèrent au glaive.

Leur vaïvode, Michel, surnommé le *Brave,* déploya tout ce qui caractérise les grands hommes, dans les guerres qu'il soutint contre les armées de Mahomet III. Mais, après avoir été secondé par les Moldaves et les Transylvaniens, il voulut les soumettre à son autorité et aspira aux trônes de Hongrie et de Pologne. Dans ce but, il se rapprocha des Turcs par un traité et sollicita l'investiture du sultan. En 1601, il mourut assassiné par les ordres de Basta, général des troupes du Saint-Empire, en Transylvanie. Les Principautés furent dès lors en proie à l'anarchie et aux continuelles invasions d'ennemis convoitant ces riches et belles contrées.

Le dix-septième siècle ne fut qu'une longue série de désastres et d'épreuves pour les Moldo-Valaques, auxquels le traité de Carlowitz (1699) devait être aussi funeste qu'à l'empire ottoman. De cette époque datent effectivement les perpétuelles ingérences de la Russie dans le bassin du Danube inférieur.

Charles XII, vaincu à Pultawa, laissait le champ libre à son implacable rival, le czar Pierre-le-Grand, qui donnait un roi à la Pologne, soumettait les cosaques de l'Ukraine, cessant de relever de la Sublime-Porte, et, dans son extension jusqu'au Dniester, n'était plus séparé de la Turquie que par les provinces roumaines du Danube.

Quoique les deux vaïvodes, Constant Brancavano, en Valachie, et Démétrius Cantémir, en Moldavie, entretinssent les meilleurs rapports avec Constantinople, l'issue de la bataille de Pultawa les fit incliner du côté du czar.

Alors eut lieu cette fameuse campagne qui, sur les bords du Pruth, aurait abouti à la captivité de Pierre et à la ruine de son empire, sans la présence d'esprit de Catherine. La paix de Falksen, imposée aux Russes, entraîna la mort violente de Constant Brancavano et la fuite de Démétrius Cantémir.

L'Autriche et la Russie, qui convoitaient également le Bas-Danube, s'agrandissaient chacune de son côté aux dépens des Roumains, en prenant la Transylvanie, la Buckovine et la Bessarabie; tiraillées entre ces deux grandes puissances rivales, les Principautés, faiblement défendues par l'empire ottoman, virent tomber en désuétude les anciennes garanties concédées par Mahomet II.

A leurs princes indigènes, à leurs vaïvodes librement élus, succédèrent des hospodars désignés par la Sublime-Porte pour un laps de temps, souvent interrompu par des révolutions soudaines Ces hospodars, étrangers aux mœurs, aux habitudes, aux besoins du pays, où ils ne cherchaient qu'une source de fortune, étaient choisis parmi les Grecs du quartier du Phanar, n'ayant avec les Moldaves et les Valaques d'autre lien que la communauté de culte.

Sans racines dans le sol, médiocrement dévoués à la suzeraineté du sultan, sollicités à Jassy comme à Bucharest par les agents avoués ou secrets de l'Autriche et de la Russie, les hospodars ne purent pourtant, malgré les fautes de leur administration impolitique et précaire, tarir les éléments de richesse et de prospérité inhérents au sol privilégié de la Moldavie et de la Valachie.

Ni de fréquentes invasions armées suivies d'une longue occupation militaire, ni des traités encore plus déplorables comme celui de Kanardgi par exemple (1774), ni le luxe ruineux des boyards et le triste système des corvées qui ac-

cablaient les malheureux paysans, rien ne l'emporta sur la merveilleuse élasticité de pays si bien doués par la nature, et des intéressantes populations identifiées à ce sol inépuisable.

La Russie, toutefois, s'acharnait dans son protectorat intéressé, et qui ne servait qu'à tromper les Roumains, qu'à les détourner de leurs véritables destinées : le développement régulier de toutes les sources de production et l'extension du commerce.

Les événements de 1814-1815, en déterminant la paix presque générale entre tous les peuples civilisés, exercèrent une heureuse influence sur le bien-être intérieur de la Moldavie et de la Valachie, ainsi que sur les relations extérieures; mais, en 1821, éclata sur le sol moldave la première explosion de la grande conjuration des *Hétairistes*, tramée de longue main par les Hellènes, sous la direction mystérieuse de la Russie.

Les fauteurs de la révolution grecque, devancés par le prince Alexandre Ypsilanti, fils d'un ancien hospodar révoqué par la Sublime-Porte, désavouèrent à demi cette imprudente levée de boucliers, qui n'aboutit qu'à inonder de sang et à couvrir de ruines la Moldo-Valachie.

Éclairé enfin sur ses intérêts réels, inséparables du maintien de l'intrégrité de l'empire ottoman, le cabinet de Vienne, qui retenait captif à Munkacz le chef fugitif des Hétairistes, décida le sultan réformateur, Mahmoud II, à confier le gouvernement des provinces roumaines à deux princes indigènes, Grégoire Ghika pour la Valachie, Jean Stourdza pour la Moldavie.

Après plus d'un siècle de domination étrangère, les Principautés retrouvaient ainsi les garanties que leur avait jadis reconnues Mahomet II, par ses célèbres capitulations.

Le pouvoir était exercé de nouveau par des enfants du pays.

En 1828, époque où cessa l'autorité de Grégoire Ghika et de Jean Stourdza, limitée à sept ans, le czar Nicolas publia un manifeste prétendant que « l'honneur du nom russe « et la dignité de l'empire exigaient une punition éclatante « des attentats de la Turquie et des infractions multipliées « commises contre le traité de Bucharest. »

Prélude des guerres de 1828-1829, qui s'étendirent à la Turquie d'Europe et d'Asie, ce manifeste aboutit au traité de paix d'Andrinople (2/14 septembre 1829), dont les articles 2 et 5, tout en restituant à la Sublime-Porte la Moldavie et la Valachie, y implantèrent, pour de longues années, la domination du protectorat russe.

De 1829 à 1834, le général Kisseleff gouverna les Principautés roumaines, en se conformant aux instructions du cabinet de Saint-Pétersbourg, le chargeant ostensiblement de la réforme ou plutôt de la régénération de ces populations tant convoitées depuis le règne de Pierre-le-Grand.

Division du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif, — études relatives à la promulgation d'un code d'instruction et de procédure civiles, — création de tribunaux rustiques (justices de paix), — inamovibilité des magistrats, — jurisprudence fixe et régulière, — enregistrement des actes de vente et d'achat, etc., — établissement des registres de l'état-civil, naissances, mariages et décès : toutes ces questions occupèrent l'activité du général Kisseleff. En même temps, les Russes faisaient détruire les forteresses de Giurgevo, de Tourno, d'Ibraïla; ils fixaient le thalweg du Danube au milieu du fleuve, avec le droit pour les Roumains de jouir de la moitié du chenal, c'est-à-dire d'y naviguer, d'y pêcher, d'y établir des ports ; les tributs en nature, jadis exigés par la Sublime-Porte, étaient sup-

primés; une ligne de quarantaine servait, sur la rive gauche du fleuve, à repousser le fléau de la peste; et le pouvoir des deux hospodars était déclaré à vie, au lieu du laps de sept ans.

Les chaînes se déguisaient sous les fleurs; les victimes avaient été *enguirlandées* avec un soin extrême; même après la retraite du général Kisseleff et des troupes moscovites, à la suite de l'exécution de toutes les clauses stipulées par le traité d'Andrinople, la Moldavie et la Valachie dépendaient beaucoup plus du czar que du sultan.

D'ailleurs, la politique russe éclatait et se révélait dans un seul article du traité d'Andrinople, l'article 3, qu'il convient de reproduire textuellement:

« Le Pruth continuera de former la limite des deux em-
« pires de Russie et de Turquie, depuis le point où cette
« rivière touche le territoire de la Moldavie, jusqu'à sa
« jonction avec le Danube. De ce point, la ligne frontière
« suivra le cours du Danube jusqu'à l'embouchure de Saint-
« Georges, de sorte que, laissant toutes les îles, formées
« par les divers bras du fleuve, en possession de la Russie,
« la rive droite restera, comme par le passé, en possession
« de la Porte Ottomane. *Cependant il est convenu que cette*
« *rive droite restera inhabitée depuis le point où le bras de*
« *Saint-Georges se sépare de celui de Soulina, à une dis-*
« *tance de deux heures du fleuve*, et qu'aucun établissement
« d'aucune espèce n'y sera formé, non plus que sur les îles
« qui resteront au pouvoir de la Russie où, à l'exception
« des quarantaines qui pourront y être établies, il ne sera
« permis de faire aucun établissement ou fortification. »

Ainsi, d'un trait de plume, en quelques lignes, se trouvait bouleversée, détruite, la mission civilisatrice du Danube.

Que devenait, en effet, cette mission mise en relief par

les progrès de la navigation à vapeur continuant sur un autre élément le réseau des voies ferrées soudées l'une à l'autre sur tout le continent, afin de supprimer l'espace et les distances, de rapprocher les peuples, de multiplier les transactions, que devenait cette mission avec la solitude faite à deux lieues autour des embouchures du Danube?

En même temps, les bras du fleuve dominés par la Russie étaient envahis par le sable qui s'y accumulait en couches épaisses, tandis que la Turquie avait mis en œuvre tous les moyens de travail, avec des bateaux dragueurs, pour maintenir la navigation!

Ce double fait, véritable acte de lèse-civilisation, a été la première cause, la cause réelle de la guerre de Crimée et de l'alliance inattendue de la France et de l'Angleterre, tendant une main fraternelle à l'empire ottoman.

Les Moldaves et les Valaques ne doivent jamais perdre ce souvenir : pour eux, en effet, la navigation du Danube, surtout à ses embouchures, est un problème de vie ou de mort; sans elle Ibraïla et Galacz verraient leurs ports déserts, leurs marchés fermés, leur avenir matériel compromis, anéanti.

Le contre-coup de la révolution du 24 février 1848 se fit sentir assez vivement chez les populations roumaines; elles reçurent comme un choc électrique du mouvement parisien. Les Moldaves et les Valaques réclamèrent la nomination directe de leurs hospodars, une participation active à la direction des affaires publiques et administratives, l'abolition des corvées et la liberté de la presse.

L'impérial auteur de la charte de Gulhané, le sultan Abdul-Medjid, ne repoussa point les vœux des Roumains; au contraire, il s'y montra favorable, mais le czar Nicolas fit occuper militairement les principautés; et devant cette dé-

monstration qui dépassait la portée d'un simple protectorat, des troupes ottomanes entrèrent également en Moldavie et en Valachie.

En 1849, la convention de Balta-Liman, conclue entre la Turquie comme suzeraine et la Russie comme protectrice, stipula le maintien de cette double occupation, fixa le chiffre des contingents respectifs et le temps durant lequel il serait nécessaire de préserver de tout accident extérieur les pays protégés.

Les populations, par leur attitude calme, modérée, digne, rendirent inutile cette clause de la convention de Balta-Liman; mais en 1853, à la suite de l'ambassade du prince Menschikoff à Constantinople, une armée russe envahit la Roumanie.

Le 14 juillet 1853, la Sublime-Porte protesta noblement contre cette occupation qui provoqua les plus énergiques représentations de la part de la France et de l'Angleterre; c'était la préface de la guerre de Crimée.

Des troupes ottomanes furent dirigées, durant cette guerre, contre les Russes, en Moldavie et Valachie; elles remplirent avec gloire leur mission, sous les ordres du serdar-ekrem, Omer-Pacha.

Une dernière épreuve, enfin, était réservée aux Principautés par la présence d'un corps d'armée autrichien, qui y séjourna même après la session pacifique du congrès de Paris, dont un des actes les plus féconds, un des plus beaux résultats se rapporte à la Moldavie et la Valachie, qui ont cessé, à la suite de ce congrès, d'être un éternel objet de discorde entre la Turquie, l'Autriche et la Russie.

Malgré tant de douloureuses épreuves, tant d'invasions armées et d'occupations militaires, les Roumains de la Moldavie et de la Valachie excitent une sympathique envie

chez six millions de leurs frères qui descendent comme eux des soldats de Trajan.

Ces six millions de Roumains, disséminés dans la Transylvanie, la Buckovine, la Hongrie, le Banat de Témeswar, la Bessarabie, n'ont pas conservé leur autonomie comme les Moldaves et les Valaques. Sujets, les uns de l'Autriche, les autres de la Russie, en butte aux prétentions hautaines des Magyars, tracassés par une bureaucratie formaliste, avide, écrasés sous le poids des impôts, quelle différence entre leur sort et celui des quatre millions d'habitants des Principautés!

Même au milieu de leurs crises les plus pénibles, les Moldaves et les Valaques pouvaient en appeler aux droits, aux immunités, aux garanties des anciennes capitulations de 1393, 1460, 1511, 1634, si libéralement accordées par les sultans Bajazet I, Mahomet II, Bajazet II, Amurath IV.

Mais combien de fois ils ont manqué à leurs propres destinées en se détournant de Constantinople, pour accueillir les dangereuses suggestions d'ambitieux voisins! Combien de fois, avec leurs frères, sujets de l'Autriche et de la Russie, ils se sont abandonnés au rêve chimérique d'une Roumanie puissante et compacte, forte de dix millions d'hommes, issus des colons de Trajan, et cela depuis le Dniester jusqu'à la Theiss, des frontières de la Gallicie aux bords et aux embouchures du Danube, jusqu'à la Mer Noire!

Le vent a beau souffler au réveil des nationalités et aux grandes agglomérations géographiques, avant tout, il faut vivre dans la vie; or, cette Roumanie imaginaire serait-elle plus heureuse, dans ses aspirations à l'indépendance, à l'unité, que la Pologne avec ses membres épars?

En admettant même la condescendance de la Sublime-

Porte, le czar de Russie et l'empereur d'Autriche s'y opposeraient d'abord par les armes, ensuite par une barrière de douanes, de restrictions fiscales, où étoufferait la Roumanie naissante, faute de débouchés.

L'histoire et ses réalités ont bien mieux servi les Moldaves et les Valaques, les ont beaucoup plus favorisés, que les rêves impossibles d'une nationalité frappée de mort avant même de naître. L'avenir des Principautés réside tout entier dans les anciennes capitulations, complétées par le traité de Paris du 30 mars 1856, et dans les merveilleuses ressources que ces actes renferment.

En effet, un des premiers soins des plénipotentiaires assemblés en congrès à Paris, et une de leurs principales décisions consacrèrent la libre navigation du Danube, résolution féconde, immense, qui forme le couronnement de la Neutralisation de la Mer Noire, ouverte à toutes les marines de commerce, fermée à tous les bâtiments de guerre.

A l'égard du Danube, il fut stipulé qu'il ne serait perçu aucun droit sur le fait de la navigation du fleuve, ni sur les marchandises à bord des navires, en un mot qu'aucun obstacle ne serait apporté à son libre parcours.

Afin de réaliser ces dispositions, une commission composée des délégués de l'Autriche, de la France, de la Grande-Bretagne, de la Prusse, de la Russie, de la Sardaigne, de la Turquie, fut chargée de désigner les travaux nécessaires pour dégager l'embouchure du Danube des sables qui l'obstruaient, et ordonner l'exécution de ces travaux.

De plus, le congrès arrêta la formation d'une autre commission composée des délégués des puissances riveraines, l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, la Servie, la Valachie, la Moldavie et la Turquie; cette commission eut pour mandat l'élaboration des règlements de navigation et de police

fluviale, la réforme et la suppression des entraves législatives qui, en 1856, s'opposaient encore à l'application au Danube des dispositions du traité de Vienne, concernant la navigation des cours d'eau qui traversent plusieurs États, enfin la direction et l'exécution des travaux nécessaires sur tout le parcours du fleuve.

Cette commission accomplit dignement son œuvre en moins de deux ans.

D'un autre côté, le congrès de Paris détermina une rectification de frontières, ou plutôt une cession de territoire en faveur de la Moldavie, dont les limites furent portées du Pruth à la ligne de montagnes qui s'étend de Choczim au lac Salzyk, et qui rendit à la Turquie les importantes positions d'Ismaïl et de Reni avec toute la rive gauche du Danube, — réparation tardive mais complète des clauses injustes du traité d'Andrinople, faisant la solitude à deux lieues de distance autour des embouchures du Danube.

Maintenant, rien de plus décisif, de mieux caractérisé que le texte même du protocole arrêté par le congrès de Paris dans sa séance du 25 mars 1856; le voici :

« Les principautés de Valachie et de Moldavie continueront à jouir, sous la suzeraineté de la Porte et sous la garantie européenne, des priviléges et des immunités dont elles sont en possession. Aucune protection exclusive ne sera exercée sur elles par une des puissances garantes; il n'y aura aucun droit particulier d'ingérence dans leurs affaires intérieures.

« La Sublime-Porte s'engage à conserver aux Principautés une administration indépendante et nationale, ainsi que la liberté de culte, de législation, de commerce et de navigation.

« Les lois et statuts aujourd'hui en vigueur seront revi-

sés. Pour établir un complet accord sur cette révision, une commission spéciale, sur la composition de laquelle les hautes parties contractantes s'entendront, se réunira sans délai à Bucharest, avec un commissaire de la Sublime-Porte.

« Cette commission aura pour tâche de s'enquérir de l'état actuel des Principautés et de proposer les bases de leur future organisation.

« Sa Majesté le Sultan promet de convoquer immédiatement, dans chacune des deux provinces, un Divan *ad hoc*, composé de manière à constituer la représentation la plus exacte des intérêts de toutes les classes de la société. Ces divans seront appelés à exprimer les vœux des populations relativement à l'organisation définitive des Principautés.

« ..... L'entente finale avec la puissance suzeraine sera consacrée par une convention conclue à Paris entre les hautes parties contractantes; et un hatti-chériff, conforme aux stipulations de la convention, constituera définitivement l'organisation de ces provinces, placées désormais sous la garantie collective de toutes les puissances signataires.

« Il est convenu qu'il y aura une force armée nationale organisée dans le but de maintenir la sûreté de l'intérieur, et d'assurer celle des frontières. Aucune entrave ne pourra être apportée aux mesures extraordinaires de défense que les Principautés, d'accord avec la Sublime-Porte, seraient appelées à prendre pour repousser toute agression étrangère.

« Si le repos intérieur des Principautés se trouvait menacé ou compromis, la Sublime-Porte s'entendra avec les autres puissances contractantes, sur les mesures à prendre pour maintenir ou rétablir l'ordre légal. Aucune intervention armée ne pourra avoir lieu sans un accord préalable entre ces puissances. »

Lors des élections pour les divans *ad hoc*, où les représentants des populations roumaines devaient librement exprimer leurs vœux sur l'organisation des Principautés, le patriotisme et le bon sens des masses s'élevèrent à la hauteur des circonstances; la tâche cependant n'était pas sans difficultés, car il s'agissait de consacrer l'autonomie nationale, sans froisser la suzeraineté du sultan, et sans exagérer la garantie des puissances chrétiennes, signataires du traité de Paris.

Cent soixante-douze mille deux cent vingt-huit électeurs pour la Moldavie, et deux cent cinquante mille pour la Valachie, appartenant à toutes les classes de la société, participèrent au vote, et les députés des divans s'accordèrent à formuler, avec un élan irrésistible, ce double vœu: *L'union de la Moldavie et de la Valachie sous un prince étranger.*

La Sublime-Porte repoussa d'abord des aspirations qui lui semblaient dangereuses pour ses droits de suzeraineté; mais les plénipotentiaires réunis à Paris, en 1858, afin de compléter l'œuvre du congrès, quant à la réorganisation définitive des Principautés, signèrent, le 19 août, une convention, sous forme de transaction, adoptant une certaine union législative et judiciaire, combinée avec le maintien de la séparation politique de la Moldavie et de la Valachie; mesure presque contradictoire et difficile à observer. Les Roumains ne cherchèrent qu'à l'éluder pour marcher à leur double but.

De nouvelles élections eurent lieu; et, dans chaque principauté séparée, il en sortit une assemblée générale bien décidée à faire prévaloir le principe de l'unité et le choix d'un souverain étranger.

Ce résultat, toutefois, ne fut atteint qu'à demi : l'assem-

blée moldave nomma comme hospodar, le chef de la milice, le colonel Alexandre-Jean Couza, né en 1820, à Galacz, d'une famille de boyards du second ordre. Un mois plus tard, l'assemblée valaque concentra ses votes sur le même candidat. L'union allait donc résulter de la personnalité même du souverain, qui prit le titre d'Alexandre-Jean Ier.

Une nouvelle et dernière conférence des plénipotentiaires représentant les puissances, signataires du traité du 30 mars 1856, se réunit à Paris au mois d'avril 1859 pour statuer sur la double élection de Jassy et de Bucharest. La Sublime-Porte y reproduisit, avec plus de force, ses protestations ; mais la guerre d'Italie préoccupait l'Europe, et rejetait à l'arrière-plan l'organisation des Principautés danubiennes. La diplomatie voulut en finir, et la conférence, en s'évaporant, pour ainsi dire, devant la gravité de la situation de plus en plus menaçante de l'autre côté des Alpes, amena la Turquie à subir les faits accomplis.

Un firman impérial reconnut l'union et donna l'investiture au prince Alexandre-Jean Ier, qui fut gracieusement accueilli à Constantinople, mais dont le règne, éprouvé par de continuelles agitations, règne du reste complétement stérile, devait aboutir à une abdication forcée, qu'il n'avait su ni prévoir, ni conjurer.

Encore une fois, la suzeraineté de la Sublime-Porte et la garantie des puissances se résignaient à subir les faits accomplis ; mais l'assemblée nationale, s'inspirant des vœux du passé, revint à l'ancien programme populaire et s'efforça d'en réaliser la seconde partie : la nomination, comme chef unique, d'un souverain étranger.

Une députation fut envoyée à Bruxelles, pour offrir la couronne au comte de Flandres, second fils du roi des Belges, Léopold Ier, mort récemment. Mais le roi Léopold II

déclina cette offre, au nom de son frère, momentanément absent du pays.

Depuis lors il s'est produit une solution inattendue, par l'arrivée à Bucharest, au printemps de 1866, d'un jeune prince de la maison royale de Prusse, officier d'artillerie dans la garde de son cousin Guillaume Ier. Avec la confiante audace de son âge et de sa forte éducation universitaire et guerrière, il a répondu à l'appel de l'assemblée roumaine et des hommes d'État, impatients de mettre un terme à une situation remplie de périls.

Les vingt-sept ans du prince, la spontanéité de son voyage, son entrée à Bucharest au moment où on croyait à peine au commencement des négociations pour son acceptation du trône, son caractère chevaleresque, son dévouement hautement proclamé à la cause des Principautés, le recommandaient à l'imagination ardente et aux vives sympathies des Roumains, heureux de voir un agnat d'une illustre dynastie européenne venant s'associer à leur sort, en s'identifiant à sa patrie d'adoption.

Les suffrages de l'assemblée nationale se concentrèrent par acclamation sur Charles Ier, déclaré prince héréditaire de Roumanie.

Des légitimes observations de la Sublime-Porte, menaçant d'envoyer une armée, de la convention internationale du 19 août 1858, de la surprise manifestée par toutes les puissances garantes, surprise que partageait même le cabinet de Berlin, assemblée nationale, ministres, peuple, nul ne se préoccupait dans les Principautés.

D'ailleurs, combien d'événements survinrent coup sur coup en Europe : la rupture de la Prusse avec l'Autriche, l'alliance offensive et défensive conclue entre Berlin et Florence, puis cette foudroyante campagne de trois se-

maines aboutissant à la journée décisive de Sadowa! La monarchie de Hohenzollern devint une puissance de premier ordre, dans laquelle allaient s'absorber l'Allemagne du Nord et un peu l'Allemagne du Sud, et un reflet de ces événements extraordinaires rejaillissait, par la force même des choses, sur le front du jeune souverain proclamé à Bucharest.

La décision de la Sublime-Porte ne se fit pas longtemps attendre. En fait, que demande-t-on, que veut-on à Constantinople ? Le respect d'une suzeraineté quatre fois séculaire, le développement de l'indépendance des Moldaves et des Valaques devenus, comme les Serbes, comme les Monténégrins eux-mêmes, autant de boulevards avancés de l'empire ottoman, autant de barrières vivantes opposées à la politique envahissante de la Russie, peut-être même aux prétentions de l'Autriche.

Le sultan a donc accordé ce firman impérial d'investiture, déjà obtenu par le colonel Couza et qui portera bonheur au prince Charles, mieux inspiré que son prédécesseur: car il doit naturaliser sur le sol de la Moldavie et de la Valachie ces grands principes d'ordre, de tolérance, d'économie, d'organisation militaire et administrative, de travail, d'instruction, de progrès, qui ont si largement contribué à la fortune de la monarchie prussienne.

Que les regards de l'élu des Roumains soient constamment tournés vers Constantinople; qu'il s'occupe sans relâche du soin de favoriser, de développer l'essor de l'agriculture, de l'industrie, du commerce; qu'il se consacre sans réserve à réaliser la mission réservée au Danube, comme lien civilisateur de l'Orient et de l'Occident ! La gloire de son nom, l'éclat de son règne, le bonheur des intéressantes populations qui lui ont confié leurs destins; voilà ce qu'il peut

obtenir en restant le fidèle vassal, l'allié dévoué du sultan.

Là, du reste, est le véritable rôle réparateur des États tributaires de l'empire ottoman, dans cette partie orientale de l'Europe, où les Serbes, les Moldaves, les Valaques, les Monténégrins ont à effacer les sanglants souvenirs du passé par une rivalité féconde, en vue du progrès de tous les intérêts moraux et matériels, rivalité dont ils seront les premiers à recueillir les bienfaits.

La Bosnie. — Cette vaste et importante province de la Turquie d'Europe est située entre les montagnes helléniques et la Servie ; sa superficie est d'environ soixante-dix mille kilomètres carrés, en y comprenant l'Herzégovine et la Croatie ottomane. Au nord, elle a pour limite la Save, qui sépare la Bosnie de l'Esclavonie ; à l'est, elle confine à la Servie ; à l'ouest, à la Croatie ; au midi, à l'Albanie.

Le nom de Bosnie vient de celui de la rivière Bosna, qui passe près de Bosna-Seraï, ville de soixante-quinze mille habitants, qui est la capitale de la province. On y compte quatre-vingts mosquées, plusieurs hautes écoles (medrezzés), des bains publics, des manufactures d'armes, des tanneries très-actives ; il s'y tient des foires et des marchés considérables.

Le vizir ou gouverneur ne réside point à Bosna-Seraï, mais dans la forteresse de Travnik, mesure de précaution prise pendant longtemps à cause du caractère indépendant des Bosniaques, lesquels en grande partie professent pourtant l'islamisme, mais en y mêlant plus d'un souvenir de

leur ancienne foi chrétienne; ainsi ils n'ont pas adopté la polygamie.

Slaves d'origine et établis, du cinquième au septième siècle, dans l'empire d'Orient, sous le nom de *Botsinaki*, comme les désignent les historiens byzantins, ils ont donné deux rois, Ostrivoï et Sverbad, aux peuples gothiques qui exercèrent alors une si grande influence sur les destinées de l'Europe. Ils auraient pu former une puissante monarchie : l'esprit local, la division par groupes indépendants, s'y opposèrent. Aussi, malgré leur énergie, leur courage, leur fierté, ils nuisirent eux-mêmes à leur action extérieure; morcelés en royaume de haute Bosnie et en banat de Dalmatie, ils durent se soumettre aux Hongrois, qui, à la fin du quatorzième siècle, les réduisirent à recourir à l'appui des Ottomans établis dans la Thrace. La Sublime-Porte leur laissa le droit de désigner leurs chefs et de s'administrer d'après leurs usages.

Bientôt il se forma, parmi les Bosniaques musulmans, une espèce de noblesse féodale représentée par des *spahis*, avec concession de territoire, des *beys*, préposés à un district, et quarante-huit *kapetunis*, ayant sous leur autorité un certain nombre de raïahs; mais ce servage, qui frappait des paysans ou chrétiens ou musulmans, était moins rigoureux que celui établi en Hongrie au profit des Magyars. La vieille fraternité de la *Sloboda-Slave* se retrouvait toujours au fond des relations des Bosniaques avec leurs inférieurs. Le respect traditionnel pour les femmes, sortant presque toutes sans être voilées, contribuait aussi à donner un caractère de dignité à toutes les classes de la société.

Quant au gouverneur ottoman, les spahis, les beys et les kapetunis étaient toujours disposés à mettre des bornes à

son pouvoir ; en revanche, ces mêmes chefs fournissaient aux armées du sultan un certain nombre de guerriers intrépides, rivalisant de courage avec les Albanais, étrangers à tout raffinement de luxe, sobres par nature, chasseurs passionnés, dressant des faucons, ainsi que les chevaliers européens du moyen âge, amoureux des belles armes, et ne se délassant de la chasse ou de la guerre que par la composition et le chant de *piesmas*, inspirations lyriques qui forment leurs annales poétiques.

De même qu'en Servie et au Monténégro, les Bosniaques, au nombre aujourd'hui d'environ un million d'âmes, sont appelés à de brillants résultats dans les travaux de la paix ; leur énergie native, la pureté de leurs mœurs, la trempe de leur caractère et les immenses ressources de leurs montagnes, de leurs vallées, de leurs plaines, où réussissent tous les genres de culture, n'attendent qu'une intelligente direction.

Avec moins de vivacité d'esprit que les Serbes et moins de finesse de conception que les Grecs, on peut considérer les Bosniaques comme supérieurs aux premiers et aux seconds par la loyauté qui les distingue. Leur pays, aussi peu connu que la race d'hommes qui s'y trouve, doit devenir un des éléments de force et de prospérité de la Turquie d'Europe.

La Bosnie produit des quantités considérables de bois de toutes les essences ; elle renferme des mines de fer, de plomb, de cuivre, de mercure, de zinc et d'arsenic ; sa production en laines a de l'importance. Pour peu que les progrès de l'agriculture, le mouvement de l'industrie et les transactions du commerce viennent utiliser tous les trésors enfouis dans ce sol presque vierge, pour peu surtout que les moyens de transport y soient organisés, une transfor-

mation s'opérera dans toute la Bosnie, en s'étendant à ses annexes, l'Herzégovine et la Croatie, qui renferment environ cent cinquante mille habitants.

La Bulgarie est le pays qui, par son étendue, les accidents de terrain qu'il présente avec les Balkans, la variété de ses productions naturelles, mais surtout par les habitudes laborieuses, l'esprit d'ordre, la douceur et la moralité de sa nombreuse population, est appelé à devenir une source intarissable de richesses pour l'empire ottoman. Limitée au nord par le Danube, qui la sépare de la Valachie; au sud par le Balkan, dont l'autre versant touche à la Roumélie; à l'ouest, par le Timok, qui marque la frontière serbe; à l'est, par la Mer Noire, la Bulgarie a plus de cent kilomètres carrés de superficie.

Dans cette province proprement dite, on compte au-delà de deux millions d'habitants, dont une partie dans les villes de Sophia, capitale de la province, Choumla, Varna, Nicopolis, Widdin, Routschouk, Silistrie, Bazarjik, Balkan; il y a aussi des bourgs très-importants, entre autres celui d'Ousounjova, où se tient une des principales foires de la Turquie d'Europe; enfin les villages et surtout les campagnes contiennent le reste de la population, en voie de progrès numérique depuis quelques années.

On trouve encore des Bulgares en Macédoine, en Thessalie, en Albanie, dans plusieurs districts serbes, et leur chiffre total s'élève à plus de quatre millions cinq cent mille âmes; ils ne sont pas précisément de race slave, quoique la politique russe les traite de frères à un double

point de vue, celui de la nationalité et de la religion; — ils suivent, en effet, le rite grec.

En réalité, les Bulgares appartiennent à la souche ouralienne des anciennes tribus de Tschoudes, de Huns, de Finnois, d'Ougriens, qui ont longtemps mené une existence nomade dans les steppes situés entre la Mer Caspienne et l'Océan polaire.

En refoulant, à l'Occident, les Scythes ou Slaves, et en précédant les invasions des Huns et des Tartares, on voit dans l'antiquité les Bulgares fonder, au centre du bassin du Volga, un vaste empire auquel ils donnèrent le nom de *Grande-Bulgarie;* c'est alors que commencèrent leurs relations avec les Slaves, dont ils ont fini par adopter les mœurs et les institutions, de manière à amener une fusion qui a fait confondre deux types jadis distincts et même ennemis.

Au cinquième siècle de l'ère chrétienne, chassés des bords du Volga par les Sabires, au milieu du mouvement incessant des migrations qui se manifestait à cette époque, les Bulgares s'établirent d'abord sur les côtes de la Mer d'Azof et de la Mer Noire, auprès du Danube, au pied des monts Karpathes, et en 679 dans la Mœsie supérieure, où ils fondèrent une monarchie qui a prospéré pendant près de huit cents ans. Toutefois ils devinrent tributaires de la Russie, en 968, souvenir toujours évoqué à Saint-Pétersbourg.

Mais un second royaume bulgare établi en Macédoine (980) et un autre État appelé *valaque-cuman* ou *bulgare* s'élevèrent à une influence qui trouva son terme dans la conquête ottomane, œuvre du sultan Bajazet Ier, en 1396; fait, il faut bien le reconnaître, plus récent et qui est de nature à infirmer tout à fait les prétentions moscovites.

Depuis lors, la Bulgarie dépend de la Sublime-Porte.

Elle fait un commerce très-considérable, principalement avec l'Autriche ; sur tout le littoral du Danube, des rapports réguliers ont été organisés au moyen des bateaux à vapeur du Lloyd autrichien. Cette province produit de la soie ; la récolte des cocons s'y élève tous les ans à environ deux cent mille kilogrammes en sec, d'une valeur de deux millions cinq cent mille francs. — On peut évaluer la production des laines à plus de trois millions de kilogrammes ; la qualité inférieure, soit la moitié environ, est appliquée aux vêtements des indigènes ou achetée par le commerce autrichien ; l'autre moitié (valeur de plus de deux millions de francs) est exportée soit par le port de Kustendjé, soit par celui de Varna. Ces laines sont longues et belles ; on exporte, en outre, chaque année, en moyenne, cinquante mille peaux de buffles, de bœufs, de vaches, et deux cent cinquante mille peaux de moutons et d'agneaux. Toute la Bulgarie produit, en quantités considérables, du maïs, du blé tendre et dur, de l'orge, de la graine de lin. L'exportation de ces diverses productions doit être évaluée en moyenne : pour le maïs, à huit cent cinquante mille hectolitres, valant de sept à huit millions de francs ; pour le blé, à six cent mille hectolitres, valeur neuf millions ; pour l'orge, à cinq cent cinquante mille hectolitres, donnant quatre millions de francs. L'exportation des graines de lin s'élève annuellement à vingt-cinq millions de kilogrammes, produisant environ six millions de francs.

Du reste, la situation si favorable, sous tous les points de vue, où se trouve la Bulgarie, a attiré depuis plusieurs années l'attention de l'Europe ; les capitaux des grands centres d'affaires et d'activité se sont dès aujourd'hui dirigés vers cette partie de la Turquie.

Le premier chemin de fer construit dans l'empire otto-

man est celui qui relie Czernawoda, petit port situé sur le Danube, à Kustendjé, port très-commode et d'un abord facile, sur la Mer Noire; une compagnie anglaise a établi cette voie de communication. Grâce à celle-ci et aux moyens de transport réguliers et rapides organisés sur le Danube, on peut se rendre de Paris à Constantinople en cinq jours et demi, et ce parcours ne comprend, en moyenne, que vingt-quatre heures de navigation maritime. Ce chemin de fer, malheureusement, a été exécuté sans de suffisantes études préalables : sur une étendue du tiers environ, la voie est inondée en hiver et subit ainsi des détériorations notables, en même temps que les transports s'y font avec peu de régularité, ou se trouvent interrompus, souvent pendant plusieurs semaines consécutives.

Plus récemment une compagnie, qui a pris son principal point d'appui en Belgique, a construit en Bulgarie un railway plus important, celui de Routschouk (ville assise sur les bords du Danube en regard de Giurgevo, en Valachie) et Varna, port assez important de la Mer Noire. Ce dernier chemin de fer, qui traverse une des parties les plus fertiles et les plus peuplées de cette intéressante contrée, semble établi dans des conditions plus convenables, sans cependant avoir atteint la perfection des bonnes voies européennes; il raccourcit la route de Paris à Constantinople d'un cinquième environ; le voyage peut s'accomplir désormais en quatre jours et demi, dont douze à quinze heures seulement de traversée maritime.

Le gouvernement turc, suivant les errements des gouvernements les plus éclairés de l'Occident, a facilité la fondation de cette voie de communication, en accordant au capital nécessaire à l'opération, la garantie d'un minimum d'intérêt pendant quatre-vingt-dix ans.

Cette entreprise ne tardera point de rendre à la Bulgarie les plus signalés services : toutes les sources de prospérité puiseront dans ce moteur de progrès une nouvelle activité ; chaque jour y sera marqué par un accroissement de bien-être, dont les habitants et le gouvernement retireront simultanément les fruits. Les transformations merveilleuses accomplies partout ailleurs, par les chemins de fer, s'opéreront également en Bulgarie, et tout permet de prédire à cette contrée les plus brillantes destinées.

La Thrace, célèbre dans les temps fabuleux par les poétiques souvenirs d'Orphée et de Linus, rattachée aux origines historiques de la Grèce par l'établissement des tribus pélasges, réunie plus tard à la monarchie macédonienne de Philippe et de son fils Alexandre-le-Grand, avait autrefois pour limites : au nord, l'Hémus; au midi, la Mer Égée et la Propontide; à l'est, le Pont-Euxin (Mer Noire); à l'ouest, la Macédoine.

Aujourd'hui c'est le plus vaste gouvernement de la Turquie d'Europe, avec Andrinople pour chef-lieu; cet *eyalet*, qui se compose de cinq provinces, forme la partie nord-est de la Roumélie.

La conquête de la Thrace, accomplie au quinzième siècle par Mahomet II, forme le point culminant, le résultat décisif des progrès de l'empire ottoman. Certes, un temps d'arrêt, une sorte d'immobilité a pesé plus tard sur la Turquie; mais il suffira d'utiliser, au profit des travaux de la paix, les innombrables ressources que présente la Thrace

pour que tout l'empire ressente le contre-coup d'une semblable rénovation.

La Thrace, en effet, avait vu des villes florissantes s'élever sur le littoral des mers qui la baignent; elle s'était glorifiée du rapide développement et de la fortune commerciale des cités ou colonies helléniques d'Amphipolis, de Périnthe, de Sélymbrie, d'Abdère, d'Orestea; plus tard avait surgi la ville de l'empereur Adrien (Andrinople) si remarquable à tant de titres. Mais, pour éclipser Tyr et Carthage, pour effacer en quelque sorte Alexandrie et succéder à l'éclat de Rome, en prolongeant pendant plus de onze siècles l'existence de l'empire d'Orient, il fallut l'inspiration de Constantin fixant son choix sur Byzance, ancienne colonie grecque du Bosphore.

Sous les noms successifs de Lygos et de Byzance, malgré la situation géographique exceptionnelle du Bosphore, la colonie grecque, tour à tour occupée par Darius, roi des Perses et par les Ioniens, avant de devenir une cause de luttes sanglantes entre Athènes et Sparte, n'avait pas couru toutes ses destinées.

Ce résultat était réservé à Constantin qui, ayant remporté aux environs d'Andrinople une grande victoire sur son collègue à l'empire, Licinius, le poursuivit jusque sous les murs de Byzance, où le souverain fugitif s'était retiré. Pendant un siége qui ne fut pas de longue durée, Constantin apprécia la situation topographique de cette cité.

On a prétendu qu'une vision céleste le dirigea dans la désignation de la nouvelle capitale, qu'il choisit lorsque son séjour à Rome lui devint pénible et même odieux; mais en étudiant, au commencement du quatrième siècle, les splendeurs extraordinaires de l'Orient, on s'explique sans intervention miraculeuse, comment des souverains de la trempe

de Dioclétien et de Constantin voulaient établir le siége de leur pouvoir, dans un point central plus favorable à la durée de l'empire et surtout à sa richesse.

Toutefois Constantin, qui ne dédaignait pas de s'appuyer sur le merveilleux, en traçant lui-même avec un soc de charrue le sillon d'enceinte de Byzance transformée en *Nouvelle Rome*, dit aux spectateurs de cette cérémonie, lorsqu'ils exprimèrent leur surprise sur l'énorme étendue de terrain qu'il parcourait : « Je ne puis m'arrêter que sur « l'ordre du messager divin, de l'ange qui me précède et « me guide. »

A l'imitation de Rome, l'ancienne Byzance, devenue Constantinople, eut ses sept collines, son Capitole, deux palais pour les assemblées du Sénat, son hippodrome, au lieu de *forum* une *agora*, puis des thermes, des portiques, des bibliothèques, des aqueducs, un arsenal ; mais de plus que Rome, elle eut le Bosphore de Thrace, la Propontide ou Mer de Marmara, l'Hellespont, la Corne d'Or, où quinze cents vaisseaux peuvent trouver un abri, enfin la clef de la Mer Noire, et de libres, de constantes communications avec la Méditerranée.

Quel fut le chiffre de la population de cette ville sous le règne de Constantin et de Justinien, aux brillantes époques de l'empire? Les documents précis manquent à cet égard. La statistique, science essentiellement moderne, ne repose que sur des conjectures plus ou moins fondées quand il s'agit de vastes capitales comme jadis Rome et Constantinople. Mais des témoignages en quelque sorte matériels vivent dans les anciens monuments encore debout, dans le nombre des constructions qui ont échappé aux ravages des hommes et du temps.

A l'appui de ces témoignages, on doit aussi invoquer les

récits des chroniqueurs retraçant les principaux épisodes des croisades auxquelles ils avaient participé. Ainsi, lorsque l'empereur Alexis Comnène reçut, comme ses hôtes et ses alliés, les chefs de la première croisade (1095), il est question, dans les chroniques contemporaines écrites sous la dictée des faits, d'une *nation entière* renfermée dans cette immense cité, ressemblant à un *véritable royaume*.

Cette importance et cette influence de Constantinople se manifestent également dans les archives et les monuments de la république de Venise, qui entretint les relations les plus suivies, les plus avantageuses avec la capitale de l'empire d'Orient, dont elle concourut à faire la conquête, en 1204, avec les croisés français et belges, lorsque leur expédition fut détournée de son but.

Ceux-ci avaient obtenu de la république de Venise, au prix de quatre-vingt mille marcs d'argent (quatre millions de francs), l'engagement de leur fournir deux cents galères et navires plats, qui devaient porter sur les côtes de Syrie quatre mille cinq cents chevaliers, neuf mille écuyers, vingt mille servants d'armes. De plus les Vénitiens, outre des vivres pour neuf mois, donnaient leur concours à l'entreprise, à l'aide d'une flotte de cinquante galères. Mais chefs et soldats, en se dépouillant de toutes leurs ressources, ne purent compléter la somme promise.

En spéculateurs habiles, les Vénitiens demandèrent aux croisés de les seconder dans la conquête de la ville de Zara, dont le roi d'Esclavonie venait de s'emparer. De Zara, sur les prières et les offres magnifiques du fils de l'empereur de Constantinople, qu'un usurpateur avait détrôné, les croisés et les Vénitiens allèrent assiéger cette capitale, dont l'historien et un des héros de l'expédition, le grand maréchal de Romanie, Geoffroi de Villehardouin, dit textuelle-

ment : « La population était cent fois plus nombreuse que « notre armée. »

Ainsi, en 1204, Constantinople aurait compté plus de deux millions d'habitants ; et d'après le luxe extraordinaire décrit par le même écrivain et les autres chroniqueurs de l'époque, on peut avoir une idée de l'état où se trouvaient alors les procédés de culture de toutes les contrées voisines, ainsi que l'activité de l'industrie locale et du commerce extérieur.

La domination des princes latins, qui dura cinquante-quatre ans, et fut inaugurée par l'élection de Baudouin de Flandre, comme empereur de Constantinople, tandis qu'un prince grec (Ducas-Comnène) allait fonder un État indépendant à Trébizonde, cette domination ne tarit pas le mouvement d'importation et d'exportation, dont la Corne d'Or était le théâtre et le centre ; au contraire, il y eut à cette époque un surcroît d'animation commerciale imprimée par l'infatigable concours des Vénitiens.

Par conséquent, les sultans osmanlis, déjà maîtres des plus belles contrées et des plus opulentes cités de l'Asie Mineure, lorsqu'ils poursuivaient, de père en fils, la conquête de Constantinople, savaient d'avance ce que la possession de cette capitale, jointe à l'occupation d'Andrinople et de la Thrace entière, apporterait d'éléments de puissance, de richesse, de durée à leur empire.

Ni la nature, ni les mers avec les détroits du Bosphore et des Dardanelles, ni la beauté du ciel et du climat, ni la fécondité du sol, n'ont changé depuis Mahomet II et l'année 1453. Il ne s'agit que de renouer la chaîne des relations et des transactions. La paix, avec sa sécurité et ses bienfaits, le crédit public avec sa fécondité et sa puissance, la vapeur appliquée aux transports par terre et par eau, la télégraphie

électrique, tout doit concourir à faire renaître l'activité et la vie dans ces contrées si exceptionnellement dotées; et les intérêts matériels, substitués à un antagonisme qui n'a plus de raison d'être, feront de Constantinople une des métropoles commerciales de l'Orient et de l'Occident, en même temps que la Thrace deviendra le jardin de la capitale et de l'empire.

On évalue aujourd'hui à plus de huit cent mille habitants la population de Constantinople, dont cinq cent mille Osmanlis, cent cinquante mille Grecs, quatre-vingt mille Arméniens, quarante à cinquante mille Juifs, vingt à trente mille Francs appartenant à diverses nationalités.

La description de Constantinople a été faite cent fois; chaque touriste observateur a énuméré les merveilles qu'elle renferme en mosquées, écoles, établissements de charité et monuments de tout genre. Il est superflu d'entrer dans des détails circonstanciés au sujet d'une ville parfaitement connue aujourd'hui, et qui, du reste, surtout dans la partie habitée par les Européens, subit chaque année des transformations ayant toutes pour but le bien-être des habitants. Pour ne citer qu'une couple de faits de nature à prouver combien se modifie le caractère des quartiers occupés par les Francs, il faut se borner à dire que Péra et Galata sont éclairés au gaz, et qu'outre un *Château des fleurs,* on y voit un Opéra italien, un Vaudeville français, des restaurants et des cafés des plus modernes.

L'antique Stamboul conserve mieux son caractère : encore, les nombreux incendies, qui font de si grands ravages avec des maisons entièrement construites en bois, y préparent une transformation lente, mais certaine. Quelques nouveaux bazars, sous voûtes maçonnées, parfaitement aérés, très-convenablement pavés, garantis des rayons brûlants du soleil,

annoncent ce que Stamboul deviendra d'ici à peu d'années; il y aura là, sous le rapport du confort et de l'hygiène, un notable, un inappréciable progrès.

Le commerce et la navigation prennent depuis quelques années surtout un développement tout à fait extraordinaire dans le port de Constantinople. Le tonnage des navires entrés s'élève actuellement, par année, à environ trois millions cinq cent mille tonnes; à la sortie, la navigation a la même importance. Le mouvement général atteint ainsi le chiffre considérable de sept millions de tonnes. La Grande-Bretagne, l'Autriche, l'Italie et la Grèce y figurent chacune pour plus d'un million de tonneaux.

Le travail industriel est très-actif et très-varié dans la capitale de l'empire ottoman. Toutes les industries, tous les métiers s'y exercent avec assez de succès; sauf quelques établissements industriels érigés dans les environs, sous les auspices et avec le concours pécuniaire du gouvernement, il n'existe pas de grande industrie dans cette partie de la Turquie.

Les rives du Bosphore, en-dehors de Constantinople, sont littéralement semées de bourgs et de villages parés des plus beaux ombrages; le site ravissant des *Eaux douces* mêle le charme gracieux d'une idylle à toutes les magnificences de cet imposant tableau.

A l'égard des nombreuses villes de la Thrace, parmi lesquelles Andrinople occupe le premier rang, avec sa position centrale sur la Maritza, au confluent de l'Arda et de la Tondja, non loin du golfe et du port d'Énos, les habitants y offrent à peu près le même mélange d'Osmanlis, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et de Francs qu'à Constantinople.

La Thrace produit d'assez grandes quantités de blé et d'orge; ses récoltes en maïs et en graine de lin sont relative-

ment peu importantes; elle possède deux fabriques de draps épais à l'usage de l'armée, approvisionnées uniquement par les laines du pays; en outre, l'exportation des laines est considérable. La culture du coton n'est pas organisée sur une grande échelle; elle rapporte néanmoins une moyenne de quinze à vingt mille balles par an; l'élève des vers à soie y a de l'importance; on évalue la production à un demi-million de kilogrammes de cocons en sec; on compte dans la Thrace près de deux cents bassines de filature d'organsin. Les tabacs récoltés dans ce pays sont généralement très-appréciés; il produit, en outre, en quantités assez considérables, de l'essence de rose, de la cire jaune, de l'huile d'olive, du sésame, des vallonées, des vins, toutes sortes de fruits et de légumes.

La population de la Thrace, abstraction faite de celle de Constantinople, s'élève à plus d'un million d'habitants.

La ville d'Andrinople renferme des tanneries importantes et des établissements pour la préparation des laines. Son commerce est actif; ses exportations ont lieu par le port de Gallipoli; en 1854, lors de la guerre de Crimée, les Français avaient ouvert une route entre ce port et Andrinople; les autorités locales n'ont pas eu soin de la maintenir en bon état; elle est devenue presque impraticable sur une partie de son parcours, alors que de bonnes voies de communication peuvent seules développer la prospérité de ces contrées.

Or, il appartient au commerce de donner une large satisfaction à tous les intérêts, et de faire disparaître les anciennes rivalités de races et les vieux dissentiments religieux. En reliant, en outre, un jour, Constantinople à Andrinople par un chemin de fer, une vie nouvelle animera, non-seulement le riche bassin de la Maritza, mais encore les villes

de Silistrie, de Rodosto, de Gallipoli, de Scutari, l'île de Marmara avec ses belles carrières de marbre, en un mot, toutes ces contrées et toutes ces populations où la civilisation hellénique, byzantine, musulmane a fleuri et s'est épanouie à trois grandes périodes, que notre époque contemporaine peut reproduire, en les surpassant dans toutes les branches de l'activité humaine et sociale.

Macédoine. — Ce pays, aux limites nettement dessinées, occupe une position centrale entre le voisinage du littoral de l'Adriatique et l'Albanie; d'un autre côté, entre les districts rapprochés des détroits de la Mer Noire et la Thrace; enfin, il s'avance comme un coin au midi de la péninsule hellénique, tout en projetant son action sur la Mer Égée, au moyen des contours et des ports de la presqu'île de Chalcidique.

Ainsi s'explique la supériorité exercée sur les anciens États de la Grèce par Philippe et son fils Alexandre. Quoique généralement montueuse dans sa superficie de quinze cents lieues carrées, la Macédoine a de belles vallées et des plaines fertiles où réussissent les cultures les plus variées : vigne, mûrier, olivier, coton, tabac sans rival dans le monde entier, blé, maïs, arbres à fruits, magnifiques bois de construction.

La population totale est d'environ sept cent mille habitants : race forte, énergique, intelligente, guerrière, dont plus d'un quart a adopté l'islamisme dès le xve siècle, époque de la conquête. Les autres Macédoniens, qu'il ne faut pas confondre avec les Albanais, leurs voisins, sont chrétiens du rite grec.

A cet élément fondamental de la population se mêlent des Arméniens, des Grecs et des Juifs, surtout à Salonique (l'ancienne Thessalonique), ville importante comptant plus de quatre-vingt mille habitants et située sur le golfe du même nom. C'est après Constantinople la première place commerciale de l'empire. Salonique a d'épaisses murailles flanquées de nombreuses tours; elle ne possède pas de port proprement dit, mais il y a, en face de la ville, un excellent ancrage dont les approches n'offrent aucune difficulté et qui peut contenir plus de trois cents navires. Une colonie de Francs, Anglais, Suisses, Allemands, Français, contribue beaucoup au mouvement d'affaires de Salonique. Cette ville s'élève en amphithéâtre, au pied du mont Kurtiaht, et domine une plaine bien cultivée. On y remarque de nombreuses fabriques de soieries, de tapis, d'étoffes de coton, de maroquins, d'essences de rose, des tanneries, etc.

Parmi les places secondaires du rayon de Salonique, on distingue surtout Serès, comme le centre de la culture et du commerce du coton, dans cette contrée de la Turquie.

Plusieurs cours d'eau, le Vardar, la Vistritza, l'Indijè-karasoul, des lacs importants, contribuent à la richesse de la Macédoine, où l'on trouve aussi de précieux gisements miniers. Auprès de Monastir, ville de quinze mille habitants, passe la meilleure route du pays; c'est l'ancienne chaussée romaine qui reliait Rome à Byzance par Dyrrachium et Thessalonique. Elle a résisté depuis dix-huit siècles aux ravages du temps et des hommes.

Albanie. — Ancienne Épire et partie méridionale de

l'Illyrie; elle a pour limites : au nord, la Bosnie et le Monténégro; à l'ouest, la Mer Adriatique; à l'est, la Roumélie; au sud, la Livadie (Grèce). Ses principales villes sont Scutari, Tricala, Aulone, Ochrida, Croïa et Janina, sur laquelle rejaillit encore la triste célébrité du pacha Ali-Tébélen, que les savants écrits de Pouqueville ont fait connaître en Occident.

Les Albanais, qui professent en grande partie l'islamisme, ont fait longtemps la force des armées ottomanes, où on les connaît sous le nom d'*Arnautes;* ils se désignent eux-mêmes par celui de *Skipetars* (hommes des rochers).

Les Turcs ont commencé en 1435 la conquête de ce pays de montagnes et de cette population belliqueuse, sans jamais les identifier tout à fait à l'empire. D'abord s'y opposa le courage du célèbre Jean Castriot Scanderbeg, l'Alexandre moderne. Mais, à la mort de leur héros, le sultan Mahomet se rattacha la plupart des Albanais, dont l'ensemble de la population se compose de neuf cent mille musulmans, cinq cent mille chrétiens du rite grec, deux cent mille catholiques, en tout seize cent mille âmes.

Des montagnes hérissées de précipices, ne communiquant que par des défilés étroits, des rivières qui ressemblent à des torrents et, dans le bassin inférieur de la Drina, quelques vastes plaines avec des pâturages naturels, abondants en bétail, mais surtout le caractère et les mœurs de la population n'ont pas permis à l'empire d'occuper l'Albanie en pleine sécurité. Pourtant les Arnautes ont donné de touchants exemples de fidélité aux sultans : l'ami, le vengeur de l'infortuné Sélim, le séraskier Mustapha-Baraïctar, appartenait à cette race.

On cultive dans l'Albanie le blé, la vigne, l'olivier; le tabac réussit particulièrement à Bérat, où l'on récolte une es-

pèce très-recherchée, connue sous le nom de *Djebel* et dont la semence a été importée en Syrie; les laines de l'Albanie sont fort belles. A Janina, capitale de cette province, se fabriquent les ganses, cordons et galons de soie dont les habitants du pays ornent leur costume national; les peaux de mouton reçoivent dans les environs de cette ville une teinture rouge qui est fort appréciée en Grèce, où on les exporte.

Depuis ces dernières années, on constate une modification assez sensible dans les mœurs, dans le caractère des habitants; ils commencent à apprécier tous les heureux résultats que donnent les travaux des champs; leur goût pour la culture se développe assez rapidement; aussi les progrès dans la production sont remarquables, et cette province ne resterait certes pas en arrière pour seconder les efforts que l'on tenterait en vue d'une régénération de l'empire des Osmanlis.

La Thessalie, célèbre par les fictions de la Mythologie, les chants des poëtes, les récits de l'histoire, se glorifiait dans l'antiquité de soixante-quinze villes florissantes, bâties en étages sur son cadre de montagnes, comme autant de gradins d'amphithéâtre. Elle est située sur la Mer Égée, entre la Macédoine et le royaume hellénique.

Sur une superficie de cinq cent trente lieues carrées, la Thessalie a deux cent cinquante mille habitants, dont un cinquième seulement professe l'islamisme. Ce pays, conquis par les Turcs dans la dernière moitié du quinzième siècle, se recommande par ses hautes montagnes, Olympe, Ossa,

Pélion, par ses fleuves aux grands souvenirs, le Sperchius, et le Pénée, qui arrose la célèbre vallée de Tempé. Au centre des routes du bassin du Pénée, s'élève encore la capitale de l'ancien royaume du père d'Achille, Larisse, avec vingt mille habitants.

Larisse est la résidence du gouverneur général. Le district le plus important, par la navigation et le commerce, est celui de Volo, qui comprend les vingt-quatre villages les plus riches de la contrée. La Thessalie est une des provinces les plus fertiles de l'empire ottoman, un grenier d'abondance qui nourrit le pays environnant ; sa partie cultivée produit, moyennant peu de travail et sans engrais, des denrées de premier choix. Les blés, olives, sésame, cotons, laines, cocons de soie, tabacs, les moutons, porcs, bœufs, peaux sèches de mouton et de chèvre, constituent les articles les plus importants de production ; il convient d'y ajouter les seigles, pommes de terre, légumes, fruits frais et secs, éponges, cire, sel marin, perles fines.

Les exportations se font presque exclusivement par Volo. La rade de cette échelle offre un excellent mouillage et permet aux navires de tout tonnage d'y charger en toute saison. C'est à Volo et dans les villages du même district que résident les négociants et les courtiers qui trafiquent des produits de la province.

L'industrie de la Thessalie est peu importante. On ne fabrique dans quelques villages que les étoffes communes destinées aux usages de la localité ; ce sont des tissus plus ou moins grossiers de laine, de coton et de soie mêlée de coton. A Larisse, des ouvriers musulmans confectionnent des objets d'orfévrerie et d'argenterie qui ne manquent pas d'un certain goût.

Le sol montueux de cette province renferme plusieurs

mines de galène (sulfure de plomb) argentifère, contenant de une à quatre parties d'argent sur cent de plomb; les gisements principaux de ces minerais se trouvent dans les flancs du mont Pélion, aux environs de Zagora. Outre le sulfure de plomb, on a rencontré des échantillons de minerai de cuivre, en partie carbonatés, c'est-à-dire dans la condition qui convient le mieux à l'exploitation; des marbres, du graphite, de la baryte combinée avec divers acides, de la pierre à chaux excellente et du plâtre de même qualité; mais, outre les mines de galène argentifère, dont l'exploitation laisse même beaucoup à désirer, toutes ces richesses minérales sont inexplorées. Pour les mettre en évidence, pour les recueillir, il ne faudra que peu d'efforts.

La Sublime-Porte possède en Europe plusieurs îles d'une certaine importance; ce sont d'abord Lemnos, avec quatre excellents ports, puis Imbros, Samothrace, Thasos; ces îles sont indispensables à la sécurité de Constantinople. D'intelligents travaux d'art suffiraient à en faire autant de stations de premier ordre en cas de guerre, et de véritables échelles de navigation et de marchés de commerce pendant la paix; quoique la population y soit entièrement grecque, les intérêts y prévaudront sur tous les préjugés de race et de culte.

La révolution hellénique a enlevé à l'empire ottoman le groupe des Sporades et celui des Cyclades, avec diverses autres îles.

Sans revenir sur les faits accomplis, ces différentes pertes expliquent l'importance que le gouvernement ottoman

attache à la possession de la plus grande île qui lui reste en Europe, celle de Candie, l'ancienne Crète. Elle a été appelée avec raison la *Sicile de la Méditerranée orientale*. Homère la décrivait en ces termes il y a trois mille ans :

« Au milieu de la mer profonde, s'élève une terre riante « et fertile, l'île de Crète, habitée par une population im- « mense qui réside dans quatre-vingt-dix cités et parle dif- « férents idiomes. On y trouve des Achéens, des Étéocrétois « magnanimes, des Cydoniens, des Doriens à l'aigrette « flottante et des Pélasges de race divine. Parmi les cités, « la plus illustre est Cnosse, où a régné pendant neuf ans « Minos, l'ami de Jupiter. »

La fable, la poésie, l'histoire, ont popularisé le nom de l'île de Crète, dont les cent villes (hecatompolis), dix de plus qu'à l'époque d'Homère, sont restées proverbiales.

Avec cent quarante kilomètres de longueur sur soixante de largeur, et par sa situation qui commande les trois principales divisions de la Méditerranée, spécialement l'Archipel, cette île a rempli dans tous les temps un rôle militaire et naval, qui lui a fait subir de nombreuses vicissitudes, qu'il serait désirable de voir remplacer par une ère de paix et de fécondité.

Dans l'antiquité, quand la civilisation grecque était parvenue à son apogée, la Crète, oublieuse des sages lois de Minos, son héros légendaire, fut le théâtre de constantes guerres civiles, un nid de corsaires qui ne respectaient aucun pavillon, et un camp de troupes mercenaires, vendant leurs services à tous les souverains étrangers. La Perse, la Macédoine, l'Égypte, la Syrie des Séleucides, le royaume de Pont, sous Mithridate, avaient dans leurs armées des archers crétois.

Rome conquit Crète, qui, d'après Pline le naturaliste,

sous l'influence de la *paix romaine*, atteignit un degré inouï de richesse et de prospérité. Au septième siècle, les Arabes s'en emparèrent et y fondèrent, en 823, la ville de Chandah, retranchement d'où est venu le nom moderne de Candie. L'empereur grec Nicéphore Phocas en enleva la possession aux Arabes, en 961. A l'établissement de l'empire latin de Constantinople, la république de Venise eut en partage cette magnifique possession (1204), dont les sultans osmanlis poursuivirent la conquête de 1645 à 1669. Depuis lors, l'île de Candie a formé un des pachaliks de l'empire ottoman.

Ses ressources agricoles, industrielles, minérales, commerciales, sont immenses; mais la population est réduite à deux cent mille habitants, dont la moitié suit l'islamisme. Les chrétiens s'associèrent à la révolution grecque; l'armée égyptienne, commandée par Ibrahim-Pacha, remit l'île de Candie sous l'autorité du sultan, et la conférence diplomatique de Londres, en 1830, au nom de l'Angleterre, de la France et de la Russie, en a garanti la possession à la Sublime-Porte.

Turquie d'Asie.

Géographiquement, cette partie de l'empire des Osmanlis se subdivise en Plateau de l'Arménie, Péninsule de l'Asie-Mineure, Bassins du Tigre et de l'Euphrate, Syrie et Palestine avec l'Hedjaz en Arabie, les villes saintes, et une lisière de déserts.

Mais le plateau de l'Arménie, principalement comme une des ramifications de la chaîne du Caucase, ne dépend plus directement de l'autorité du sultan. Depuis les continuels avantages que les Russes ont remportés sur ce point

de l'Asie, et plus particulièrement à la suite de la défaite de Schamyl, le législateur-guerrier du Caucase, de nouvelles appréciations, conséquences des faits accomplis en quelques années, apportent de notables changements aux études des géographes et aux travaux des historiens.

La dernière guerre contre la Turquie, provoquée par le czar Nicolas, malgré l'énergique concours militaire et naval de la France, de la Grande-Bretagne et de la Sardaigne, unies fraternellement aux troupes du sultan Abdul-Medjid, tout en déterminant une paix glorieuse et durable, n'a pas justifié en entier les espérances qu'autorisait une semblable solidarité d'efforts et d'intérêts.

Il y eut peut-être à l'origine et dans le cours de ces luttes gigantesques un excès de scrupule de la part des puissances occidentales intervenantes; elles s'interdisaient, en effet, tout appel aux passions révolutionnaires et à l'esprit de nationalité. C'est ainsi qu'aucune diversion ne fut tentée parmi les Tcherkesses du Caucase, pas plus que parmi les Polonais et les Lithuaniens.

La guerre resta purement politique, dans un but et avec un caractère d'équilibre qui la circonscrivaient au point d'en restreindre les conséquences. Tout se réduisit, en définitive, à la destruction de Sébastopol, ce formidable Gibraltar élevé sur le littoral de la Mer Noire, par les sacrifices énormes de la Russie, ayant là une flotte et une armée qu'elle pouvait, en quarante-huit heures, par tous les rumbs de vent, introduire au cœur de la capitale de l'empire ottoman.

En même temps, la neutralisation de la Mer Noire et la libre navigation du Danube, avec les mesures radicales adoptées aux embouchures de ce grand fleuve, assuraient l'ère meilleure des conquêtes et des travaux de la paix. La

Turquie saura y puiser ce que la guerre n'a jamais donné, à savoir, une prospérité indéfinie, sans bornes. Ces réflexions, inspirées par le douloureux exil des Tcherkesses, ne paraîtront pas déplacées dans une étude du passé, du présent, de l'avenir de l'empire ottoman.

Du reste, l'échelle ascendante du chiffre de l'armée russe au Caucase a une signification qui se passe de commentaire ; il y a là un enseignement qu'il importera de ne jamais perdre de vue : en 1823, le général Yermolof y commandait trente-deux mille hommes de troupes régulières ; quelques années plus tard, ce chiffre s'élevait à cent cinquante mille, sous les ordres du célèbre Paskevitch, pour monter en 1844 à deux cent mille, sous l'autorité du prince Worontzof; enfin, après le traité de Paris du 30 mars 1856, la Russie, dans sa période de *recueillement*, entretenait au Caucase trois cent mille hommes d'élite, et leur chef, le lieutenant du czar, le prince Bariatinsky, triomphait de Schamyl et de ses murides.

Aujourd'hui la côte d'Abasie, presque entièrement soumise, ouvre un libre accès aux armes et au commerce des Russes dans ces vastes contrées de l'Asie, dont ils voudraient s'assurer la domination, en se rapprochant du Mont Ararat ; et leurs récentes conquêtes dans le Turkestan achèvent de révéler leurs projets.

Le but de leurs persévérants efforts est toujours cette chaîne de montagnes, rattachée au point culminant de l'Ararat, qui s'élève entre deux mers à une distance presque égale de Constantinople, de Jérusalem et du golfe Persique. Depuis des milliers d'années, les principales migrations humaines et les grandes invasions guerrières ont suivi ces pentes, considérées comme la clef de l'Asie centrale. Il faut donc que la civilisation occidentale remonte ces mêmes

pentes, mais dans une direction opposée, comme un fleuve qui, après de longs détours, retournerait à sa source, à son point de départ.

Le plateau supérieur de l'Arménie, sur les rampes duquel les guerriers d'Orthogrul et d'Othman ont planté leurs tentes, durant la première période de leurs conquêtes, deviendra alors avec l'Euphrate, qui y prend naissance, ce que le Danube est pour la Turquie d'Europe.

Malgré le contre-coup éprouvé par la puissance ottomane dans les bassins du Phase, du Kour et de l'Araxe, à la suite de la défaite et de l'exil des Tcherkesses, les stipulations positives du traité de Paris représentent des compensations qui ont leur importance, puisque les possessions turques sur le littoral de la Mer Noire ont été garanties par le congrès, et que le même traité, en rendant à la Sublime-Porte la ville et la forteresse de Kars, a fixé en Asie la délimitation des deux empires.

Il y avait eu, en effet, des doutes et une espèce de confusion dont la Russie et la Perse, elle-même, se servaient au détriment des droits de la Sublime-Porte. D'un autre côté, les pachas des divers eyalets ou gouvernements de l'Asie, après avoir tendu à une certaine indépendance, n'exerçaient souvent qu'une autorité nominale. Ni la rentrée des impôts, ni les levées de rédifs, n'avaient lieu avec ordre et régularité.

Ce double état de choses, également funeste à la prospérité générale de l'empire et au bien-être local des populations, a subi des modifications notables depuis ces dernières années ; non-seulement l'autorité directe du sultan est affermie et respectée dans toutes les provinces d'Asie, mais encore on a vu cesser les incursions de tribus nomades qui s'étaient longtemps reproduites, sur divers points des

campagnes et jusqu'aux portes des villes. Tout un ensemble rassurant de considérations pratiques ressort donc de la description géographique de la Turquie d'Asie, qui va former la conclusion de cette espèce de préambule.

Arménie. — On éprouve quelque scrupule, une sorte d'hésitation à parler constamment de la Russie lorsqu'il s'agit des délimitations géographiques de l'empire ottoman. A force d'avoir à signaler à chaque pas les tentatives d'absorption de la politique moscovite, on peut craindre d'être taxé de parti pris, d'exagération au moins; mais l'histoire est là inexorable; elle burine des faits qui ne peuvent être contestés et qu'il faut bien, sous peine de ne plus être impartial, mettre froidement en évidence.

En Arménie encore, au cœur de l'Asie occidentale, se retrouve le continuel antagonisme des Russes avec leurs armes, leur politique, leurs agents mystérieux ou avoués, tendant depuis plus d'un siècle à morceler, à déchirer, à détruire l'empire ottoman. La meilleure preuve, du reste, de cette activité incessante, c'est qu'il y a une Arménie russe conquise aux dépens de l'Arménie turque.

Centre de la civilisation renaissante de l'ancien monde, après le grand cataclysme du Déluge, l'Arménie, par sa configuration géographique et ses traditions héréditaires, confirme le tableau tracé dans la Genèse, lors de la dispersion des enfants de Noë. Les Osmanlis peuvent y retrouver la trace du chef de leur race, du patriarche Turc, fils de Japhet. Il en est de même pour les descendants de Sem et de

Cham. Le haut massif Arménien, le mont Ararat et ses versants, outre les souvenirs religieux qui les consacrent, sont reconnus aujourd'hui par les recherches de la science, comme le second berceau de l'humanité.

Située entre l'Imérétie et la Géorgie au Nord, le Kurdistan et l'Aderbaïjanh à l'Est, l'Aldgezirek (Mésopotamie) au Midi, l'Anatolie à l'Ouest, l'Arménie dans sa partie turque compte comme villes principales Kars, Erzeroum, Van, positions de premier ordre, à cause du cours de l'Araxe et de l'origine de l'Euphrate et du Tigre, qui prennent leur source dans cette vaste chaîne de montagnes se prolongeant par une suite de terrasses, aux rampes étagées, jusqu'à la Mer de Marmara, auprès de Constantinople.

Pendant une longue série d'années, l'Arménie a formé un État indépendant; c'est au seizième siècle que les sultans osmanlis l'ont conquise; les souverains de la Perse en démembrèrent à leur tour quelques provinces, que les czars leur ont presque entièrement enlevées, en restreignant aussi de plus en plus les possessions ottomanes. Il en est résulté un mouvement continuel d'émigration qui a dispersé les Arméniens en Turquie, en Perse, en Russie, jusqu'en Hongrie. On évalue leur nombre, dans l'empire ottoman, à deux millions, dont quatre cent mille dans la Turquie d'Europe, avec une colonie considérable à Constantinople.

Le climat de l'Arménie présente des contrastes tranchés, qui s'expliquent par l'étendue du pays, environ huit mille lieues carrées, les grands cours d'eau qui le sillonnent et l'altitude des montagnes qui forment le plateau supérieur; elles sont couvertes de neiges éternelles, et leurs flancs renferment de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du fer, du sel, du naphte, ainsi que des carrières étendues de jaspe et de marbre.

Dans les plaines et les vallées, le climat est doux, et le sol, en général, d'une grande fertilité ; on y cultive le blé, le riz, le tabac, le coton, le chanvre, le mûrier, la vigne; tous les arbres à fruits y réussissent; la production des laines et des peaux atteint de grandes proportions.

La longue indépendance dont cette contrée a joui, ses rapports avec les peuples les plus anciens et les plus célèbres de l'Asie, les Assyriens, les Perses, les Mèdes, les Israélites, y avaient favorisé d'importants travaux de canalisation. Quelques régions seulement manquent d'eau et, par cette cause, sont frappées d'une stérilité à laquelle on pourrait remédier.

Il y a encore en Arménie deux millions d'habitants, que l'on divise en Arméniens proprement dits, en Kurdes, tribus à demi nomades, professant l'islamisme, gouvernées par des beys que le sultan désigne, et enfin un certain nombre de familles turques, dont l'origine remonte aux guerriers de la première conquête (seizième siècle).

Les Arméniens appartiennent à une secte chrétienne fondée par un célèbre hérésiarque, Eutychès, né en 379, mort en 454, et dont la doctrine consiste à ne reconnaître dans Christ qu'une seule nature. Le chef de leur religion, un patriarche, réside à Echmiadzin.

La ville de Kars, conquise par les Russes en 1829, et restituée à l'Empire ottoman après le traité de Paris de 1856, compte environ quinze mille habitants ; elle a une certaine importance parmi les Turcs, comme lieu de pèlerinage, à cause des tombeaux de plusieurs saints mahométans qui y sont en grande vénération ; cette ville fait un commerce actif avec la Perse.

Van compte vingt mille habitants ; elle est entourée de murailles et flanquée d'une citadelle ; elle est bâtie au milieu

d'une contrée couverte de jardins et possède dans on voisinage de nombreuses maisons de campagne ; on y fabrique des calicots communs avec le coton récolté dans le pays ; il y existe plusieurs raffineries de sel.

Erzeroum est la principale ville de l'Arménie : au commencement de ce siècle, c'est-à-dire avant les guerres qui ont dévasté cette contrée, sa population était de cent mille âmes ; elle n'est plus actuellement que de soixante-dix mille ; ses rues sont étroites, tortueuses, malpropres ; la ville se compose de la forteresse et de quatre faubourgs ; dans ces derniers, il y a vingt-quatre marchés, plusieurs grands bazars et caravansérais. On y travaille la soie, le coton, le cuir, le cuivre, l'acier ; les sabres d'Erzeroum ont une grande réputation. On y fabrique aussi un savon grossier.

Cette ville a de nombreux rapports d'affaires avec la Perse ; c'est un lieu de transit très-important ; on peut évaluer, pour ces dernières années, de cent quatre-vingt à deux cent mille, le nombre moyen des colis importés et exportés chaque année par Erzeroum (transit compris), et l'on n'estime pas à moins de quatre-vingt-dix à cent millions de francs le chiffre de ce mouvement commercial. Environ quatre mille conducteurs de caravanes et vingt mille bêtes de somme (chameaux et mulets) sont continuellement employés au transport de cette énorme masse de marchandises. Les voies de communication laissent beaucoup à désirer en plusieurs endroits.

Également aptes à tous les travaux d'agriculture, aux entreprises d'industrie et aux transactions commerciales, les Arméniens, généralement peu belliqueux, se vouent de préférence aux opérations de banque et de négoce. Leur infatigable activité l'emporte même sur celle des Juifs, dont

ils sont les redoutables concurrents sur tous les marchés de l'empire ottoman, de la Perse et de la Russie.

Leur langue, remarquable par son système grammatical, est un des plus anciens rameaux du tronc des idiomes japhétiques ou indo-européens ; et depuis un temps immémorial, leur littérature riche, vivace, féconde, s'est retrempée successivement aux sources orientales, grecques, latines et même françaises.

La Sublime-Porte a toujours apprécié la fidélité, l'intelligence et le génie commercial des Arméniens, auxquels ont été confiées depuis longtemps la fabrication des monnaies ottomanes, la direction des moulins à poudre et des manufactures de draps pour l'armée et les équipages de la flotte. Il y a mieux encore à obtenir de cette race souple, malléable, persistante, âpre au gain. On le sait bien à Constantinople et dans toutes les échelles du Levant ainsi qu'en Égypte.

Une mesure décisive consisterait à favoriser d'une manière spéciale les pachaliks composant l'Arménie turque, à y développer par tous les moyens d'encouragement le goût du travail agricole et industriel, dont les progrès exerceraient une heureuse contagion sur la Mésopotamie et le Kurdistan.

Le Kurdistan, situé au sud de l'Arménie, forme la partie orientale du bassin du Tigre. Les Kurdes, à demi nomades, sont considérés comme étant d'origine médique, mais ils appartiennent de plus près aux Chaldéens et aux Parthes ; de

ces derniers, ils ont conservé la manière de combattre. Les pasteurs Kurdes, presque constamment à cheval, conduisent pendant la belle saison leurs troupeaux dans les plaines; ils pénètrent souvent jusqu'aux gras pâturages arméniens, dont ils prennent la jouissance, le plus souvent par suite d'arrangements amiablement débattus, d'autres fois par surprise ou par le droit du plus fort; leur vie errante cesse pendant l'hiver, qu'ils passent dans leurs villages.

Le Kurdistan se divise entre deux États, la Turquie et la Perse; mais sans cesser pour cela d'être à peu près indépendant. Les pachaliks ottomans sont ceux de Chehrezour et de Mossoul, avec une partie des pachaliks de Bagdad et de Van. L'islamisme professé par les Kurdes est mêlé de beaucoup de superstitions et de pratiques grossières; ils s'insurgent souvent contre l'autorité des gouverneurs envoyés par la Sublime-Porte, et n'obéissent qu'avec peine à des beys de leur nation, que le sultan s'est réservé le droit de désigner. Des rangs de ces pasteurs cavaliers est pourtant sortie une des dynasties célèbres de l'Orient, celle des Ayoubites, à laquelle appartient l'illustre Salaheddin contre lequel combattirent Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-lion.

Par ce simple souvenir, comme par l'éclat dont a brillé la ville de Mossoul, qui occupe une partie de l'emplacement de l'antique et célèbre Ninive, on peut se faire une idée de toutes les richesses, de toutes les ressources qui sommeillent en quelque sorte dans le Kurdistan.

Ainsi que les Arabes, les Kurdes, après avoir énergiquement concouru à une des plus belles périodes de l'islamisme, sont retournés avec bonheur aux habitudes de leurs ancêtres, à la vie nomade des tribus pastorales; cependant les traditions héréditaires si vivaces en Orient et qui se trans-

mettent de génération en génération, comme autant de titres de famille, comme une chaîne orale à laquelle ne manque pas un anneau, doivent être réveillées à chaque instant chez les Kurdes musulmans par les grands noms de Salaheddin, de Mossoul, de Bagdad. Que pour les Kurdes chrétiens, environ cent mille, de la secte des Nestoriens, cette évocation n'ait pas la même puissance, cela se conçoit; mais l'étincelle n'est pas éteinte, il ne faut que la ranimer parmi la population musulmane.

Au commencement du dix-neuvième siècle, Mossoul avait encore soixante-dix mille habitants, dont quinze mille Turcs, autant de Kurdes, ving-cinq mille Arabes et quinze mille Arméniens, Grecs, etc. Aujourd'hui, par suite des désastres de la guerre et des émigrations qui en ont été la conséquence, cette ville ne contient plus qu'une population de vingt-cinq mille habitants, dont dix mille Turcs. Mossoul était à la même époque un des grands centres du commerce et de l'industrie de cette partie de l'Orient. C'était notamment le principal marché des drogueries et du café moka; actuellement, il n'y a plus de transit, et tous les grands bazars sont tombés en ruines. Le commerce restreint au Kurdistan a seul conservé une certaine importance, parce qu'on tire de ce pays des quantités considérables de noix de galle, qui approvisionnent, d'une part, l'Europe, et, d'autre part, la Perse et les Indes. Autrefois on fabriquait dans cette ville, qui leur a donné son nom, des tissus légers, *mousselines,* qui rivalisaient avec ce que les Indes produisaient de plus parfait. Cette fabrication est tombée en décadence; les ateliers de tissage, les teintureries ont disparu pour la plupart, s'ils ne sont pas même complétement détruits. — Aux environs de Mossoul existent des mines de soufre qui, bien organisées, comporteraient une exploitation impor-

tante et ne tarderaient pas à donner des résultats avantageux.

Mésopotamie. — Les divisions administratives de l'empire ottoman tiennent peu compte de la science géographique qui a pourtant occupé plus d'un écrivain oriental ; les Arabes, les Persans et les Turcs possèdent plusieurs traités où l'on trouve d'intéressants détails et quelques descriptions poétiques; mais la plupart de ces ouvrages remontent à une époque où le monde entier ignorait les bases réelles de la géographie, en d'autres termes les principes astronomiques, mathématiques, physiques, sans lesquels l'histoire et la politique, l'agriculture et l'industrie, la navigation et le commerce, manquent d'un point d'appui solide. Il a fallu que, dans les temps modernes et contemporains, les découvertes s'ajoutassent aux découvertes, les voyages aux voyages; il a fallu surtout une chaîne non interrompue de grands hommes se succédant et se complétant les uns les autres, à l'aide de leurs travaux et au moyen d'instruments de précision toujours plus parfaits. Sans ce concours extraordinaire des événements et des hommes, l'Occident partagerait encore la plupart des erreurs orientales à l'égard du *Système du monde,* comme l'a exposé Laplace dans un livre qui est un chef-d'œuvre, auquel, de nos jours, le baron Alexandre de Humboldt a donné une suite, dans son magnifique monument intitulé *Cosmos,* description physique du globe.

Les juifs et les chrétiens ont accepté et suivent chaque jour dans leur enseignement supérieur, de même que dans

les réalités de la vie pratique, les principes consacrés par Laplace et par Alexandre de Humboldt. Rien dans le Koran ne s'oppose à la traduction du *Système du monde* et du *Cosmos*, en langue turque, arabe, persane. Tous les musulmans, sans toucher au fond de leurs croyances, peuvent donc remonter aux sources réelles de l'astronomie et de la géographie, éclairant l'humanité dans ses travaux, la dirigeant dans ses progrès, la conduisant plus rapidement, plus sûrement au but assigné à notre passage sur la terre. Pour lutter contre les forces de la nature, l'intelligence est la meilleure arme; or cette intelligence a besoin de connaître, d'apprendre, de savoir; mieux elle se rend compte des évolutions des astres, de la structure du globe, de la marche des saisons, des grandes lois qui ont creusé les bassins des mers, tracé le cours des fleuves, dessiné les chaînes de montagnes et répandu tant de trésors à la surface et dans les entrailles de la terre, mieux l'homme exercera autour de lui la royauté dont il est investi.

Par conséquent, cette description géographique, ethnographique et statistique de l'empire ottoman se base avant tout sur les principes acquis à la science, de plus en plus vulgarisés, appliqués en Occident, qui leur doit sa puissance, sa richesse, sa supériorité, principes qu'il faut à tout prix inaugurer en Orient, afin qu'il ressaisisse tous les avantages dont ces contrées exceptionnelles ont été comblées. L'homme y avait jadis vaincu, dompté la nature, cette nature dont les forces aveugles triomphent aujourd'hui de son ancien maître, parce qu'il s'est interrompu dans son œuvre et qu'il a cessé la lutte.

Tout le secret de la victoire, toutes les garanties de la prospérité collective et privée de l'empire ottoman résident dans les théories et les applications de la science

contemporaine à ces mêmes pays et à ces populations qui figuraient jadis au degré le plus élevé de la civilisation, et qui doivent y remonter.

Ces considérations générales s'expliquent par le nom même de *Mésopotamie*, emprunté à la langue grecque, à cause de la situation topographique de cette vaste contrée entre l'Euphrate et le Tigre. Les prodigieux souvenirs de la civilisation qui s'est développée, dans les premiers temps historiques, sur ce sol aujourd'hui appauvri et presque désert, la pénible existence qu'y mènent les Kurdes, enfin l'état du Tigre et de l'Euphrate, si différent du passé de ces fleuves illustres : tout cela exige une appréciation vraie et sincère. C'est le remède souverain, le baume salutaire qui donne à un corps sain et vigoureux, à une constitution athlétique, toute l'énergie, toute la force de sa jeunesse et de sa virilité.

L'Orient ne nous a-t-il pas transmis l'allusion vivante, l'allégorie palpable du phénix qui, au moment où sa vitalité semble épuisée sous le poids de cent années, réunit les matériaux du bûcher que les rayons du soleil embrasent pour ranimer l'existence séculaire de ce symbole de l'humanité renaissant jeune et fort? Que l'empire d'Othman, de Mahomet II, du grand Soliman fasse une réalité de cette antique tradition, sur la terre même qui l'a inspirée!

Tous les avantages sont assurés au sol de la Mésopotamie, en turc *Aldgezireh;* l'abondance des eaux augmente la fécondité naturelle d'un terrain riche en humus et favorisé par la beauté du climat; mais les hivers y sont rigoureux à cause du déboisement général du pays.

Sur une superficie totale d'environ seize mille lieues carrées entre le Kurdistan et la Mésopotamie réunis, on ne compte que deux millions cinq cent mille habitants.

On y pourrait faire vivre dans l'abondance, dans la richesse et le luxe, un nombre dix fois plus considérable.

Ainsi, dans la partie occidentale de la Mésopotamie, où l'Euphrate décrit de nombreux circuits, naît la rivière de Khaboras, qui coule sur la lisière d'un vaste désert, dont elle marque la délimitation. Puissante à son berceau même, cette rivière de Khaboras est formée par trois cents sources qui surgissent à la fois.

L'eau cependant fait défaut autour de la ville d'Orfa, dont les quarante mille habitants doivent une assez grande prospérité à leurs différentes manufactures et au passage des caravanes d'Alep. Au nord-ouest d'Orfa s'étendent des pâturages magnifiques et des collines couvertes de fleurs. Mais le désert n'est pas loin avec ses plantes salines couvrant à demi le sable brûlant et le gypse aride, avec l'absinthe éloignant toute végétation utile à l'homme et aux animaux. D'ailleurs l'action du soleil sur le sable, les miasmes des eaux stagnantes et les exhalaisons des lacs sulfureux ou salés déterminent le fléau du *samoun*, vent redoutable qui détruit la pureté de l'air, cache le soleil sous un voile couleur de sang, et frappe de mort l'homme et les animaux qui sont assez imprudents pour le respirer.

A mesure, toutefois, que l'Euphrate et le Tigre se rapprochent, surtout aux environs de Bagdad, où ils ne sont séparés que par une distance de six lieues (trente kilomètres), le désert se transforme en un paradis terrestre.

Tout y rappelle l'ancienne Babylonie avec son territoire d'alluvion comme le Delta de l'Égypte, moins le limon fertilisant du Nil, qui manque aux fréquentes inondations du Tigre et de l'Euphrate. Dans le jardin qui avoisine Bagdad, le riz et l'orge rendaient jadis deux cents fois leur semence,

grâce à d'anciens travaux de canalisation qui avaient permis d'y établir la culture la plus perfectionnée.

Les nombreux palmiers à dattes, qui embellissent la campagne et fournissent à l'homme leurs fruits pour nourriture, aux habitations leurs tiges pour colonnes, leurs feuilles pour toiture; la masse de mûriers, d'abricotiers, d'orangers, de citronniers, qui viennent presque sans culture, autorisent à croire que la canne à sucre et l'indigo prospéreraient dans cette contrée. On trouve aussi le long du Tigre d'abondantes sources de bitume blanc (naphte), et surtout du bitume noir, substance oléagineuse utilisée pour l'éclairage; elle est tellement commune qu'on la laisse s'écouler dans le Tigre, sans prendre la peine de la recueillir.

On évalue à quatre-vingt mille le nombre des habitants de Bagdad, grande ville d'un aspect empreint du caractère de l'architecture persane, jadis si bien inspirée. Les deux tiers de la ville se trouvent sur la rive orientale du Tigre; l'ancienne Bagdad, capitale des khalifes, était sur l'autre rive; un pont de bateaux de plus de deux cents mètres, relie les deux côtés. Bagdad est entourée d'une haute muraille en briques, flanquée de tours fortifiées, ayant environ huit kilomètres de circuit; la partie la plus intéressante de la ville est un bazar qui contient douze cents boutiques, où l'on étale les produits variés de tout l'Orient; l'aspect de ce bazar est réellement brillant; on doit citer, en outre, le palais du pacha, des tombeaux de saints personnages, et entre autres celui du prophète Ézéchiel, les bâtiments de la douane, une fonderie de canons; les maisons sont généralement construites en briques, à un seul étage; les rues sont étroites, sales; en été, la chaleur est accablante; en hiver, le froid assez rigoureux pour qu'on soit forcé de faire du feu. Diverses industries s'exercent à Bagdad sur une grande échelle;

on y fabrique principalement des maroquins fort estimés, des tissus de soie, de laine, de coton, des mousselines, des taffetas, des tapis, des châles; la broderie en or, en argent et en soie y est exécutée avec une rare perfection; la sellerie y produit des prodiges, ainsi que la teinturerie; les classes supérieures de la population sont très-hospitalières dans leurs relations avec les étrangers; le commerce de cette place est réputé pour sa loyauté.

Avec sa situation au centre de l'ancien continent, entre deux grands fleuves navigables, la mettant en communication constante avec la mer, tandis que les caravanes affluaient dans la capitale des khalifes, Bagdad, comme jadis Babylone et Séleucie, devint pendant une longue période l'entrepôt du commerce de l'Asie occidentale avec l'Inde. De nos jours encore, ses relations avec la Perse, le Turkestan, l'Arabie et l'Inde y entretiennent un mouvement assez animé. L'Europe aussi — et en première ligne l'Angleterre — y écoule une certaine quantité de produits de l'Occident. La navigation à vapeur a été essayée avec succès sur l'Euphrate, par l'expédition anglaise de 1835-1836, que commandait le colonel Chesney. Si l'on pouvait organiser un jour cette navigation sur une grande échelle, en l'étendant à l'Oronte et au Tigre, elle changerait le sort de ces vastes provinces, et leur assurerait un avenir digne de leur ancienne splendeur.

Dans cet avenir, tout ne dépend pas seulement de la haute volonté du souverain et de l'initiative de ses dignes conseillers; une part importante, un concours de toutes les heures, de tous les instants incombent, comme un grand devoir, aux populations sans distinction de races, de cultes, d'idiomes; il y a dans les annales de la société musulmane des faits que l'on ne saurait trop rappeler : chaque secta-

teur de l'islamisme regardait comme un acte agréable à Dieu la construction d'un caravanséraï pour les voyageurs, le forage d'un puits, l'entretien d'une fontaine avec l'ombrage de quelques palmiers ; la plantation d'un seul arbre passait même pour une œuvre méritoire. Que l'on ravive ces traditions : les Arabes, ainsi que les Kurdes, renonceront bien vite à une existence de déprédations, pour reproduire les souvenirs des règnes immortels d'un Abou-Becr, d'un Salaheddin.

A leur tour, les juifs, les Arméniens, les chrétiens, tous les habitants de la Turquie d'Asie suivront l'exemple des musulmans ; l'aisance et la richesse adouciront les mœurs ; et le commerce, ce grand moyen de civilisation, ce lien des peuples et des individus, fera bientôt disparaître jusqu'aux derniers vestiges de divisions, de discordes, de tiraillements, pour ne laisser survivre que la fraternité des cœurs et la solidarité des intérêts.

Palestine. — L'histoire de l'ancien pays de Chanaan devenu la Judée, puis la Palestine, nom donné par les Romains, lors de leur conquête, cette histoire est trop connue pour la refaire ici même en l'abrégeant. Toutefois, il ne faut pas oublier que la Palestine et notamment la ville de Jérusalem ont pour les musulmans un puissant attrait religieux, dont il est facile de se convaincre par la lecture de nombreux passages du Koran. Certainement, avant sa mission de prophète et durant les opérations de commerce qu'il dirigea dans sa jeunesse, Mahomet a visité la Judée et l'ancienne capitale de David et de Salomon ; on peut dire aussi

que le Prophète avait laissé aux khalifes Abraschedoun le soin de conquérir un pays et une cité qui, après la Mecque et Médine, touchaient aux souvenirs les plus sacrés pour des Arabes descendant d'Ismaël et les disciples du Koran, si étroitement rattachés à la Bible et à l'Évangile.

Ce fut pendant le khalifat d'Omar-ben-Alchitaf (634-644) que se fit la conquête. Lorsque le khalife chargea un de ses généraux, Abou-Obeidah, de prendre Jérusalem, voici la sommation qu'il fit adresser aux habitants de cette ville, car les musulmans n'attaquaient point par surprise, même les infidèles :

« Salut et bonheur à qui suit le droit chemin ! Nous vous « requérons de témoigner que Dieu est le seul Dieu et que « Mahomet est son Prophète. Si vous le refusez, engagez-« vous à payer le tribut et soumettez-vous immédiatement « à nous ; autrement, j'amènerai contre vous des hommes « qui trouvent plus de plaisir dans la mort que vous n'en « trouvez à boire du vin et à manger la chair des pour-« ceaux. Je ne m'éloignerai des murs de votre ville qu'après « que Dieu m'aura fait détruire ceux d'entre vous qui com-« battent, et réduire vos enfants en servitude. »

Les habitants de Jérusalem refusèrent de se soumettre; ils résistèrent pendant un siége de quatre mois. Réduits à capituler, ils demandèrent que le khalife vînt en personne garantir les conditions de la capitulation et prendre possession de sa conquête.

Omar se rendit à ce vœu ; à l'aspect de la ville sainte, il s'écria : « Dieu a triomphé ! Seigneur, donnez-nous une « conquête qui ne soit pas souillée de sang ! »

Il s'assit sur la terre nue auprès de sa tente de poil de chameau, et signa la capitulation qui laissait aux chrétiens le libre exercice de leur culte et la jouissance absolue du

Saint-Sépulcre. Ensuite le khalife entra dans la ville avec le patriarche, sans prendre la moindre précaution militaire, se fiant au traité conclu et s'y conformant au point de refuser de pénétrer dans l'église du Saint-Sépulcre pour ne pas empiéter sur le droit de propriété laissé aux chrétiens.

Il fit établir les fondements d'une immense mosquée sur l'emplacement de l'ancien temple de Salomon; puis, après dix jours passés à Jérusalem, il retourna en Arabie.

Jérusalem changea ainsi de maître presque sans s'en apercevoir; le vainqueur fit preuve d'une modération dont on chercherait vainement des exemples lorsque les rôles sont intervertis et que les chrétiens triomphent des musulmans; cette modération ne fut point imitée, par exemple, le 15 juillet 1099, par les chefs et les guerriers de la première croisade. Excepté Godefroi de Bouillon, allant se prosterner et prier sur le tombeau de Christ, les vainqueurs chrétiens se livrèrent aux plus atroces violences. Dans la mosquée d'Omar, où s'étaient réfugiés trois mille personnes, vieillards, femmes, enfants, le carnage ne connut pas de bornes, et les chroniqueurs contemporains évaluent le nombre des victimes à soixante-dix mille; le massacre dura plusieurs jours.

L'élection comme roi de Godefroi de Bouillon, ne prenant que le titre de Baron du Saint-Sépulcre, cette élection, en régularisant l'œuvre de la conquête, mit un terme à toutes ces horreurs; mais, dans les institutions féodales établies en Palestine, et dont les *Assises de Jérusalem* nous conservent l'ensemble et les détails, rien ne montre à l'égard des musulmans, des juifs et même des chrétiens d'Orient, des droits et des garanties refusés, en Europe, aux bourgeois des villes et aux serfs de la glèbe, groupés dans les villages, disséminés dans les campagnes.

L'aristocratie féodale et la chevalerie, créant une sorte d'égalité entre les gentilshommes, depuis le trône et le palais jusqu'au château et au simple manoir, cette aristocratie et cette chevalerie, élégantes et courtoises dans leurs relations de suzerain à vassal et à vavasseur, remplies de déférence pour le clergé séculier et régulier, devenaient hautaines, implacables pour les serfs, que tous les documents authentiques du moyen âge comparent « à des bestes en park, à des poissons en vivier, à des oiseaulx en cage ».

L'émancipation des communes n'avait pas encore adouci le sort des habitants des villes; cette grande révolution, achetée à prix d'or et conquise par le fer, fut même une conséquence des croisades, qu'elle suivit au lieu de les précéder. Par conséquent, les souverains latins de Jérusalem et les princes des fiefs de la Palestine et de la Syrie traitèrent tous les indigènes comme des vaincus, en serfs orientaux.

Aussi le royaume de Jérusalem ne dura que quatre-vingt-huit ans !

Ce serait le cas de remarquer combien l'Occident a toujours été incapable de dominer en Orient, même après l'avoir conquis : Alexandre de Macédoine et ses lieutenants devenus rois, les Romains avec leur forte discipline et leur savante administration, les croisés des onzième, douzième, treizième siècles, avec toute leur ferveur religieuse et leur enthousiasme chevaleresque, n'ont pu rien fonder d'aussi durable, par exemple, que les Arabes et les Mores en Espagne. Peut-être a-t-il manqué au génie hellénique, à la puissance romaine et aux expéditions des croisades, ce qui consolide une domination étrangère et la fait accepter : la satisfaction donnée aux intérêts ?

Cette satisfaction légitime, indispensable à concéder aux

intérêts, les conquérants grecs et romains s'en occupèrent d'abord au point de vue de l'affermissement de leur puissance, par les institutions militaires, l'amélioration des ports, la navigabilité des fleuves et des rivières, la construction de canaux et surtout de routes assurant des moyens de communication; ce fut un bienfait indirect, mais réel pour les populations orientales, un instrument de richesse, de servitude aussi.

Mais les intérêts largement compris et cimentés par des droits et des devoirs réciproques, la conquête grecque et romaine les méconnut en raison de l'inexorable supériorité du maître, ne s'identifiant point à des vaincus, à des sujets tributaires.

C'est une autre inspiration qui anime et dirige la conquête de l'Islam; elle présente d'abord le Koran comme symbole de fraternité et d'égalité pour tous les peuples qui l'adoptent. Le sabre n'est employé qu'en dernier lieu, et le tribut sert de rançon aux vaincus, qui gardent leur culte, leur langage, leurs institutions locales et administratives, leurs communautés; ils ne sont pas même astreints au service militaire.

Les preuves de cette modération abondent : ainsi, encore, en 1187, après avoir conquis sur les chrétiens, Beirouth, Ptolémaïs, Naplouse, Césarée, Jaffa, Ramlé et Jéricho, Salaheddin et son armée se présentèrent sous les murs de Jérusalem, et, après une résistance assez énergique, les assiégés demandèrent à capituler.

Le soudan repoussa d'abord cette proposition en disant qu'il avait juré d'entrer dans la ville par la brèche, et de livrer tous les habitants au tranchant du glaive. Cependant il finit par accorder les conditions suivantes: chaque homme eut à payer dix pièces d'or pour sa rançon; chaque femme,

cinq pièces d'or; chaque enfant, deux; quarante jours de délai servirent aux chrétiens pour ramasser les sommes nécessaires à leur liberté; faute de payement, ils restaient esclaves. Sur cent mille chrétiens, qui se trouvaient alors à Jérusalem, il y en eut quatre-vingt-quatre mille qui s'affranchirent en versant la somme stipulée; seize mille, dont un tiers d'enfants, devinrent esclaves.

Le patriarche put librement emporter les ornements et les vases sacrés des églises, évalués par un historien arabe, Emmad-Eddin, à deux cent mille pièces d'or.

Depuis cette époque, Jérusalem n'a pas été reconquise par les chrétiens; en 1517, à la suite de l'occupation de la Syrie par le sultan Sélim Ier, elle dépendit, ainsi que la Palestine, de l'empire ottoman, sous l'administration d'un pacha.

La population de Jérusalem est aujourd'hui d'environ trente mille habitants; les musulmans, formant à peu près la moitié de ce nombre, sont unis, malgré la différence de race et de nationalité; ils se soutiennent constamment les uns les autres; les chrétiens grecs et latins, par contre, entretiennent sans cesse des rivalités ardentes, qui leur ont toujours été si funestes; les juifs y restent généralement opprimés.

Jérusalem est située sur une hauteur; à l'est, au sud et à l'ouest, elle est entourée de profondes vallées; de belles murailles garnies de tours ferment toute la cité; ses rues sont étroites, mais plus propres que dans la plupart des autres villes de l'Orient; presque toutes les maisons sont basses, irrégulièrement bâties; quelques-unes ont des coupoles. Les Grecs y ont élevé, dans ces dernières années, des constructions magnifiques, considérables; ces constructions, situées sur une colline, dominent toute la ville; en venant de Damas, on les aperçoit à une très-grande distance, long-

temps avant qu'on ne découvre la coupole de la mosquée d'Omar, ou celle de l'église du Saint-Sépulcre; il y a là un sujet constant d'envie pour les Latins.

Il s'exerce à Jérusalem un commerce assez actif, entretenu par les pèlerins de toutes nations et de tous pays qui visitent, par milliers, chaque année, les lieux saints. L'industrie y est peu répandue; par contre, une certaine organisation du travail industriel existe à Bethléem, où se trouvent des ateliers de sculpture sur nacre et sur bois, dont les productions ne sont pas sans mérite; la confection des objets de dévotion pour tous les cultes y atteint des proportions considérables.

Les environs de Jérusalem étaient très-fertiles dans l'antiquité, comme l'attestent plusieurs passages de la Bible; mais, seules, quelques plaines et quelques vallées de la Palestine offrent encore certains vestiges effacés de la terre promise. Pourtant le peuple juif, dans son existence agricole et pastorale, sut trouver d'importantes ressources sur ce sol aujourd'hui dévasté et à demi stérile. De beaux vignobles, de magnifiques vergers d'oliviers, des pâturages peuplés d'un nombreux bétail, une aisance générale parmi la population des villes, des villages, des campagnes, de l'opulence même, à Jérusalem, ont marqué le règne de Salomon comme l'époque pacifique et brillante de l'existence des Hébreux.

Les révolutions physiques, les invasions étrangères, la dispersion des juifs dans le monde entier, le manque presque absolu de voies de communications, le déboisement général des pentes et des cimes des montagnes réagissant sur le régime des eaux, les unes taries, les autres torrentueuses ou stagnantes, toutes ces causes ont produit de tristes effets; mais le pays est loin de manquer de ressour-

ces. Le nombre des pèlerins et des touristes s'accroît chaque année, grâce aux facilités que leur donne la navigation à vapeur, régulièrement organisée, et qui met aujourd'hui Jérusalem, Nazareth, Bethléem, Beyrouth, Damas, à dix ou douze jours de Marseille, à six ou sept jours de Constantinople; la Palestine et la Syrie se ressentent de cette augmentation constante du nombre de leurs visiteurs.

Syrie (*Barr-el-Cham*). — Elle comprend toutes les contrées situées entre deux lignes tirées, l'une d'Alexandrette à l'Euphrate, l'autre de Gaza dans le désert de l'Arabie; elle a pour bornes, à l'est, ce même désert et, à l'ouest, la Méditerranée. Sans y comprendre la Palestine et la Phénicie, qui s'y rattachent géographiquement, la Syrie présente une superficie de cent vingt mille kilomètres carrés, avec environ deux millions cinq cent mille habitants. Les Arabes et les Turcs ont adopté le nom de Barr-el-Cham, pays de gauche, comme contraste à la désignation d'*Yemen*, pays de droite, pour l'Arabie, avec la ville de la Mecque au centre.

La Syrie se trouve donc située entre l'Euphrate, à l'est; la Méditerranée, à l'ouest; l'Asie-Mineure, au nord; l'Arabie, au sud. On y entre, du côté de l'Égypte, par l'isthme qui sépare l'Afrique de l'Asie, en suivant le littoral de la Méditerranée. Aussi, depuis la plus haute antiquité, les destinées de la Syrie et de l'Égypte ont été souvent identiques. Replacée entièrement sous la domination de la Sublime-Porte, la Syrie proprement dite est une des possessions les plus importantes de l'empire ottoman.

Ce n'est en quelque sorte, au premier aspect, qu'une

chaîne de montagnes dont le Liban et l'Anti-Liban forment les principales branches, tandis que les monts Almanus (Alma-Dagh), qui, au sud-est, se rapprochent de la Méditerranée, marquent la frontière de l'ancienne Cilicie.

La charpente des montagnes est formée d'un banc de pierre calcaire, dure, blanchâtre, disposée par lits inclinés directement, et qui résonne comme le grès. Le deuxième contre-fort du Liban, surtout, a un aspect tout particulier: sur son sommet se dressent, comme autant de gigantesques colosses, des blocs de rochers auxquels le temps, l'action de l'air et des eaux ont donné les formes les plus variées et les plus bizarres; durant plus de deux heures, on parcourt sans interruption de véritables galeries à ciel ouvert, taillées dans le roc ; la sensation éprouvée est singulière, étrange; à chaque instant, on doute, on s'interroge, pour savoir si quelque ville de Titans n'a point existé sur ces montagnes, et si toutes ces masses rangées presque méthodiquement ne sont pas les derniers vestiges de leurs monuments, de leurs palais; et alors on retrouve les piédestaux et les chapiteaux de ces colonnades imaginaires, on aperçoit des sculptures qui semblent exécutées selon toutes les règles de l'art; on voit une colonne tronquée, arrondie comme si elle était faite au tour. Une table-guéridon cyclopéenne, planant isolée sur la crête d'un des pics les plus élevés, entretient surtout l'illusion. Mais bientôt mille indices font fuir cette fantasmagorie pleine de charme, et l'on reconnaît que ces cîmes de montagnes ont subi l'action d'une de ces étreintes nerveuses de la nature qui bouleversent avec une effrayante spontanéité : un soulèvement souterrain, le déversement de flots longtemps contenus, quelque déchirement intérieur ont produit ce pêle-mêle épouvantable qui met en défaut l'intelligence des hommes, pour leur rappeler qu'au-dessus

d'eux plane et domine l'universelle, l'éternelle intelligence.

A chaque pas, d'ailleurs, le voyageur voit se dérouler des tableaux ravissants, au charme desquels ajoutent la pureté et la transparence de l'air sous le plus beau ciel, ce qui permet au regard d'embrasser des perspectives immenses; sur les pentes, dans les plaines, dans les vallées, se déploient des forêts de sapins, de mélèzes, de chênes, de buis, de lauriers, d'ifs, d'oliviers, souvent même des grenadiers et des orangers.

Non loin d'Ebcharreh, dans le Liban, s'épanouit le fameux plateau des cèdres, oasis admirable, suspendue dans la montagne, et d'où le regard, plongeant dans la vallée, voit se dérouler un panorama magique s'étendant à plus de dix lieues; c'est là que Salomon s'approvisionna de bois pour la construction du temple de Jérusalem; sept cèdres, qui existaient déjà à cette époque, se sont conservés jusqu'à ce jour, arbres majestueux dont la séve est encore vivace et que décore une éternelle verdure; tout le plateau contient environ quatre cents cèdres de tous les temps, de tous les âges.

En raison de la variété de température et de climat, comme par suite de la nature du sol, rude dans les montagnes, gras et léger dans les plaines et sur plusieurs points semblable à du terreau de jardin, par exemple, aux environs de Damas et d'Alep, les cultures les plus diverses réussissent en Syrie. D'anciens lits de volcans ajoutent à la fécondité d'une région privilégiée, dont il ne faut excepter que le désert et la lisière orientale. Le coton, l'indigo, la canne à sucre, le célèbre tabac de Latakié, la vigne, l'olivier, l'oranger, le palmier à dattes, le grenadier, le mûrier, les pastèques, les pistaches, en un mot, toutes les produc-

tions des contrées favorisées, constituent les ressources agricoles et horticoles de la Syrie.

Les fleuves et les rivières y méritent à peine ce nom, à cause de l'insuffisance de leurs eaux beaucoup appauvries, et qui ne répondent plus aux glorieux souvenirs du Jourdain et de l'Oronte ; on y remarque plusieurs lacs d'eau douce et très-poissonneux.

Peu de pays renferment une population aussi mélangée, aussi hétérogène que celle de Syrie, conséquence forcée des nombreuses invasions et dominations étrangères qui s'y sont succédé depuis vingt-six siècles. C'est en 1517 que Sélim Ier y établit le pouvoir de la Sublime-Porte. Il fut menacé un instant par l'expédition française d'Égypte en 1798–1799, puis par les projets de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha; mais depuis que le premier, mieux inspiré, s'est soumis franchement et sans réserve à l'autorité du sultan Abdul-Medjid, la Syrie va en progressant sous tous les rapports. Elle a pu, dans ces derniers temps, éprouver encore quelques agitations intérieures dans le Liban, suites des haines héréditaires des Druses et des Maronites ; Damas a pu être cruellement éprouvée par des excès dont la responsabilité, toutefois, ne pèse pas exclusivement sur ceux qui s'en sont rendus coupables [1] ; mais la souveraineté

[1] Sans doute le fanatisme religieux a été poussé par les musulmans jusqu'au crime, en 1861 ; mais si on voulait rechercher toutes les causes qui ont amené les massacres de la Syrie, peut-être arriverait-on à conclure que les chrétiens, peu tolérants eux-mêmes, n'ont rien fait, au contraire, pour éviter les actes de cruauté dont ils ont eu à souffrir ; voici à ce sujet un fait incontesté :

Tous les matins et tous les soirs, on le sait, le muezzim monte sur le minaret de la mosquée pour inviter les fidèles à la prière; cet appel varie d'heure chaque jour, puisqu'il se fait exactement au lever et au coucher du soleil. Or, les chrétiens venaient d'obtenir l'autorisation d'exercer librement et publiquement leur culte ; de là, la faculté de sonner les cloches de leurs églises et de leurs chapelles. Dans tous les pays catholiques on sonne le matin,

impériale n'a plus été mise en question; au contraire, elle s'est affermie par la salutaire mission de Fuad-Pacha, comme commissaire extraordinaire. La levée des rédifs et la rentrée des impôts ont lieu sans difficulté.

La population actuelle se compose du mélange de vingt nations différentes; les musulmans, au nombre d'environ un million, se divisent en Turcs, Arabes, Kurdes, Mutualis; au Liban résident quatre-vingt mille Druses; les Maronites catholiques présentent un chiffre total de deux cent cinquante mille, les Grecs de quatre cent mille, les Juifs de deux cent mille. Il y a aussi beaucoup d'Arméniens et d'Européens fixés dans les villes, et notamment dans les ports de mer.

Les principaux ports de la Syrie sont Beyrouth, Latakié, Tripoli, Saint-Jean d'Acre, Jaffa.

Beyrouth présente l'aspect le plus coquet, le plus gracieux; autour de la ville proprement dite s'étagent sur le flanc de la montagne, à trois ou quatre kilomètres dans toutes les directions, de nombreuses villas, toutes entourées de verdure et de fleurs; on ne saurait dire exactement le nombre des habitants de Beyrouth; ce chiffre varie tous les ans, en s'accroissant notablement; on peut l'évaluer aujourd'hui à

le midi et le soir, ce qu'on nomme *l'Angelus*, invitation à la prière des Latins; seulement dans tous les pays catholiques cette sonnerie a lieu à des heures précises, invariables. A Damas les communautés religieuses ne l'entendirent pas ainsi; elles firent comme le muezzim, attendirent chaque fois le moment où il lançait les premières notes de son invocation, et s'empressèrent alors de couvrir sa voix par le son plus strident des cloches. Une exaspération très-vive en fut la conséquence : des démarches pressantes furent faites pour obtenir une concession quelconque; elles restèrent vaines, et cette vexation dernière, couronnement de tant d'autres excitations, mit le comble aux griefs des musulmans fanatiques. Du reste, les massacres de Damas n'ont pas eu de juges plus sévères que les musulmans mêmes, et des centaines de chrétiens ont été abrités et sauvés dans les habitations des croyants d'ailleurs les plus dévots.

cent mille ; le quart seulement est musulman, le restant est formé de Grecs, d'Arméniens et d'Européens, principalement de négociants appartenant à toutes les nations, à tous les cultes ; une animation très-grande règne dans cette ville ; une voie de communication carrossable la relie, depuis cinq ans, à Damas ; un bon service de messageries et de roulage est établi entre les deux villes et favorise les affaires dans les conditions les plus avantageuses. Le port de Beyrouth, malheureusement, a été comblé ; une baie voisine offre bien un mouillage très-sûr, mais la mer est parfois si mauvaise que toutes les relations entre les navires et la terre sont impossibles ; n'importe, le commerce prospère et se développe, et, si Beyrouth était pourvue d'un port commode et sûr, elle deviendrait une des premières places commerciales du monde. Les murailles d'enceinte qui, il y a vingt ans encore, entouraient la ville, se trouvent aujourd'hui au milieu de ses rues ; des constructions nouvelles s'élèvent tous les ans en grand nombre, la richesse et le bien-être s'accroissent sans cesse, et, avec cette richesse et ce bien être, s'épanouissent toutes les forces vives du pays. Les rues de Beyrouth, dans les nouveaux quartiers surtout, sont plus larges, mieux pavées que celles des autres villes d'Orient ; les maisons sont solidement construites en briques ; les plafonds se font en asphalte, les escaliers en pierres. Les nombreux bazars sont parfaitement et largement approvisionnés ; on y traite les affaires facilement, rapidement, avec loyauté. Divers services réguliers de navigation à vapeur font escale à ce port, entre autres celui des Messageries impériales de France, celui du Lloyd autrichien, une ligne russe, etc. Des relations avec l'Égypte, avec Marseille, Trieste, Constantinople, Odessa, ont lieu toutes les semaines, et cette multiplicité de rapports suivis,

certains, ouvre à Beyrouth le plus brillant avenir. La route carrossable, qui s'arrête aujourd'hui à Damas, sera prolongée un jour jusqu'à Bagdad ; ce sera le signal d'une régénération radicale pour cette partie si intéressante de l'empire ottoman.

Latakié est une ville parfaitement construite, située sur un promontoire qui s'avance dans la direction de l'île de Chypre. Quoique le port ne puisse recevoir que des navires d'un faible tonnage, le commerce y est assez animé, surtout depuis que les bateaux à vapeur de certaines lignes régulières y font échelle. La population de Latakié est d'environ huit mille habitants ; dans une zone très-étendue autour de cette ville, se cultive avec grand succès le tabac qui porte son nom ; le coton aussi y réussit dans les meilleures conditions ; la vigne donne des produits remarquables ; Latakié exporte beaucoup de vins, des orges, de la soie, des fruits, du tabac.

Les environs de Tripoli sont très-fertiles ; on y cultive le mûrier, l'olivier, l'oranger, la vigne, le tabac, le coton ; à peu de distance de la ville existe une immense forêt dont l'exploitation normale ferait la base d'un commerce de bois considérable ; Tripoli est le chef-lieu d'un pachalik qui compte environ seize mille habitants ; une grande partie de cette population trouve son existence dans la pêche des éponges, dont le commerce d'exportation a une certaine importance. Tripoli est bien bâtie ; une petite rivière, la *Nahar-Aba-Ali*, la traverse dans toute son étendue et lui donne un aspect assez pittoresque ; les rues sont pavées avec soin ; l'air est insalubre à cause des eaux stagnantes qui croupissent dans les environs. Tripoli est dépourvue de port ; les navires mouillent entre la terre et des îlots rocailleux ; ce mouillage est peu sûr.

Saint-Jean-d'Acre est entourée de trois côtés par la mer; elle ne compte aujourd'hui que huit mille habitants; en 1799, elle arrêta par sa résistance l'armée française et changea les destinées de Napoléon Bonaparte; le district de cette ville produit des huiles, des cotons, du riz, divers fruits, des bois de construction; la ville a beaucoup souffert des divers bombardements qu'elle a eu à subir lors du siége que lui firent les Français, de même que pendant la résistance de Méhémet-Ali et d'Ibrahim-Pacha. Parmi les monuments, on doit citer le palais du pacha, la mosquée et les bains publics, qui sont exceptionnellement remarquables.

Jaffa est le port le plus voisin de Jérusalem; c'est une ville d'une haute antiquité; elle est bâtie en amphithéâtre; on y compte environ dix mille habitants, dont une bonne moitié sont musulmans; cette ville, qui était tombée dans le marasme, se relève et prospère, grâce en grande partie aux facilités que donnent aux relations les bateaux à vapeur français, autrichiens et russes qui y font escale. Pendant une grande partie de l'année, Jaffa est encombrée de pèlerins et de touristes de toutes les nations qui se rendent à la ville sainte, éloignée seulement de quatorze lieues, dont neuf dans la plaine, par une bonne route, et cinq dans la montagne. Jaffa est le jardin de la Syrie; ses environs produisent tous les légumes, tous les fruits, de l'huile d'olive, de la graine de sésame, du coton, beaucoup de céréales; la culture y est assez avancée; les terres y sont d'une fertilité étonnante; l'usage des engrais commence à se répandre dans cette contrée. Il existe à Jaffa et dans les environs une cinquantaine de fabriques de savon, dont les produits sont médiocres; une fabrication mieux réussie est celle des burnous en laine blanche ou noire, parfois rayés, avec

un lamage d'or ; les tisserands, très nombreux à Jaffa, excellent dans ce travail.

Le port est inaccessible; les grands navires surtout, pour ne point courir des dangers sérieux, doivent, en cas de mauvais temps, se tenir à une longue distance de la côte ; le commerce de la ville n'en prospère pas moins avec une certaine rapidité, et toute la contrée jouit d'un réel bien-être.

Parmi les belles et grandes villes qui se rattachent aux principales époques de l'histoire de Syrie et qui, par leur état actuel ou par l'immensité de leurs ruines, caractérisent à la fois les inépuisables ressources de ces riches contrées et le degré de civilisation qui y a fleuri, on doit citer Damas, Antioche, Alep, Balbek et Palmyre.

Damas, dont l'origine remonte à la plus haute antiquité, se recommande par les témoignages de la Bible et de l'Évangile, et par son titre d'ancienne capitale des Khalifes ommiades ; jusqu'à la fondation de Bagdad, centre d'un des plus vastes empires qui aient existé, Damas répondit par sa prospérité intérieure, son luxe, son activité industrielle, son commerce considérable, à la puissance des commandeurs des croyants qui résidaient dans son enceinte. En même temps, la nature a prodigué tous ses dons, toutes ses faveurs à la vallée où s'épanouit cette splendide cité, comme dans un cadre de verdure, de fleurs et de fruits.

La population actuelle de Damas est de cent cinquante mille habitants environ, dont vingt-deux mille chrétiens de divers rites et cinq mille juifs; cette ville se divise en deux parties bien distinctes, celle des affaires ou des bazars, et celle de la bourgeoisie, ou la Damas non commerciale. Cette dernière a un cachet tout particulier : pas une des habitations n'a la moindre apparence au-dehors; les rues

sont formées de chaque côté par des murailles presque tout unies, dans lesquelles ne sont percées çà et là que quelques portes basses. En entrant par une de ces portes, on pénètre d'abord dans une pièce de médiocre apparence, une espèce d'antichambre ou une petite cour, parfois une sorte de réduit moins attrayant encore; aussi, la désillusion des Européens, à leur première entrée dans une maison de Damas, est-elle portée à son comble; cependant, une seconde porte s'ouvre et le spectacle change comme par un coup de baguette; cette porte donne accès à une magnifique cour intérieure, plus ou moins spacieuse, ornée de quelques belles plantations et d'un, de deux ou plusieurs bassins en marbre avec des fontaines et des eaux jaillissant de toutes parts. Pas une maison de Damas qui ne soit pourvue d'eau, pas une maison qui n'ait ses fontaines et ses cascades; les sept sources qui alimentent la ville sont subdivisées entre les divers quartiers; des règlements fort anciens, mais toujours pratiqués, contiennent des dispositions contre les abus de consommation; ces bassins, ces fontaines, cette verdure au milieu de cours, dont les murailles sont peintes d'ordinaire des plus vives couleurs, présentent l'aspect le plus gracieux.

Tout autour de la cour se rangent les nombreuses pièces qui forment l'habitation du jour : les cuisines, la salle à manger, les salons, et surtout le divan. — Le divan est une pièce tout ouverte sur la cour; des bancs avec coussins règnent sur trois de ses côtés, des nattes ou des tapis couvrent le sol; c'est le lieu de la causerie, du tchibouck, du narguilhé; le divan est disposé invariablement de façon à former la partie la plus fraîche de l'habitation. A l'étage règne, tout autour de la cour (sauf à la partie occupée par le divan, qui s'élève jusqu'au faîte de la construction), une ga-

lerie d'un à deux mètres de largeur sur laquelle s'ouvrent toutes les chambres à coucher ; les ameublements sont, en général, d'une grande richesse : depuis leur contact avec les Européens, les Damasquins joignent aux splendeurs de l'Orient tous les raffinements du confort occidental ; leurs maisons valent de vrais palais.

Damas est entourée de murailles, avec des tours et une citadelle ; dix-huit portes facilitent les relations avec le dehors ; il s'y trouve un nombre considérable de mosquées, dont quelques-unes sont fort remarquables. Depuis très-peu de temps, les étrangers de distinction, sous la sauvegarde d'un consul européen, sont admis à les visiter ; il y a là des richesses et des magnificences inconnues en Occident. Damas renferme plus de trente bazars, dont quelques-uns, tout neufs, sont parfaitement construits ; chaque bazar a une spécialité de marchandises, et le plus souvent l'industriel, l'artisan exerce son état, dans sa boutique, en public, sous les yeux du passant ; il en résulte un tableau des plus pittoresques et une animation extraordinaire.

Depuis une dizaine d'années, le travail industriel et le commerce de Damas font des progrès très-remarquables ; les troubles et les massacres de 1861 avaient provoqué un temps d'arrêt dans ce retour à la vie ; mais les plaies ont été bien vite cicatrisées ; l'essor a été vigoureux, et chaque heure, peut-on dire, amène son progrès. La fabrication des étoffes de soie se développe notamment dans de fortes proportions ; sa production en 1864 et 1865 peut être évaluée de neuf cents à mille pièces par jour, chaque pièce mesurant cinq mètres cinquante centimètres sur soixante à soixante-dix centimètres de largeur ; les étoffes brochées d'or et d'argent qui se font à Damas sont supérieures aux meilleurs tissus de cette espèce ; la fabrication des étoffes

en poil de chameau, en laine, en coton, a une grande importance ; les toiles blanches de coton sont préférées à celles d'Europe, à cause de leur tissu plus serré ; les tapis et les tentures de laines, les crêpes de soie, se font en quantités considérables, de même que les *machelas* (grands manteaux à manches), et les *kéfiés,* coiffures en soie et coton, ou en l'une ou l'autre de ces matières, exclusivement ; la sellerie et l'orfévrerie de Damas sont justement renommées.

Damas fait un grand commerce de chevaux, bœufs, chameaux, mules et ânes ; on évalue à plus de quinze mille le nombre de ces animaux expédiés tous les ans en Égypte seulement. Rien ne se fait cependant pour conserver la race des chevaux pur sang arabes, et, sans les précautions que prennent les Bédouins de ne pas laisser sortir leurs plus beaux étalons et de ne se défaire que très-rarement de leurs juments, cette race finirait par décroître.

La richesse du sol, dans les environs de Damas, est telle qu'il se passe presque complétement du travail de l'homme; les irrigations y sont faciles et donnent les plus heureux résultats ; les principaux produits sont le chanvre, l'orge, le blé, le sésame, le coton ; la garance se rencontre inculte dans les campagnes. Tous les arbres à fruits donnent de magnifiques récoltes ; il suffit de citer les abricots, les prunes, les pêches, les brugnons, les poires, etc., qui servent tous à préparer des confitures et des fruits glacés s'exportant dans toutes les parties de l'empire ottoman ; il faut y joindre les figues, les grenades, les citrons, les oranges, etc.

L'avenir de Damas est immense ; une véritable transformation s'y opère rapide, irrésistible; elle a son point de départ dans la création des lignes régulières de bateaux à vapeur qui font escale à Beyrouth et dans l'ouverture de la voie carrossable qui relie ce port à Damas ; depuis cette

epoque, les caravanes de l'intérieur reprennent le chemin de cette ville pour s'y approvisionner, et si, comme on l'espère, cette route peut être prolongée jusqu'à Bagdad, l'ancienne ville des Khalifes ne tardera pas à voir renaître, à voir dépasser même son antique et étonnante prospérité.

Antioche (Antukieh), sur l'Oronte, avec ses magnifiques bosquets de lauriers, si célèbres dans l'antiquité païenne, sous le nom de *Daphné*, a été fondée trois siècles avant l'ère chrétienne par un des lieutenants d'Alexandre, par Antigone, puis agrandie par Séleucus, qui en fit la capitale de sa dynastie et, en l'honneur de son père Antiochus, l'appela du nom qu'elle porte encore aujourd'hui; elle avait à cette époque six cent mille habitants, chiffre tombé de nos jours au-dessous de vingt mille.

Alep, l'ancienne Berœa, est située entre l'Oronte et l'Euphrate, au bord de la rivière Kowaïk; c'est une des villes importantes de la Syrie; des jardins garnissent les deux bords de la rivière; ils sont justement renommés pour leurs belles plantations de pistachiers; leur verdure donne à Alep un aspect des plus pittoresques. Cette ville appartient, par le style général de ses constructions, aux plus belles, aux plus opulentes cités de l'Orient; malheureusement un tremblement de terre, qui eut lieu en 1822, en a détruit une notable partie, et Alep ne s'est pas encore complétement remise de ce désastre, quoique dans ces derniers temps une reprise considérable ait eu lieu dans les affaires. La population de cette ville qui, il y a cent ans à peine, était de deux cent cinquante mille habitants, était tombée au-dessous de soixante-dix mille âmes; aujourd'hui elle est de cent mille habitants environ; cette population est très-courtoise envers les étrangers; elle a des mœurs pures,

presque élégantes, et est réputée pour sa grande habileté comme pour sa loyauté dans les transactions.

On admire à Alep un magnifique bazar, de construction récente et solide, entièrement voûté et recevant le jour par des coupoles du plus gracieux effet; les affaires y sont actives, nombreuses. Les manufactures de soieries et d'étoffes de coton, de même que les fabriques de fil de soie et de fil d'or et d'argent y travaillent sans interruption, et ne parviennent pas toujours à satisfaire les besoins du pays. Quatre grandes caravanes partent tous les ans d'Alep pour la Perse et l'Inde, Constantinople, l'Arménie et le Diarbekir.

Les environs d'Alep produisent du blé en abondance, et sont remarquables par leurs vergers d'oliviers, de mûriers, d'arbres à fruit de toute sorte; on y récolte aussi du coton, du sésame, du miel et tous les légumes. Le commerce de cette place devient de jour en jour plus actif; ses rapports avec Marseille et Constantinople, entre autres, se développent rapidement; les communications avec Alexandrette ont été notablement améliorées, et les relations par caravanes avec l'intérieur et la Mésopotamie y puisent une grande facilité. Les destinées d'Alep sont désormais assurées; elles peuvent devenir prospères, brillantes.

L'ancienne Héliopolis, Balbek (Ville du soleil), située près de l'Anti-Liban, frappe le voyageur par l'imposante majesté de ses ruines. Rien ne saurait donner une idée des masses énormes qui jonchent le sol, au milieu de certaines parties des édifices restées debout : ce sont les débris de diverses constructions gigantesques, parmi lesquelles le Temple du soleil occupait la première place. Ce monument, assis sur une suite de bases formant un carré long, présentait à l'orient une face de dix colonnes, sur dix-neuf de flanc, cinquante-quatre colonnes en tout; les fûts de ces colonnes avaient

sept mètres quinze centimètres de circonférence sur seize mètres quatre-vingt-cinq centimètres de hauteur; ces fûts étaient formés de trois pièces seulement; les murailles contiennent des monolithes trois fois plus considérables; elles étaient recouvertes de toutes les richesses de l'ordre corinthien et offrent encore des frontons de niche entre lesquels règnent des pilastres cannelés avec une belle frise de guirlandes; la voûte, à en juger par ses débris, devait être merveilleusement décorée; elle avait une portée de dix-huit mètres cinquante centimètres sur trente-cinq mètres soixante-quinze centimètres de long.

Les ruines d'autres constructions cyclopéennes entourent le temple et forment un vaste ensemble, de nature à frapper vivement l'imagination et à soulever de nombreuses questions, qu'il ne serait pas facile de résoudre :

A quel degré de civilisation devait être parvenue une population produisant de semblables chefs-d'œuvre, comptant dans son sein une pléiade d'hommes assez capables pour aider tous à l'édification de ces monuments? Car ce n'est pas seulement l'ensemble de la conception qui révèle le génie du temps; chaque détail a été exécuté par une main d'artiste.

En outre, quel devait être le peuple éprouvant le besoin de monuments de cette importance, possédant les moyens financiers et autres pour les élever? De nos jours, de pareils édifices s'érigeraient à peine dans quelques-unes de nos plus grandes capitales. Or, à côté des ruines, il existe un bourg misérable qui ne renferme pas douze cents habitants, et nulle part, dans l'immense plaine qui entoure Balbek, il n'y a la moindre trace d'une cité quelconque.

A en croire les traditions locales, ces monuments auraient été bâtis du temps de Salomon; en réalité, ils ont été éle-

vés sous le règne de l'empereur Antonin-le-Pieux ; mais l'histoire ne porte aucune trace de l'importance de la ville, dont ces merveilles devaient être le complément.

Les ruines de Palmyre ont le même caractère de grandeur et de puissance ; elles dénotent les mêmes progrès dans tous les arts ; seulement on sait que ces ruines faisaient partie d'une vaste cité, qui servit, pendant un certain temps, comme boulevard destiné à protéger les Juifs contre les incursions des hordes nomades, et devint plus tard un entrepôt considérable de commerce entre l'Asie orientale et occidentale. Ces ruines, comme celles de Balbek, témoignent des ressources incalculables de ces pays dans le passé ; or partout se montre pour eux un nouvel horizon de progrès, partout on constate un développement moral et matériel qui permet de prédire, d'ici à peu d'années, à la Syrie une transformation véritable, portant le germe de la plus étonnante prospérité.

Phénicie. — Cette petite région, syrienne au point de vue géographique, est resserrée entre le Liban et la mer, en allant de l'embouchure de l'Éleuthère, au nord, jusqu'à l'embouchure du Bélus, au midi. L'essor prodigieux pris, dès l'antiquité la plus reculée, par la navigation, l'industrie, le commerce, les arts, les sciences, portés chez les Phéniciens à un degré égal de perfection, ne permet pas de les confondre avec leurs voisins.

Quelle que soit la situation actuelle de ce littoral si cruellement déchu de ses anciennes splendeurs, il est impossible de ne pas rendre un hommage d'admiration et de

regrets à ce que l'énergie humaine accomplit jadis dans ces deux villes de Tyr et de Sidon, méconnaissables de nos jours, la première sous le nom de Sour, la seconde sous celui de Seyde.

Sour se compose de chétives cabanes de pêcheurs et de quelques caves voûtées qui servaient autrefois à recevoir une partie des marchandises accumulées dans les entrepôts tyriens; une colonne est restée debout au milieu d'un amas informe de débris; on voit encore, en outre, le môle construit par Alexandre pendant le siége de la puissante cité, qui résista une année aux efforts de l'armée et de la flotte macédoniennes, môle joignant l'île de Tyr au continent et devenu depuis lors un isthme indestructible. Voilà tout ce qui reste de l'ancienne reine des mers!

A peine peut-on se faire une idée de l'emplacement qu'occupaient les deux grands ports, l'un extérieur, l'autre intérieur, où se pressaient des milliers de navires. Moins nombreux sont aujourd'hui les habitants de Sour qui, avec leurs frêles embarcations de pêche, bravent encore cette *mer orageuse*, comme l'appelle la Bible.

Seyde (Saïdé, Sidon), avec son port sur la Méditerranée et le château qui lui sert de défense, a encore six mille habitants qui se livrent à l'agriculture et au commerce; les campagnes voisines sont d'une grande fertilité et riches en fruits et en mûriers. Seyde exporte des confitures et des soies gréges. L'ancienne Sidon, qui fut la métropole de Tyr, avant d'être éclipsée par cette dernière ville, l'ancienne Sidon était située à huit kilomètres plus à l'est.

Arabie. — Vaste péninsule de l'Asie occidentale, limitée

au nord-est par le golfe Persique et la Mer d'Oman ; au sud-est et au midi, par cette même Mer; à l'ouest, par le golfe Arabique (Mer Rouge) et l'Égypte; au nord, par des déserts de sable. C'est un plateau carré où se prolongent des chaînes de montagnes, dont l'ordre est aussi peu connu que la direction, et qui se trouve entrecoupé de déserts sablonneux, presque dépourvus de vallées. La population se divise en tribus indépendantes, les unes sédentaires, les autres nomades, de la race de Sem, et faisant remonter leur origine au patriarche Ismaël, fils d'Abraham et d'Agar. Elle est située entre l'Afrique et l'Asie, au point de jonction de la Méditerranée et de l'Océan Indien. L'Arabie, indépendamment de son titre de berceau de l'islamisme, a exercé, par l'Égypte et la Mer Rouge, une grande influence dans l'ordre maritime et commercial, avant les voyages d'exploration des Portugais doublant le cap de Bonne-Espérance pour se rendre dans l'Inde et aux extrémités de l'Orient.

Quoique l'autorité du sultan, surtout en sa qualité de commandeur des croyants, s'étende à la plus grande partie de l'Arabie, depuis la conquête de Sélim Ier, la domination de la Sublime-Porte n'est réelle que dans le Hedjaz, le long du littoral nord-ouest, qui renferme le grand Chérifat de la Mecque. Cette possession, de la plus haute importance sous le rapport religieux, semble, au premier aspect, onéreuse pour la Turquie qui n'y perçoit pas d'impôts, n'y recrute ni soldats, ni marins, et fait d'assez fortes dépenses soit pour l'entretien des villes saintes, la Mecque et Médine, soit pour les pèlerinages ordonnés par le Koran.

Mais c'est la source d'une grande force morale qui relie, pour ainsi dire, au trône des Osmanlis tous les princes et les peuples musulmans professant l'orthodoxie sunnite, ou plus de cent cinquante millions d'hommes.

A la fois privés de l'empire qu'ont exercé les anciens Kkalifes, et des ressources du commerce du golfe Persique et de l'Inde, que leur ont enlevées les Anglais, les Arabes sont retournés à l'existence pastorale de leurs ancêtres, en nourrissant plus d'un préjugé contre la domination des Turcs et contre les progrès de la civilisation européenne.

Ils ont conservé comme éléments de richesse la plus précieuse race de chevaux du monde, le type hippique par excellence, le café moka, également sans pareil, l'encens, la myrrhe, le baume, l'aloès, le palmier à dattes, le figuier, etc. Sur la côte et dans plusieurs oasis, toutes les fois que la présence de l'eau modifie l'aridité du sol, on cultive avec succès l'orge et le maïs qui sont d'une qualité supérieure; mais, avant tout, l'Arabe est pasteur et commerçant. Le chameau, ce navire du désert, concourt de la manière la plus fructueuse aux transactions des caravanes. De lourds *Baggerows*, énormes navires en bois de teck, lequel est presque indestructible, et qui rappelaient par leurs dimensions et leur forme l'arche de Noë, servaient encore, il y a très-peu d'années, aux navigateurs et aux marchands arabes, pour entretenir des relations d'affaires dans la Mer Rouge, le golfe Persique, à Mascate, à Ceylan et surtout dans l'Inde; mais les progrès incessants des paquebots à vapeur ont fait une concurrence ruineuse à ces derniers efforts d'une race du reste admirablement douée, et à laquelle on peut donner une efflorescence nouvelle.

Cette contrée est appelée à une transformation prochaine : le Hedjaz, en effet, par sa proximité de Suez, ne tardera pas à profiter des relations plus faciles, plus suivies que provoquera la navigation par le canal qui joindra la Méditerranée à la Mer Rouge. L'organisation d'un service régulier de bateaux à vapeur mettant les villes saintes, par

l'intermédiaire du port de Djeddah, en rapport avec l'Asie, l'Afrique et l'Europe, commandera en Arabie le même mouvement d'activité qui commence à produire des effets si féconds en Syrie.

La Mecque, ville sacrée où naquit le prophète Mahomet, a une population de soixante mille habitants. Les rues en sont belles et régulières, les maisons bien bâties; il s'y fait un commerce très-considérable, le négoce n'étant pas interdit aux pèlerins. — La Mecque et Médine (l'ancienne Yatreb) sont les deux villes saintes dont la garde est confiée au sultan. Médine a été la capitale des premiers khalifes alraschedoun; on y remarque les tombeaux d'Abou-Becr et d'Omar; on y compte trente mille habitants, presque tous Arabes; elle a pour port Yambo.

Djeddah est un port important situé sur le littoral de la Mer Rouge à cinquante-cinq milles de la Mecque. Cette ville est le siége d'un commerce animé, malgré sa décadence; le chiffre de la population est évalué de vingt à vingt-cinq mille habitants dont les trois quarts sont Arabes. Il y a aussi des juifs et des négociants francs appartenant à diverses nations européennes, qui y entretiennent des consuls; Djeddah est réservée à une haute fortune.

Asie-Mineure (Anatolie). Cette presqu'île, dont la superficie est de cent trente mille kilomètres carrés, la population d'environ sept millions d'habitants, avec deux millions de chrétiens, est bornée à l'est, par l'Arménie et la Syrie; au nord, par la Mer Noire; à l'ouest par la Mer Égée; au sud par la Méditerranée.

Les musulmans de l'Asie Mineure se divisent en deux catégories bien tranchées, l'une sédentaire, l'autre composée de tribus nomades. Dans la première figurent les Osmanlis, les descendants des Turcs de la conquête, race loyale, noble, grave, vraiment supérieure, dont le type physique et les qualités morales, l'esprit de charité et d'hospitalité correspondent toujours aux traditions de la grande époque d'Othman et d'Orkan. On peut les considérer comme le noyau et la force de l'empire, surtout depuis que la domination directe du Sultan, représentée par des pachas, a remplacé le pouvoir usurpé de grands feudataires, presque indépendants de la Sublime-Porte. Ce pouvoir, qui s'est prolongé jusqu'au dix-neuvième siècle, était concentré dans deux familles, celle de Kara-Osman-Oglou, le prince des vallées, et celle de Tchapan-Oglou.

Cette anomalie a enfin fait place à la souveraineté légitime et réelle du chef de l'empire, en déterminant quelques difficultés passagères, en voie de solution comme le prouvent les récits de tous les voyageurs, que des intérêts de commerce ou un but de curiosité scientifique et historique amènent chaque année dans l'Asie-Mineure, de jour en jour mieux connue de l'Europe.

Vingt royaumes florissants et de puissantes fédérations républicaines ont prospéré dans cette péninsule où une agriculture perfectionnée, une industrie ennoblie, vivifiée par les arts et les sciences, un commerce intérieur et extérieur des plus animés, enfin toutes les recherches, toutes les élégances de la civilisation la plus raffinée, s'étendaient à trente millions d'hommes, y vivant au sein du luxe.

L'ancien secrétaire de l'Académie des sciences, qui avait débuté par remplir les mêmes fonctions, en 1798, auprès de l'Institut d'Égypte, attaché à l'expédition française, l'il-

lustre baron Fourier, disait, en évoquant les souvenirs de sa forte jeunesse : « L'Ionie, la Cilicie, la Cappadoce, la « Phrygie, la Troade, la Syrie ! On est presque saisi de « vertige, quand on songe à ce que deviendraient ces pays « travaillés, transformés par nos machines et par les forces « dont nous disposons. Il y aurait là pour tout l'Occident, « à volonté, avec les produits de nos plus belles contrées « méridionales, toutes les richesses des Tropiques. L'Asie-« Mineure est une autre Amérique, à la porte de l'Europe. »

Le savant qui tenait ce langage est mort en 1830; que dirait-il aujourd'hui ?

En effet, les siècles dans leur cours et les hommes malgré les révolutions successives qui les ont empêchés de poursuivre l'œuvre du passé, n'ont pu modifier ni les trois mers qui baignent cette péninsule, ni changer la direction du Taurus et de l'Anti-Taurus avec la chaîne des montagnes se déployant comme un serpent aux immenses replis, depuis la Mer Caspienne et la Mer Noire d'un côté, et les sources de l'Euphrate sur un autre point. Plateaux parfaitement étagés, plaines merveilleusement distribuées, vallons aussi pittoresques que fertiles, fleuves, rivières, lacs toujours nombreux, mais appauvris çà et là par le déboisement ou à demi taris faute de travaux judicieux, tout subsiste avec les harmonies et les ressources que le plus célèbre géographe de l'antiquité, Strabon, décrivait avec un sentiment de piété filiale, ne nuisant point à l'exactitude, à la vérité d'un tableau dont on retrouve encore les principaux traits.

Malheureusement il reste à peine quelques débris de Troie immortalisée par Homère ; d'Éphèse avec son temple de Diane, une des merveilles du monde ; de Milet qui avait fondé soixante-quinze colonies ; de Sardes, la capitale du

royaume de Crésus; de Phocée, la mère de Marseille. Un misérable village s'élève auprès de l'emplacement de l'ancienne Pergame, la ville où Attale avait formé une splendide bibliothèque de deux cent mille volumes manuscrits et où se fabriquait ce précieux parchemin (*charta pergamena*) dont le secret est perdu.

Mais en allant de l'est à l'ouest vers le littoral de la Méditerranée, on rencontre la Cilicie, la Pamphylie et la Lycie; en remontant la côte de l'archipel, la Carie, la Lydie et la Mysie; au nord, sur la Mer Noire, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont avec les immortels souvenirs de Mithridate: au centre, la Phrygie, la Cappadoce et la Galatie, où les Gaulois avaient créé un puissant État asiatique.

Ces simples évocations du passé justifient toutes les perspectives ouvertes sur l'avenir.

Précisément, on trouve toujours dans l'Asie-Mineure les mêmes productions que dans la Grèce méridionale : oliviers, orangers, mûriers, figuiers, myrtes, lauriers, térébinthes, lentisques, vignobles, chêne produisant la galle des teinturiers, l'alizari (la meilleure racine de garance), le safran, etc. Il y a sur les bords de la Mer Noire de superbes forêts avec les essences les plus variées. Là se trouvent les vergers à fruits qui parent les marchés de Constantinople; et l'on y rencontre des bois entiers de noisetiers, d'abricotiers, de pruniers, de cerisiers.

Rien de plus riche que les pâturages des bords de l'Halys, du Sangarius, du Méandre, tandis que les environs d'Angora se distinguent par leurs chèvres au poil d'une longueur et d'une finesse extraordinaires.

Il faut également signaler de riches mines de cuivre à Tocat, Kourch, Kastamouni, Gumisch-Khuna; mais on a cessé d'exploiter l'or de la Lydie, les cristaux de roche de l'ancien

royaume de Mithridate, le cinabre du mont Olgassys, l'albâtre et le marbre coralitique de plusieurs provinces centrales.

En revanche, plusieurs villes, les unes d'une haute antiquité, les autres de date plus ou moins récente, réunissent des éléments, des garanties de prospérité qui tendent sans cesse à s'accroître. Dans ce nombre, on doit citer en premier lieu :

Smyrne, avec son beau golfe aux contours sinueux, de près de cinquante kilomètres, son excellent port et les deux châteaux qui en défendent l'entrée. C'est l'entrepôt de tout le commerce du Levant. On peut considérer cette ville comme à demi européenne. Bâtie en amphithéâtre sur les rampes étagées du mont Sipyle, elle s'élève à quelque distance de l'ancienne Smyrne dont il est question dans les poëmes d'Homère, et qui a figuré au nombre des sept cités se disputant l'honneur d'être le berceau du chantre d'Achille et d'Ulysse. La première Smyrne était située plus au nord-ouest. La nouvelle a été construite par Antigone, lieutenant d'Alexandre de Macédoine; seulement, il paraît que la position topographique avait été désignée par Alexandre lui-même, dans un des mémoires mentionnés par Diodore de Sicile et consacrés à résoudre d'importants problèmes de commerce, de marine, de navigation, sous l'influence de la pensée de fusion, d'*hyménée de l'Orient et de l'Occident,* dont le fils de Philippe se préoccupait de plus en plus.

La nouvelle Smyrne tenait, dans les vastes projets du fondateur d'Alexandrie, une place et un rôle que la succession des événements n'a point démentis. C'est en 1409 que Smyrne, qui avait été ravagée par les Tartares de Timour, fut réunie à l'empire ottoman; la population s'y élève aujourd'hui à plus de cent trente mille habitants, divisés en

Osmanlis, Grecs, Arméniens, Juifs, et de quinze à vingt mille Européens.

Le commerce de Smyrne, qui se développe du reste d'année en année, a une grande importance; il monte, pour ces derniers exercices, importations et exportations réunies, de deux cent vingt à deux cent trente millions de francs par an. Les fruits secs, et notamment les figues et les raisins, constituent le principal commerce d'exportation; ils sont d'une qualité supérieure et très-recherchés dans le monde entier. Chaque année, de nombreux clippers et des bateaux à vapeur viennent d'Amérique, pour faire des chargements de fruits secs; la plus forte exportation, toutefois, a lieu vers l'Angleterre.

Smyrne possède quelques établissements industriels susceptibles de développement; il y a trois filatures de soie, deux françaises et une turque, qui filent environ cent mille kilogrammes de cocons par an. La fabrication des tapis a une renommée universelle. Cette fabrication se fait plutôt dans les environs de la ville qu'à Smyrne même. Cette cité possède, en outre, des presses à vapeur, auxquelles le commerce des alizaris, des cotons, des laines, etc., fournit un aliment considérable.

La construction du chemin de fer de Smyrne à Aïddin, passant près des ruines d'Éphèse, exerce la plus heureuse influence. Les transports commencent à affluer sur cette route; la distance de Smyrne à Aïddin (cent dix kilomètres) est parcourue en quelques heures au moyen de la locomotive, tandis que les caravanes par chameaux emploient quatre à cinq jours, pour faire le même trajet. La nouvelle voie de communication doit donc produire des effets dont la fécondité est incalculable.

Un second chemin de fer, celui de Smyrne à Allashéïr (cent

quatre-vingts kilomètres), est en voie de construction; plus de la moitié de la route est livrée à l'exploitation et met la première de ces villes en contact immédiat avec les plus riches districts de la contrée, notamment avec celui d'Occessak, siége principal de l'importante industrie des tapis dits de Smyrne, et renommé pour la qualité et l'importance de ses produits agricoles.

Brousse, l'ancienne Prusa, capitale du royaume de Bithynie, est devenue une des positions les plus importantes de l'Asie-Mineure; elle est située à quatre-vingt-dix-sept kilomètres de Constantinople, et a formé de tout temps le centre principal de la production de la soie dans cette partie de l'empire ottoman. Brousse fut conquise en 1325 par Orkan, fils du grand Othman; à la nouvelle de ce succès, Othman, qui luttait contre l'agonie, se ranima et dit au vainqueur, en lui donnant sa bénédiction suprême : « Je meurs sans regrets, puisque je laisse un successeur « comme toi. Va semer et répandre la parole divine, la « pensée de l'Éternel, qui, partie de la Mecque, est venue « planer sur nos tentes. Sois charitable et clément, inspire-« toi de l'esprit du Koran; c'est ainsi que les princes atti-« rent sur leur tête la protection de Dieu. Mon corps ne « restera pas dans cette terre, qui n'est qu'une étape de « notre route vers Constantinople, où doit un jour reposer « ma dépouille mortelle. »

En attendant la réalisation de ce vœu, Brousse devint la capitale d'Orkan; il y créa ses principales institutions, entre autres la milice des Janissaires. Aujourd'hui, la population dépasse le chiffre de soixante mille habitants, Osmanlis, Grecs, Arméniens et Juifs. On y fait, avec Smyrne et Alep, un commerce considérable en soie grége; il y a aussi de nombreuses fabriques d'étoffes de soie, de tapis de laine,

de tissus en poil de chèvres d'Angora, de mousseline; enfin l'élève du bétail constitue, avec la production des fruits les plus variés et les plus exquis, une des richesses des environs de Brousse, où se trouvent des eaux thermales d'une grande vertu.

Bâtie sur un versant du mont Olympe, Brousse a pour port ou échelle Guemlek, sur la mer de Marmara. Un service de bateaux à vapeur relie Guemlek à Constantinople, et une assez bonne route conduit de Guemlek à Brousse. On va en quelques heures de Constantinople au petit port dont il s'agit, et cinq à six heures suffisent ensuite pour atteindre Brousse. Ces facilités développent considérablement les relations commerciales entre les deux villes.

Scutari (Ouskoudar), sur le Bosphore, en face de Constantinople, avec ses quarante mille habitants, de belles mosquées, des maisons bien construites, des rues larges, des places spacieuses et de magnifiques cimetières, où les Osmanlis les plus distingués marquent d'avance la place de leurs tombeaux, Scutari entretient un commerce très-actif en raison du passage des nombreuses caravanes, les unes venant du centre de l'Asie, les autres allant accomplir le pèlerinage de la Mecque. A l'ouest de Scutari s'élève encore une tour, *Kis-Kalessis*, à laquelle on rattache les poétiques souvenirs des amours de Héro et de Léandre.

Des bateaux à vapeur font, d'heure en heure, un service régulier de passage entre Constantinople et Scutari; les départs, dans la première de ces villes, ont lieu d'un débarcadère annexé au pont qui relie Stamboul à Péra et Galata. Les rapports de tout genre entre Constantinople et Scutari sont immenses.

Sinope, une des résidences de Mithridate, située à l'embouchure de la petite rivière de Sinope, est construite sur

un isthme qui s'avance comme un promontoire sur la côte septentrionale de la Mer Noire, admirable position à égale distance de Constantinople et de Trébizonde, que les sultans avaient utilisée en en faisant le second arsenal et chantier maritime de leur empire; mais le port, qui s'étend à l'est, manque de môle, et ressemble à une simple rade, mal défendue par des batteries et une citadelle. Avec le traité de Paris de 1856 et la neutralisation de la Mer Noire, les plus brillantes destinées, dans l'ordre commercial et industriel, sont réservées à Sinope, où l'on fabrique beaucoup de toiles de lin, et d'où l'on exporte en masse de la soie grége, de la cire, du goudron, et des bois pour charpentes et pour constructions navales.

Trébizonde, sur la Mer Noire, à cent quarante kilomètres d'Erzeroum et à mille kilomètres de Constantinople, compte environ cinquante mille habitants. Son origine est antérieure à la guerre de Troie. Conquise en 1461 par Mahomet II, Trébizonde, qui avait été le siége d'un empire de ce nom sous un prince grec, a une haute importance par ses productions de vins, d'huile, de fruits, de soie, ses fabriques de tissus de coton, de soieries, son commerce avec la Perse, et surtout par les riches mines de cuivre qui sont exploitées dans ses environs, à Gumischkanné.

Trébizonde a du reste éprouvé dans ces dernières années une transformation considérable : de belles constructions ont remplacé les vieilles masures, jadis en grand nombre dans cette ville; son commerce a pris une grande extension, il s'élève, importations et exportations réunies, à près de deux cent millions de francs par an, grâce aux nombreux services de bateaux à vapeur qui font de cette ville un des principaux ports de transit de la Mer Noire.

Cependant, l'avenir de Trébizonde est menacé d'une ma-

nière sérieuse par Poti, ville russe reliée à Batoum et à Constantinople par les services de bateaux à vapeur de la compagnie d'Odessa et des Messageries impériales de France. Jusqu'à présent, la force de l'habitude maintient le transit par Trébizonde, mais cette ville n'a qu'une rade ouverte à tous les vents, tandis que les Russes n'épargnent aucune dépense pour faire de Poti un port sûr, de premier ordre. Une route reliant Poti à Tauris, par Massani, Tiflis et Nachivan, récemment construite, permet le transport des marchandises, par fourgons, jusqu'aux frontières de la Perse; il est question, en outre, d'établir une voie ferrée entre Poti et la Mer Caspienne.

De grands travaux de voirie sont projetés également, il est vrai, par la Sublime-Porte, pour relier Trébizonde par une voie de communication commode et économique à Erzeroum. A la prompte réalisation de ce projet est subordonné le maintien de la situation prospère de Trébizonde.

Il resterait à parler d'un nombre considérable de villes intéressantes à divers titres; on doit se borner à citer : Kiutahié, avec soixante mille habitants, dont dix mille Arméniens et cinq mille Grecs; on y fabrique des pipes d'écume de mer et l'on y tisse le poil des chèvres d'Angora; — Konieh, jadis *Iconium*, trente mille habitants, où fleurissent d'importantes manufactures de maroquins et de tapis : il s'y fait une exportation considérable de soie grége, de noix de galle, de gomme adragante, de fruits, etc.; — Tocat (l'ancienne *Comana pontica*) avec ses vergers, ses vignobles, ses maroquins bleus, ses vases de cuivre, ses toiles peintes et son active population de trente-cinq mille habitants; — Kastamouni, presque entièrement peuplée d'Osmanlis qui excellent aussi dans l'exploitation et la fabrication du cuivre.

Mais il est essentiel de parfaire cette description de la Turquie d'Asie par un coup d'œil jeté sur le groupe d'îles qui en forment le complément géographique.

On a vu que, dès leurs premières conquêtes, les sultans comprirent qu'il ne suffisait pas de soumettre le continent. Les Arabes, les Sarrasins, les Mores, les Syriens, les Égyptiens, les Turcs, tous les peuples de l'Islam, dans une époque où l'Europe chrétienne manquait entièrement de notions géographiques, possédaient à cet égard une supériorité marquée sur l'Occident.

Les premiers khalifes avaient eu soin de faire recueillir à grands frais les manuscrits relatifs aux sciences, aux arts, à la cosmographie, aux mathématiques; et l'invention de la boussole correspond aux travaux de ces colléges de copistes, de traducteurs, d'écrivains qui ont, les premiers, reproduit; les seconds, naturalisé en langues orientales; les troisièmes, commenté des traités d'Aristote et d'autres chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque ou romaine.

En même temps, les voyages périodiques des caravanes entretenaient des connaissances positives sur les sources de production et les marchés de vente, entre lesquels il convenait d'entretenir de mutuels et fructueux rapports, un perpétuel courant d'affaires et de transactions.

Assurément, les sultans osmanlis et leurs grands vizirs ont suivi ce mouvement intellectuel; ils avaient lu, étudié, copié l'ouvrage d'Aboul-Féda, de Damas (mort en 1331), qui avait rédigé en arabe un traité complet de géographie, sous ce titre : *Situation vraie du pays*. Issu de la dynastie

des Ayoubites, gouverneur, ensuite prince d'Hamath en Syrie, auteur d'une *Histoire abrégée du genre humain*, Aboul-Féda se recommandait naturellement à ses lecteurs par l'éclat même de son origine et de sa position, et les sultans devaient faire grand cas des renseignements contenus dans ses ouvrages.

Ainsi s'explique la marche progressive des sultans osmanlis, leur occupation des hauts plateaux de l'Arménie, leur direction à travers l'Asie-Mineure et leurs regards toujours fixés sur Constantinople.

Et ceux qui prétendent que les sultans « ignoraient la « géographie, les intérêts, les forces, la politique, le lan- « gage des peuples voisins ou éloignés qu'ils allaient atta- « quer ; qu'ils ne songeaient point à combiner un plan de « campagne, à s'affermir par des alliances, à entretenir « des intelligences dans les contrées dont ils poursuivaient « la conquête, » ceux-là méconnaissent la vérité, et les leçons des faits.

Parler ainsi, c'est donner au hasard un empire qu'il n'a jamais eu dans le mouvement des affaires humaines, c'est glorifier une force aveugle et brutale, démentie par le cours même des événements.

Les anciens cavaliers pasteurs des steppes de la haute Asie n'eurent pas, sans doute, les aptitudes commerciales et maritimes des Phéniciens, des Carthaginois, des Arabes et des Grecs ; mais ces aptitudes préoccupèrent les sultans osmanlis et leurs grands vizirs, avant même la création d'une escadre turque et la nomination d'un amiral, sous le titre de capitan-pacha. Les golfes, les ports et les rades de l'Asie-Mineure, la richesse des îles semées presque en face de ces belles régions dans la Mer Égée, puis l'occupation de Gallipoli, de Scutari et la conquête décisive de

Constantinople entraînaient forcément la pensée vers un autre élément que la terre, vers la puissance maritime, qui devient en même temps une source inépuisable de richesses commerciales.

Cette intention se manifesta surtout chez Mahomet II qui, à peine établi à Constantinople, se fit apporter de l'eau de mer, une rame et une voile, comme emblème de sa prise de possession de toutes les îles qui dépendirent de l'ancienne Rome et des empereurs d'Orient.

L'île de Chypre est la plus importante des îles de la Turquie d'Asie; c'est l'ancienne et célèbre Kyprus, dont le nom vient des riches mines de cuivre qui, par l'extraction et la fabrication de leurs produits, étaient un précieux élément de travail et de prospérité. Elle est située dans la Méditerranée, entre l'Asie-Mineure et la Syrie. Sa longueur est de trois cent vingt kilomètres sur cent vingt de largeur. Lors de la conquête de cette île en 1470-1471, sous le règne du sultan Sélim II, on y comptait encore quatre cent mille habitants, chiffre réduit de nos jours à environ soixante mille, dont un quart pour la capitale, Nicosie; une autre ville importante est Famaguste, avec un excellent port; mais la rade la plus fréquentée est Larnaca, sur la côte méridionale.

Les fleurs les plus délicates croissent spontanément, sans culture; elles tapissent les versants des montagnes, dont le point culminant est le pic de Sainte-Croix (l'ancien Olympe); les plaines et les vallées présentent l'aspect d'un immense jardin; mais la présence d'eaux stagnantes détermine, sur plusieurs points de l'île, des fièvres qui jadis y étaient inconnues.

Dans l'antiquité, avec le culte de Vénus, à laquelle l'île de Chypre était consacrée, et qui attirait sans cesse des

voyageurs dans les sanctuaires et sous les bosquets de Paphos, d'Idalie, d'Amathonte, la population s'élevait à plus d'un million d'habitants. Dans le moyen-âge, devenue un royaume, elle eut jusqu'à un million cinq cent mille habitants. Guy de Lusignan et ses successeurs y régnèrent de 1191 à 1489, époque où Catherine Cornaro, héritière des Lusignan, la vendit aux Vénitiens, sur lesquels Sélim II la conquit.

On n'exploite plus les richesses minérales de Chypre; ses produits actuels sont les vins toujours renommés, le blé, la soie, l'huile, le coton, l'alizari, aussi remarquable qu'en Asie-Mineure, les laines en suint. L'industrie manufacturière de l'île ne fournit que les indiennes imprimées de Nicosie pour sofas et rideaux ordinaires, les serviettes à l'usage des barbiers, les couvertures rayées, les gazes pour robes et pour moustiquaires, les foulards en soie, les dentelles de soie dites *pipillès,* les broderies en or, en argent, en soie, etc.

L'île de Rhodes, qui commande la Méditerranée où elle a régné par le commerce, en succédant à la fortune de Tyr et de Carthage, s'étend dans sa plus grande longueur (soixante-dix kilomètres) du sud-ouest au nord-est, en face de l'ancienne Doride; sa superficie est de onze cents kilomètres carrés et sa population de quarante mille habitants, dont un quart se compose de chrétiens du rite grec et de familles arméniennes et juives.

Comme productions agricoles, l'île de Rhodes fournissait autrefois de l'huile à toute l'Asie-Mineure, des quantités considérables de blé et un vin resté célèbre.

Les principaux titres historiques de Rhodes ont consisté dans son école de peinture, dont la perfection exerça la plus heureuse influence sur les produits de l'industrie; dans

ses antiques lois sur le commerce qui pourraient encore servir de modèle à l'époque actuelle; dans ses cours d'éloquence où Cicéron acheva de se former; enfin dans les deux cent douze années, durant lesquelles les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem se sont identifiés à cette île.

Le Sultan Mahomet II échoua dans ses efforts pour conquérir Rhodes (1479); mais le grand Soliman y parvint en 1522. Depuis lors, la domination ottomane s'y est maintenue. La ville de Rhodes, avec ses dix mille habitants, est encore remplie des souvenirs de l'Ordre qui, par ses monuments et ses devises chevaleresques, a presque effacé les traditions de l'antiquité. D'autres ports et des rades d'un excellent mouillage recommandent la belle position de cette île, d'où l'on exporte de la cire, du miel, des fruits, du savon, des tapis, des camelots; la pêche des éponges s'y pratique dans de grandes proportions. On pourra rendre à cette île une triple animation agricole, industrielle, commerciale, grâce aux lignes de steamers qui y font régulièrement échelle.

Samos (Soussam-Adassi), située en face des côtes de l'Asie-Mineure, dans la Mer Égée, a quarante kilomètres de longueur sur quinze de largeur; chef-lieu Kora; ville principale Vathi. Elle a fait partie du gouvernement des îles qu'exerçait le Capitan-Pacha. Cette île, célèbre dans l'antiquité, ne compte aujourd'hui que trente mille habitants; elle possède un sol fertile, la culture des oliviers, des vignobles qui produisent l'excellent vin de Malvoisie, de belles forêts, des mines d'or et d'argent. La Sublime-Porte lui a concédé son autonomie, en la faisant gouverner par un prince chrétien qui est nommé par le Sultan. L'avenir de cette île se montre sous les plus favorables auspices.

Lesbos (Mételin). Cette île, située entre Ténédos au nord et Chios au sud, a pour chef-lieu la ville de Castro ou Mételin; au centre s'élève une montagne d'où jaillissent des sources nombreuses. Longueur, soixante-cinq kilomètres sur quarante-quatre de largeur; population, vingt et un mille habitants, dont la moitié professe l'islamisme. Ce fut une des premières conquêtes ottomanes dans l'Archipel. Si Lesbos, sous son nom moderne emprunté à l'antique Mitylène, n'avait plus neuf cités florissantes, elle était toujours le siége d'un commerce actif avec ses beaux fruits, ses huiles, ses cotons, son mastic et ses bois; malheureusement elle vient d'être éprouvée par une récente catastrophe, une sorte d'affaissement, d'immersion partielle, qui pendant longtemps arrêtera son essor.

Les autres îles de l'Archipel n'ont pas la même étendue, et par conséquent ont moins d'importance que celles qui précèdent; mais toutes, avec leurs ports, leurs rades, les richesses de leur territoire, la variété de leurs produits et quelques efforts de la part de leurs habitants, pourraient s'élever avec le concours du commerce étranger à un degré de prospérité de plus en plus remarquable.

Les sympathies actives, le concours du gouvernement, ne leur ont point fait défaut dans le passé; ils ne leur manqueront pas dans l'avenir.

Rome, devenue maîtresse des Cyclades, des Sporades, en un mot de toutes les îles de l'Adriatique, de l'Archipel, de la Méditerranée, si bien caractérisées par les classifications des anciens Hellènes, les avait groupées, sous le titre de Province insulaire, en un grand gouvernement spécial. Les sultans s'inspirèrent de cet exemple, et eux aussi eurent leur *gouvernement de Djezaïr*, qui était confié au grand amiral de l'empire, le capitan-pacha. Chaque année, ce haut digni-

taire devait visiter avec l'escadre ottomane toutes les îles ; c'était une occasion de manœuvres et d'évolutions nautiques, où les officiers et les équipages apprenaient cet esprit d'ensemble, cette science pratique, sans lesquels il n'y a pas de flotte, mais seulement une agglomération de vaisseaux.

En même temps, ces excursions périodiques empêchaient les populations des îles, toutes assez indépendantes, de se livrer à la piraterie et au brigandage, double fléau dont la race grecque n'est pas encore débarrassée. Le capitan-pacha voyait par lui-même les réparations nécessaires aux ports et aux rades, l'état des fortifications ; il recueillait le tribut ainsi que les impôts, et les réclamations des habitants pouvaient se manifester, en révélant au représentant du souverain les abus et les griefs de chaque localité ainsi rattachée à Constantinople.

Sans insister davantage sur les conséquences directes ou indirectes de ces visites annuelles du capitan-pacha et de la flotte impériale, principalement à une date rapprochée de l'époque de la conquête, et en face des continuelles attaques des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, établis à Malte, depuis leur expulsion de Rhodes, on conçoit que la Turquie a pu rester puissance navale, non de premier ordre, mais à même de faire respecter son pavillon.

D'un autre côté, il résultait de cet usage et de l'intervention périodique du capitan-pacha des bienfaits que l'on n'a point assez appréciés : le commerce y gagnait en sécurité ce que les officiers et les marins de la flotte acquéraient en expérience pratique.

Mais la prospérité des îles et de leurs habitants, ainsi que l'activité des relations et des transactions, dépendaient avant

tout de cette espèce d'ubiquité de l'amirauté impériale, mettant Constantinople et le divan en communication directe avec ces îles, dont la richesse et la prospérité devenaient générales et s'étendaient à l'empire entier.

Il est de fait que, jusqu'à l'incendie de la flotte ottomane dans la baie de Tschesmé, et avant l'explosion de la révolution grecque de 1821, toutes les îles de l'Adriatique, de l'Archipel, de la Méditerranée, dont plusieurs ont cessé depuis lors de dépendre de la Turquie, étaient le centre d'un mouvement animé d'importations et d'exportations. Les Musulmans, les Grecs, les Arméniens, les Juifs, les Européens, qui tous y vivaient en assez bonne intelligence, se livraient à de grandes opérations et gagnaient des fortunes considérables.

Or, ces faits palpables, notoires, n'ont été qu'interrompus par les agitations, les insurrections, les guerres que la Turquie a traversées presque constamment depuis plus d'un siècle, à partir du traité de Kanardgi.

Mais l'empire ottoman a résisté à ces épreuves, à toutes ces secousses; tout en affermissant chaque jour son existence par des progrès continuels et incontestés dans l'ordre des intérêts matériels, il s'attire en Occident des sympathies de plus en plus vives, parce que de son maintien et de sa prospérité dépendent la prospérité et la paix de l'Europe entière; la Sublime-Porte puise dans ce passé des garanties d'avenir qui ne peuvent manquer de s'accroître, en inspirant à tous la plus inébranlable sécurité.

Turquie d'Afrique.

Pour compléter la description de l'empire ottoman, il

reste à examiner les États tributaires d'Afrique, en commençant par l'Égypte.

Cette contrée, située à l'extrémité nord-est de l'Afrique, a pour limites : au nord, la Méditerranée; à l'est, l'isthme de Suez et le golfe Arabique (Mer Rouge); au sud, la Nubie; à l'ouest, les déserts de la Lybie. Sa plus grande longueur, du cap Bourloz à Djéziret-el-Haïf (l'île de Philæ), est de cent quatre-vingt-dix-sept lieues; sa plus grande largeur, de cent lieues. Sa surface cultivable est de mille six cent soixante-trois lieues seulement, à cause des déserts.

Le Nil représente et constitue en réalité toute l'Égypte, qui n'existe que par le bienfait des inondations périodiques de ce fleuve, lesquelles suppléent aux pluies dont ce pays est privé.

Le Nil paraît prendre sa source dans les montagnes dites de la Lune, sur un plateau très-élevé, où on l'appelle *fleuve Blanc* (Bahr-el-Ariad); sous ce nom, il arrose le Donga, le pays des Chelouks et le Denka; après avoir baigné à droite le Dar-el-Aize, dans le Sennaar, et avoir laissé à gauche le Kordofan, il reçoit à droite le *fleuve Bleu* (Bahr-el-Arrek), qui vient de l'Abyssinie, et que l'on considère, par erreur, comme la branche principale. A la suite de cette jonction, le fleuve prend le nom de Nil, sous lequel il parcourt la Nubie. Continuant son cours vers le nord, il franchit la cataracte de Philæ et entre en Égypte, où il passe par Syène, Esné, l'ancienne Thèbes à Louqsor, Karnak et Gournah; ensuite par Kené, Girgeh, Syout, Monfalouth, Minieh, Atfih, par l'emplacement qu'occupait autrefois Memphis et par le Caire. Au-dessous de cette dernière ville, le Nil se divise en plusieurs bras par lesquels il se jette dans la Méditerranée; les principaux sont ceux de Rosette, à l'ouest; de Damiette, à l'est. Divers canaux et quelques bras secon-

daires du fleuve vont aboutir aux lagunes formant la partie extrême de son magnifique delta.

Seulement ce delta, ainsi désigné à cause de sa forme triangulaire, semblable à la lettre grecque Δ qui porte ce nom, a été conquis peu à peu sur la Méditerranée au moyen des atterrissements du Nil et des travaux de l'industrie humaine.

Une légende, qui subsiste encore en Abyssinie, attribue à Chus, fils de Cham et petit-fils de Noé, la fondation de la ville d'Axuma. Chus et ses compagnons auraient traversé l'Arabie pour arriver en Abyssinie, d'où, en suivant le cours du Nil, descendirent les premiers colons qui auraient peuplé la haute Égypte (Thébaïde). C'est en l'an 1816 du monde, deux siècles après le déluge, qu'aurait eu lieu l'établissement en Égypte des premiers colons éthiopiens.

De vieilles traditions conservées dans les colléges des anciens prêtres égyptiens font d'abord régner des divinités, Isis et Osiris. Ce dernier doit lutter contre Typhon, principe du mal. En soulevant le voile de l'allégorie, on voit qu'il s'agit des efforts des premiers colons pour assainir le sol, l'exhausser et le préserver des exhalaisons pestilentielles des marécages. C'est l'époque de la division du pays en *nomes* ou districts, dépendant du *temple* qui leur sert de centre religieux et civilisateur. La théocratie est alors dure, impitoyable; sous le règne de Busiris, qui est immolé par Hercule, la personnification des Tyriens, les côtes maritimes et l'accès des ports sont fermés aux navigateurs étrangers.

Une ère meilleure s'ouvre sous l'influence du trois fois grand Hermès, dans lequel il faut encore reconnaître un symbole.

Toutefois, au confluent de l'époque divine et de l'époque sacerdotale, il s'opéra une sorte de révolution; Ménès de

This, en montant sur le trône, relâcha un peu les liens de la théocratie. Ce roi, qui jeta les fondements de Memphis et construisit le temple de Phtha, fit quelques conquêtes au dehors, ce qui autoriserait à croire qu'il appartenait à la caste des guerriers.

Huit rois figurent sous le titre générique de Pharaons, dans la dynastie de Ménès. Bientôt le pays fut divisé en haute Égypte (Thébaïde), aujourd'hui Saïd; en Égypte moyenne, Heptanomide (Vostanieh); en basse Égypte, Delta (Bahari).

Sous le règne de Timaos, des étrangers que l'on appelle Hycsos, sans doute des Arabes, s'emparèrent d'une partie de l'Égypte; ces Hycsos ou pasteurs donnèrent six rois successifs aux contrées qu'ils avaient soumises; c'est sous leur règne qu'eut lieu le touchant épisode du fils de Jacob, Joseph, vendu par ses frères comme esclave, et qui devint le favori et le premier ministre du roi Apophis. A son tour, Joseph retint ses frères dans le pays, où il leur assigna la riche vallée de Gessen; et plus tard, les rois Hycsos ayant été détrônés et remplacés par la restauration d'une dynastie nationale, les descendants de Jacob, qui avaient fini par former un grand peuple, furent délivrés par Moïse les conduisant vers la terre promise.

On a dit avec raison que l'Égypte peut servir d'échelle chronologique à l'histoire de tous les peuples connus. Ni la Turquie, ni l'islamisme, ne sont en dehors de cette corrélation, qui explique les détails, du reste rapides, mais indispensables, que réclame ce pays.

La population ancienne y était divisée par castes, où les fils suivaient forcément la condition paternelle. En tête venait la caste sacerdotale, dans laquelle s'est longtemps résumée la direction politique, militaire, administrative, scien-

tifique et sociale de la nation entière, en lui donnant des prêtres, des rois, des magistrats, des médecins, des maîtres ou instituteurs pour l'éducation de l'enfance et de l'adolescence.

Après la caste sacerdotale figurait celle des guerriers. Entourée de voisins belliqueux, en butte à de fréquentes incursions des Arabes, des Lybiens, des Syriens, l'Égypte dut confier le maintien de son indépendance à une armée permanente, dont les généraux, les officiers et les soldats s'exerçaient d'une manière exclusive au maniement des armes, aux manœuvres militaires, aux évolutions équestres, à l'art de conduire les chars de guerre. L'État pourvoyait à la subsistance des guerriers, qui possédaient chacun douze *aroures* de terre (six arpents) avec exemption d'impôt. Ils recevaient aussi des rations quotidiennes toutes les fois qu'ils étaient de service au palais du souverain. L'infanterie se composait, en temps normal, de deux cent mille guerriers, qui combattaient en carrés de cent hommes de profondeur sur cent de front. La cavalerie se formait aussi en carrés, et il y avait des milliers de chars de guerre, montés par deux hommes, un conducteur et un combattant.

L'armée campait sous des tentes de peau et d'étoffes de couleur éclatante. Il paraît que l'art des fortifications était inconnu des anciens Égyptiens; du moins il n'est pas question des remparts de Thèbes, de Memphis, de Saïs, etc. Les conquérants étrangers n'eurent qu'à pénétrer en Égypte et à gagner une ou deux batailles pour soumettre le pays, comme le fait se reproduisit avec les Perses de Cambyse et les Macédoniens d'Alexandre.

La caste des laboureurs, bouviers et pasteurs, renfermant tout ce qui tenait au ménage des champs et à l'éducation du bétail, avait une importance extraordinaire; les pré-

tres avaient placé les travaux rustiques sous la protection céleste, en faisant intervenir Osiris comme l'initiateur des Égyptiens aux procédés agricoles. D'un autre côté, les signes du zodiaque, presque tous empruntés à la vie rurale, ne laissent aucun doute à cet égard.

Après les laboureurs venait la caste des marchands et des artisans; chacun d'eux était élevé dans la profession de ses ancêtres. Les ouvriers des villes et des ports, les marins, les hommes n'ayant pas de métier proprement dit, ne gagnant le pain de chaque jour qu'à l'aide de leurs bras et de leurs épaules, rentraient dans cette quatrième caste, exempte de la dégradation religieuse, morale et physique, dont les infortunés parias sont frappés dans l'Hindoustan.

Les prêtres possédaient un tiers du territoire, les guerriers, un tiers, et les rois, le dernier tiers. Quant aux laboureurs, bouviers et pasteurs, ils ne remplissaient d'abord que le rôle de fermiers, en donnant aux propriétaires le cinquième du produit, soit du sol, soit des troupeaux de grand ou de petit bétail.

Il y eut une époque où l'Égypte devint conquérante, sous Rhamsès II et Rhamsès III (ce dernier mieux connu sous le nom de Sésostris); son père, Ménephtha, qui avait fait avec succès la guerre en Asie, voulut de bonne heure préparer ce prince au rôle de conquérant. On raconte, à cet égard, que tous les enfants mâles nés en Égypte le même jour que Sésostris furent transportés dans l'enceinte du palais royal pour y être élevés avec le futur héritier du trône. A la mort de Ménephtha, son fils aîné Rhamsès II, qui lui succéda, dirigea quelques expéditions militaires en Afrique et en Asie; mais son règne ne dura que cinq ans, et Sésostris put accomplir les destinées que lui avaient préparées les prévisions paternelles.

Des nombreux compagnons d'enfance de Sésostris, dix-sept cents survivaient ; jamais officiers plus dévoués, gardes plus fidèles, n'ont entouré un général ni un roi. Diodore de Sicile, en expliquant les projets de conquête de ce grand monarque, ajoute que, pour mieux assurer ses succès, il captiva la bienveillance de tous les Égyptiens. Dans ce but, il divisa le pays en trente-six nomes ou districts, chacun avec son gouverneur chargé de recueillir les impôts et de présider aux détails de l'administration.

Puis, à chaque Égyptien des castes inférieures, fut assignée une portion de terre égale et carrée, que l'on tirait au sort, et dont le possesseur payait une redevance annuelle, formant le revenu de l'État.

L'armée répondit, par le nombre et la discipline des guerriers, à la grandeur d'une expédition qui se proposait la *conquête de la terre habitable*, et cela, il y a trois mille cinq cents ans, à une époque où des irruptions en masse constituaient tout l'art militaire : six cent mille fantassins, vingt-quatre mille cavaliers, vingt-sept mille chars, et une flotte de trois cent vingt vaisseaux longs, tels furent les moyens d'action de Sésostris.

Les résultats répondirent à ces préparatifs gigantesques. La marche de son armée et de ses navires ne fut qu'un long triomphe de neuf années consécutives. A son retour en Égypte, Sésostris avait conquis ou rendu tributaires la Nubie, l'Abyssinie, le Sennaar, plusieurs peuples de l'Afrique méridionale, les hordes nomades à l'est et à l'ouest du Nil, la Syrie, l'Arabie, l'empire d'Assyrie, la Perse, l'Inde jusqu'au Gange, la Scythie jusqu'au Tanaïs, l'Asie-Mineure, l'île de Chypre, les Cyclades, la Thrace.

Revenu dans son royaume avec les dépouilles de tant de peuples, à l'aide des impôts et des tributs, qui s'élevaient

à environ sept cent millions de francs par année, Sésostris fit construire des temples à Thèbes, à Memphis, à Karnak, à Louqsor, à Denderah, à Bubaste, à Éléphantine, à Ibsamboul. Sur des monticules artificiels, il ordonna de bâtir des villes à l'abri des inondations du Nil. De nombreux canaux furent creusés; enfin, il ferma les frontières orientales de l'Égypte par une haute muraille, qui se prolongeait de Péluse à Héliopolis. Tous ces travaux furent exécutés par les captifs et les esclaves qu'avait faits l'armée.

Ainsi, l'Égypte ne s'ouvrait pas seulement aux peuples étrangers, sa force d'expansion se propageait à travers le monde; et même en admettant de l'exagération dans le dénombrement des conquêtes de Sésostris, on ne peut nier le témoignage des monuments qu'il semait sur sa route avec cette inscription : « *C'est moi dont les puissantes épaules ont conquis ce pays.* »

La civilisation égyptienne portait donc ses fruits dans la haute antiquité par les armes, au moment même où se formait, aux leçons de sa caste sacerdotale, l'immortel législateur des Hébreux, Moïse, le libérateur des descendants d'Abraham et de Jacob, mille cinq cent vingt-huit ans avant l'ère chrétienne.

Certainement le règne de Sésostris représente le point culminant de l'autorité des Pharaons sur l'Égypte et sur l'ancien monde; mais la caste sacerdotale, ou plutôt la théocratie, ne perdit rien à l'essor de la conquête.

C'est que, outre les dogmes et les cérémonies de la religion, se confondant chez les Égyptiens avec la loi, les prêtres possédaient et conservaient le dépôt de toutes les traditions, de toutes les sciences, de tous les arts, même des métiers usuels.

L'astronomie leur servait à expliquer la marche des corps

célestes et à diriger les travaux de l'agriculture et du jardinage, comme à prescrire des règles d'hygiène; — par la médecine, ils intervenaient auprès des malades, et plus d'une fois ils rallumaient le flambeau d'une existence sur le point de s'éteindre; ils devinèrent les principes de l'art vétérinaire et donnèrent les soins les plus intelligents à l'entretien, à l'éducation et à la santé des animaux domestiques, base et garantie de la prospérité rurale; — au moyen des mathématiques et de l'hydraulique, ils suppléaient aux inondations insuffisantes du Nil; ou bien ils détournaient dans des lacs et des canaux habilement creusés l'excès des flots du fleuve nourricier; — l'architecture leur servait pour frapper l'imagination des peuples; les monuments de ce grand art remplaçaient les forêts, dont se trouve privée cette terre exceptionnelle; — la sculpture et la peinture constituaient également des éléments actifs d'influence et d'action pour la caste sacerdotale qui a couvert l'Égypte de monuments ou de tableaux, les uns sculptés, les autres peints, comme pour initier la postérité à l'histoire de chaque règne, aux mœurs de chaque génération, aux travaux de chaque métier, de chaque profession.

Toutefois l'Égypte n'eut pas des compositions épiques comme la Grèce, l'Inde, la Perse; ni des œuvres lyriques comme les Arabes, les Turcs, les Serbes, les Bosniaques. Tous ses titres littéraires consistaient en peintures, en bas-reliefs et surtout en inscriptions hiéroglyphiques, se rattachant à l'architecture, au moins comme ornements.

Les hiéroglyphes, caractères sacrés, sculptés sur les murs des temples des dieux, des palais des rois, sur les obélisques, les pylones, etc., multipliés ensuite à l'infini sur les meubles et les objets d'un usage vulgaire : voilà le

livre vivant où éclate, où se manifeste l'ancienne civilisation égyptienne [1].

Ces détails ont d'autant plus d'importance, ou, pour mieux dire, d'opportunité, que l'Égypte peut et doit toujours s'inspirer d'un passé resté pour elle la ressource du présent, le talisman de l'avenir. La plupart de ses institutions, ses moindres usages, ont eu, ont encore leur raison d'être; ils dépendent de la nature du sol et du climat, contre lesquels l'homme ne saurait engager de lutte féconde qu'à condition de se pénétrer des lois éternelles qui les régissent.

Maintenant, si l'on revient à l'étude des faits, à l'examen des différentes phases historiques qui ont eu lieu, après les conquêtes lointaines de Sésostris, on voit la haute Égypte et Thèbes, la ville sacrée, frappées d'épuisement, presque de stérilité; elles ne produisent plus de dynastie indigène, et aucun monument ne s'y élève.

Au contraire, la basse Égypte, le Delta, grandissent sans cesse en pouvoir, en influence. Les villes de Sebennytus, Mendès, Saïs, Bubaste, Tanis, deviennent le berceau des

[1] Durant une longue série de siècles, les hiéroglyphes ont ressemblé à une énigme indéchiffrable. Enfin Champollion-le-Jeune communiqua, le 22 septembre 1822, à l'Institut de France, Académie des inscriptions et belles-lettres, quelques résultats, fruit de quinze années de persévérantes études, pour lesquelles il s'était procuré un secours décisif, une clef victorieuse, la connaissance approfondie de la langue cophte (l'ancien idiome de l'Égypte). L'Institut de France proclama que l'alphabet des hiéroglyphes était découvert. — Depuis lors, avant de mourir, jeune encore, en 1832, à l'âge de 42 ans, Champollion a pu accomplir en Égypte ce savant voyage qui a confirmé ses premières investigations, ses importantes conquêtes archéologiques; il eut pour résultat la publication, d'abord, d'un *Mémoire sur les signes qu'employaient les Égyptiens dans leurs trois systèmes graphiques appliqués à la notation des principales divisions du temps;* ensuite d'une *Grammaire égyptienne* et d'un *Dictionnaire hiéroglyphique*, publications qui ajoutaient un nouveau lustre à la renommée de Champollion.

races royales. Les relations avec l'étranger y amènent chaque jour de nouvelles richesses; le commerce féconde l'agriculture et l'industrie; enfin l'immobilité des anciennes castes fait place à une expansion qui achève de miner la vieille nationalité égyptienne.

Cependant le roi Bocchoris est vaincu par Sabocos, chef d'une invasion éthiopienne; ce monarque, devenu maître de l'Égypte, exécute de grands travaux, abolit la peine de mort, fait creuser des canaux, construit des chaussées et met Bubaste à l'abri des inondations.

Mais la vitalité de l'invasion éthiopienne s'épuise de nouveau; une dynastie nationale (la vingt-sixième) l'emporte pour aboutir, au bout de trois règnes, à une espèce de désorganisation sociale.

Afin de mettre un terme au désordre, douze personnages influents se réunissent à Memphis et forment une fédération entre eux. Après quinze ans de bonne harmonie, un de ces douze rois, Psammétichus de Saïs, auquel le voisinage du littoral assurait de fréquentes relations avec les étrangers, est attaqué par ses collègues, mais il triomphe au moyen d'auxiliaires grecs.

Maître de l'Égypte entière, grâce au courage et à la discipline des troupes de Carie et d'Ionie, Psammétichus leur donne des terres et des habitations auprès de Bubaste, vers l'embouchure pélusiaque du Nil. Le fleuve servait de démarcation entre les camps des deux corps de milice.

L'intervention des Grecs de l'Asie-Mineure ne se borna point à un énergique concours militaire et à d'actives transactions commerciales; elle inspira à Néchos II, fils et successeur de Psammétichus, le commencement d'une entreprise qui eût immortalisé son règne, si elle avait été achevée : *le canal de jonction de la Méditerranée et de la*

Mer Rouge, œuvre gigantesque, que l'antiquité a réalisée et dont la science contemporaine poursuit aujourd'hui, sur une plus large échelle, l'immortel accomplissement.

Hérodote d'Halicarnasse, en Carie (Asie-Mineure), qui a visité l'Égypte 460 ans avant l'ère chrétienne, a laissé à cet égard des détails trop positifs, trop explicites, pour ne pas s'y arrêter.

Au paragraphe CLVIII du livre II de son histoire, livre intitulé *Euterpe*, Hérodote s'exprime ainsi, dans un passage dont voici la traduction fidèle :

« Néchos entreprit le premier de faire communiquer le « Nil à la Mer Érythrée (golfe Arabique) par un canal qu'il « commença et que Darius, roi des Perses, fit continuer. « Ce canal a de longueur quatre journées de navigation et « assez de largeur pour que deux galères à trois rangs de « rameurs (trirèmes) puissent y voguer de front. L'eau « qui l'alimente provient du Nil; elle y entre un peu au- « dessous de Bubaste; ce canal aboutit à la Mer Érythrée « (Mer Rouge) près de Patumos, ville d'Arabie. On com- « mença à le creuser dans cette partie de la plaine d'Égypte, « située du côté de l'Arabie. La montagne qui s'étend vers « Memphis et dans laquelle se trouvent des carrières est « au-dessus de cette plaine et lui est contiguë. Ce canal « commence donc au pied de la montagne; il se dirige « d'abord pendant un long espace d'occident en orient; il « suit les contours des vallées et se porte au midi dans le « golfe Arabique... Sous le règne de Néchos, cent vingt « mille hommes périrent durant les premiers travaux; mais « ce roi fit interrompre l'entreprise, sur la réponse d'un « oracle qui l'avertit qu'il travaillait pour un barbare. »

Néchos a régné en Égypte de 617 à 601 avant l'ère chrétienne; il y a donc près de vingt-cinq siècles que fut com-

mencée la grande entreprise qui préoccupe de nos jours le commerce du monde entier.

Que Néchos ait suspendu son œuvre devant la réponse de l'oracle, inspirée peut-être par un sentiment d'humanité à cause de la mort de cent vingt mille travailleurs, que notre science moderne sait mieux protéger, il n'en est pas moins vrai que l'œuvre fut reprise et terminée après la conquête de l'Égypte par les Perses, sous le règne de Darius.

Ce nom et le magnifique don qu'il fit à l'Égypte, en complétant cette entreprise, exige un tableau sommaire de cette conquête, qui eut lieu l'an 507 avant l'ère chrétienne, sous le règne de Cambyse, fils de Cyrus.

A cette époque, les Perses et les Mèdes dominaient en Asie, et leur pression pesait de plus en plus sur l'Égypte qui avait Amasis pour roi. — Un officier des troupes auxiliaires de ce monarque avait eu à se plaindre de lui; il s'était réfugié en Perse, et il traça l'itinéraire de l'armée d'invasion, à laquelle il ménagea un traité avec les Arabes, ouvrant l'accès du désert de Syrie.

Pendant les préparatifs de cette expédition, Amasis était mort, ayant pour successeur son fils Psamménite, qui, à l'heure du danger, se montra digne des traditions paternelles; à la tête d'une puissante armée d'Égyptiens et de Grecs auxiliaires, il assit son camp auprès de Péluse. Après une bataille acharnée les Perses triomphèrent de Psamménite qui, avec quelques troupes, s'enfuit à Memphis. Cambyse y envoya un héraut d'armes chargé de propositions de paix; mais ce messager, qui avait remonté le Nil sur une galère mytilénienne, fut égorgé par les Memphites avec l'équipage du navire, que l'on détruisit.

Les Perses investirent bientôt la ville de Memphis, qui

dut capituler. Là se bornèrent les efforts de la résistance. Psamménite et sa famille tombèrent au pouvoir de Cambyse. Les premiers actes du vainqueur se ressentirent de l'attentat commis; il envoya au supplice le fils de Psamménite et deux mille Égyptiens du même âge, la corde au cou, un frein à la bouche. Quant au roi Égyptien, il fut d'abord traité avec quelques égards, mais fut condamné plus tard à boire du sang de taureau, ce qui détermina sa mort.

Après avoir vu cinquante mille de ses guerriers engloutis dans les sables du désert d'Ammon et une seconde armée réduite en Éthiopie aux plus horribles extrémités, faute de vivres et d'eau, Cambyse perdit complétement la raison, déjà ébranlée antérieurement; la fin de son règne n'offrit plus qu'une série d'actes de démence dont souffrirent également les Égyptiens, les Perses, les Mèdes, tous ses sujets.

A son départ pour sa capitale, qu'il ne devait pas revoir, car il mourut en Syrie des suites d'une blessure qu'il s'était faite par accident, à la cuisse, avec son cimeterre, Cambyse nomma Aryandès gouverneur de l'Égypte. L'administration tyrannique de ce satrape, qui aspirait à une royauté indépendante, provoqua une insurrection.

Darius, fils d'Hystaspe, devenu roi des Perses, déjoua les projets d'Aryandès, tout en apaisant les ressentiments des Égyptiens, qu'il ne voulut pas avoir pour ennemis au moment où il allait attaquer les Scythes et les Grecs. Arrivé à Memphis à l'époque de la mort du *bœuf Apis*, Darius prit part au deuil de l'Égypte; même il promit cent talents d'or de récompense pour la découverte du nouvel Apis.

L'historien Diodore de Sicile dit que les Égyptiens, touchés de cette piété, se soumirent aussitôt à un souverain se distinguant par sa douceur et son attachement aux institutions du pays; il parvint à effacer le souvenir de la dé-

mence de Cambyse, en fortifiant au cœur des populations le sentiment du patriotisme et de la nationalité, affermi, plutôt que diminué par la domination étrangère.

En tête des plus beaux titres de Darius à la reconnaissance de l'Égypte et à l'admiration de la postérité, il faut signaler l'achèvement du canal de jonction des deux mers, commencé par le roi Néchos [1]. L'exécution de ce canal, livré à la navigation, implique obéissance complète à Darius, qui forma de l'Égypte, de la Lybie maritime et de la Cyrénaïque, la sixième des vingt Satrapies, ou gouvernements de son vaste empire; mais, malgré la politique conciliante de Darius, après la bataille de Marathon, gagnée sur les lieutenants de ce monarque par l'héroïsme des Athéniens et des Platéens, l'Égypte secoua le joug et s'unit à la Grèce, ennemie irréconciliable des Perses.

Le premier soin de Xerxès, fils et successeur de Darius, fut de soumettre de nouveau l'Égypte, à laquelle il donna pour gouverneur son frère Achéménès; elle dut lui fournir

[1] Hérodote a vu le canal, et par conséquent il existait encore de son temps. Diodore de Sicile assure cependant que Darius s'était désisté de son entreprise et qu'elle ne fut achevée que par le second des Ptolémées. Ces contradictions peuvent se concilier : le canal du Nil à la Mer Rouge exigeait des soins continuels et de grands frais d'entretien; durant les révolutions politiques subies par l'Égypte, il a dû être souvent négligé et son lit a dû être plus ou moins comblé. Les Ptolémées, les empereurs romains, les khalifes musulmans, se sont successivement occupés de le rétablir, et les voyageurs ont attesté son existence ou l'ont révoquée en doute, suivant les diverses époques de leur passage en Égypte.

On ne peut contester l'existence d'une communication du Nil à la Mer Rouge par un canal navigable, dont l'origine remonte à l'un des anciens rois d'Égypte; ce canal, successivement rétabli par Darius, fils d'Hystaspe, par les Ptolémées, par Adrien, a été, à ce qu'il paraît, creusé de nouveau sous le khalifat d'Omar, vers l'an 642 de notre ère. Depuis, il avait été totalement négligé, et, sauf quelques traces qu'on pourrait encore suivre dans le désert, il avait complétement disparu.

deux cents vaisseaux pour la grande expédition entreprise dans le but de venger les désastres de Marathon.

Les défaites de Salamine, de Platée, de Mycale, et le meurtre de Xerxès, tué par Artaban, ne pouvaient manquer de réveiller chez les Égyptiens l'espoir de ressaisir leur indépendance. Ils prirent les armes sous les ordres d'Amyrtée, chef de la vingt-huitième dynastie, lequel fut vaillamment secondé par Inaros, roi des Lybiens, et par une flotte athénienne que commandait Cimon, fils de Miltiade. La conquête de Memphis et la mort d'Achéménès signalèrent d'une manière glorieuse le réveil de la nationalité égyptienne; mais, après six ans de résistance contre des forces supérieures, amenées de Perse par le satrape Mégabyse, Inaros dut capituler dans Byblos; conduit à Suse, il y périt attaché sur une croix.

Plus heureux, Amyrtée se maintenait dans le Delta; et l'historien Thucydide continue à lui donner le titre de roi.

C'est pendant cette lutte entre les Perses, encore maîtres de Daphnæ et d'Éléphantine, aux deux extrémités de l'Égypte, que ce pays fut visité par Hérodote, qui en a fait revivre la religion, les lois, les institutions, les mœurs, les monuments, les castes, avec leur physionomie distincte. Géographie, agriculture, industrie, commerce, tout est fidèlement décrit dans ce tableau, dont l'ensemble et les détails offrent le plus sérieux attrait.

L'année 414 avant l'ère chrétienne, un prince du nom d'Amyrtée se souleva contre Darius II; et en 404 l'Égypte eut une dynastie nationale reconnue par Artaxerxès II, sans doute à la suite de l'insurrection de son frère Cyrus, énergiquement secondé par l'expédition grecque dont Xénophon a raconté et immortalisé la retraite.

Des fragments de l'*Histoire de Manéthon* sont d'accord avec des édifices et des inscriptions que l'on peut encore consulter, et qui attestent le règne des vingt-neuvième et trentième dynasties, *Mendésienne* et *Sébennytique*. Sparte et Athènes secoururent les princes de la première de ces dynasties dans leurs luttes contre les Perses; et sous le roi Ackoris, vers l'an 390 avant l'ère chrétienne, les illustres voyageurs grecs Eudoxe de Cnide et Platon visitèrent l'Égypte, où ils résidèrent plusieurs années, fructueusement remplies par leurs entretiens avec les prêtres d'Héliopolis, de Memphis, de Thèbes, et par l'étude des mathématiques et de l'astronomie.

L'an 344 avant Christ, à la suite de sanglants combats, l'Égypte fut reconquise par les armées d'Artaxerxès III, surnommé Ochus, qui renouvela les cruautés de Cambyse, en détruisant les murailles des principales villes, en pillant les temples, en enlevant les livres sacrés, enfin, en tuant et mangeant le bœuf Apis, ainsi que le bouc sacré adoré à Mendès.

Ces fureurs indignèrent l'Égyptien Bagoas, un favori d'Artaxerxès-Ochus, admis comme eunuque au service intime du palais. Dans son ressentiment religieux, il immola ce prince, déchira son cadavre en lambeaux qu'il fit dévorer par des chats et employa les os à fabriquer des manches de poignard. Bagoas renvoya ensuite en Égypte les livres sacrés dont les temples avaient été dépouillés, et plus tard il périt par les ordres de Darius-Codoman qu'il avait contribué à placer sur le trône.

Enfin, l'an 332 avant l'ère chrétienne, l'Égypte échappe à la domination des Perses, non pour être libre, mais pour dépendre d'Alexandre de Macédoine. Après avoir vaincu les armées de Darius, le jeune héros paraît sur les rives du

Nil, plutôt en libérateur qu'en conquérant ; plein d'une respectueuse déférence pour l'antique Égypte, il sacrifie sur les autels de ses divinités ; il consulte l'oracle de Jupiter-Ammon, et il fonde la ville d'Alexandrie, destinée à devenir la métropole du commerce du monde, en recueillant l'héritage de Tyr, et à briller comme un immense foyer de lumières servant à une nouvelle efflorescence du génie hellénique.

Plutarque raconte que, maître de l'Égypte, Alexandre voulut y bâtir une grande ville peuplée de Grecs et portant son nom. Déjà il s'occupait avec des architectes du soin d'en mesurer l'enceinte, lorsque la nuit, pendant son sommeil, lui apparut un vieillard avec une couronne de cheveux blancs, qui récita ces vers de l'*Odyssée :*

« Au sein des flots, devant l'Égypte, s'élève une île que « l'on nomme Pharos, aussi éloignée du fleuve qu'en un « jour franchit d'espace un navire poussé en poupe par « les vents sonores. Là se trouve une rade sûre où les nau- « toniers, après avoir puisé l'eau d'une source profonde, « lancent leurs embarcations à la mer. »

Aussitôt Alexandre se leva pour aller examiner l'île de Pharos, située un peu au-dessus de l'embouchure canopique du Nil, et qui depuis fut rattachée au continent par une chaussée. Il en admira la position semblable à un isthme, offrant la forme d'une langue de terre plus longue que large, et qui sépare la mer du vaste étang Maréotis, pour se terminer par un grand port.

« Homère, s'écria Alexandre, admirable en tout, était « aussi un habile architecte. »

Sans perdre un instant, le roi ordonna de tracer le plan de la nouvelle ville d'après la configuration du lieu ; les architectes, n'ayant pas de craie, prirent de la farine et dessinèrent sur le terrain, de couleur noirâtre, une enceinte en forme de croissant, dont les bases droites et d'égale grandeur renfermaient tout l'espace compris dans le tracé, semblable à un manteau macédonien qui va en se rétrécissant. Le roi suivait ce travail d'un œil attentif et satisfait, lorsque de grands oiseaux s'abattirent sur le terrain et mangèrent la farine. Ce prodige excita une inquiétude bientôt dissipée par la réponse des devins, disant que la nouvelle cité serait abondante en richesses et nourrirait une nombreuse population. Les architectes se mirent à l'œuvre.

Telle fut, d'après Plutarque, l'origine d'Alexandrie, réservée à acquitter la dette de reconnaissance de la Grèce envers l'Égypte : née, pour ainsi dire, d'un seul jet, à la voix de son héroïque fondateur, Alexandrie présentait l'aspect symétrique d'un échiquier, avec deux grandes rues d'une lieue et demie de longueur, de cent pieds de largeur, formant les principales artères, auxquelles venaient aboutir, comme autant de veines, les autres rues moins importantes, également coupées à angle droit. La brise de la Méditerranée y circulait librement du nord au midi, de l'orient au couchant. Le quart de l'espace de la ville entière était occupé par le quartier royal du Bruchium, où s'élevèrent les palais des Ptolémées-Lagides, le musée, la bibliothèque, les ménageries d'animaux. Plus loin se trouvaient la citadelle (Acropole), le Sérapéum, temple de Sérapis, avec la bibliothèque du Rakokis; à l'ouest s'étendait la ville des morts, la Nécropole, ainsi que l'espèce de couvent consacré

à Osiris-Apis, double protestation de l'antique Égypte contre les innovations de la Grèce.

La mort prématurée d'Alexandre, sept ou huit ans après qu'il eut tracé le plan de sa ville, ne lui permit pas d'en terminer la construction; cet honneur appartint à un de ses plus célèbres lieutenants, à Ptolémée-Soter, fils de Lagus. Après avoir régi l'Égypte comme gouverneur de 324 à 307, il prit le titre de roi et fonda la dynastie des Lagides, dont les quatre branches ont fourni seize souverains, embrassant un laps de près de trois siècles.

La civilisation hellénique pénétra alors dans le sol de l'Égypte comme dans les mœurs de ses habitants, qui subissaient de plus en plus l'ascendant irrésistible d'Alexandrie, où l'on finit par compter un million d'âmes. Les Grecs s'empressaient d'y affluer, et il y eut bientôt cent mille Juifs. Les vieilles croyances de l'Égypte, son immobilité traditionnelle, se trouvèrent battues en brèche par l'imagination brillante des Hellènes et par le monothéisme austère des Hébreux. Seulement, la civilisation grecque l'emportait à cause de l'influence de la famille royale, de sa langue devenue officielle, et des cérémonies publiques du culte.

Bientôt à l'Égypte de Ptolémée-Soter furent réunies une partie de l'Arabie et de la Syrie, puis la Cyrénaïque, la Phénicie, l'île de Chypre. La Judée dépendit aussi de Ptolémée, dont la puissance fut définitivement fixée par la victoire d'Ipsus, l'an 302.

Ptolémée put réaliser les plans d'amélioration de son ancien chef; il relia la ville d'Alexandrie à l'île de Pharos par une chaussée de sept stades de longueur (1,323 mètres environ), chaussée qui était située entre les deux ports placés au levant et au couchant. Ce dernier port communiquait

avec le lac Maréotis, qu'un canal unissait au Nil. Quant à la chaussée, elle tenait du double caractère d'un pont et d'un aqueduc, puisqu'on y avait pratiqué deux arches sous lesquelles passaient les navires dans leur trajet d'un port à l'autre.

En choisissant l'emplacement de la ville qui porte encore son nom, Alexandre avait montré la plus merveilleuse sagacité. Le monopole du commerce ne pouvait manquer d'appartenir au meilleur mouillage du littoral de l'Égypte qui, située à l'extrémité nord-est de l'Afrique, tient à l'Europe, par la Méditerranée, à l'Asie et à l'Inde, par le Nil et la Mer Rouge. Alexandrie réalisait la fusion des intérêts de l'Orient et de l'Occident.

Tout en poursuivant cette pensée de l'immortel disciple d'Aristote, Ptolémée faisait de sa capitale le foyer des arts, des sciences, des lettres, source féconde où s'inspire le génie de l'agriculture, de l'industrie, de la marine, de tous les progrès de la civilisation. Dans le quartier royal du Bruchium s'élevait, à côté de la Bibliothèque, le Musée où les savants, les philosophes, les astronomes, les médecins, les poëtes, les grammairiens, les rhéteurs, représentaient une véritable encyclopédie vivante.

Deux ans avant sa mort, Ptolémée-Soter, presque octogénaire, abdiqua en faveur de son fils Ptolémée-Philadelphe, dont le long règne, 285 à 247 (trente huit ans), caractérise un âge de repos, de prospérité pour l'Égypte et une des plus brillantes époques des annales de l'esprit humain. L'architecte Sostrate, de Cnide, acheva de construire dans l'île de Pharos une tour au sommet de laquelle on entretenait, la nuit, un feu éclatant, destiné à guider les navigateurs vers le port d'Alexandrie. Cette tour appelée Pharos, d'où est venue l'expression scientifique et maritime de

phare, n'existe plus. Un phare moderne l'a remplacée.

Pendant ce règne, le canal de Néchos et de Darius fut rendu à la navigation et débarrassé des obstacles qui en avaient obstrué le cours.

Un traité d'alliance, conclu par Ptolémée-Philadelphe avec la république romaine, fait pressentir la domination qui doit peser sur les Lagides; mais, avant ce dénoûment fatal, son fils et successeur, surnommé Évergète, le *Bienfaisant*, se signalera par de grandes expéditions guerrières. Ayant soumis la Syrie, la Babylonie, la Susiane, la Perse, il pousse ses conquêtes jusque dans la Bactriane, et rend à l'Égypte les deux mille cinq cents statues dont elle avait été dépouillée par Cambyse.

Après Ptolémée III (Évergète), qui meurt en 222, les Égyptiens ne font plus de conquêtes. Non-seulement ils perdent les contrées annexées par ce prince, mais ils se défendent avec peine contre Antiochus-le-Grand, roi de Syrie. La protection de Rome pèse de plus en plus sur les Lagides, dont le trône ébranlé se relève à demi sous l'énergique régence de la reine Cléopâtre.

Le fils de cette reine, Ptolémée VI, n'hérite point de l'énergie maternelle : menacé par les armes d'Antiochus-Épiphane, qui veut lui enlever la province arrosée par la bouche pélusiaque du Nil, et l'île de Chypre, il ne doit son salut qu'à l'intervention de Rome. C'en est fait de l'indépendance de l'Égypte et de la dynastie des Lagides.

Fantômes de souverains, ils ne règnent que sous le bon plaisir de Rome qui, en l'année 80, place sur le trône un fils de Ptolémée-Soter II dont tout le mérite consiste dans le talent musical, qu'atteste son surnom, Aulétès, joueur de flûte.

Deux grands capitaines, Sylla et Pompée, gouvernent

tour à tour le faible Aulétès, réduit à fuir devant une révolte des habitants d'Alexandrie, et qui est rétabli sur le trône par Gabinius, proconsul romain en Syrie. L'an 52 avant l'ère chrétienne, meurt Ptolémée-Aulétès, laissant la couronne à sa fille aînée Cléopâtre et à son fils Ptolémée XII, en enjoignant au frère et à la sœur de se marier. Plus âgée de quatre ans, Cléopâtre acquiert une triste célébrité par ses passions, elle veut absorber toute l'autorité; mais les tuteurs du jeune roi s'y opposent et la forcent à se réfugier en Syrie.

Ptolémée XII règne seul, tandis que les destinées de Rome et du monde se débattent entre Jules-César et Pompée à Pharsale, en Thessalie. Après sa victoire, Jules-César débarque en Égypte et favorise l'ambition de Cléopâtre, qu'il appelle en secret à Alexandrie; elle est introduite clandestinement dans le palais, à l'insu des ministres de Ptolémée.

Cléopâtre exerce sur César la triple séduction de la beauté, de la grâce et de l'esprit, séduction irrésistible pour cet homme extrordinaire aussi avide de gloire que de volupté. Dans l'ardeur de sa passion, il impose à Ptolémée une réconciliation avec Cléopâtre, qui doit partager le trône avec son frère.

Un complot éclate contre Jules-César, qui fait des prodiges de valeur; Ptolémée succombe dans la lutte, et le général romain, maître de l'Égypte, la partage entre Cléopâtre et un jeune frère de la reine, Ptolémée XIII.

Il paraît que le poison délivra bientôt Cléopâtre de son collègue de royauté; mais Jules-César, qui protégeait toujours la reine d'Egypte, dont il avait un fils nommé Césarion, tombe à Rome victime de la conspiration tramée par Brutus, Cassius et leurs complices. Marc-Antoine, en étalant

à la tribune aux harangues la robe sanglante de César, soulève le peuple contre les meurtriers du dictateur.

Bientôt, Caïus-Octave, neveu de Jules-César, s'entend avec Antoine et Lépide, pour former un triumvirat qui dispose du sort de Rome. Octave et Antoine ne tardent point à se partager l'autorité en écartant Lépide, qui devint grand-pontife.

Il était dans la destinée de Cléopâtre de séduire les maîtres du monde; mais le charme de la *Sirène d'Alexandrie* devait entraîner dans la même ruine la dynastie des Lagides et la fortune d'Antoine! C'est à Tarse, en Cilicie, qu'eut lieu la première entrevue de Cléopâtre et d'Antoine, qui fut entièrement subjugué, et l'accompagna à Alexandrie, en négligeant ses intérêts d'ambition et en laissant grandir le pouvoir et l'influence d'Octave.

Cependant il quitta Cléopâtre et se prêta à un rapprochement, à la suite duquel Antoine eut toutes les provinces d'Orient; Octave, l'Occident; et Lépide, l'Afrique. Antoine épousa une sœur du neveu de Jules-César, Octavie, dont les vertus et la beauté ne purent longtemps balancer l'ascendant irrésistible de la reine d'Égypte.

On en eut la preuve à Alexandrie lorsque, en pleine place publique, Antoine fit élever sur un Tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui, l'autre pour Cléopâtre, qu'il proclama reine d'Égypte, de Chypre, d'Afrique et de Cœlé-Syrie, en lui associant Césarion, le fils qu'elle avait de Jules-César; ensuite il décerna le titre de roi à ses deux fils, nés de ses amours avec Cléopâtre, en assignant à l'aîné, Alexandre, l'Arménie, la Médie et le pays des Parthes; et au cadet, Ptolémée, la Phénicie, la Syrie et la Cilicie.

Les jeunes rois furent présentés au peuple : Alexandre, avec la robe médique, la tiare et le bonnet pointu des sou-

verains mèdes et arméniens; Ptolémée, avec le long manteau, le bonnet entouré d'un diadème et les pantoufles des successeurs d'Alexandre-le-Grand. A leurs personnes on attacha des gardes, les uns Arméniens, les autres Macédoniens; et Cléopâtre prit le nom de Nouvelle-Isis, dont elle porta depuis lors la robe et les attributs dans les cérémonies publiques.

Mais à Rome, le sénat et le peuple s'indignèrent en apprenant ces folles prodigalités, qui jetaient aux fils de l'Égyptienne les royaumes conquis par le courage des légions. Octave s'empressa d'exploiter ce mouvement de l'opinion publique; il ne restait plus d'espoir de réconciliation ; Antoine le comprit, et fit d'énergiques préparatifs de guerre. Avec Cléopâtre, il se rendit à Éphèse, où devait se réunir sa flotte, et il ordonna à Canidius de se rapprocher du littoral à la tête de seize légions. Bientôt son armée se composa de deux cent mille fantassins et de douze mille cavaliers, sa flotte de huit cents navires, y compris ceux de transport. Cléopâtre avait fourni, pour son contingent, deux cents galères, une somme équivalant à cent millions de francs et des vivres pour toute la durée des hostilités.

On peut juger par là des immenses ressources qu'offrait, il y a dix-neuf siècles, l'Égypte des Lagides. Depuis Xerxès, l'Europe n'avait pas été menacée d'un pareil déploiement de forces militaires et navales ; mais il ne s'agissait plus seulement de la conquête de la Grèce; l'empire du monde était en jeu. L'appel de guerre d'Antoine avait retenti depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la Mer Ionienne et aux monts de l'Illyrie. Rois, princes, tétrarques, peuples et villes, y avaient répondu avec la secrète espérance de rendre aux Romains une partie des maux soufferts, et peut-être de renverser leur odieuse domination.

D'Éphèse, la flotte et l'armée allèrent à Samos.

Mais Octave aussi faisait ses préparatifs de combat : ayant pris dans le temple de Vesta le testament d'Antoine qui y était déposé, il en communiqua les principales dispositions au peuple romain et au Sénat. Le don de la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes, don fait à Cléopâtre, Octavie et ses enfants expulsés de la maison conjugale, actes publics, actes privés, tout servit aux calculs d'Octave.

Un décret du Sénat déclara la guerre à Cléopâtre et dépouilla Antoine de l'autorité qu'il abandonnait à une femme, *dont les philtres lui troublaient la raison*. Octave n'avait que deux cents navires de guerre, mais les équipages en étaient parfaitement exercés.

Son armée était moins nombreuse et moins aguerrie; il avait peu de chances sur terre, si Antoine eût suivi les conseils de Canidius; mais, comme toujours, l'ascendant de Cléopâtre l'emporta.

Le promontoire d'Actium, situé en Acarnanie, a donné son nom à cette bataille navale, dont le succès était encore douteux, lorsque Cléopâtre, frappée d'épouvante, prit la fuite sur le vaisseau qu'elle avait décoré du nom de son amant. A cet aspect, Antoine, oubliant son devoir de général et de soldat, trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, monta sur une galère à cinq rangs de rames, et suivit la femme qui le perdait en se perdant.

En effet, le dénoûment tragique approche : Antoine et Cléopâtre se réfugient à Alexandrie, où ils sont poursuivis par Octave. Antoine se donne la mort, et, de son côté aussi, la reine d'Égypte, âgée alors de trente-neuf ans, s'est fait apporter, dans un panier rempli de figues et couvert de feuilles, un aspic, qu'elle provoque avec un fuseau d'or en

lui présentant son bras nu. La mort ne se fit pas attendre, et l'Égypte perdit toute indépendance.

L'Égypte était donc placée sous la domination romaine. Octave, qui avait pris le nom d'Auguste, apprécia les divers avantages et les inépuisables ressources de ce pays; il en fit le grenier d'abondance de Rome, dont trois cent cinquante mille plébéiens, désignés par le nom de *frumentarii*, recevaient gratuitement et régulièrement les distributions de blé, fruit des inondations périodiques du Nil.

L'empereur fit de l'Égypte sa possession personnelle, directe, sous le titre de *Province impériale*, gouvernée en son nom par un préfet qui n'était ni patricien, ni sénateur, mais *homme nouveau*, de condition moyenne, un instrument obscur et docile, reflet temporaire de l'autorité du souverain.

Les fonctions de préfet-augustal de l'Égypte duraient huit ans, à moins de révocation; et ce qui prouve la régularité de l'administration romaine, son intelligence des besoins du pays, ses ménagements pour les intérêts ainsi que pour les croyances des populations, c'est qu'une seule légion suffisait comme force militaire, et que la flotte préposée à la surveillance de la Méditerranée orientale et occidentale stationnait à Fréjus, sur les côtes de la Gaule.

L'Égypte servit de base d'opérations à l'armée qu'Auguste plaça sous les ordres d'Ælius-Gallus, et qu'il chargea de conquérir l'Arabie. Les trois légions que commandait le proconsul remportèrent quelques avantages militaires; mais le climat, les fatigues, les privations, les maladies, fi-

rent renoncer à une entreprise qui avait un but essentiellement commercial, la possession des aromates de la péninsule Arabique et des marchés d'entrepôt en relation avec l'Inde.

Les soins donnés aux canaux qui servaient d'auxiliaires ou de réservoirs au Nil, lors des inondations; les centaines de monuments qui datent de la période impériale ; les inscriptions multipliées attestant la reconnaissance des peuples envers les empereurs et les préfets ; les récits positifs de Strabon, qui visita l'Égypte en géographe et comme hôte et ami d'Ælius-Gallus, devenu le représentant d'Auguste en qualité de préfet : forment autant de détails que l'on peut signaler en faveur de la prospérité du pays et de ses habitants.

A l'avénement de Vitellius, un Juif établi en Égypte, neveu du célèbre philosophe Philon, et qui se nommait Tibère-Alexandre, était préfet-augustal. Il contribua à faire proclamer dans son gouvernement Vespasien comme empereur.

Toutefois, le siége et la destruction de Jérusalem par l'armée romaine, que commandait Titus, fils et plus tard successeur de Vespasien, eurent, ainsi que la dispersion des Juifs, une action marquée sur le sort de l'Égypte et notamment sur la population d'Alexandrie.

Précisément ces grands faits coïncidaient avec les premiers développements du christianisme, avec la prédication de l'Évangile, dont un pressentiment presque universel attendait et favorisait l'essor. L'Égypte se ressentit immédiatement de la régénération religieuse, morale, sociale, dont l'Évangile inaugura le point de départ : au fond, elle s'y trouvait disposée, d'abord par sa foi primitive en un *Dieu supérieur*, qui remontait au commencement de la monarchie

des Pharaons. Ensuite, les doctrines spirituelles de Platon avaient été propagées et vulgarisées par les leçons, les écrits, les poëmes orphéiques des membres les plus célèbres du Musée d'Alexandrie. Enfin, dans cette capitale, sous le règne de Ptolémée-Philadelphe, avait été faite, en langue grecque, une traduction des livres sacrés des Hébreux (la Bible), appelée la *Version des Septante*, à cause du nombre des philologues hellénistes et hébraïsants qui avaient concouru à cette œuvre d'érudition.

Alexandrie servait donc de trait d'union intellectuel entre Jérusalem et Athènes, tout en agissant sur Rome, comme siége de la préfecture-augustale et grenier d'abondance de la cité impériale.

En même temps, auprès du lac Mœris, existaient des colonies de Juifs et de Juives, vivant séparément sous le nom de *Thérapeutes*, dans la prière, les cantiques pieux et le travail. Ces communautés, qui offraient comme un avant-goût des institutions monastiques des chrétiens, se réunissaient dans le même temple, au centre duquel s'élevait un mur établissant une ligne de démarcation entre chaque sexe, sans empêcher la voix de l'orateur, qui lisait ou commentait le texte sacré, de se faire entendre de tous les fidèles.

Le sol et les esprits étaient donc bien préparés à Alexandrie et dans l'Égypte entière, pour recevoir la semence de l'Évangile : il paraît que saint Marc en fut l'initiateur et qu'à lui remonte la chaîne des soixante-douze patriarches d'Alexandrie, dont il a été le premier anneau. D'après les traditions de l'Église coptite ou égyptienne, il aurait scellé sa mission par le martyre.

Alexandrie devint bientôt un foyer de controverses ardentes, passionnées, ce qui la faisait comparer à une autre Babel ; la confusion des doctrines, les germes de troubles,

puisèrent dans ces controverses un nouvel aliment. Que l'on en juge par la traduction d'une lettre que l'Empereur Adrien, durant son séjour à Alexandrie, adressa à Rome au consul Servianus :

« J'ai bien étudié, mon cher Servianus, cette Égypte « que tu me vantais, et je l'ai trouvée légère, inconstante, « avide de toute sorte de rumeurs. Ceux qui adorent Sé- « rapis sont chrétiens; ceux qui se disent les évêques de « Christ sont aussi des dévots à Sérapis. Il n'y a pas de « chef de synagogue juive, de prêtre des chrétiens, de « devin, d'aruspice, de baigneur, qui n'adore Sérapis. La « ville d'Alexandrie est opulente, riche, productive, et per- « sonne n'y est oisif. Il y a beaucoup de tisseurs de lin. « Tous prennent et exercent une profession. Les goutteux, « les aveugles, y sont occupés, et les estropiés ne restent pas « sans emploi. Elle est digne, par son ensemble et par son « étendue, d'être la capitale de toute l'Égypte. Je ne lui ai « rien refusé; je lui ai rendu ses anciens priviléges; j'en « ai ajouté de nouveaux pour faire bénir le temps pré- « sent..... Je t'ai envoyé des vases de couleurs diverses « que m'a offerts le prêtre du temple, et que je destine ex- « pressément à toi et à ma sœur..... »

La céramique figurait, en effet, en première ligne parmi les produits industriels de l'Égypte, empreints du cachet de l'art le plus pur.

D'innombrables monuments l'attestent toujours et rivalisent avec les chefs-d'œuvre si renommés des Étrusques, des Grecs, des Perses, des Chinois, des Japonais. On fabriquait aussi en Égypte un admirable papyrus (papier), dont le secret a été perdu. On y soufflait le verre; on y forgeait les métaux; on y confectionnait des tapis, des tentures, des étoffes d'une merveilleuse beauté. Le voisinage de Tyr

avait révélé l'emploi des coquillages, base de la nuance pourpre, si célèbre dans l'antiquité. De constants rapports avec l'Inde, et par ce pays avec l'extrême Orient, par exemple la Chine déjà vieille de civilisation, achevaient d'y entretenir un immense mouvement d'affaires, réalisant de plus en plus la pensée d'Alexandre et les vœux des Ptolémées.

Mais cette prospérité éblouissante, cette richesse prodigieuse, le nombre des navires qui affluaient des divers points de l'ancien monde dans les deux ports de la ville d'Alexandrie : toute cette animation diminue par degrés à mesure que s'affaiblit le prestige de l'empire romain. Ainsi la reine de Palmyre, la célèbre Zénobie, put s'emparer deux fois d'Alexandrie, avant d'être assiégée dans sa capitale par l'empereur Aurélien, qui, en l'an 272 de l'ère chrétienne, amena sa captive à Rome pour en décorer son triomphe.

La religion chrétienne dégénérait chez les Égyptiens en superstition étroite ou en fanatisme aveugle. On voyait chaque jour des milliers d'hommes se retirer dans la solitude, aux environs de Thèbes et jusque dans le désert, pour y mener, loin du monde, une existence contemplative, les rendant inutiles à eux-mêmes, à leurs familles, à la société. En même temps se multipliaient dans une proportion effrayante les sectes, les hérésies, les schismes, qui déchiraient l'imposante unité de l'Église.

Politique, armée, marine, administration, religion, tout ce qui est indispensable à la sécurité des peuples et des individus semblait échapper à l'empire romain, menacé d'ailleurs, à chacune de ses frontières, par les invasions des barbares, attirés à la curée de tous les points du globe. L'Orient n'était pas mieux épargné que l'Occident.

Au milieu de ces migrations incessantes de peuples ayant

Rome pour mot d'ordre et pour but, on a vu plus haut comment Constantin fit de Byzance sa nouvelle capitale; inspiration heureuse pour l'empire, mais nuisible à Alexandrie, d'où le commerce se détourna pour affluer à Constantinople. L'Égypte s'effaçait presque entièrement, lorsque l'islamisme et la conquête musulmane vinrent lui apporter une existence nouvelle, avec des éléments de force et de grandeur.

En réalité, les successeurs de Constantin, frappés d'une véritable dégénérescence, n'exerçaient au bord du Nil qu'un simulacre, qu'une ombre d'autorité. Le patriarche d'Alexandrie était plus puissant que l'empereur. Les historiens des sixième et septième siècles de l'ère chrétienne signalent un fait qui est incroyable, tant il est extraordinaire. Dans le palais des patriarches, il y avait, en 614, quatre mille livres pesant d'or. A la suite d'une invasion de la Syrie par une armée de Parthes ou Perses qui, deux ans après, s'emparèrent d'Alexandrie, le patriarche de cette dernière ville envoya à celui de Jérusalem mille pièces d'or et le même nombre de sacs de froment, de sacs de légumes, de caisses de poisson sec, de tonneaux de vin, avec mille ouvriers égyptiens.

Les trésors qui permettaient de faire de semblables dons s'expliquent par les richesses accumulées dans les temples de l'ancienne Égypte, et dont le clergé chrétien s'était emparé.

Avec les relations fréquentes que les Arabes et les Syriens, au moyen des caravanes, entretenaient à Alexandrie, le pro-

phète Mahomet, devenu chef de l'islamisme et fondateur d'empire, afin de propager sa religion naissante, envoya des députés à un prince cophte, Mokaukas, qui se trouvait en Égypte à la tête d'un État indépendant.

Les Cophtes, aujourd'hui *Fellahs*, formaient le fond et le principal noyau de la population indigène, la mieux identifiée au sol et au climat; autour et au-dessus d'eux, comme autant d'alluvions semblables à celles du Nil, étaient juxtaposés ou superposés des Grecs, des Juifs, des Éthiopiens, des Nubiens, des Romains, des Perses, des Phéniciens, des Syriens, des Arabes, des Arméniens, des Hindous, des parias des bords du Gange. Or, par le nombre même des Cophtes, leur prince Mokaukas exerçait une puissance très-bien appréciée de Mahomet, qui en fit le point d'appui de ses prétentions sur l'Égypte.

Précisément Mokaukas avait pour auxiliaire le patriarche d'Alexandrie, Cyrus, sectateur du monothélisme, ce qui le rapprochait du premier dogme de l'islam. De Médine et de la Mecque, le Prophète et ses principaux disciples suivaient d'un regard attentif tout ce qui se passait dans les contrées voisines; ils virent avec une satisfaction profonde l'empereur Héraclius confier le gouvernement de l'Égypte au patriarche Cyrus, qui, de concert avec Mokaukas et un autre Cophte, Benjamin, très-puissant comme évêque, n'attendait que le concours des Arabes pour échapper au joug étranger et constituer un nouvel État.

La mort du Prophète, l'an 632, loin de changer le cours des événements, ne fit que précipiter des résultats si bien combinés; et la conquête de la Syrie, sous le règne du khalife Omar, complétant l'œuvre d'Abou-Becr, ouvrit aux musulmans l'accès de l'Égypte.

Un des plus grands capitaines de l'islam, un des *selef* ou

sept compagnons de Mahomet, Amrou-ben-el-Ass, devenu gouverneur de la Syrie qu'il avait contribué à conquérir, n'hésita point, en 638, à entrer en Égypte avec un corps de quatre mille guerriers d'élite, chiffre bientôt grossi par l'éclat des premiers succès de cette avant-garde. Alexandrie, seule, opposa une vigoureuse résistance aux efforts d'Amrou, qui dut acheter cette conquête par la perte de vingt-trois mille de ses plus braves guerriers; il écrivit au khalife Omar : « J'ai pris la plus grande ville de l'Égypte; il est impossible d'énumérer les richesses et les beaux monuments qu'elle renferme. » Omar répondit en refusant d'autoriser le pillage de cette opulente cité, dont les habitants purent, moyennant le tribut annuel, conserver leurs propriétés et professer leur religion.

Amrou, comme général d'armée et plus tard comme gouverneur de l'Égypte, accomplit divers actes qui recommandent sa mémoire [1]; il est notoire qu'il rétablit la navigation du canal de jonction des deux mers, en s'associant ainsi à la gloire de Néchos, de Darius, d'Alexandre, des Ptolémées et des empereurs Trajan et Adrien, tous favorables à cette grande voie de communication. Il se fit tellement aimer des Égyptiens qu'ayant été deux fois rappelé auprès des khalifes, la population redemanda chaque fois son gouverneur. Il est le fondateur du vieux Caire.

L'islamisme jeta de profondes racines dans l'ancienne terre des Pharaons et des Lagides, dès le début du gouvernement réparateur d'Amrou. Le Koran compta un nombre considérable de prosélytes, à côté d'une partie notable de chré-

[1] On a prétendu qu'il fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie. Ce trésor fondé par les Lagides était dispersé longtemps avant la conquête des musulmans, et tout, dans la vie d'Amrou, prouve la fausseté d'une assertion produite, pour la première fois, par le chroniqueur Abulpharage, qui a vécu six cents ans plus tard.

tiens et de juifs pratiquant librement leur culte; mais l'antique Égypte, toujours vivace, sous les flots des invasions et des dominations étrangères, allait empreindre d'un caractère sombre et mystérieux la religion de Mahomet.

Trois ans, de 638 à 641, avaient suffi aux armes et à la politique d'Amrou pour soumettre entièrement l'Égypte, dont la prospérité se ressentit bientôt du développement du vaste empire des khalifes ommiades, avec Damas pour capitale. La ville du Caire, presque exclusivement musulmane, prit un essor rapide et considérable; elle s'éleva à une éblouissante fortune.

Lorsque Bagdad devint la capitale des khalifes abassides, l'Égypte ressaisit une demi-indépendance, en raison de l'éloignement du centre où résidait le commandeur des croyants. En 986, cette indépendance se compléta par la fondation, au Caire, d'un nouveau khalifat, qui eut pour chef Abou-Mohammed-Obéidallah, dont les douze successeurs, désignés par le titre de Fatimites, régnèrent jusqu'en 1171.

Une partie de cette époque correspond aux premières croisades; et tous les chroniqueurs latins, grecs, musulmans, qui ont retracé les détails de ces expéditions, exaltent la grandeur et la prospérité de l'Égypte.

Une nouvelle révolution changea le sort du khalifat fatimite du Caire, où un grand homme, Salah-ed-Din (Saladin), d'origine kurde, établit la dynastie des Ayoubites, du nom de son père Ayoub. Cette période, surtout avec le règne de Saladin, rappelle pour l'Égypte musulmane, de laquelle dépendaient vingt provinces ou royaumes, l'apogée de la puissance et des relations commerciales. De guerriers et de conquérants, les Arabes étaient devenus navigateurs, et si la chaîne des traditions est brisée à Alexandrie et au Caire,

il est facile d'en renouer les anneaux à l'aide des annales de Venise, de Gênes, de Florence, de Pise, d'Amalfi.

Mais la glorieuse dynastie des Ayoubites devait s'éclipser à son tour, et finir par disparaître devant les révoltes et les empiétements de la milice indisciplinée des mamelouks. Ce nom, qui a pour étymologie le mot arabe esclave, se rattache, vers le commencement du treizième siècle, à la formidable invasion des Mongols sous les ordres de leur roi Tschinguis-Khan, qui passa à travers le monde comme un fléau, comme un météore destructeur. Ce successeur d'Attila, qui voulait, ainsi que le chef des Huns, raser toutes les villes, anéantir les cultures et changer la terre entière en immenses steppes, avait enlevé de la Circassie, de la Mingrélie, de la Géorgie, une masse énorme d'adolescents et de jeunes gens, parmi lesquels beaucoup furent vendus comme esclaves au sultan ayoubite Malek-el-Kamel. Arrivés en Égypte vers l'année 1230, ces esclaves furent enrégimentés et portèrent le titre de mamelouks. Jeunes et beaux, d'une force et d'un courage extraordinaires, ils formèrent des escadrons de cavalerie aussi redoutables que les bataillons de janissaires institués par Orkan.

L'Égypte eut bientôt dans les mamelouks ses défenseurs et ses maîtres. Non-seulement la population entière, mais encore les sultans ayoubites durent s'incliner devant cette milice, toujours recrutée d'après les bases qui avaient été suivies pour son organisation.

Deux dynasties sortirent des rangs des mamelouks; elles gouvernèrent l'Égypte sous les titres de Baharites (1254 à 1381), de Bordjites (de 1382 à 1516).

A cette dernière date, le sultan des Osmanlis, Sélim Ier, se disposait à conquérir l'Égypte, ce qu'il accomplit en 1517, dans une rapide et brillante campagne où, en se défendant

pied à pied dans les rues, puis dans les édifices publics et les maisons du Caire, périrent plus de vingt mille mamelouks.

Mais, après lui avoir fait une guerre implacable, le sultan Sélim dut se servir de cette milice afin de conserver la possession de l'Égypte, qui lui garantissait celle de la Syrie, de la Palestine et de l'Arabie. La population indigène, avec les divers éléments qui la composaient, avait perdu tout instinct guerrier. Les fellahs ne s'occupaient que d'agriculture et de professions manuelles. Le commerce et l'industrie étaient exercés par les Arabes, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et quelques familles de Francs. Quant aux Osmanlis, ils se trouvaient en petit nombre, d'après les fonctions dont ils étaient chargés, et à la suite desquelles ils se fixaient en Égypte.

En présence d'un pareil état de choses, Sélim établit une sorte de pondération des pouvoirs, qui maintint pendant plus de deux siècles la domination de la Sublime-Porte sur l'Égypte, devenue, comme le disait un pacha, *une grasse métairie,* tandis que la Syrie était *une charmante maison de campagne.* Mais l'ancien royaume des Pharaons et des Ptolémées, frappé d'une dépopulation et d'une décadence funestes, vit tarir son commerce, s'éteindre son industrie, en ne conservant que sa fécondité agricole, œuvre de la nature et des inondations du Nil. Les mamelouks qui survivaient aux désastres de la guerre et aux massacres de Syrie et du Caire furent représentés par les chefs de leurs sept corps militaires, dans un conseil de régence (diouân, divan) où

siégeait aussi le pacha chargé du gouvernement supérieur, au nom du sultan. Ce pacha notifiait au conseil les ordres du souverain, envoyait à Constantinople le tribut, veillait à la sécurité extérieure du pays et maintenait l'équilibre entre les partis.

Quant aux sept chefs militaires des mamelouks, ils avaient le droit de rejeter les propositions du pacha en motivant leur refus; ils pouvaient même le déposer et ratifier toutes les mesures civiles, administratives, politiques. Enfin, dans les rangs de la milice entière des mamelouks, étaient choisis les vingt-quatre gouverneurs ou beys des provinces; ils contenaient les Arabes, veillaient à la perception des impôts et à la police intérieure, mais sans initiative personnelle ou collective, en restant les instruments des volontés du divan. Un d'eux résidait au Caire avec le titre de Cheik-el-Beled, gouverneur civil de la ville, n'ayant aucun pouvoir militaire.

En même temps, Sélim Ier imposa le payement de trois tributs, qui servaient : 1° à l'entretien de vingt mille fantassins et douze mille cavaliers formant l'armée d'Égypte et y résidant; 2° à fournir des blés aux villes de la Mecque et de Médine; 3° à alimenter le trésor impérial.

Dans le principe des mesures adoptées par Sélim Ier, les sept corps militaires possédaient en communauté des caisses ou trésors qui ne se divisaient ni ne s'épuisaient, d'après l'usage oriental. On ne pouvait y recourir que dans des circonstances extraordinaires : c'était la vie collective étendue à la milice même. Mais les vingt-quatre beys devenant de plus en plus puissants, chacun se fit des partisans nombreux dans sa province, et, en 1746, le kiaïa Ibrahim (colonel vétéran) s'empara de tous les pouvoirs; sur vingt-quatre beys, il y en avait huit qui faisaient partie de sa

maison comme étant ses anciens affranchis. Un autre chef, Rodoan, s'entendit avec Ibrahim pour se soustraire aux ordres du pacha et résister même à la Sublime-Porte.

Sans former de nouvelles dynasties de mamelouks, on peut dire que l'Égypte subit l'autorité successive d'Ibrahim, de Rodoan, puis d'Ali-Bey, en 1766, lequel eut plus tard un collègue militaire dans l'intrépide Mourad, qui devait lutter si énergiquement contre l'expédition française de 1798 à 1799.

On a vu dans le *Précis historique* (règne de Sélim III) que le Directoire qui gouvernait la république française, démentant la politique de l'ancienne monarchie, brisa une alliance trois fois séculaire avec l'empire ottoman. L'inspirateur de l'expédition d'Égypte, le général Napoléon Bonaparte, visait l'Angleterre plutôt que la Turquie : de l'Égypte, station intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, il voulait faire une colonie française, un entrepôt agricole et commercial de premier ordre, la principale étape de la route la plus courte vers l'Inde, où il se proposait de détruire les établissements britanniques, tout en convertissant la Méditerranée en lac français.

Les moyens d'exécution répondirent à la grandeur du but. Le 12 avril 1798, fut signée la nomination de Napoléon Bonaparte comme général commandant en chef de l'armée d'Orient. Trente-six mille soldats, choisis parmi les troupes des campagnes d'Italie, et six mille marins furent mis à la disposition de l'ardent promoteur de cette entreprise. Treize vaisseaux, quinze frégates, quinze cents bâtiments de trans-

port, composaient la flotte commandée par l'amiral Brueys.

L'escadre et les convois échappèrent à la surveillance du plus grand marin de l'Angleterre, Horace Nelson, qui croisait dans la Méditerranée.

Le 1er juillet 1798, après avoir pris Malte en passant, le général en chef, qui montait le vaisseau amiral *l'Orient*, vit se dessiner une rive basse derrière laquelle s'étendait une vaste plaine de sable, dominée par une colonne, tandis qu'à l'horizon lointain se détachait une grande ville, avec une guirlande de minarets; cette plage, c'était l'Égypte; cette colonne porte depuis plus de dix-huit siècles le nom de Pompée; cette ville s'appelle encore Alexandrie.

Le débarquement put s'accomplir sans trop d'obstacles; le brillant combat de Chébreiss, la grande victoire des Pyramides, la conquête d'Alexandrie, du Caire, de Rosette, la soumission de l'Égypte presque entière, l'administration rapidement organisée, la cavalerie montée avec les chevaux du pays, les dromadaires utilisés pour de nouveaux escadrons, les impôts et les tributs rentrant avec régularité, l'agriculture encouragée, tous les services de l'armée et de la flotte assurés, des journaux publiés en français, en arabe, en turc, en syriaque, les procédés de l'industrie européenne introduits et propagés, les travaux de l'*Institut de savants* qui, au nombre d'une centaine de sommités, représentaient toutes les branches des connaissances humaines, des hôpitaux et des ambulances fondés, monuments, souvenirs, inscriptions, vestiges de l'ancien canal de jonction des deux mers, dont le niveau respectif était étudié et sondé, évocation complète d'un passé de quarante siècles, livrant presque tous leurs secrets à l'investigation moderne : voilà les titres ineffaçables qui recommandent à jamais cette expédition.

Sans doute la Turquie avait le droit de protester au nom des anciens traités et par les armes ; mais le passage et le séjour des Français en Égypte y semaient le germe d'une moisson que les années ont mûrie.

Les causes qui firent échouer l'entreprise sont diverses : la destruction de l'escadre française dans la rade d'Aboukir ; l'invincible résistance de Saint-Jean-d'Acre, dont il fallut lever le siége ; l'invasion de la peste à Jaffa ; les désastres éprouvés en Europe par le Directoire, auquel Bonaparte, quittant l'Égypte, vint arracher le pouvoir et s'emparer de la France par le coup d'État du 18 brumaire ; le meurtre de Kléber, du digne successeur que s'était choisi Bonaparte et qui tomba au Caire le 14 juin 1800 ; l'incapacité du général Menou que son ancienneté de grade fit charger d'un commandement trop lourd pour ses forces.

La reddition du Caire par l'intrépide général Belliard, la capitulation de Menou à Alexandrie, la convention d'El-Arisch, tous ces épisodes de 1801 ne détruisent point un fait matériel et moral acquis à l'expédition française ; c'est que, pendant trois années consécutives, malgré les communications maritimes interceptées, sans moyens de secours et à l'aide des seules ressources d'un pays étranger, où les attaquaient sans cesse les Turcs et les Anglais, rivalisant d'énergie, trente mille Français ont pu vivre dans l'abondance sans ruiner l'Égypte ; au contraire, en lui assurant un bien-être relatif, et en lui préparant pour l'avenir la plus étonnante prospérité.

Jamais ne fut mieux démontrée la vitalité puissante de cette terre exceptionnelle et de cette population élastique, dont Méhémet-Ali, un simple aga turc, devenu pacha, vice-roi et fondateur d'une dynastie de grands vassaux, tribu-

taires du sultan, devait achever de prouver les inépuisables ressources.

Après le départ de l'armée française, la Sublime-Porte se trouva en face de grandes difficultés. Elle avait à surveiller ses alliés les Anglais, qui ne s'éloignèrent que deux ans plus tard et avec espoir de retour : d'un autre côté, les beys des mamelouks reprirent leurs anciens gouvernements provinciaux; les Arabes restèrent hostiles, les fellahs à peu près indifférents. Il y eut alors à traverser une période de transition où les abus du passé renaissaient sans que l'avenir ouvrît de meilleures perspectives.

Un homme pourtant comptait sur cet avenir, dont sa volonté énergique et son ambition habilement dissimulée lui révélaient les vastes horizons. C'était Méhémet-Ali, fils d'un aga osmanli ; il était né à la Cavale en 1769, et fut recueilli d'abord par son oncle Toussoun, puis par le gouverneur. Dans la maison de ce dernier, se rendait fréquemment un négociant marseillais, nommé Lion, qui résidait dans la ville et qui exerça sur Méhémet-Ali, enfant et adolescent, une grande influence.

A quinze ans, l'orphelin fit pressentir ce qu'il serait : un village voisin s'était révolté, Méhémet-Ali demanda à aller soumettre les insurgés ; le gouverneur lui confia le commandement de six soldats avec lesquels il rétablit l'ordre. En récompense de cet acte d'énergie, le gouverneur le maria avec une de ses nièces, dont la fortune permit à Méhémet-Ali d'entreprendre un commerce assez important. Mais l'invasion de l'Égypte par les Français et la *guerre sainte* pro-

clamée au nom du sultan Sélim arrachèrent le jeune négociant à ses paisibles travaux pour l'entraîner vers le pays où l'attendaient la puissance et la gloire.

Il partit de la Cavale avec un corps de troupes que commandait son parent, le fils du gouverneur; mais cet officier renonça à rester en Égypte, et Méhémet-Ali le remplaça comme chef de trois cents Arnautes ou Rouméliotes.

Lorsque les mamelouks et leurs beys ressaisirent leur influence, à la suite du départ des Français et des Anglais, Méhémet-Ali sut dérober à des chefs ombrageux l'ambition qui fomentait dans son cœur; il attendit le moment favorable. Au mois de mars 1804, à la tête de ses Arnautes, qu'il dirigeait à son gré, il s'empara du Caire où l'on comptait alors trois cent mille habitants, et fit proclamer pacha un Turc soumis à ses volontés, qui se nommait Kourchyd.

Un firman impérial confirma cette nomination, que Méhémet-Ali devait bientôt annuler : car, en 1805, la Sublime-Porte le reconnut en qualité de gouverneur de l'Égypte, en régularisant la haute position qu'il s'était fait décerner par le suffrage des cheiks.

La politique anglaise soupçonnait ou devinait les projets du nouveau pacha; elle l'accusa à Constantinople auprès du Divan, et il fut désigné pour un nouveau poste, le pachalik de Salonique. Trop habile pour répondre par un refus péremptoire, Méhémet opposa la force d'inertie, feignit même d'obéir et fit ses préparatifs de départ ; mais les chefs de l'armée l'empêchèrent de s'éloigner, et, afin de déjouer les trames des agents britanniques, il envoya à Constantinople son fils Ibrahim comme otage, en s'engageant à payer au trésor impérial un tribut de dix millions de francs.

Les mamelouks, les cheiks, les fellahs, presque tous les habitants se plaignirent du pacha qui augmentait les im-

pôts afin de tenir les promesses qu'il avait faites au divan impérial; mais il sut dompter ou briser toutes les résistances; il fit mieux, il repoussa victorieusement une attaque navale et militaire des Anglais, qui se flattaient de venger en Égypte leur récent échec subi à Constantinople. Méhémet profita de cet important service rendu à l'empire pour consolider son autorité.

La Porte lui intima l'ordre de faire la guerre aux Wahabites, se composant d'Arabes qui professaient un schisme ayant pour but de réformer l'islamisme, ramené à sa simplicité primitive; mais, outre leurs prétentions religieuses, ils attaquaient et dépouillaient les caravanes de pèlerins allant à la Mecque et à Médine. Commandeur des croyants, gardien des villes saintes, le sultan ne pouvait tolérer de semblables attentats, et il avait cherché à réduire ces dangereux schismatiques. Méhémet-Ali s'empressa de promettre tout son concours pour cette œuvre de piété et de politique, qu'il voulait confier à son second fils, Toussoun. Mais avant d'envoyer en Arabie les troupes sur lesquelles il pouvait compter, il résolut d'exterminer les mamelouks, dont les ressentiments bien connus justifiaient la mesure terrible qu'il allait prendre.

Les principaux beys, au nombre d'environ cinquante, et tous les mamelouks cavaliers et fantassins, avaient eux aussi décidé d'en finir avec un pacha qui exerçait en réalité le pouvoir. Affectant les apparences les plus pacifiques et sous des prétextes spécieux, ils étaient venus camper aux portes du Caire.

Le pacha, qui luttait avec ses ennemis de ruse et de dissimulation, se présenta seul dans leur camp pour les inviter à une fête splendide qu'il allait célébrer dans son palais, dépendance de la citadelle. Cette fête devait avoir

lieu en l'honneur du commandement confié à Toussoun. Tous les mamelouks, au nombre d'environ seize cents, beys, officiers, soldats, s'engagèrent sans défiance dans les ruelles étroites et les cours intérieures de la citadelle du Caire.

Méhémet-Ali attendait l'exécution de ses ordres dans une salle du palais, et des chevaux sellés étaient préparés pour seconder sa fuite en cas d'échec. A un signal donné, des coups de feu retentirent et le massacre commença; un seul mamelouk put se sauver en faisant sauter du haut des remparts son cheval dans la rue; l'animal fut brisé et broyé; l'homme parvint à s'évader (mars 1811).

Désormais le pacha était maître de l'Égypte. Cependant les Wahabites résistèrent aux attaques de Toussoun; Méhémet-Ali ne réussit pas mieux que son fils. Le succès enhardit les sectaires arabes; le divan s'alarma, et de Constantinople arrivèrent des ordres impérieux. Méhémet confia alors la direction de cette guerre à son fils Ibrahim qui, dans de longues et périlleuses campagnes, écrasa les Wahabites, obtint du sultan Mahmoud le titre de pacha des villes saintes, et jeta les bases de sa renommée militaire.

Ibrahim avait quitté le Caire en 1816; il y revint victorieux en 1819; à cette époque l'Europe commençait à s'occuper de Méhémet-Ali; elle apprenait à estimer le vice-roi d'Égypte, comme on le désignait, lequel, depuis la conclusion de la paix, résultat des grands événements de 1814-1815, demandait à la civilisation occidentale les moyens de combattre, d'administrer, de gouverner.

A l'âge de plus de quarante ans, Méhémet-Ali apprit à lire et à écrire; il eut cette force de résolution assez rare chez un soldat de fortune, enfant de ses œuvres. En même temps il s'occupait sans relâche du soin de développer l'a-

griculture, de créer l'industrie, d'activer en les multipliant les relations et les transactions commerciales. Il s'adressait surtout à la France pour lui emprunter des officiers, des ingénieurs, des constructeurs de navires, des médecins, des agronomes, des professeurs, des chimistes, des manufacturiers. Il y faisait acheter des canons, des fusils, de la poudre, en attendant d'établir des arsenaux, des chantiers, des fabriques pourvoyant aux besoins de son armée. Il créait sur une grande échelle la culture du coton végétal, indigène en Égypte, où elle remonte à des milliers d'années, mais qui a reçu de Méhémet-Ali la plus féconde impulsion. Grâce aux innombrables plantations faites par ordre du vice-roi, le climat de plusieurs provinces subissait une transformation véritable. Sans négliger la production fondamentale en blés, tout en secondant par de judicieux travaux d'art les inondations périodiques du Nil, de nouvelles cultures d'une haute importance étaient introduites et se naturalisaient sur un sol infatigable qui ne demande qu'à produire.

Marseille était devenue le principal comptoir, la première factorerie de l'Égypte, vaste domaine de seize cent soixante-trois lieues carrées que les fellahs cultivaient au profit du pacha. En réalité, le cultivateur n'était qu'un fermier ou un métayer; les agents du vice-roi fixaient à leur gré le prix de chaque production venant s'engloutir dans d'immenses entrepôts d'où partaient des masses de cargaisons vendues sur les marchés de Marseille, de Trieste, de Livourne, de Londres, par les représentants de Méhémet-Ali.

A mesure que le vice-roi se trouvait en contact plus fréquent avec la civilisation européenne, il en comprenait mieux les ressources et la force; il s'attachait à en profiter, sans changer de religion, sans froisser les susceptibilités orientales. D'ailleurs, il avait d'abord à discipliner des

Arabes, matière riche, quoique peu malléable. Mais son fils Ibrahim se recommandait comme le vainqueur des Wahabites.

Il restait ensuite énormément à faire pour compléter l'œuvre si bien commencée : les mamelouks n'étaient pas l'unique plaie militaire d'un pays, dont la population en masse avait perdu tout instinct belliqueux, toute résolution virile. Le pacha se trouvait en face d'une milice turbulente, composée d'Arnautes ou Albanais, dont il avait lui-même commandé un corps, et que son énergie seule avait pu soumettre aux exigences de la discipline. La conquête du Kordofan, du Sennaar, de la Nubie, servit à éclaircir les rangs des Albanais, qui périrent presque tous dans ces expéditions.

Quelques détails géographiques achèveront d'expliquer l'importance des résultats poursuivis par Méhémet-Ali.

Le Kordofan, situé à l'ouest du Sennaar et de l'Abyssinie, au sud de la Nubie, à l'est du Darfour, est traversé par le *fleuve Blanc* (Bahr-el-Ariad), premier rameau du Nil. Le sol est peu fertile et cultivé seulement dans quelques oasis et le long du cours du fleuve. Les habitants, au teint bronzé ou noir, professent l'islamisme et déploient beaucoup d'intelligence commerciale ; c'est une pépinière d'excellents soldats. Les villes principales sont Lobéid et Koldagi.

Le Sennaar est borné au sud-ouest par l'Abyssinie, à l'ouest par le Kordofan ; il est arrosé par le Bahr-el-Ariad qui, après sa jonction avec le Bahr-el-Azrek (fleuve Bleu), y forme le Nil, dont les inondations contribuent à fertiliser le sol. Ce royaume avec sa capitale du même nom (Sennaar) a toujours été le centre d'un commerce animé en ivoire, encens, gommes, plantes médicinales, baume, etc. ; c'est un grand marché d'esclaves. L'étendue entière du pays est de

cent trente mille kilomètres carrés; sa population est de cinq à six millions d'habitants qui professent l'islamisme, et parlent la langue arabe avec beaucoup de pureté.

La Nubie forme la partie septentrionale de l'ancienne Éthiopie, jadis empire de Méroé, berceau de la théocratie et de la civilisation égyptiennes. Cette vaste contrée, qu'arrose le Nil, a une longueur de quinze cent quarante kilomètres du sud au nord, sur cinq cent soixante-seize en largeur. Elle est située entre l'Égypte et l'Abyssinie. A l'Orient s'étendent des régions entrecoupées de rares oasis ; dans la partie occidentale se trouvent plusieurs districts remarquables. Les habitants, aux traits purs et bien dessinés, dont les formes réunissent l'élégance et la vigueur, constituent une belle race; ils ont le teint noir et bronzé. — Deux bataillons de Nubiens, devenus les auxiliaires de l'armée française dans l'expédition du Mexique, ont rendu d'importants services par leur courage et leur discipline. Ils ont admirablement résisté à un long séjour à la Vera-Cruz et dans les terres chaudes, où ils ont bravé la fièvre jaune et ses atteintes.

Par ces détails on voit quelles ressources en hommes s'assurait Méhémet-Ali, à dater de l'expédition victorieuse d'Ismaïl-Pacha, qui remonte à 1822; mais il s'agissait, en outre, d'organiser l'armée d'après la tactique européenne, de bouleverser les vieux préjugés, dans un pays et parmi des populations presque immobiles.

Ici éclate la force de volonté du pacha, qui pourtant dut s'entourer d'un profond mystère au début de l'innovation dont il prit l'initiative : sur la lisière des déserts de la Nubie, à l'extrémité de l'Égypte, fut formé un camp et établi un champ de manœuvres. Là, loin de tout regard indiscret, mille esclaves jeunes, forts, choisis avec soin, devaient être

exercés et formés par un officier français, établi en Égypte depuis la seconde Restauration. Cet officier, nommé Gustave Sèves, né à Lyon en 1787, allait devenir célèbre sous le nom de Soliman, avec les titres successifs d'aga, de bey, de pacha et le grade de major-général de l'armée égyptienne.

Les mille soldats, dont l'éducation militaire lui était confiée, étaient réservés à former à leur tour autant d'officiers et de sous-officiers instructeurs. Le fils du vice-roi, Ibrahim-Pacha, malgré son rang, quoique vainqueur des Wahabites et gouverneur des villes saintes, voulut figurer en tête des élèves de Sèves-Soliman. Les résultats ne pouvaient être douteux avec l'émulation que provoquait un semblable exemple. Seulement, le cercle des recrues à instruire se trouvait restreint; il fallut y introduire des fellahs. Quinze mille hommes furent ainsi disciplinés, formés à la tactique européenne et commandés par des officiers et sous-officiers arabes.

La même énergie créa, en peu de temps, une marine de guerre et une flotte égyptienne.

Sans se détourner de son œuvre militaire et navale, Méhémet-Ali tirait, de l'Europe et des Iles Ioniennes, plusieurs milliers de cultivateurs pour propager en Égypte les meilleurs procédés d'économie rurale. Vingt millions d'arbres de différentes essences étaient plantés dans la vallée du Nil. Des canaux creusés sur divers points du pays correspondaient ou remédiaient au débordement du fleuve nourricier. Des fabriques et des manufactures mettaient en œuvre le coton, la soie, le chanvre, le lin, etc. Au-dessus, et comme couronnement intellectuel de ces améliorations matérielles, s'élevaient des écoles, des institutions scientifiques, des cours de médecine, de chirurgie, d'accouchements, d'enseignement vétérinaire, de musique, etc.

L'insurrection des Grecs contre la Turquie, en appelant les regards des peuples occidentaux sur la Méditerranée et sur le théâtre de cette sanglante lutte, révéla les réformes et les innovations accomplies en Égypte par Méhémet-Ali. Vassal fidèle, il s'empressa de répondre à l'appel du sultan Mahmoud, lui demandant le concours de son armée et de sa flotte pour réduire la révolution grecque qui, depuis quatre ans, résistait aux forces de l'empire. Ibrahim-Pacha, secondé par son major-général Soliman (Sèves), amena en Morée douze mille hommes de troupes disciplinées à l'européenne et huit cents cavaliers, tandis que soixante navires égyptiens menaçaient ou bloquaient le littoral.

La Grèce presque entière fut soumise, et sans l'intervention d'une armée française que Charles X envoya en Morée sous les ordres du général Maison, la domination du Sultan se trouvait rétablie en Morée comme dans les îles.

La bataille de Navarin, où les escadres anglaise, française et russe avaient triomphé de l'escadre turco-égyptienne (octobre 1827), l'expédition commandée par le général Maison (1828-1829), mais surtout le concours des trois grandes puissances protectrices de la Grèce, réduisirent la Sublime-Porte à reconnaître l'indépendance du nouvel État. Néanmoins, l'Égypte avait hautement démontré ce qu'elle pouvait apporter de dévouement et d'appui à la suzeraineté du sultan.

Toutefois, la défaite de Navarin avait porté un coup funeste à la marine naissante de Méhémet-Ali, qui redoubla d'activité dans l'exploitation agricole de l'Égypte, dont il devint l'unique possesseur, par l'expropriation générale des anciens détenteurs du sol, indemnisés au moyen de pensions viagères, ou maintenus comme fermiers.

Les mœurs de l'Europe et ses lois sur la propriété con-

damnent évidemment une semblable mesure qui ne répugne nullement aux habitudes orientales, et dont l'Égypte a offert de nombreux exemples dès l'antiquité la plus reculée. Ainsi, du temps des rois pasteurs, le fils de Jacob, Joseph, devenu premier ministre d'Apophis, acquit à ce souverain tout le bétail et tout le sol de l'Égypte dans un laps de deux ans. — La Genèse, chap. XLVII, verset 19 et suivants, ne laisse aucun doute à cet égard; on y lit notamment :

« Quant à nous et nos terres (ce sont les Égyptiens qui « parlent à Joseph), achète-nous ainsi que nos terres pour « du pain; que nous soyons nous et nos terres la propriété « de Pharaon; donne-nous de quoi semer afin que nous « vivions et que nous ne mourions pas, et que la terre ne « soit pas déserte.

« Joseph acquit pour Pharaon toutes les terres de Mis- « raïm; car les Égyptiens vendirent chacun son champ, parce « que la famine pesait beaucoup sur eux; ainsi la terre fut à « Pharaon. »

A quarante siècles de distance, le même fait s'est donc reproduit; et le vice-roi se trouva à même de suffire à toutes les créations gigantesques qui devaient renouveler, en quelque sorte, l'aspect de l'Égypte. Il eut une armée de cent trente mille hommes, chiffre qu'il pouvait doubler par les équipages de sa flotte, la mobilisation des milices locales et l'adjonction des élèves des différentes écoles, enfin par un appel aux Bédouins irréguliers. Quant aux forces navales, elles se composèrent de onze vaisseaux de haut bord, six frégates, cinq corvettes, quatre goëlettes, cinq bricks, montés par seize mille matelots bien disciplinés.

Avec de semblables forces, un vassal risquait de devenir dangereux pour son suzerain. Le profond respect de Méhémet-Ali à l'égard de la dynastie d'Othman le garantissait

personnellement d'ingratitude et d'oubli envers le sultan Mahmoud; malheureusement, il existait entre lui et le grand vizir Kosrew-Pacha, une haine ardente qu'envenimaient les ennemis secrets ou avoués de la Sublime-Porte.

A Constantinople et au Caire, se poursuivaient des intrigues auxquelles la politique occidentale ne sut pas s'opposer à propos, quoiqu'elle proclamât le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman, comme une condition indispensable à l'équilibre de l'Europe. Méhémet-Ali réclama le pachalik de Syrie qu'il jugeait nécessaire au développement de sa flotte, à cause des bois de construction et des mines de charbon de terre qui s'y trouvent.

La Sublime-Porte hésitait avec raison devant une semblable exigence; le vice-roi chargea Ibrahim-Pacha et son armée de réaliser les espérances qu'il avait conçues.

En appréciant justement cet acte, depuis lors réparé, on doit regretter pour la gloire de Méhémet-Ali et pour la prospérité de la Turquie, que les véritables intérêts de l'islamisme n'aient pas prévalu dans des circonstances aussi graves. L'Orient a besoin de s'unir au lieu de se diviser, et ce n'est point en s'entre-déchirant que les musulmans ressaisiront leur prospérité intérieure, leur influence au dehors. Il suffit donc du simple exposé d'hostilités imprudentes, intempestives, dont voici le prétexte et l'origine.

Le pacha de Saint-Jean-d'Acre devait à Méhémet-Ali quelques millions de piastres dont le remboursement fut réclamé, ainsi que l'extradition de plusieurs centaines de fellahs qui avaient quitté l'Égypte pour s'établir en Syrie. A l'appui de ces réclamations, quarante mille hommes, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha, formèrent le siége de Saint-Jean d'Acre; la place fut emportée d'assaut. Le divan lança contre Méhémet-Ali et Ibrahim-Pacha un firman d'excommu-

nication ; ils y répondirent par les victoires de Homs, de Beylan, de Konieh. — La Russie s'émut, la diplomatie intervint, la France fit rentrer le glaive dans le fourreau, et le traité de Kiutahié donna la Syrie à Méhémet-Ali parvenu au comble de ses vœux. N'allait-il pas trouver des bois de construction pour sa flotte, de la houille pour ses établissements industriels et une pépinière de soldats et de matelots ?

Le sultan Mahmoud, dans l'indignation que lui inspirait ce traité, voulut le déchirer par les armes ; Ibrahim-Pacha remporta une nouvelle victoire à Nezib, puis la flotte turque se réunit à la flotte égyptienne. Presqu'en même temps eut lieu la mort de Mahmoud (1839), auquel succéda son fils aîné, le sultan Abdul-Medjid. La France, par sa médiation, arrêta de nouveau la marche d'Ibrahim-Pacha.

A la suite de ces graves complications éclata, comme un coup de foudre dans un ciel chargé de tempêtes, le traité du 15 juillet 1840, signé à Londres par les plénipotentiaires de l'Autriche, de la Grande-Bretagne, de la Prusse et de la Russie. Ce traité était dirigé contre le vice-roi d'Égypte, mais avant tout contre la France, en exclusion de laquelle il avait été arrêté. Cette coalition de quatre puissances de premier ordre n'intimida pas la vieillesse de Méhémet-Ali ; il resta debout en face de l'orage ; mais ses troupes furent vaincues. La Syrie fut rendue à l'autorité du sultan.

Pendant quelques jours, le vice-roi put croire à une sanglante revanche qu'allaient prendre sur l'escadre anglaise les forces navales de la France, qui étaient bien supérieures dans les eaux mêmes d'Alexandrie. Le roi Louis-Philippe ne voulut pas faire la guerre. Méhémet-Ali se résigna ; ses cheveux blancs s'inclinèrent à Constantinople devant la majesté du jeune successeur de Mahmoud,

et il se réconcilia sincèrement avec Kosrew-Pacha. Ces deux hommes abjuraient enfin des haines qui avaient été si funestes à l'empire.

En 1848 mourut Ibrahim-Pacha. Méhémet-Ali ne lui survécut pas longtemps, et à son dernier jour (2 août 1849) il put se consoler par l'hérédité que le firman impérial de 1841 avait accordée à sa race, formant une dynastie de grands vassaux de la Turquie.

D'après le droit de *séniorité* (droit de l'âge), introduit en Égypte par ce firman, ce fut l'aîné des membres de la famille de Méhémet-Ali qui lui succéda comme vice-roi. Ce titre et les pouvoirs qui s'y rattachent échurent à son petit-fils, Abbas-Pacha, né dans le Hedjaz, à Djeddah, pendant que son père Toussoun faisait la guerre aux Wahabites. Toussoun, l'enfant bien-aimé de Méhémet-Ali, était mort bien jeune, et son fils Abbas-Pacha, qui se trouvait en 1848 à la Mecque comme pèlerin, lorsqu'il y apprit la mort de son oncle Ibrahim-Pacha, s'était rendu à Constantinople, afin d'y obtenir le firman impérial, lui assurant la succession de son aïeul.

Ainsi préparé, l'avénement d'Abbas-Pacha ne rencontra aucun obstacle; ce prince avait d'ailleurs hautement manifesté sa profonde vénération pour l'islamisme, qu'attestaient plusieurs pèlerinages à la Mecque; mais il se prononçait contre la civilisation européenne, et se disposait à modifier le système de Méhémet-Ali. Du 22 août 1849 au 14 juillet 1854, Abbas-Pacha introduisit, en effet, des changements notables. Il réduisit l'armée et la flotte, supprima des milliers d'employés, diminua les impôts, abolit en partie le monopole et combla de présents les mosquées, les derviches, les caravanes de pèlerins et les institutions charitables.

Dès que la Russie déclara la guerre à la Turquie, en 1853, Abbas-Pacha se montra rempli de zèle et de fidélité envers le sultan Abdul-Medjid. Au début des hostilités, les troupes égyptiennes se signalèrent par leur courage et leur discipline. Leur nombre s'éleva bientôt à vingt-cinq mille hommes engagés dans cette lutte, pour laquelle le vice-roi mit son trésor et sa flotte à la disposition de la Sublime-Porte.

La mort d'Abbas-Pacha (14 juillet 1854), loin de diminuer le loyal concours de l'Égypte, ne fit que le rendre plus actif, plus efficace avec l'avénement de Mohammed-Saïd-Pacha.

Quatrième fils de Méhémet-Ali, dont il devait continuer l'œuvre de civilisation et de progrès, Mohammed-Saïd-Pacha était né en 1813. Ses remarquables facultés se trouvaient développées par l'étude et la réflexion ; il avait exercé d'une manière distinguée les fonctions d'amiral de la flotte égyptienne. Tandis que la population, l'armée et le corps consulaire saluaient son avénement comme le gage des meilleurs résultats, le journal officiel de la Sublime-Porte s'exprimait, en ces termes, à Constantinople :

« Saïd-Pacha est jeune, instruit, ami des lumières, dési-
« reux de tous les progrès raisonnables, attaché à ses de-
« voirs envers l'empire et plein de respect, de dévouement
« pour son souverain. Par la grande connaissance qu'il a
« de la langue française, il s'est mis au courant de la civili-
« sation européenne. Aimé de tout le monde, les sympa-
« thies qui l'entourent s'accroîtront de tout le bien qu'il
« accomplira dans l'administration de l'Égypte au moyen de
« l'exercice judicieux de ses bonnes et nombreuses qualités. »

Les faits justifièrent ce langage : le 12 août 1854, Saïd-Pacha s'embarqua pour se rendre à Constantinople, où il porta le tribut que les feudataires doivent au sultan ; et pen-

dant toute la durée de la guerre de Crimée, l'armée et la flotte égyptiennes rivalisèrent d'ardeur avec l'armée et la flotte ottomanes pour combattre la Russie.

On n'a point oublié qu'en 1855, tandis que quinze cent mille soldats et marins luttaient, les uns pour attaquer, les autres pour défendre la Turquie, la France appela tous les peuples à concourir à l'éclat de l'Exposition universelle des produits de l'industrie, de l'agriculture et des arts, ouverte dans Paris, comme pour consoler l'humanité des désastres de la guerre.

Le jury international, chargé d'apprécier les titres des exposants, constata que l'Égypte fournissait, année moyenne, cent cinquante mille balles de coton, ce qui la plaçait immédiatement après les États-Unis et l'Inde, comme un des centres de production de cette matière textile. Lors du déchirement de la grande république américaine, si fatal à l'industrie cotonnière en Europe, l'Égypte redoubla d'énergie pour accroître sa production améliorée de jour en jour sous le rapport de la qualité; et telle fut son ardeur à l'accomplissement de cette tâche qu'en 1864, l'Europe dut envoyer à l'Égypte — la première fois depuis son existence séculaire — des blés pour sa consommation, la production cotonnière ayant absorbé trop de terrain.

Certes, pour Méhémet-Ali, devinant, il y a un demi-siècle, l'immense avenir réservé à cette branche-mère d'industrie, et prenant une initiative si largement développée par ses dignes successeurs, il y a là un titre que l'Europe ne saurait méconnaître et un hommage spécial à rendre à la mémoire de Saïd-Pacha.

Et cependant, quelle que soit l'importance de ce résultat, il s'efface presque devant deux œuvres gigantesques, deux monuments spéciaux, dont l'Égypte contemporaine

voulait marquer son réveil à la civilisation : le barrage du Nil et le canal de jonction directe des deux mers à travers l'isthme de Suez.

Le premier de ces ouvrages, malheureusement, n'a pu être mené à terme. Cette construction formidable, dont Méhémet-Ali posa la première pierre en 1847, devait être le plus grand ouvrage hydraulique du monde ; elle est établie à la tête même du Delta, à vingt kilomètres au-dessous de Boulak, à la pointe intérieure que forment, à leur bifurcation, les branches de Damiette et de Rosette. Son but était de maintenir les eaux, pendant les huit mois d'étiage, au niveau du sol, de manière à pouvoir arroser la basse Égypte comme pendant l'inondation. Le revenu agricole de ce pays aurait été doublé à la suite de ce travail. Des difficultés pratiques sont venues mettre obstacle à l'achèvement de ce projet gigantesque ; les travaux ont été poussés jusque bien près de leur achèvement sur la branche de Damiette seulement ; on a dû s'arrêter devant la certitude que le barrage serait insuffisant pour résister à la pression du fleuve et ne rendrait point, d'ailleurs, tous les services qu'on s'en était promis.

L'autre entreprise est destinée à un meilleur avenir. C'est le comte Ferdinand de Lesseps, qui a pris l'initiative du percement de l'isthme de Suez, par une voie maritime livrant passage aux plus grands navires à voiles et à vapeur. Il en soumit la première pensée au vice-roi, dans un voyage fait avec ce prince d'Alexandrie au Caire, à travers le désert libyque, au mois d'octobre 1854. La haute intelligence de Saïd-Pacha saisit d'autant mieux la valeur réelle de ce projet, que ses connaissances scientifiques et spéciales comme amiral, lui permirent d'en embrasser tous les détails ; il donna non-seulement son adhésion, mais une large partici-

pation financière à l'entreprise; un firman impérial en autorisa la réalisation; cette œuvre se poursuit depuis plusieurs années avec activité et persistance; avant la fin de 1868, tout permet de le croire, la route maritime des Indes sera raccourcie de plus de moitié.

La mort prématurée de Saïd-Pacha (18 janvier 1863) n'a point arrêté le mouvement merveilleux de travail, d'activité, de progrès, dont l'Égypte offre l'exemple, à l'Orient, comme premier État tributaire de la Turquie, à l'Occident, comme foyer d'une civilisation nouvelle. Ce mouvement, au contraire, a reçu du vice-roi actuel Ismaïl-Pacha, la plus sage impulsion, la meilleure direction.

Fils d'Ibrahim, qui se distingua surtout par la guerre, mais arrivé au pouvoir dans une époque de conquêtes pacifiques et matérielles; pénétré d'ailleurs de ses devoirs de grand feudataire envers la souveraineté protectrice du sultan, Ismaïl-Pacha a obtenu de Sa Majesté Abdul-Aziz, un firman impérial qui règle d'une manière définitive l'ordre direct d'hérédité; un autre firman, plus récent, lui a octroyé le titre de *Souverain de l'Égypte*. Il est devenu réellement chef de dynastie, sous les auspices et avec la sanction de l'auguste commandeur des croyants. L'appui, les sympathies de Constantinople sont assurés désormais à l'heureuse Égypte, présentant la garantie du splendide avenir réservé à toutes les provinces de l'Empire ottoman, du jour où elles demanderont à la civilisation contemporaine des éléments de régénération et de salut.

La situation actuelle de l'Égypte, en effet, est des plus

prospères, et ses brillantes destinées ne peuvent que se développer sans cesse; toute son organisation matérielle en fournit d'irrécusables preuves.

Dans toutes les directions de ce pays privilégié, s'étend un vaste réseau de chemins de fer, dont la ligne principale relie Alexandrie à Suez, en touchant au Caire. Cette ligne, inaugurée en 1859, réduit la distance entre la Méditerranée et la Mer Rouge, à douze heures de parcours par train express; des lignes télégraphiques mettent en communications suivies tous les centres de population et de production.

A peine le chemin de fer d'Alexandrie à Suez était-il mis en exploitation, que l'activité commerciale, tant de l'Europe que des Indes, se dirigea sur l'Égypte, avec une sûreté de vues qui ne tarda pas à amener des prodiges; de nombreux services de navigation à vapeur furent organisés, du côté de l'Europe, avec Alexandrie pour but, du côté de Suez, avec des ramifications vers les principaux ports des Indes et de l'extrême Orient.

Comme conséquence de ce double et remarquable progrès, l'Égypte est devenue le passage obligé, entre l'Europe et les Indes, des correspondances, des voyageurs et de tous les articles de commerce qui, sous un petit volume, représentent une grande valeur. Or, les relations créent et attirent les relations. Le commerce propre de l'Égypte, grâce aux voies rapides de communication qui font converger vers ce pays tant d'animation et tant de vie, profite de ces rapports réguliers, devenant de jour en jour plus nombreux.

Que le canal maritime, qui confondra les eaux de la Méditerranée et celles de la Mer Rouge s'achève, et tous les peuples trafiquants, déjà initiés aux avantages de la route commerciale à travers l'Égypte par le service de la poste et

des articles de messagerie, choisiront également sans retard cette voie pour les transports ordinaires. Une nouvelle et énergique impulsion, à toutes les branchs de la fortune publique, en sera la conséquence.

Il y a dix ans, Suez était une localité insignifiante sous le rapport du commerce international, une localité presque ignorée, et Port-Saïd n'existait point. La renommée de la première de ces villes est devenue universelle, et son importance va sans cesse croissant. Port-Saïd sort du sol comme par magie, et deviendra au bout de peu d'années une cité de premier ordre.

Les progrès étonnants de l'Egypte, résultat des efforts si bien combinés de ses gouvernants, se traduisent par quelques chiffres qui éblouissent l'imagination et confondent l'esprit.

Au commencement du règne de Méhémet-Ali (1811) la ville d'Alexandrie ne comptait plus que huit mille habitants. Sa population atteint aujourd'hui près de cent cinquante mille âmes. Le Caire aussi se transforme dans quelques-unes de ses parties; cette ville renferme plus de trois cent mille habitants.

En 1855, le nombre des navires entrés dans le port d'Alexandrie était de deux mille trois cent douze, celui des navires sortis de deux mille cent vingt-sept, ensemble quatre mille quatre cent trente-neuf; la somme totale du commerce d'importation montait à cinquante-trois millions de francs; celui d'exportation à cent quinze millions; total cent soixante-huit millions de francs.

En 1865, les arrivages se sont élevés à quatre mille deux cent quatre-vingt-seize navires, les départs à trois mille neuf cent seize, ensemble huit mille deux cent douze navires; les importations ont été de cent trente millions de francs,

les exportations de trois cent trente millions, total quatre cent soixante millions.

C'est-à-dire que le mouvement de la navigation, dans une période de dix ans, a presque doublé, et que le chiffre des transactions, pendant le même espace, a progressé de cent soixante-quatorze pour cent!

Par suite de l'énorme développement donné, en 1864, à la production du coton, le gouvernement s'est vu forcé de prendre des mesures pour assurer la culture d'une plus grande étendue de terres, en céréales. Faute de suivre sous ce rapport les proportions indiquées par l'administration, le cultivateur était frappé d'une amende de six bourses (750 fr.); la prospérité agricole s'est accrue dans une mesure telle que la majeure partie des fellahs ont préféré payer l'amende, cette pénalité étant amplement compensée par les avantages extraordinaires que leur offre la culture du coton.

Aussi, un bien-être dont on ne saurait se faire une idée en Europe, règne dans les campagnes, et montre partout une prospérité que ces contrées n'ont connue dans aucun autre temps.

L'industrie aussi prend un essor exceptionnel : le nombre des établissements qui se fondent en Égypte tend chaque année à s'accroître; on y compte plusieurs fabriques de sucre en pleine activité, des moulins à vapeur pour moudre les grains, des scieries mécaniques, des huileries à vapeur, des fonderies de fer et de bronze, une usine à gaz pour éclairer Alexandrie, de nombreux ateliers pour le tissage du coton; plus de deux cents usines à dégrener le coton, chaque usine contenant de vingt à cinquante métiers qui fonctionnent par une force motrice de quatre à quinze chevaux; quelques usines de même nature, mais plus impor-

tantes, ont été élevées récemment par des industriels anglais. Une mine de soufre est exploitée avec succès par le gouvernement; ses produits s'exportent principalement aux Indes.

Tout du reste dénote une marche rapide dans la voie du progrès, et ce progrès est continu, général, sans exception; il s'étend à toutes les classes de la société; c'est une manne bienfaisante qui se répand sur toute l'Égypte et que se partagent les plus modestes hameaux comme les plus opulentes cités. L'antique empire des Pharaons récolte en abondance les fruits de l'intelligente prévoyance des réformateurs qui, depuis Méhémet-Ali, ont travaillé au bonheur de leur peuple. Ce bonheur puise de nouvelles et solides garanties de durée, dans l'administration éclairée de son souverain actuel; il ne peut que s'étendre, en même temps qu'il servira d'encouragement aux autres parties du vaste empire des Osmanlis.

Tunis (Régence de). — Cette contrée, située dans l'Afrique septentrionale, entre l'Algérie à l'ouest, et l'État de Tripoli à l'est, a une longueur de cinq cents kilomètres du nord au sud, sur deux cent quatre-vingt-dix kilomètres de largeur; mais, avant d'en faire la description géographique, il importe de consulter l'histoire, en résumant rapidement le passé de ce pays.

Trois grandes civilisations, représentant trois ordres d'idées et de faits bien différents, ont existé dans la partie de l'Afrique, où sont situées les régences de Tunis et de Tripoli.

La première en date, de ces civilisations, remonte à une antiquité très-reculée; elle se rattache à la fondation de Carthage, par une colonie tyrienne, environ neuf cent soixante ans avant l'ère chrétienne. On croit même que Didon, réduite à quitter la ville de Tyr pour échapper au tyran qui l'avait rendue veuve, trouva des colons phéniciens déjà établis sur les côtes de l'Afrique septentrionale.

La reine fugitive n'aurait eu, par conséquent, qu'à développer, qu'à agrandir des établissements qui existaient et qui ne tardèrent point à rayonner autour de Carthage, dont la ville proprement dite s'appelait Mégara, et se reliait à la Méditerranée par un port creusé de main d'homme, et nommé Cothon.

En raison même de la position de Carthage, surtout avec la supériorité commerciale, navale, politique des Phéniciens, ces Anglais de l'antiquité, la cité naissante conquit bientôt une vaste étendue de territoire sur les côtes et dans les contrées qui forment de nos jours les Régences de Tunis et de Tripoli.

A l'égard de pays plus éloignés, qui se trouvaient au centre de l'Afrique ou sur les bords de l'Océan Atlantique, les Carthaginois se contentèrent de traités d'alliance et de relations commerciales, au moyen de factoreries ou comptoirs, ce qui leur assurait au besoin des auxiliaires parmi les belliqueuses populations indigènes, et des marchés ainsi que des débouchés pour leurs exportations et leurs importations.

Toutefois, le génie phénicien, si expansif, si généreux dans son berceau, à Tyr et à Sidon, s'altéra, se dénatura sur le sol de l'Afrique; il y prit un caractère de rapacité, de rudesse, d'oppression, dont il est facile de se faire une idée par l'expression de *foi punique* devenue proverbiale

pour flétrir les Carthaginois. Peu à peu ils conquirent les îles Baléares, le Portugal (Lusitanie), une partie de l'Espagne, la Corse, la Sardaigne, la Sicile. Mais dans cette dernière île, commencèrent les longues et terribles luttes de Carthage et de Rome, dont l'issue et le dénoûment se faisaient prévoir par la différence d'organisation des deux grandes cités rivales. Carthage avait des soldats mercenaires; à Rome, les citoyens remplissaient le cadre des légions.

Les guerres puniques sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de les retracer ici ; il suffira de dire qu'après la conquête et la ruine de Carthage, les Romains s'établirent en maîtres dans les différentes contrées de cette partie de l'Afrique qu'avaient occupées les colons phéniciens. Ils finirent même, en triomphant de l'énergique résistance de Jugurtha, par dominer complétement les populations indigènes, dont les rois devinrent autant de préfets, sous l'autorité du Sénat et la surveillance des proconsuls.

Jules-César fit reconstruire Carthage et Corinthe, où il envoya des colons et dont la nouvelle existence atteignit un remarquable degré de prospérité.

A l'aide des débris des villes et des monuments dont les Romains couvrirent leurs possessions d'Afrique, on peut se faire une idée de la civilisation puissante qui s'y développa, en égalant, plus d'une fois en surpassant celle des Phéniciens de Carthage.

Il existe sous ce rapport des témoignages irrécusables dans l'influence qu'exercèrent sur les destinées de l'Église naissante les chrétiens d'Afrique, parmi lesquels figurent des hommes de génie comme Tertullien, Lactance, et le plus grand de tous, saint Augustin.

Dès le premier siècle de l'hégire, une troisième civilisation, importée par l'islamisme, allait fleurir dans le Maghreb

et l'Aksa, le nord de l'Afrique. La première expédition des musulmans eut lieu sous le khalifat d'Othman, successeur d'Omar. Une petite armée, partie de Médine, reçut en Égypte des renforts qui la portèrent au chiffre de vingt mille hommes, et n'hésita point à assiéger Tripoli ainsi que d'autres villes qui relevaient de l'empire byzantin. Il est vrai que la plupart des populations indigènes voyaient dans les Arabes des frères et des libérateurs, tout en se prononçant pour l'islamisme qui répondait aux sympathies des Africains.

La conquête, toutefois, ne fut complétée qu'en 670 de l'ère chrétienne, par Okba-ben-Naffi, gouverneur, avec le titre d'émir de l'Afrique musulmane, laquelle était séparée de l'Égypte. Il fonda en Tunisie la ville de Kairouan, qui compte encore de nos jours quarante mille habitants.

Tous les actes de l'administration d'Okba réunirent un caractère d'héroïsme et de piété, dont les conséquences ne pouvaient être douteuses; il conçut, le premier, le projet de conquérir la péninsule hispanique. Parvenu avec son armée victorieuse sur la plage de l'Océan Atlantique, il poussa son cheval dans les flots qui lui montaient jusqu'au poitrail, et s'écria : « Dieu de Mahomet, sans l'obstacle qui m'arrête, « j'irais porter plus loin la connaissance de ton nom sa- « cré. »

Cet élan de foi ne tarda point à devenir une réalité : l'an 711 de l'ère chrétienne, cinq cents cavaliers musulmans abordèrent en Espagne, à Algésiras; c'était l'avant-garde de l'armée qui, dans les plaines de Guadalète, vainquit le roi Roderik, et, après avoir conquis toute la péninsule, la transforma au contact de la civilisation orientale.

Le Maghreb, et spécialement les villes de Kairouan et de Fez, la Tunisie, tout le nord de l'Afrique, présentèrent alors,

comme l'Espagne, le tableau d'une prospérité extraordinaire ; elle semblerait incroyable sans les monuments d'architecture et les écrits contemporains qui l'attestent, indépendamment des traditions locales et des institutions, vestiges toujours vivants de cette merveilleuse période de l'islamisme.

L'activité du commerce maritime établissait à cette époque des relations incessantes entre les ports du littoral africain et de la péninsule hispanique, y compris le Portugal. Aussi la ville de Tunis, bâtie auprès des ruines de l'ancienne Carthage, au fond de la vaste lagune de Boghaz, avec son excellent port de la Goulette, sa puissante citadelle, sa population de guerriers et de matelots, régnait réellement sur la Méditerranée. Dès le douzième siècle, de nombreux navires tunisiens transportaient des armes, des soldats, des chevaux en Égypte, où le sultan Salah-ed-Din leur avait ouvert des marchés, encore agrandis par les mamelouks.

En 1270, Tunis, gouvernée par un prince que Guillaume de Nangis et Geoffroy de Beaulieu appellent Omar-el-Muley-Moztanca, attira l'attention des chrétiens et des musulmans par un épisode qu'il convient de rappeler.

Le roi de France, Louis IX, malgré les désastres de son expédition d'Égypte, en 1248, se préparait à une nouvelle croisade, dont le but n'était pas encore arrêté, comme point de débarquement, lorsque des ambassadeurs du souverain de Tunis arrivèrent à la cour de France pour annoncer que leur maître avait l'intention d'adopter le christianisme. Comme un frère de Louis IX, Charles d'Anjou, occupait alors le trône de Naples et de Sicile et s'était trouvé plus d'une fois en hostilité maritime avec les Tunisiens, on ne vit dans la démarche pacifique tentée à Paris qu'un dou-

ble motif de la part du prince africain, voulant se ménager l'alliance du monarque français et le gagner, comme médiateur, auprès de Charles d'Anjou.

Ce fut précisément ce qui fit éclater contre Tunis une attaque qui ne lui était pas primitivement destinée.

La flotte royale partit d'Aigues-Mortes, comme à l'époque de la croisade de 1248 ; après une heureuse navigation, elle jeta l'ancre dans la baie de Tunis. Les croisés furent frappés de la richesse des campagnes, couvertes de bois d'oliviers, et ils remarquèrent sur les ruines de Carthage de nombreuses constructions entreprises par un prince more, qui avait déjà élevé un fort sur la colline de Byrsa, autour de laquelle il se proposait de bâtir une grande ville.

Le souverain de Tunis, loin de venir auprès du roi auquel il avait envoyé des ambassadeurs, lui fit dire que si le débarquement se poursuivait, il ferait tuer tous les chrétiens qui se trouvaient dans ses États. Sans s'arrêter à cette menace, Louis assit son camp dans l'isthme de Carthage, et son chapelain, revêtu des ornements sacerdotaux, fit cette déclaration : « *Je vous dis le ban de Notre-Seigneur Jésus-* « *Christ et de Louis, roi de France, son sergent.* »

Les croisés se dirigèrent ensuite vers la colline de Byrsa ; ils prirent une tour qui protégeait les citernes, emportèrent d'assaut six forts, et occupèrent les différentes constructions de la cité naissante.

Les fortifications de Tunis exigeaient un siége en règle, auquel ne suffisaient point les troupes, les armes et les machines amenées de France ; il fallut donc attendre les secours promis par le roi de Sicile. — Le camp établi dans l'isthme fut bientôt envahi par une maladie contagieuse qui fit de nombreuses victimes. De leur côté, les Tunisiens

employaient de grandes machines à faire pleuvoir sur les croisés un sable fin et brûlant qui ressemblait à la poussière dévorante du désert soulevée par le souffle du simoun.

De continuelles attaques ajoutaient encore à la pénible situation des Français, obligés de jeter les cadavres dans les fossés du camp : ce qui donnait plus d'intensité à la contagion, à cause de l'ardeur du climat.

La mort du comte de Nevers, un des fils du roi, en frappant le cœur de Louis IX déjà déchiré par les désastres de cette fatale expédition, aggrava les symptômes du fléau qui commençaient à se manifester chez lui; mais, oubliant ses souffrances pour ne songer qu'à ses devoirs de chef et de chrétien, il visitait les malades, veillait au salut du camp, repoussait les attaques des Tunisiens, et ne resta dans sa tente qu'à l'approche de l'agonie.

Le 25 août 1270, dans la matinée, le roi ordonna de le coucher sur un lit de cendres, et les bras croisés sur la poitrine, les yeux élevés vers le ciel, entouré des princes et des princesses de sa famille, ainsi que des chefs de l'armée, auxquels s'étaient joints les ambassadeurs de l'empire grec, il attendit, calme, résigné, l'heure de la délivrance. Il venait d'exhaler son dernier soupir, en prononçant d'une voix distincte ces paroles : « Seigneur, j'entrerai « dans votre maison et je vous adorerai dans votre sanc- « tuaire. » Tout à coup retentit un bruyant appel de trompettes et de clairons qui vient de la haute mer; c'est la flotte sicilienne qui entre dans le golfe, et se dirige vers le rivage; mais le camp reste silencieux, muet; aucun signal n'a répondu de terre à l'appel des navires. Frappé d'un sinistre pressentiment, Charles d'Anjou se jette dans une embarcation, atteint la plage, court vers l'isthme et de-

vine le deuil de la France et de l'armée en voyant les sentinelles du camp qui tiennent leurs piques renversées!

Cinq cent soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis la mort de Louis IX, placé par l'Église romaine au rang des saints; le 25 août 1840, une pieuse cérémonie s'accomplit sur l'isthme de Carthage. Au nom du roi et de la reine des Français, Louis-Philippe et Marie-Amélie, le consul général de France à Tunis posa, avec l'autorisation du bey, la première pierre d'une chapelle consacrée au souvenir du héros du treizième siècle.

Témoignage de piété et de tolérance, ce monument s'élève sur un promontoire de la terre africaine, auprès des ruines de Carthage, respecté de tous, des musulmans comme des chrétiens; il est là comme pour inaugurer l'ère nouvelle de réconciliation entre l'Orient et l'Occident. C'est mieux qu'une espérance, c'est le symbole de notre époque de rapprochement, de paix, de fraternité.

Mais, avant de pouvoir réaliser cette union féconde et réparatrice, cimentée par la fusion des intérêts, Tunis et l'Afrique musulmane devaient continuer longtemps encore l'ancien duel de deux civilisations trop hostiles, trop divisées pour renoncer tout à coup à leurs vieilles inimitiés, à leurs rivalités séculaires.

A mesure que les musulmans perdaient en Espagne, devant les progrès de la réaction chrétienne, le terrain qu'ils avaient si rapidement conquis, et où leur empreinte est restée ineffaçable, immortelle, le contre-coup de ces événements se faisait sentir en Afrique. Des deux côtés de la Méditerranée et de l'Océan, le triomphe de l'Évangile sur le Koran allait amener un redoublement de haine et un temps d'arrêt dans l'activité jusque-là si animée de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, des arts, des sciences, en un

mot, de tout ce qui constitue la richesse et l'éclat de l'existence sociale.

Le Portugal et l'Espagne trouvèrent, il est vrai, de larges, d'immenses compensations dans le succès de leurs voyages d'exploration, ouvrant à Vasco de Gama la route de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance, à Christophe Colomb la découverte d'un monde nouveau, l'Amérique.

Moins heureuse, l'Afrique musulmane ne put que recueillir les fugitifs du beau royaume de Grenade, venant à Tunis, à Kairouan, la ville sainte, à Alger, à Tripoli, pleurer les délices perdues de l'Andalousie et les poétiques souvenirs du Généraliffe et de l'Alhambra.

Cette péninsule où les musulmans avaient débarqué en 711, qu'ils avaient conquise en huit ans, pour y résider huit siècles, durant lesquels ils l'avaient fécondée, embellie, métamorphosée, cette péninsule, dans son implacable triomphe, avec son fanatisme surexcité par l'inquisition, ne savait pas même montrer aux Arabes et aux Mores la tolérance déployée par ceux-ci à l'égard des chrétiens. L'Espagne déchirait sans pitié les traités signés par ses rois, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille. Aux vaincus résignés à leur sort, et ne demandant qu'à travailler pour continuer à enrichir cette terre à laquelle les identifiaient tant de souvenirs de gloire, tant de résultats accomplis dans l'ordre matériel, aux vaincus on prodiguait l'insulte, l'outrage, la persécution contre leur culte, leurs institutions, leurs mœurs, leurs usages. L'Espagne les plaçait entre l'apostasie et l'exil. Tous les musulmans qui ne voulurent pas renier leur foi furent bannis, mais l'inquisition garda leurs enfants sous prétexte de les convertir au christianisme.

A-t-on le droit dès lors de s'étonner en voyant Tunis, Alger, Tripoli, presque tous les ports de l'Afrique musul-

mane, devenir autant de foyers de corsaires, à l'imitation des chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem faisant des îles de Rhodes et de Malte le point de départ d'une guerre sans trêve, sans relâche, contre le pavillon musulman?

Aux yeux de l'observateur impartial, qui étudie la philosophie de l'histoire en remontant aux causes pour en comprendre les effets, ainsi s'explique le rôle que deux vaillants marins, champions de leur religion, de leur souverain, de leur pays, Aroudji et son frère Haïreddin-Barberousse, ont assigné aux États barbaresques, dont ils firent les auxiliaires maritimes de la Turquie, sous la suzeraineté des sultans.

Après la mémorable séance du congrès de Paris, tenue le 8 avril 1856, et dans laquelle fut proclamée l'*abolition de la course*, avec ces trois grandes déclarations : Le pavillon neutre couvre la marchandise ennemie, excepté la contrebande de guerre, — La marchandise neutre, excepté la contrebande de guerre, n'est pas saisissable, même sous pavillon ennemi, — Les blocus ne sont obligatoires qu'autant qu'ils sont effectifs, — après cette mémorable séance à laquelle le premier plénipotentiaire de l'empire ottoman, Son Altesse Aali-Pacha, prit une si noble part, on ne s'attend point à trouver dans ce livre la justification d'actes de violence, de spoliation et de meurtre commis sur la mer, abandonnée aux abus de la force brutale. Mais encore faut-il constater que, si les États barbaresques se sont livrés, sur une vaste échelle, à ces déplorables excès, ils ont simplement usé de représailles envers les chrétiens, qui avaient pris l'initiative de ce funeste exemple.

L'ordre religieux et chevaleresque de Rhodes a servi de modèle aux établissements créés sur le littoral de l'Afrique par Aroudji et Haïreddin-Barberousse. Seulement le premier

n'eut que le courage vulgaire, souvent féroce, d'un chef de corsaires; l'autre a su s'élever à des proportions vraiment historiques. C'est une des grandes figures du seizième siècle.

Tous les deux étaient fils d'un spahi ottoman et nés dans l'île de Mételin; dès le règne de Bajazet II, ils se livrèrent à la piraterie. Puis ils passèrent au service du souverain de Tunis, le prince Mohammed, de la famille des Beni-Hafsr. S'étant emparés d'un vaisseau chrétien, ils l'envoyèrent à Constantinople, et le sultan leur donna en récompense des cafetans d'honneur et deux galères. Ils essayèrent alors de conquérir un port de la côte barbaresque et dirigèrent tour à tour leurs attaques contre Cherchel, Bougie, Alger.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Aroudji put occuper Cherchell et Tlemcen; les Espagnols l'assiégèrent dans cette dernière ville, et il périt en faisant une sortie. Resté seul, son frère Haïreddin-Barberousse tourna tous ses efforts contre Alger, dont il tua le prince more, qui était aussi de la famille des Beni-Hafsr, et il fit honneur de sa conquête au sultan Sélim, qui précisément venait de soumettre l'Égypte et la Syrie (1517), et s'empressa de donner à Barberousse le titre de Beylerbey d'Alger.

Deux mille janissaires envoyés par le sultan à Haïreddin-Barberousse le secondèrent par leur courage, et reçurent de leur habile chef cette énergique organisation avec laquelle quelques milliers de Turcs ont contenu, durant trois siècles, l'Algérie, la Tunisie, Tripoli, une contrée presque aussi grande que la France, et plus d'une fois ont résisté à la chrétienté entière.

Aldgézaïre-la-Guerrière devint une des villes les plus puissantes et les plus redoutées du littoral de la Méditerranée; elle était également le centre d'une industrie très-active et d'un commerce très-animé.

Le meilleur ouvrage, le document le plus précieux à consulter à cet égard, émane d'un écrivain belge, Jean-Baptiste Gramaye, né à Anvers en 1580, et qui dans sa jeunesse, durant un voyage maritime d'Italie en Espagne, fut pris par un corsaire algérien et conduit dans les États barbaresques, dont il se fit plus tard l'historien, après sa délivrance. Gramaye dit dans son livre, qui révèle un observateur sagace, qu'il y avait dans l'enceinte d'Alger treize mille maisons, dont plusieurs contenaient jusqu'à trente familles chacune. Dans le quartier des Juifs, la maison de Jacob Abum comptait trois cents habitants ; celle d'Abraham Ralbin, deux cent soixante. Le nombre des mosquées s'élevait à cent ; plusieurs étaient desservies par trente et quarante marabouts ; il y avait quatre-vingt-six établissements de bains, et, outre les écoles supérieures pour l'interprétation du Koran et de la Loi, quatre-vingt-six écoles où les enfants des musulmans apprenaient à lire et à écrire. Les registres de la régence, dit Gramaye, portent le nombre des jardins à quatorze mille six cent quatre-vingt-dix-huit, et il n'en existe point où l'on ne trouve au moins un esclave chrétien, beaucoup en ont deux, quelques-uns même sept ou huit.

Bien que ces détails détournent un peu de Tunis, qui présentait alors le même tableau, il n'est pas inutile de montrer, par des chiffres et des faits, tous les résultats qu'avait préparés et accomplis Haïreddin-Barberousse dans les États barbaresques, peu connus encore malgré les études spéciales dont ils sont devenus l'objet depuis la conquête de l'Algérie par la France.

En trente-sept années d'occupation, la ville d'Alger n'a pas encore acquis, sous la domination d'une des plus grandes puissances de l'Europe et du monde, le dévelop-

pement auquel la porta si rapidement son second fondateur, un chef de corsaires!

Gramaye dit encore dans ses curieux écrits que les Modajares, chassés des royaumes de Grenade et de Murcie, et les Tagarins venus de Valence et d'Aragon formaient à Alger plus de mille familles. Parmi les ouvriers arrivés de Valence on comptait six cents personnes vivant de l'éducation des vers à soie; il énumère aussi, comme proscrits par le gouvernement espagnol, deux cents tisserands, quarante-six bijoutiers, quatre-vingts couteliers. Les Turcs autres que les janissaires, *accourus du fond de l'Asie et de la Roumélie, au bruit des richesses fabuleuses d'Alger, race robuste, courageuse, représentaient seize cents familles.*

On a lancé contre les Etats barbaresques beaucoup de déclamations qu'il faudrait aussi adresser à toutes les puissances maritimes du globe, au seizième siècle principalement.

L'Océan était devenu ce que sont les déserts avec les tigres et les lions, un espace en proie à la force brutale. Quand deux navires se rencontraient, ni les capitaines ni les équipages ne se demandaient s'ils voguaient sous un pavillon ami ou ennemi, et si leurs gouvernements se trouvaient en paix ou en guerre. Au-delà de la Ligne, et dans toutes les mers à une certaine distance des côtes, un axiome alors généralement reçu prétendait que le droit des gens se subordonnait au nombre des canons et que tout était de bonne prise. Aux corsaires musulmans des États barbaresques on peut opposer les *flibustiers*, les *boucaniers*, les [illegible], les implacables compagnons de *Montbars l'exterminateur*, recrutés parmi les Espagnols, les Portugais, les Français, les Anglais, les Hollandais.

Après plus de cent années de scènes de violences et de

déprédations, parurent enfin les lumineux écrits de Grotius et de Graswinckel, réclamant la liberté des mers comme la base fondamentale des rapports à établir entre les divers États. Mais, quoique ce principe fût invoqué par Louis XIV, cherchant à le traduire en fait, combien d'obstacles avant d'arriver à son adoption pratique ! Aujourd'hui même, en 1867, la grande république des États-Unis ne s'est pas encore ralliée aux déclarations du congrès de Paris !

Par conséquent, en jugeant chaque époque d'après l'esprit qui l'animait, il importe de remarquer que les corsaires barbaresques cessèrent d'attaquer les navires français, dès que le sultan Soliman prescrivit à son vassal Haïreddin-Barberousse de respecter le pavillon de son allié, le roi de France. Ce fut un des premiers bienfaits du traité connu sous le titre de Capitulations, dont les clauses principales trouveront leur place plus loin.

Mais en se conformant à cet ordre, Haïreddin tourna tous ses efforts contre la marine espagnole ; non-seulement il en attaquait les navires, mais encore il faisait de fréquentes expéditions sur les côtes de la péninsule, d'où il fit passer en Afrique plus de soixante-dix mille Mores des royaumes de Valence et d'Andalousie, qui étaient en butte aux poursuites de l'inquisition et aux mesures les plus iniques.

Chaque expédition navale et chaque résultat de ce genre étaient l'objet de rapports que Haïreddin adressait à Constantinople, où il fut appelé par le sultan, afin de recevoir des instructions au sujet de la guerre maritime à faire à Charles-Quint.

C'est avec une escadre entière que le Beylerbey d'Alger se rendit auprès du grand Soliman. Après avoir détruit dans les eaux de Messine dix-huit bâtiments chrétiens et avoir réduit le célèbre amiral André Doria, dont il prit deux

navires, à se réfugier à Brindes, Haïreddin opéra sa jonction avec la flotte ottomane que commandait le capitan-pacha.

Les forces navales de l'empire, ainsi réunies, entrèrent triomphalement dans le port de Constantinople, où Haïreddin fut reçu à l'arsenal comme l'hôte du sultan. Le lendemain, après une audience solennelle de Soliman, on le revêtit de vêtements d'honneur, on lui assigna un revenu sur le trésor, et il surveilla la construction des galères et des vaisseaux destinés à compléter la flotte, forte de quatre-vingt-quatre bâtiments, avec lesquels il ravagea les côtes de l'Italie, y prit plusieurs villes et se dirigea vers Tunis, but de ce formidable armement.

Introduit dans la ville, du côté de la porte maritime, Haïreddin ne rencontra d'abord point de résistance et il s'empara de la citadelle ; le souverain, Muley-Hassan, avait pris la fuite. Haïreddin prit possession de Tunis, au nom du sultan.

Mais cette prise de possession ne dura que quelques mois. Muley-Hassan détrôné avait imploré l'appui de Charles-Quint, en s'engageant à le servir comme tributaire et vassal. Indépendamment de cette offre, le rival de François Ier était impatient de consolider ses établissements d'Afrique, d'en finir avec un ennemi comme Haïreddin, et d'affaiblir ainsi les forces navales du sultan.

Le 16 juin 1535, la flotte de Charles-Quint, forte de cinq cents vaisseaux, galères et bâtiments de transport, arriva devant Tunis ; après une résistance de plus d'un mois, la ville fut prise, et Muley-Hassan, rétabli sur son trône, promit de payer tribut et de laisser aux chrétiens le libre exercice de leur religion, dans sa capitale et dans toute la Régence. Comme garantie, une garnison espagnole occupa

la Goulette. La conquête de Tunis et la délivrance de trente mille esclaves chrétiens eurent un prodigieux retentissement dans toute l'Europe; mais en Afrique, aux yeux des musulmans, la gloire de Charles-Quint fut souillée par le pillage de Tunis et le meurtre de plus de trente mille habitants, sans distinction d'âge ni de sexe. Un savant et consciencieux écrivain écossais, William Robertson, dans son *Histoire de Charles-Quint*, compare le pillage de Tunis, toléré et permis par l'empereur, à la noble conduite d'Ibrahim, grand-vizir de Soliman, épargnant de semblables désastres aux villes de Tébris et de Badgad, conquises à la même époque par l'armée ottomane. Ce rapprochement n'a pas besoin de commentaires.

Le triomphe de Charles-Quint ne donna ni la tranquillité, ni le bien-être à Tunis; des soulèvements, des révolutions s'y succédèrent presque sans interruption pendant trente ans; le pouvoir passa en diverses mains jusqu'à ce qu'enfin, en 1574, Sinan-Pacha conquit la Tunisie au nom de l'empire ottoman. A partir de ce jour, l'autorité du sultan a toujours été reconnue par les beys, dont l'histoire locale se confond avec celle de la Turquie.

Depuis cette époque, combien d'alternatives diverses! Les anciens deys et les beys qui leur succédèrent eurent, les uns et les autres, une administration plus ou moins agitée par les prétentions des janissaires turcs, l'intervention du divan ou conseil qui les entravait, les révoltes intérieures et les attaques extérieures de la part d'Alger, du Maroc et de l'Europe.

Mais de nos jours une ère plus heureuse, de meilleures destinées consolent les cent soixante mille habitants de Tunis et les trois millions d'âmes qui forment la population totale de la Régence. Cette ère nouvelle a été surtout con-

firmée par le souverain actuel, Mohammed-el-Sadok, de la famille Hussinite. S'inspirant du magnanime exemple du sultan Abdul-Medjid, qui a donné à ses peuples le bienfait du Hatt de Gulhané, Mohammed-el-Sadok a proclamé, en 1859, la loi organique ou code politique et administratif du royaume de Tunisie. Cette charte, toutefois, n'a jamais été appliquée dans son ensemble; fidèlement observée, elle ferait renaître, moins la guerre, les anciennes traditions de la prospérité de Carthage.

La situation matérielle de la Régence de Tunis s'améliore graduellement; l'Europe a confiance dans son avenir; le succès de divers emprunts émis sur les principaux marchés financiers de l'Occident et avec leur concours, tout caractérise une véritable régénération.

Le commerce entre Tunis et les divers ports d'Europe s'est élevé, en 1865, savoir : importations, dix-huit millions cinq cent mille francs; exportations, seize millions, total trente-quatre millions et demi. Des relations régulières, par steamer, viennent d'être établies entre la Régence et l'Angleterre; elles ne tarderont pas à être suivies des plus heureux résultats.

La régence de Tripoli est la contrée la plus orientale des États barbaresques. Elle se prolonge sur le littoral de la Méditerranée entre l'Égypte à l'est, la Tunisie à l'ouest, le désert, le Fezzan et les Touareks au sud. Sa population est évaluée à un million d'habitants, qui presque tous professent l'islamisme.

La capitale, Tripoli, est l'ancienne *Tripolis*, ainsi nommée

parce qu'elle se composait de trois villes : Sabrata, Œa, Leptis-la-Grande. Le pays entier en reçut la désignation de Tripolitaine, dont Carthage et Cyrène se partageaient la domination.

Les Romains en firent une dépendance de leur province d'Afrique. C'était un diocèse du temps d'Honorius; les Vandales s'en emparèrent; mais Bélisaire y rétablit l'autorité impériale sous le règne de Justinien. Depuis l'an 670, la régence de Tripoli est devenue musulmane par la conquête des Arabes. Charles-Quint, ayant soumis cette contrée, la donna aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, auxquels Sinan et Dragut l'arrachèrent en 1551, pour en faire une province de l'empire ottoman.

En 1714, le Pacha Hamet-Bey, surnommé le Grand, rendit le pouvoir héréditaire dans sa famille; un de ses descendants, Sidi-Youssouf, s'est reconnu, en 1835, vassal de la Sublime-Porte, afin d'échapper au sort du dernier Dey d'Alger.

La population de la ville de Tripoli, située sur la Méditerranée avec un port de peu d'étendue, mais sûr, s'élève à trente mille habitants, et se divise en Turcs, Arabes, Mores, avec un certain nombre de familles juives. Le commerce est animé; il se compose de l'exportation de garance (alizari), de soude, de séné, de peaux, plumes d'autruche, poudre d'or, ivoire, dattes et autres fruits, huile, vins, grains etc.

La Tripolitaine compte trois provinces : Tripoli, Mesurata, Barca. Cette dernière est célèbre dans les annales de Carthage, comme berceau de la famille Barcine, qui a produit un des plus grands hommes de l'antiquité, Annibal, fils d'Amilcar-Barca.

Le peu d'élévation des montagnes explique le régime

insuffisant des eaux; mais sur tous les points où l'on a pu maintenir les anciens travaux hydrauliques de Carthage et de Cyrène, on obtient les plus beaux, les meilleurs produits agricoles et horticoles. C'est ce qui a lieu également dans la Tunisie, où le climat et le sol offrent beaucoup d'analogie avec ceux de la régence de Tripoli.

L'Afrique musulmane, tous les détails qui précèdent le prouvent, est restée longtemps hostile, implacable aux chrétiens; c'était la suite inévitable du régime que lui avait donné Haireddin-Barberousse. Dans ces conditions, l'Afrique pouvait-elle prospérer longtemps et devenir une force pour la Turquie et l'islamisme?

A cette question les événements ont déjà répondu; ils continueront d'y répondre dans le sens de l'humanité, de la civilisation et de la paix, à l'aide des améliorations morales et matérielles, unique moyen d'assurer la prospérité de la Turquie et de ses États tributaires.

Il y a solidarité étroite, indispensable, entre Constantinople d'un côté, et Tunis, Tripoli, le Caire, Belgrade, Bucharest, Cettigne, de l'autre côté. Que les gouvernements et les populations des États tributaires ne s'abusent point sur les conditions vitales de leur autonomie; elle est subordonnée à l'existence et à la prospérité de l'empire ottoman.

Au fond, le sort d'Alger, de Tunis, de Tripoli, à la suite du système de course maritime, se rattachait aux destinées mêmes de l'empire des Osmanlis. Sous le règne glorieux du grand Soliman, Alger possédait une véritable escadre qui réduisait le plus illustre amiral de la chrétienté, André

Doria, à se réfugier au fond d'un port de l'Adriatique. Cette escadre prenait des villes italiennes, était la terreur du littoral espagnol, s'emparait de la Goulette et de Tunis au nom du Sultan, et devenait l'auxiliaire de la monarchie française, en luttant contre l'empereur Charles-Quint, alors au faîte de la puissance.

Mais, après la bataille de Lépante, 1571, qui porta à la marine ottomane un coup si funeste, il n'y a plus d'escadre à Alger, à Tunis, à Tripoli, où l'on arme en course quelques navires dont le nombre, les équipages, les dimensions et la force diminuent chaque année.

Au contraire, la marine européenne marchait de progrès en progrès. Un petit État, comme la Hollande, formant le faisceau républicain des Sept Provinces-Unies, avec moins de deux millions d'habitants, mais avec un commerce immense et de lointaines possessions coloniales, devient la première puissance navale de l'Europe.

La France de Louis XIV, grâce au génie de Colbert assurant par l'Inscription maritime le recrutement régulier de la flotte, commandée par des amiraux comme Duquesne et Tourville, la France de Louis XIV suit l'exemple des Hollandais, sur lesquels ses ressources territoriales finissent par lui donner l'avantage.

A son tour, l'Angleterre profite de sa position insulaire et de l'instinct de ses populations, pour revendiquer l'empire des mers, que lui prépare en partie sa victoire du cap de la Hogue et que confirment les grandes journées d'Aboukir et de Trafalgar.

Pendant les rapides progrès de la Hollande, de la France, de l'Angleterre, Tunis et Alger, ayant chacune deux cent mille habitants, aux instincts de marins et de soldats, ne pouvaient pas empêcher les bombardements que leur

infligeaient des escadres française et anglaise, en réparation d'outrages commis contre leur pavillon.

Alliée des cours de Paris et de Londres, la Turquie en était réduite à désavouer, à abandonner les États du nord de l'Afrique, exposés à ces terribles représailles, dont l'acte le plus récent aboutissait, en juillet 1830, durant les derniers jours du règne de Charles X, à la conquête d'Aldgézaïr.

Depuis lors, l'Algérie entière est devenue française; l'empire du Maroc a subi la défaite de l'Isly, le bombardement de Mogador et les conditions de paix dictées par ses vainqueurs.

Que ces leçons profitent à Tunis et à Tripoli, se rattachant de plus en plus à la condition première de leur autonomie, impossible sans la protection tutélaire du Sultan : car ce mot d'autonomie n'a aucune valeur, n'existe que pour la forme dans le vocabulaire politique des grandes puissances chrétiennes, qui s'annexent et absorbent, selon leurs convenances, provinces et royaumes, pour se les assimiler.

Ces faits palpables, ces vérités saisissantes, le deviennent encore plus depuis l'application de la vapeur aux constructions navales, éprouvant, ainsi que la tactique des escadres, une révolution complète, où la science et la richesse remplissent un rôle interdit aux pays qui ne possèdent pas ce double levier.

Les États tributaires doivent donc chercher à former avec l'empire suzerain un puissant, un indestructible faisceau : leur sécurité, leur grandeur, ne sont possibles qu'à ce prix.

TROISIÈME PARTIE.

AGRICULTURE. — INDUSTRIE. — COMMERCE.

Agriculture.

Science générale, universelle, dont les théories reposent sur des bases invariables, mais dont l'application change en raison de circonstances locales, en se subordonnant aux conditions de sol et de climat, aux différents produits que l'on veut obtenir et au prix de revient de ces produits, l'agriculture est la source mère de la richesse publique et individuelle.

Tout prospère, tout fleurit dans les contrées où le travail intelligent de l'homme sait féconder ce vaste atelier rural, ce domaine immense, inépuisable, dont Dieu lui-même nous a donné la royauté.

« Labourage et pâturage sont les deux mamelles de « l'État, » disait le grand Sully. A ces mamelles s'alimentent aussi l'industrie, le commerce, la navigation, les sciences, les arts, les métiers, en un mot, tous les ressorts, toutes les branches, tous les procédés qui représentent l'activité humaine.

Pour la Turquie et ses États tributaires, avec l'étendue d'un territoire cultivable qui s'étend sur trois parties du monde, dans des contrées aussi favorisées par l'exubérance du sol que par la beauté du climat et la variété des températures, permettant de réunir les productions les plus opposées et les plus précieuses, il y a là une mine intarissable qu'il suffit d'exploiter.

Mais on a laissé s'accréditer un préjugé qui, à force d'être reproduit dans tous les écrits qui s'occupent de la Turquie, a fini par prévaloir; la plupart des sujets de l'empire ottoman répètent eux-mêmes, avec l'accent du deuil et du regret : « Notre agriculture est primitive, incomplète, bar-« bare. »

Si les premiers travaux relatifs au cadastre, dont les éléments existent à Constantinople, étaient relevés et complétés par des géomètres-arpenteurs, pourvus des instruments scientifiques qu'exige cette grande opération; si l'on pouvait bien préciser et limiter chaque propriété, en indiquer la valeur intrinsèque et le revenu approximatif, on verrait immédiatement qu'il n'y a pas dans le monde entier, sans en excepter l'Amérique du Nord et du Sud, un empire ou une monarchie offrant de pareilles ressources.

A défaut d'un bon système de péréquation cadastrale et d'estimation rigoureuse du sol cultivé, on peut cependant invoquer des documents incontestables : les tableaux statistiques où se trouvent indiqués la quantité et le prix moyen des produits agricoles, les uns à leur état primitif, les autres travaillés ou transformés, qui, chaque année, sont exportés de la Turquie et de ses États tributaires en pays étrangers. Ces tableaux démontrent qu'après avoir pourvu à la consommation intérieure de trente-cinq millions d'habitants, sans parler de l'entretien et de la nour-

riture des animaux domestiques, ainsi que des appropriations industrielles, l'agriculture, quelque primitive qu'elle soit, fournit à l'étranger, qui les recherche, divers produits d'une valeur annuelle de plusieurs centaines de millions de francs.

Or, ce chiffre ne peut-il pas être triplé, quadruplé par un emploi mieux entendu des ressources naturelles du sol, des bienfaits du climat, du régime des eaux, de ces dons magnifiques qui ont permis jadis à plus de cent millions d'hommes de vivre au sein de l'abondance et du luxe dans ces mêmes contrées?

Sortis des steppes de la haute Asie, où ils avaient mené, durant des milliers d'années, une existence nomade de pasteurs et de cavaliers, les Osmanlis, en devenant les missionnaires armés de l'islamisme et des instruments de conquête, à la voix de leurs sultans, ont conservé, même au sein des villes, cette tendance contemplative et rêveuse qui les prédispose à une étroite affinité avec la nature. Après la période guerrière, qui les a faits puissants, la période agricole les rendra heureux et riches.

Quant aux trente ou quarante peuples soumis à l'autorité soit directe soit indirecte du sultan, c'est à l'économie rurale qu'ils doivent demander l'amélioration de leur sort, en contribuant à la prospérité progressive de l'empire.

Ici se présente une objection qu'il importe d'examiner dans son principe et ses conséquences.

Lorsqu'il s'agit de la propriété, en Turquie, on ne se trouve pas devant la définition de la loi romaine : *jus utendi*

et abutendi, le droit d'user et d'abuser; ce n'est plus l'homme exerçant sur la nature un empire limité uniquement par le respect des droits des autres hommes, et par les règles générales imposées au nom de l'intérêt social. Selon la législation de l'Islam, qui représente l'application des préceptes religieux à l'ordre civil, *tout appartient à Dieu, les hommes et les choses.*

Seulement Dieu délègue aux hommes les attributions mêmes de la propriété des choses, et la loi s'empresse de reconnaître comme *vivantes* les terres en rapport, celles que le travail utilise et féconde. Les autres terres, qui restent en friche, sont proclamées *mortes*.

Par conséquent, l'appropriation du sol se trouve expressément ordonnée au nom de Dieu. L'auteur du Koran, qui fondait une religion et un empire, auxquels il assignait un avenir n'ayant pour bornes que le dernier jour de l'humanité, consacrait réellement la propriété, sous la forme de l'usufruit, de l'appropriation. Par le contraste saisissant des terres vivantes et des terres mortes, on se trouve déjà en face d'un devoir imposé à l'agriculture.

Voici maintenant une autre distinction établie par la loi divine et sanctionnée par l'usage : les terres vivantes se divisent en deux classes, celles qui payent la dîme sur les récoltes, et celles qui sont frappées d'une redevance forcée, le tribut, *karacht*. Il y a aussi des terres soumises à la dîme et au tribut.

La première classe de terres vivantes, exploitées par un musulman, se rapproche beaucoup du système de propriété appliqué en Europe. La possession du musulman implique le fonds et le revenu; elle est directe, personnelle, collective, transmissible, aliénable, héréditaire. On peut en disposer, la vendre, la donner, l'affecter à des fondations pieuses ou

utiles, même en faire la garantie d'une espèce d'emprunt hypothécaire.

La propriété existe donc en Turquie, au moins pour les musulmans. Jamais ce ressort n'a manqué aux progrès agricoles, qui se sont manifestés sur une vaste échelle dans les premiers siècles de la conquête.

Aujourd'hui, le mouvement n'est que ralenti ou interrompu; pour le ranimer, l'étendre, le perpétuer, il ne faut que quelques mesures générales, émanées de l'autorité supérieure, et divers règlements adoptés par les communautés ou administrations locales, mesures et règlements qui ne rencontrent aucun obstacle dans la loi religieuse, dans les traditions du gouvernement, ni dans les mœurs des populations. Ce premier résultat obtenu, les terres vivantes de la seconde catégorie, c'est-à-dire soumises au tribut, s'en ressentiront immédiatement.

Les *terres soumises au tribut* se composent des propriétés qui font partie de l'empire, en vertu de la conquête par les armes ou à la suite d'un traité, sans que les détenteurs, à cette époque (chrétiens, juifs, etc.), aient été frappés de mort, d'exil, de servitude avec partage de leurs biens entre les vainqueurs. Ainsi, en 1695, lorsque l'île de Chios fut arrachée à la domination de Venise, le capitan-pacha permit aux habitants de racheter leurs personnes et leurs biens, moyennant une contribution de guerre de quatre millions sept cent mille francs, plus le tribut annuel.

On considère également comme terres soumises au tribut celles des pays où des populations non musulmanes ont été envoyées par le gouvernement impérial avec mission expresse de cultiver le sol; c'est là encore un mode de propriété assurée aux raïahs, lesquels ont un titre dans les conditions imposées lors de la conquête, du traité, de la

colonisation. Dans les îles d'Europe et d'Asie, comme dans la plupart des provinces de l'empire, on peut citer des domaines transmis, de génération en génération, aux descendants des premiers détenteurs. Il y a par conséquent hérédité, sans doute réduite à quelques cas qui deviennent de plus en plus rares à la distance de centaines d'années; mais le fait existe.

Par la famille, l'homme s'empare de l'avenir; par la propriété, il s'identifie au sol. La Turquie n'a point méconnu cette double base sans laquelle il n'y a pas de société possible. Même les tribus nomades de l'Arabie, de la Mésopotamie, de la Syrie, du Kurdistan, des steppes de l'Europe orientale, ont leurs limites respectives pour les pâturages réservés à leurs troupeaux transhumants.

Toutefois, la propriété des terres de tribut n'offre pas les droits que comporte la terre de dîme. Dieu plane comme seul et légitime maître sur ces deux catégories d'immeubles vivants. Mais à l'égard des terres de tribut, l'usufruit du raïah, quoique permanent et transmissible, se combine avec l'autorité supérieure du chef de l'empire comme emblème visible de l'autorité divine, avec les intérêts de la société musulmane et avec les usages ou les institutions antérieures à la conquête; par exemple, pour les communautés locales, les dépenses affectées au culte, s'il s'agit de populations chrétiennes, l'entretien des routes, le service des eaux, l'aménagement des forêts.

Par conséquent, le raïah, avec la terre de tribut, est placé dans une condition inférieure à celle du musulman; mais on ne peut pas comparer sa position au servage de la glèbe de la féodalité européenne. Sa personne et ses biens sont libres, puisqu'il les a rachetés par le tribut.

Il reste une grande lacune, c'est la faculté de propriété

immobilière, mal réglée encore, mais non refusée aux étrangers. Si ce droit n'a pas été accordé de la manière la plus large, la plus libérale, par la Sublime-Porte, il ne faut s'en prendre qu'aux restrictions surannées des capitulations conclues avec les puissances chrétiennes. Ces capitulations, qui ont eu leur raison d'être à une date antérieure, mais qui de nos jours ne représentent plus qu'une entrave, surtout depuis le congrès de Paris et l'entrée de la Turquie dans le concert européen, ont réservé le droit d'immixtion des consuls étrangers en faveur de leurs nationaux établis sur le sol ottoman. Cette réserve est l'unique cause des retards que le divan a mis dans la concession du droit de propriété immobilière, en faveur des étrangers. En fait, l'Osmanli qui achète un immeuble rural en Europe, ne s'abrite pas derrière l'intervention de son consul pour se soustraire aux impôts, ainsi qu'aux charges et aux devoirs qu'entraîne la propriété, en vertu des lois communes aux étrangers et aux nationaux. Pourquoi l'étranger, qui devient propriétaire en Turquie, doit-il jouir d'immunités pour lesquelles aucun État de l'Occident n'accorderait la réciprocité [1] ?

De ces principes et de ces faits résulte la conséquence directe des progrès assurés à l'économie rurale, le jour où l'on s'en occupera sérieusement. Ces progrès ont existé pendant quelques centaines d'années; ils se développent même de nos jours pour certaines grandes branches de culture, et rien ne s'opposerait à leur application générale dans tout l'empire; mais, dans cette matière surtout, on doit procéder avec circonspection, sans rien donner au

[1] Le droit pour les étrangers d'acquérir et de posséder des immeubles, a été octroyé tout récemment par la Sublime-Porte; la mention détaillée de ce fait important trouvera sa place naturelle dans la quatrième partie de ce livre.

hasard, en se pénétrant tout d'abord de cette vérité proclamée par l'illustre Bacon : « L'homme ne commande à la « nature qu'en commençant par lui obéir. »

Or, quel est aujourd'hui le caractère des populations agricoles de l'empire ottoman? Quels sont leurs moyens d'action sur cette nature avec laquelle il s'agit d'engager et de soutenir une lutte qui se traduise en récoltes abondantes, en produits aussi remarquables par la qualité que par la quantité?

Rien de plus difficile à faire qu'une bonne statistique agricole : l'Angleterre n'y parvient que peu à peu, à la suite d'essais réitérés, d'efforts successifs. Pourtant, dans les Iles Britanniques, d'une superficie restreinte, nettement délimitée par l'Océan, et où la propriété se trouve concentrée aux mains d'un certain nombre de familles privilégiées. le parlement a eu recours, depuis un demi-siècle, à des enquêtes écartant ou déchirant tous les voiles, ne reculant jamais devant une vérité pénible à dire, un abus à réformer, une plaie à guérir.

La France, avec son homogénéité compacte et avec le pouvoir le plus fortement centralisé qui existe dans le monde, poursuit en ce moment une enquête agricole, dont les éléments innombrables, à peine réunis, avant même d'être coordonnés et publiés, peuvent se trouver insuffisants, vieillis.

Comment asseoir pour la Turquie un document de ce genre, avec ces trois bases qui manquent:

1° Le chiffre réel des hectares composant la zone cultivée et cultivable;

2° L'importance et la variété de chaque principale culture;

3° Le dénombrement exact des populations agricoles

classées en travailleurs sédentaires et en pasteurs nomades avec leurs troupeaux ?

Néanmoins, toute considération secondaire disparaît devant l'indispensable utilité d'un tableau purement approximatif, lequel, même avec des chiffres réduits, mettra en évidence les ressources agricoles, en d'autres termes, la vraie et durable richesse de l'empire ottoman.

D'après les calculs du savant baron de Reden, la Turquie d'Europe présenterait une zone culturale de plus de cinquante-deux millions d'hectares, ainsi divisés :

	Hectares.
Terres labourables, jardins, vergers et vignobles.	21,346,042
Prairies naturelles	3,027,891
Bois, forêts, taillis	7,569,482
Pâturages	5,780,250
Terrains vagues, rivières, ruisseaux, étangs, routes	14,813,492
Total	52,537,157

La Turquie d'Asie est beaucoup plus vaste ; rien que pour l'Anatolie, d'une superficie de trente-six mille lieues carrées, la zone cultivable l'emporte, et presque partout dans de merveilleuses conditions de sol et de climat. Il reste donc à évaluer, sous le rapport de l'économie rurale, les autres provinces asiatiques et les États tributaires d'Afrique. Certainement, pour chacune de ces grandes divisions de l'empire, les chiffres de la Turquie d'Europe sont largement dépassés.

Mais, en s'interdisant toute exagération, en n'admettant que deux cents millions d'hectares cultivables, on arrive, sans s'occuper des richesses souterraines, à un chiffre que l'on ne peut apprécier que par une comparaison. Par exemple, la Belgique où vivent heureux cinq millions d'habitants, et dont les exportations purement agricoles s'élè-

vent chaque année à un chiffre considérable, n'a qu'une zone culturale de deux millions huit cent quatorze mille sept cent cinquante-huit hectares, dont plus de deux cent mille en bruyères et terrains vagues.

La Belgique, il est vrai, passe à bon droit pour le jardin de l'Europe centrale; mais à quel prix, par quels efforts de travaux, par quelles dépenses en engrais a-t-elle obtenu et peut-elle maintenir une supériorité que semblaient lui refuser la constitution du sol, la nature du climat, tous les obstacles physiques dont elle a triomphé ?

Au contraire, dans presque toutes les provinces de l'empire ottoman, sur cette terre que le soleil regarde avec amour, et dont la diversité des températures se combine avec l'immensité de la superficie, comme pour favoriser les produits les plus variés, l'heureux cultivateur n'a nul besoin de savants systèmes de rotation, d'amendements énergiques et coûteux, de labeurs persévérants et pénibles, de grands capitaux à titre de fonds de roulement, pas même du repos des jachères.

Ainsi, pour les principales variétés de céréales : le froment si remarquable dans toute la Turquie d'Europe, notamment dans la Thrace, la Macédoine, la Bulgarie, les principautés danubiennes; le sarrasin, avec le titre de son origine; le maïs, dont la meilleure qualité porte les noms de blés de Turquie et de Barbarie; le sorgho, qui fournit deux récoltes chaque année à l'aide de l'irrigation; le millet, au rendement fabuleux; le seigle, l'orge, l'épeautre, l'avoine, le riz, pour toutes ces variétés de céréales, on se contente d'égratigner la terre avec une charrue primitive, ainsi qu'on l'employait du temps des patriarches; puis on sème à la volée, et sans roulage, ni sarclage, ni hersage, ni binage, sans l'intervention d'aucun engrais; la récolte a lieu dans

des proportions quatre et cinq fois plus considérables que sur les meilleures terres de la Flandre, du comté de Norfolk et de la Beauce.

Par la dureté, le poids, la saveur, la faculté de conservation et la finesse de la farine, ainsi que par les substances alibiles qu'elles renferment, les céréales si facilement et si abondamment récoltées démontrent tous les avantages inhérents aux bienfaits de la nature, qui tiennent à l'Orient même.

Sans doute le producteur de blé peut persister en Turquie dans ses vieilles traditions patriarcales, toutefois en utilisant la paille qu'il néglige aujourd'hui et en s'astreignant à vanner son grain; il a raison de s'applaudir de l'économique emploi des silos, c'est-à-dire des cavités souterraines formant le meilleur des magasins, celui où la conservation est presque indéfinie; mais peu de réflexions le détermineront à étendre la zone des terres emblavées, progrès pour lequel ni le concours du gouvernement, ni l'appui des communautés locales ne lui feront défaut.

Tous les économistes ont reconnu et proclamé une vérité de plus en plus manifestée par les faits, s'accordant à prouver que l'Europe occidentale coudoie chaque année la disette et presque la famine, faute de récoltes suffisantes en céréales. En Angleterre, où l'importation des blés étrangers est indispensable à la consommation intérieure, on a si bien compris cette lacune, que les ports britanniques ont aujourd'hui à peu près le monopole du commerce des grains, comme l'industrie de la filature et du tissage a concentré dans les mêmes ports le monopole du coton brut des deux mondes.

Quinze à dix-huit mille navires sont affectés exclusivement à importer des céréales en Angleterre, d'où, après

avoir pourvu aux exigences de la consommation et des différentes industries, telles que brasseries, distilleries, amidonneries, la spéculation en dirige l'excédant sur les divers marchés extérieurs. Ce qui est arrivé pour le coton de l'Égypte, de l'Asie-Mineure, de la Macédoine, de l'Albanie, de Chypre, etc., se reproduira infailliblement pour les céréales de la Turquie, cotées en première ligne à cause des qualités exceptionnelles qui les recommandent. Par conséquent, la spéculation britannique secondera le développement progressif d'une culture encore plus indispensable que le coton, et pour laquelle les États-Unis de l'Amérique du Nord sont loin de pouvoir rivaliser avec la Turquie : car blés et farines du nouveau monde se conservent mal et sont de qualité relativement médiocre.

Quelques routes tracées pour relier aux principaux ports les grands centres de production des céréales, afin de mettre les silos et les granges des cultivateurs en communication facile avec les lignes de navigation à vapeur et les navires à voiles, et les guinées anglaises afflueront bien vite; de même que pour le coton, elles agiront comme une baguette magique sur les procédés de production, de récolte, de préparation et d'expédition.

Après avoir ainsi envisagé l'agriculture ottomane à sa base, dans une substance alimentaire que rien ne saurait remplacer et qui ne donne jamais lieu à un encombrement, il y a une justice à rendre aux populations rurales de la Turquie, pour d'importantes récoltes où l'intelligence des tra-

vailleurs sait correspondre aux dons précieux de la nature.

Certainement, pour la culture du mûrier blanc et rose, l'éducation des vers à soie et tous les procédés relatifs à la magnanerie ne sortant pas du cadre agricole, l'Occident a encore beaucoup à apprendre de l'Orient. La graine de ver à soie, les cocons jaunes et blancs, les soies gréges, réduites aux premières préparations si admirablement comprises par les hommes, les femmes, jusque par les enfants des nombreux centres séricicoles de la Turquie, l'ensemble et les détails de cette branche si fructueuse, si importante de l'économie rurale, laissent bien peu à désirer. La nature et les traditions héréditaires sont à cet égard d'accord pour assurer une supériorité qu'il est impossible de nier.

Les Bulgares, les Grecs, les Syriens, mais principalement les populations de l'Asie-Mineure, aux environs de Brousse, excellent pour tout ce qui concerne la sériciculture. La part de plus en plus large que les femmes et les jeunes filles prennent à cette production, en cueillant les feuilles du mûrier, en veillant sur les quatre mues du ver, sur le triage des cocons, etc., toute cette participation active d'un sexe que les mœurs orientales condamnent trop à la réclusion, deviendra le point de départ d'une rénovation de l'intérieur des familles, et par extension de la société entière.

Des documents authentiques constatent que Méhémet-Ali, à l'époque où il demanda un surcroît de ressources à la production agricole de l'Égypte, fit planter, aux environs du Delta, plus de trois millions de mûriers qui ont très-bien réussi. Un autre fait, également relevé par des autorités scientifiques, a démontré que, dans la basse Égypte, les vers à soie ne sont jamais atteints des maladies épidémiques, si fréquentes dans les magnaneries le mieux organi-

sées de France et d'Italie, affections plus rares en Espagne, où les sériciculteurs suivent les anciennes traditions des Arabes et des Mores.

Les données certaines au sujet de la production des soies gréges dans tout l'empire et les États tributaires, font malheureusement défaut ; c'est par plusieurs centaines de milliers de kilogrammes de cocons que se traduit annuellement l'exportation de la Macédoine seule; le chiffre total des soies récoltées dans le Pachalik de Brousse s'élève tous les ans à plus de cinq cent mille kilogrammes, et la production de ces contrées, comme celle de toutes les autres parties de l'empire, est constamment progressive; les bosquets de mûriers sont entretenus partout avec soin, ils se développent sans cesse et offrent le plus splendide aspect.

Les procédés de culture, de préparation, de filage et de tissage du lin et du chanvre remontent à une époque immémoriale; ils ont peu changé; la main-d'œuvre est réduite aux opérations strictement nécessaires.

En Égypte, cependant, on commence à appliquer quelques innovations pratiques qui, peu à peu, se répandront dans tous les centres de production linière, en triomphant de la routine.

D'après l'ancien système, le plus généralement adopté, le sol affecté à la culture du lin ne reçoit aucune préparation avant ni après l'ensemencement. On se contente de jeter la graine, et l'on attend la récolte, ne comptant que sur la protection de Dieu. Mais les fellahs en sont arrivés à labourer la terre en deux sens ; ils la divisent en carrés de petite dimension, où ils sèment à la volée et emploient ensuite un arrosage. Dès que le germe se développe et produit quelques brins, on couvre le sol d'une couche de substances alcalines, puis l'on arrose les tiges jusqu'à leur maturité;

les produits obtenus d'après ces procédés sont plus beaux, plus abondants.

La production du lin est, du reste, très-considérable dans certains eyalets; elle satisfait généralement à tous les besoins de la consommation locale, et fournit, en outre, certaines quantités pour l'exportation.

Le chanvre est encore une branche de revenu à soigner dans les terrains bas et humides. Ainsi que pour le lin, l'Égypte peut servir de modèle à l'égard d'un produit si utile dans les usages domestiques et dans son application aux cordages et aux voiles des navires. Un laps de cent dix à cent vingt jours suffit aux opérations d'ensemencement, de sarclage et de récolte. La dessiccation, le battage, le nettoyage, n'exigent que des travaux faciles et rapides, grâce au climat.

Quant au coton, on peut se borner à citer un fait : en 1821, M. Jumel, établi en Égypte, fit remarquer au vice-roi, Méhémet-Ali, quelques cotonniers de l'Inde, plantés comme arbustes d'ornement dans les jardins du Caire. M. Jumel fit ressortir leurs avantages, leur supériorité sur les produits déjà obtenus en Égypte. Trois millions de cotonniers de l'Inde, plantés d'après ces indications, par ordre du pacha, ont élevé à des chiffres presque fabuleux la récolte du *coton-jumel*, dans ces dernières années. Les progrès de cette culture sont constants; les procédés de préparation s'améliorent sans cesse, et le coton de la Turquie conservera sa place dans la consommation européenne.

D'ailleurs le coton est cultivé sur une grande échelle dans l'Asie-Mineure, où l'on remarque les excellentes qualités de Soboudja et d'Aïddin; viennent ensuite les cotons de Kirk-Agadgé, de Canaba, de Pergame et de la Magnésie; la Macédoine, la Thessalie, les bassins de Serès et de Mele-

nich, les îles de l'Archipel, notamment Rhodes, Chypre, Candie, sont aussi d'importants centres de production cotonnière. La vente des récoltes est facile, certaine; l'exportation s'accroît sans cesse et répand un bien-être réel dans les campagnes.

En raison de la perfection morale qu'il voulait imprimer aux musulmans, afin de les préserver de la dégradation qu'entraîne l'ivresse causée par le vin, le Prophète en interdit l'usage dans deux versets du Koran.

« O croyants, dit le verset 92 du chapitre V, le vin, les jeux « de hasard, les statues et le sort des flèches sont une abo- « mination inventée par Satan; abstenez-vous en, et vous « serez heureux. »

Chef d'empire, comme les khalifes arabes et les sultans osmanlis, ayant sous sa domination les contrées où se trouvent les vignobles les plus renommés, produisant des vins d'élite, Mahomet eût-il tenu le même langage?

L'interprète le plus orthodoxe du livre sacré peut formuler cette question, dont la réponse est indiquée par la tolérance pratiquée envers les viticulteurs, à l'époque où l'islamisme était rigoureusement suivi dans toutes ses prescriptions. En laissant aux peuples vaincus et conquis le droit de racheter leurs personnes et leurs biens, avec le libre et public exercice de leur culte, les khalifes alraschedoun avaient donné un exemple dont les successeurs d'Othman ne se sont jamais écartés. Les vignobles restèrent donc une des principales ressources, une des plus im-

portantes cultures des différentes contrées de l'empire ottoman.

La vigne prospère principalement depuis le 25° degré de latitude jusqu'au 52°; par conséquent, la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Afrique se trouve presque entièrement favorable à ce genre de culture. L'orientation et l'exposition sont avant tout des garanties de succès pour le travail de l'homme qui utilise les pentes des montagnes et des coteaux, y transporte même un peu de terre soutenue par des terrasses, liée en quelque sorte par les ceps qui s'y incrustent et qui, grâce à l'action bienfaisante du soleil, de l'air, de la pluie, de la rosée, se couvrent de raisins.

Ces raisins, frais ou secs, représentent en Turquie un revenu très-élevé; ici, toutefois, c'est uniquement la récolte vinicole qu'il est essentiel d'apprécier. Quoique l'on manque encore des premiers éléments d'une statistique officielle sur le nombre, l'étendue, le rendement même approximatif des vignobles, que le baron de Reden englobe, pour les provinces européennes de l'empire, avec les terres labourables, les jardins et les vergers, il est permis d'aller plus loin. On peut affirmer qu'après la production des céréales, de la soie et du coton, les vignobles occupent le plus grand nombre de travailleurs, embrassent une zone considérable de terrains, fournissent à l'État un large tribut, et constituent, tant par la consommation intérieure que par l'exportation à l'étranger, une mine des plus fécondes.

La France compte environ deux millions d'hectares de vignobles, qui donnent occupation, aisance, richesse à huit millions de travailleurs, d'ouvriers, de fermiers, de propriétaires, de marchands, directement ou indirectement rattachés à cette triple branche de prospérité agricole, industrielle, commerciale. Par ces chiffres, que commentent d'une

manière si éloquente le tableau des recettes énormes de l'administration française et celui d'exportations annuelles, montant à plusieurs centaines de millions de francs, que l'on calcule ce que la Turquie a le droit d'attendre de ses vignobles. Ne sont-ils pas mieux favorisés sous le rapport de l'action du soleil, de l'influence du climat, de la nature du sol? Qu'est-ce qui empêche de rendre à des crus fameux leur ancienne renommée, et d'emprunter aux vignobles les plus célèbres de France et du monde entier des ceps qui se naturaliseraient et s'amélioreraient bien vite en Turquie?

Dans l'antiquité, l'Asie se glorifiait des vins de la Palestine et de la Syrie, du mont Liban et des îles de Chypre, de Rhodes, de Lesbos, etc., de même que des nombreux coteaux de l'Ionie. Les vins actuels dits de la Commanderie, à Rhodes et en Chypre, ne démentent point leur vieille célébrité, à laquelle s'associe, dans plusieurs îles de l'Archipel, le vin de Malvoisie. L'Anatolie fournit aussi de remarquables spécimens.

L'Afrique avait auprès d'Alexandrie le vin de Maréotis; aux environs de Cyrène, d'Utique, de Carthage, de Tunis-la-Blanche, les Phéniciens, plus tard les Romains, cultivaient des vignobles dont les ceps, naturalisés en Espagne par les Mores et les Arabes, font encore aujourd'hui la fortune des clos de Malaga, d'Alicante, de Xérès, etc.

La Turquie d'Europe n'a qu'à reprendre ses traditions : la Thrace, la Macédoine, l'Épire, les environs d'Andrinople, la Moldavie, la Valachie, se recommandent par leurs vignobles, dont les produits, généralement riches en alcool, présentent les garanties de la plus fructueuse transformation. Les Grecs, les Slaves, les Moldo-Valaques, s'entendent parfaitement à la culture des vignobles; ils se gardent bien de

nuire à la qualité et à la finesse du vin en fumant le sol; l'expérience de leurs ancêtres et leurs travaux personnels les guident dans une pratique à laquelle il ne manque que des capitaux et quelques procédés nouveaux de vinification et de conservation, pour rendre les gourmets des deux mondes tributaires de produits déjà remarquables et qu'il est si facile d'élever à un très-haut degré de perfection.

Une autre culture qui donne des produits supérieurs à tout ce que l'on obtient dans le reste du globe, c'est celle du tabac; la Syrie, la Macédoine, la Thrace, l'Albanie, quelques îles et divers districts de l'Anatolie fournissent des qualités au-dessus et en-dehors de toute comparaison; c'est encore un don, un bienfait de la nature que l'on doit respecter et non contrarier dans son œuvre, par des engrais altérant l'arome du produit. Les femmes et les enfants suffisent très-bien aux quelques journées de travaux qu'exigent la production et la récolte de cette feuille précieuse, dont l'exportation est considérable, malgré une consommation incalculable qui embrasse toutes les parties du vaste empire, consommation à laquelle pourvoit exclusivement la culture indigène.

On regrette de ne pouvoir tenir le même langage à l'égard de l'huile d'olive, fabriquée avec tant de négligence, bien que les oliviers du plus grand nombre des provinces présentent un aspect vraiment magnifique; tout ou presque tout reste à faire sous ce rapport. La Provence et l'Italie ne l'emportent qu'à l'aide de leurs excellents moulins et pressoirs, qu'il serait bien utile de naturaliser à pied d'œuvre de tous ces vergers, que l'on peut appeler autant de bois d'oliviers; construits à frais communs pour un grand centre de production, ils décupleraient le rendement d'une

récolte, aujourd'hui dépréciée et réduite à la consommation intérieure.

En continuant cette revue rapide des principaux produits agricoles, une mention spéciale revient de droit aux substances tinctoriales, parmi lesquelles on doit citer, en première ligne, la garance (alizaris) de l'Anatolie.

Plante à racines vivaces et à tiges annuelles de la famille des rubiacées, la garance est un double trésor agricole et industriel pour plusieurs provinces de l'empire ottoman; elle prospère surtout en Asie-Mineure, aux environs de Smyrne et d'Aïddin. Là, effectivement, elle a rencontré les conditions de climat et de sol, dont la réunion détermine la supériorité de cette culture.

La Sublime-Porte voulait conserver le monopole de cette plante; la peine de mort fut édictée contre tout exportateur de la graine de garance, cherchant à faire passer ce germe précieux en pays étranger; exemple que bien des gouvernements de l'Occident ont suivi, pour des procédés de culture ou de travail dont ils tenaient à conserver le monopole! La Grande-Bretagne n'avait-elle pas, à la fin du dernier siècle, comminé la peine capitale contre celui qui tenterait de faire connaître au dehors les premiers métiers mécaniques à filer le coton? Ces peines redoutables n'ont jamais empêché le progrès de s'accomplir. Liévin Bauwens a importé en Belgique les nouveaux procédés de filature, comme la garance avait été introduite en Europe par un Persan nommé Ehan Althen, qui avait caché la graine dans les plis de son turban.

L'interdiction, du reste, n'a point persisté jusqu'à nos jours; en effet, en 1821, Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, s'adressa à la Sublime-Porte pour obtenir de la graine de garance de Smyrne, et le divan répondit de la manière la plus gracieuse à ce vœu d'un allié du sultan Mahmoud.

Sur un demi-hectare qui servit de champ d'expérimentation, on obtint, en Hollande, dans une localité bien choisie, une récolte de deux mille sept cent soixante et un kilogrammes de racines d'alizari, dont la valeur fut estimée à douze cent vingt florins des Pays-Bas, plus de deux mille cinq cents francs. Quel argument plus concluant pourrait-on produire afin de démontrer l'immensité des ressources que cette culture peut offrir pour les diverses parties de l'empire ottoman?

Comme substances tinctoriales, la Turquie cultive encore le carthame, l'indigo; elle recueille sur une spécialité de chênes la noix de galle pour teinture en noir et fabrication d'encre. Le sésame est devenu aussi l'objet d'exportations constamment progressives, particulièrement vers Marseille, Livourne, Trieste, etc.

L'agriculture ottomane est donc loin de rester stationnaire, comme le démontrent, à l'évidence, les chargements des paquebots à vapeur et des navires à voiles qui, chaque jour, en toute saison de l'année, partent des échelles du Levant et des différents ports de l'empire avec des masses de produits agricoles et horticoles.

L'apiculture si habilement pratiquée par toutes les populations des campagnes, sans distinction de race, de langue, de culte, représente aussi, par le miel et la cire, un revenu considérable, au double point de vue de la qualité et de la quantité; ces produits supérieurs sont obtenus presque sans peine et sans frais.

Les vergers d'arbres fruitiers, les jardins avec leurs innombrables productions, les bois d'orangers, de citronniers, de palmiers à dattes, de cédrats, de figuiers, tous ces dons de la nature, du reste très-bien secondés par l'active intelligence d'horticulteurs que l'Europe peut envier à l'Orient; toute cette branche aussi poétique, aussi élégante que féconde en résultats matériels, exigerait un volume entier, rien que pour le dénombrement des espèces récoltées et de leurs principales variétés.

A l'état frais, la consommation intérieure y trouve d'énormes ressources, parfaitement appropriées au climat, aux instincts et aux habitudes des populations. La saveur et la maturité de la plupart des fruits dispensent de toute crainte sous le rapport de l'hygiène et de la salubrité : au contraire, ce régime végétal convient admirablement, même aux étrangers.

D'ailleurs, l'art de sécher et de conserver les fruits, de les rendre presque inaltérables, malgré une longue traversée maritime, la fabrication des confitures les plus savoureuses, avec ou sans sucre, au besoin à l'aide du moût du raisin, tous ces secrets domestiques sont depuis la plus haute antiquité, le privilége de l'Orient. Le soleil, l'air, l'eau, se font les auxiliaires de travaux dont tous les efforts de l'Europe n'obtiennent que des parodies, sous prétexte d'imitations.

Gramaye, en consultant au commencement du dix-septième siècle, les registres de la régence d'Alger, y trouvait inscrits plus de quatorze mille jardins; avec l'étendue de l'empire ottoman, les mœurs des populations musulmanes, avec l'existence essentiellement intérieure, intime, presque cachée que l'on mène dans toute la Turquie, il y a certainement des centaines de milliers de jardins, ornés de vrais

bois d'arbres rares, de buissons de fleurs, de toutes les productions les plus riches, les plus variées, dont il est impossible d'apprécier le rendement en argent. Comme échelle de comparaison, on peut dire qu'à Montreuil, auprès de Paris, un hectare de terre avec espaliers de pêchers, venus d'Orient, se vend soixante mille francs, et que les horticulteurs de cette localité se font un revenu de quatre millions de francs par année, réparti entre quelques centaines de familles.

Avec les chemins de fer et les paquebots à vapeur, les jardins orientaux sont à huit ou dix jours de distance de nos marchés avides de primeurs.

On dira que ce sont là des détails ; mais en agriculture et en horticulture les détails équivalent bientôt à des masses, surtout lorsqu'on opère sur une superficie de deux cents millions d'hectares, avec huit à dix millions de travailleurs. Que chacun d'eux augmente sa récolte de quelques centimes par jour, au moyen d'un procédé de travail plus parfait ou d'une semence choisie avec plus de soin, et on arrive à des résultats extraordinaires : les quelques centimes deviennent ainsi bien vite des millions de francs.

Mais en revenant de ces détails aux masses, comment se défendre de l'espèce de vertige qu'éprouvait le baron Fourier lorsqu'il évoquait ses souvenirs de l'inépuisable terre d'Orient ? Comment ne pas répéter avec lui : « Voilà « quinze ou vingt millions d'hectares de forêts qui se com- « posent des essences les plus précieuses ou les plus indis- « pensables ! »

Constructions navales et civiles, bois de luxe pour l'ébénisterie, d'un service usuel pour le chauffage, richesses sur pied, grossies, accumulées par le cours des siècles, que faudrait-il pour en tirer parti ? Un bon système d'aménagement, la création de routes praticables, l'application du flottage sur les rivières et les cours d'eau torrentueux régularisés, au besoin des scieries mécaniques d'une simplicité primitive comme celles que les Américains de l'Union improvisent dans les solitudes de l'Ouest, au bord des fleuves, des lacs, dans le voisinage de la station d'un chemin de fer également improvisé, tandis que les maisons s'élèvent sur chaque éclaircie de la forêt bientôt remplacée par une ville naissante.

Le problème relatif à la sylviculture est d'autant plus grave qu'il touche, d'un côté, au régime généralement appauvri des eaux, en remontant par la météorologie jusqu'à l'amélioration du climat : d'un autre côté, il constitue pour le gouvernement impérial la plus opulente, la plus productive des ressources pour rétablir l'équilibre des budgets, amortir la dette inscrite et flottante, en remédiant à tous les embarras financiers.

Sans aliéner ce fonds de richesse, il ne faut qu'en accroître les produits pour lesquels le temps et la nature sont d'infaillibles agents de succès. En Belgique, les forêts de l'État rendent tout au plus un et demi pour cent ; on est parvenu en France à doubler ce revenu. En adoptant le chiffre belge pour s'élever par degrés au produit obtenu en France par l'administration des eaux et forêts, quel avenir pour la Turquie ! Et comment calculer l'énorme richesse que la Sublime-Porte peut s'assurer presque immédiatement, au moyen de traités à long terme, avec de puissantes compagnies de chemin de fer et de services de navigation à vapeur ?

L'empire ottoman possède, en effet, des essences précieuses qui manquent à l'Europe occidentale. Les produits ligneux des contrées orientales et méridionales ont d'ailleurs une supériorité reconnue sur leurs congénères du nord et du centre de l'Europe, où l'on ne rencontre jamais de matériaux de construction navale indestructibles comme le bois de teck, dont la marine arabe s'est toujours servie avec tant de succès.

Mais les difficultés à résoudre, en ce qui concerne la sylviculture, ne comportent ni tiédeur, ni indifférence; bien des abus sont à déraciner, l'État n'exerçant point actuellement une surveillance suffisante pour empêcher des déprédations funestes. Fort heureusement une réforme n'offre guère d'obstacles sérieux; pour y parvenir, on peut s'inspirer de ce qui se passe en Allemagne, qui devance actuellement tous les pays civilisés du globe, par l'étonnante perfection de ses procédés et la science profonde de son administration forestière.

De la sylviculture à la vie pastorale avec l'entretien des troupeaux de grand et de petit bétail, et l'élève des différentes variétés de l'espèce chevaline, la transition est naturelle. Ce n'est qu'au second âge de l'humanité que les populations, d'abord nomades et campées sous des tentes, se sont identifiées au sol par le sillon du laboureur et la construction d'habitations en planches, en briques, en pierres, se groupant et s'alignant pour former des villages, ensuite des villes.

En raison même de leurs instincts de race, des millions

de musulmans, les uns Osmanlis, les autres Arabes, Bédouins, Kurdes, etc., ne vivent aujourd'hui, eux et leurs familles, qu'au moyen de la culture pastorale, pratiquée dans le Hedjaz, en Syrie, dans les pachaliks de Bagdad et de Mossoul, en Asie-Mineure et jusque dans les environs du bassin du Danube, par exemple la Dobroutcha, où des pâtres des contrées voisines, qui dépendent de l'empire d'Autriche, passent quelques mois, chaque année, avec leurs troupeaux. Le droit payé par tête de mouton vient à l'appui de la thèse soutenue au commencement de ce chapitre sur l'existence de la propriété dans l'empire ottoman où, en outre, des sujets étrangers, Autrichiens, Russes, etc., sont admis à participer périodiquement à cette même propriété, moyennant une faible redevance.

Mais pour la culture pastorale, pour l'élève des animaux domestiques, avec l'immensité des prairies naturelles et des vastes terrains affectés à la vaine pâture, la statistique se trouve encore devant l'inconnu. Quelques chiffres relatifs aux exportations de chevaux, de bœufs, de moutons, etc. : voilà les seuls indices, insuffisants, incomplets, que l'on puisse invoquer. Combien ils sont éloignés de la réalité, dont la consommation intérieure ne fournit également que quelques jalons approximatifs !

Il faut donc suppléer au manque absolu de documents officiels par des faits palpables, d'une notoriété universelle ; sous ce rapport, rien de péremptoire comme une simple description des animaux domestiques que l'homme a domptés, qu'il fait vivre avec lui pour le seconder dans ses travaux, dans ses plaisirs, pour en tirer de la nourriture, des vêtements, des engrais et auxquels il demande soit des services, soit des produits plus ou moins réguliers.

La liste de ces animaux ne s'est pas augmentée en Orient,

quant aux genres et aux espèces ; excepté le chameau et le dromadaire, la Turquie n'a pas de cadre zoologique plus vaste, plus riche que celui de l'Occident ; mais dans ce cadre oriental, à peu près immobile depuis les temps primitifs jusqu'à l'époque actuelle, la nature, le climat, le sol et les systèmes d'éducation suivis à très-peu de modifications près, ont produit la constance des races, s'élevant à des types exceptionnels, parfaits; par exemple, le cheval arabe, le *Kocklani* pur sang, qui remonte aux haras de Salomon, avec une noblesse appuyée de preuves authentiques, durant plus de trente siècles.

Dans le livre de *Job*, Dieu lui-même, s'adressant à ce patriarche pour l'éprouver, lui demande (livre XXXIX, verset 19 et suivants) :

« Donnes-tu au cheval la vigueur ? — As-tu orné son « front de la crinière mouvante ? — Le fais-tu bondir comme « la sauterelle ? l'orgueil de son hennissement (répand) la « terreur. — Creusant le sol et se réjouissant de sa force, « il s'élance au-devant de l'armure. — Il se rit de la peur, « ne tremble pas et ne recule pas devant le glaive. — Sur « lui le carquois retentit, la flamme de la lance et de la « pique — bouillonnent avec fureur, et il dévore la terre « et ne s'arrête qu'au bruit de la trompette. — La trom- « pette sonne, il semble dire : Ah! et de loin il flaire la ba- « taille, la voix tonnante des chefs et le cri de triomphe. »

Ce tableau est toujours vrai ; et pour conserver ce type hippique dans toute sa pureté, combien de précautions, prises par les Arabes, dans les accouplements, par le choix de reproducteurs d'élite ; comme tous les détails de l'éducation du jeune poulain sont minutieusement réglés ! Quels soins dans les arbres généalogiques attestant la filiation de cette aristocratie chevaline, à laquelle concourt si bien la

répugnance des Arabes à vendre, même à prix d'or, des juments de la race Kocklani.

Du reste, le prophète Mahomet, pour peindre le cheval arabe, a déployé des inspirations poétiques qui placent quelques versets du Koran à côté du fragment du livre de Job, cité plus haut. Voici la traduction de ces versets :

« Lorsque Dieu voulut créer le cheval, il appela le vent « du sud, et lui dit : De toi je veux faire un nouvel être ; « cesse de rester impalpable ; prends un corps solide.

« Le vent obéit. Alors Dieu prit une poignée de cette ma- « tière devenue solide et l'anima de son souffle.

« Ainsi fut produit le cheval auquel le Seigneur a dit : « Tu seras pour l'homme une source de plaisir et de ri- « chesses ; il montera sur ton dos et t'élèvera au-dessus de « tous les autres animaux. »

Après les Kocklanis pur sang, viennent les *Kadischis* demi-sang, moins beaux, moins parfaits, quoique très-remarquables. Enfin les Arabes élèvent, pour le trait, une variété commune et rustique qui porte le nom de *Kuedichs*.

Le gouvernement turc a créé divers haras pour la reproduction et la conservation des races principales, en même temps que pour la remonte de sa cavalerie. Trois de ces haras ont une importance très-grande : un est situé aux environs d'Énos, non loin de l'embouchure de la Maritza ; on y produit des chevaux destinés à l'artillerie ; on y a introduit des juments de Mecklembourg, et des juments arabes, venues du pachalick de Bagdad. Les deux autres haras impériaux, spécialement destinés à la remonte de la cavalerie, sont établis en Anatolie et en Roumélie.

Mais ce qu'il importe de favoriser, c'est l'initiative des communautés locales, ainsi que des éleveurs particuliers.

Moyennant quelques soins judicieux, très-bien compris des populations rurales, et en première ligne des Osmanlis, on obtiendrait, à peu de frais, les meilleurs résultats.

En fait, le cheval turc est, d'après l'opinion raisonnée des hippiatres qui font autorité, une des races les plus distinguées ; l'élève de ce type offre des garanties infaillibles; par conséquent, il peut être une source de fortune.

La Bulgarie orientale, la Roumélie, la Thrace, la Bosnie, ainsi que la Servie et la Valachie, produisent de très-bons chevaux, moins remarquables que le cheval turc, sous le rapport de la conformation, de l'élégance et des allures, mais dont la rusticité et la vigueur, pour le service de la selle et du trait, doivent encourager la reproduction sur une grande échelle.

A l'amélioration incessante, indéfinie des races chevalines de l'empire ottoman, se rattache une question vitale qui intéresse au plus haut degré l'État, les provinces, les villes, les campagnes, la société entière: celle des voies de communication. Dans la situation actuelle, les produits les plus beaux, les plus précieux, lorsqu'ils sont d'un petit volume, se transportent à dos de cheval ou de chameau; multiplier, en les améliorant, ces deux *véhicules* donnés par la nature, est donc une œuvre indiquée, indispensable.

Mais qu'on fasse plus et mieux; qu'à l'aide du surcroît progressif des revenus agricoles, le gouvernement impérial, les provinces, les communautés locales, les propriétaires, les cultivateurs, s'entendent pour tracer un réseau de petite et de grande voirie avec des chemins carrossables, où le cheval traînera au lieu de porter, en décuplant ses services de tous les jours; immédiatement s'opère une transformation merveilleuse.

L'attention spéciale des éleveurs et de tous les cultivateurs de la Turquie doit, en outre, être appelée sur l'âne, que des liens étroits de parenté rattachent au cheval. Les plantes les plus grossières, que les autres animaux dédaignent, suffisent à sa sobriété. Il résiste très-bien à la soif; dans le désert, la finesse de son instinct perçoit à grande distance l'ombrage des arbres et les émanations d'une source. En même temps, le baudet, employé comme étalon avec une jument, produit des métis, le mulet et la mule; il devient ainsi l'agent d'une industrie que les musulmans ont naturalisée en Espagne, et dont la Turquie d'Asie et d'Afrique, et même quelques provinces d'Europe, pourraient tirer de grands profits. L'âne, du reste, est remarquable en Orient par sa haute stature, sa rapidité, sa vigueur, sa beauté.

Le chameau et le dromadaire rendent des services inappréciables aux populations de l'Orient; ces infatigables auxiliaires des Asiatiques et des Africains, chez lesquels ils ont vécu à l'état sauvage, sont rangés, depuis les temps primitifs du monde, au nombre des meilleures conquêtes de l'homme; la Genèse mentionne le chameau parmi les richesses de Laban et de Jacob.

Le chameau et le dromadaire (ce dernier est surtout préféré par les musulmans) appartiennent au genre des mammifères et à la famille des ruminants. Herbivore comme ceux-ci, il a quatre estomacs; mais, de plus que le bœuf, il possède une cinquième poche, vraie source d'eau sécrétée, assez claire, presque sans goût et potable pour l'homme, même dix jours après la mort de la bête. Ainsi le chameau porte, au milieu du désert, sa provision d'eau, environ deux litres, dont son conducteur peut, au besoin, se faire une ressource suprême en tuant l'animal.

D'une sobriété égale à sa docilité et à sa vigueur, le chameau broute les buissons épars sans s'arrêter dans sa course, malgré un poids de cent cinquante à trois cents kilogrammes, qui ne l'empêche pas de franchir en un jour une distance d'une dizaine de lieues, pour recommencer ainsi le lendemain, durant un mois consécutif. Il flaire ou devine de très-loin le puits ou la source cachés au fond du désert, à l'ombre de quelques palmiers. Le nombre des chameaux et des dromadaires, employés au transport des marchandises, est très-considérable.

L'éducation de ces animaux, objet de soins judicieux, de tous les instants, ajoute aux dons nombreux qu'ils tiennent de la nature; ils sont la source d'une grande richesse pour l'Orient.

Quant aux autres ruminants, comme le bœuf et le buffle, les moutons et les chèvres, les documents officiels manquent absolument sur leur nombre, leur valeur intrinsèque et leurs produits durant la vie et à leur mort; mais on peut les considérer comme un des plus précieux éléments de la culture pastorale. Sans qu'il soit nécessaire de créer des prairies artificielles, la nature s'est chargée du soin de fournir à tous les ruminants une abondante pâture, très-bien appropriée à chaque espèce et à chaque race, parmi lesquelles la Turquie possède des spécialités très-remarquables, soigneusement maintenues.

On a déjà vu, à la deuxième partie de ce livre, l'importance industrielle et commerciale des chèvres d'Angora, de même que les immenses exportations des laines de toutes qualités. Il est inutile d'y revenir. La Servie aussi trouve une de ses principales ressources dans l'élève, en grand, des bêtes porcines, qu'au nom de l'hygiène la Bible et le Koran classent parmi les animaux immondes, dont la chair peut

déterminer l'explosion de maladies cutanées, si dangereuses en Orient.

Il y aurait maintenant à dénombrer les gallinacés, le coq et la poule, la pintade, le dindon, le paon; les ovipares palmipèdes, en tête desquels figure le cygne; un souvenir est bien dû aux pigeons, en faveur desquels des fondations ont été rattachées à plus d'une mosquée et dont les Orientaux ont fait les facteurs rapides d'un service de poste aérien. Les grandes et les petites volières, affectées, les premières aux faisans, les autres à des oiseaux d'agrément, ne doivent pas être oubliées comme ornement des jardins si chers aux musulmans.

Presque sans dépense, à l'aide de quelques soins du reste bien compris, c'est une source intarissable de produits que deux chiffres vont résumer : en France, sept départements, plus ou moins rapprochés du canal de la Manche, expédient année moyenne en Angleterre, depuis la grande réforme, œuvre de Robert Peel, pour huit millions de francs d'œufs et de pièces de volailles. La Belgique exporte en Angleterre, depuis la même époque, tous les ans, du beurre et des œufs, des volailles et des lapins, des fruits et des légumes, pour vingt millions de francs.

En réalité, il n'y a rien d'insignifiant, de mesquin en agriculture, en horticulture et dans l'élève des animaux domestiques, que l'on peut multiplier d'une manière indéfinie en les améliorant sans cesse, en réunissant qualité et quantité. Aucun État, dans le monde entier, n'est placé sous ce triple rapport dans de meilleures conditions que la Turquie où se trouvent combinés l'espace, la variété de climats, le soleil, l'air, les eaux, la fertilité du sol, autant d'avantages qui dispensent le cultivateur, l'horticulteur, l'éleveur, des efforts et des sacrifices imposés à l'Occident.

Que l'on cesse, par conséquent, de traiter de primitive, d'incomplète, de barbare, une agriculture qui donne à si peu de frais des masses de produits, suffisant d'abord à l'alimentation de trente-cinq millions de sujets de l'empire, et fournissant ensuite à l'industrie intérieure tant d'éléments précieux, avant de devenir l'objet d'exportations toujours plus considérables, destinées à l'Europe occidentale dont la Turquie, avec ses États tributaires, est en réalité un des greniers d'abondance.

A ce tableau si rassurant se mêlent, il est vrai, quelques ombres : ainsi, les diverses branches de l'économie rurale sont exposées aux retours de certains fléaux qui viennent tromper les espérances le mieux fondées.

Aux éruptions des volcans aujourd'hui éteints, ont succédé, de temps à autre, des tremblements de terre; les années de sécheresse sont suivies parfois de grandes inondations; trop souvent une invasion de sauterelles détruit en un jour la richesse des campagnes, en laissant, comme traces de son passage, la disette et un foyer d'infection, engendrant des maladies épidémiques et épizootiques; les orages et les trombes exercent aussi, dans certaines contrées, d'épouvantables ravages.

Mais le globe entier, hélas! et tous les membres de la grande famille humaine, sont soumis à ces fléaux que les progrès de la science tendent à diminuer, que la prévoyance et l'épargne atténuent dans leurs effets, et que la charité, cette vertu essentiellement musulmane, aide à réparer, en secourant leurs victimes.

Industrie.

Des faits appuyés sur des chiffres ont démontré l'éblouis-

sant passé de l'agriculture orientale, son présent riche de ressources, son avenir qui autorise les plus splendides espérances.

Il est intéressant de rechercher de même la situation du travail national, dans les diverses parties du vaste empire, et de prouver ainsi toute la vitalité de l'industrie en Turquie.

C'est que les intérêts matériels doivent seuls être invoqués aujourd'hui, lorsqu'on veut s'occuper fructueusement de l'avenir de ce pays. Ils ont tenu, même au milieu des luttes et des phases diverses de la conquête ottomane, une place considérable; malheureusement l'histoire ne s'y est pas suffisamment attachée : dans les sources où il faut puiser, on ne rencontre, en général, que les seules préoccupations du temps, celles concernant les conquêtes de chaque règne; à côté des récits circonstanciés de nombreuses batailles et de l'indication précise de l'agrandissement de territoire amené par chacune d'elles, c'est à peine si on trouve quelque mention relative à l'industrie. Il faut, en quelque sorte, surprendre, au milieu des narrations fastidieuses des combats, les indices fugitifs échappés, le plus souvent à leur insu, aux chroniqueurs et aux historiens.

Ainsi, en remontant jusqu'au temps d'Orthogrul, c'est-à-dire avant l'avénement du premier Sultan, on constate qu'en échange de certains services rendus à ce chef et à ses fils, ceux-ci remirent tous les ans au commandant d'une forteresse du nom d'Angelocama, située derrière l'Olympe, des présents consistant « en tapis de diverses couleurs, « caparaçons, peaux de chèvres, fromages et outres rem- « plies de miel. »

Plus loin, on voit que le premier soin d'Othman, après son investiture, fut de changer en mosquée l'église de

Karadjahissar, lieu de sa résidence, et d'y instituer entre autres un *mollah* ou juge « chargé de présider aux affaires « de toute nature et de vider les contestations qui s'éle- « vaient d'ordinaire entre les habitants à l'issue du marché, « le vendredi de chaque semaine. Ce même fonctionnaire « devait soumettre à un impôt les marchandises, à leur « entrée dans la ville. »

Ainsi encore Othman se rend à Tarakli, dont les habitants vivaient dans une grande opulence, et qui devait sa prospérité « à son commerce étendu de peignes et de cuillers. » A quatorze lieues plus loin se trouvait Moderina ou Modreni, dont les habitants étaient renommés « pour leur « fabrication d'aiguilles. »

Le costume d'Othman était d'une grande simplicité : « Il « entoura son bonnet rouge, arrondi du haut, d'un turban « blanc, formant par devant de larges bouffantes; il portait « un ample kaftan, dont le collet et la doublure étaient de « même couleur et dont les longues manches pendaient « derrière les bras, que recouvraient les vêtements de « dessous. »

A la mort du premier Sultan, on ne trouva chez lui ni or, ni argent, « mais une cuiller en bois, une salière, un « kaftan brodé, un turban de toile neuve, quelques drapeaux « de mousseline rouge, quelques chevaux, des attelages de « bétail pour la culture des champs. »

Combien de détails précieux dans ces courtes citations, combien de preuves surtout d'un notable degré d'avancement dans la pratique de tous les arts utiles! Et, qu'on ne l'oublie point, il s'agit ici d'un ensemble de faits, constatés presque par surprise, et antérieurs à l'avénement d'Orkan, c'est-à-dire ne dépassant pas le premier quart du quatorzième siècle.

Le règne d'Orkan embrasse une période de trente-quatre ans; il s'étend de 1326 à 1360; il donne matière à une ample moisson de faits caractéristiques, au point de vue des intérêts industriels.

Mursal-le-Noir, s'étant emparé pour le compte du Sultan de la partie méridionale du golfe de Nicomédie, reçut ce pays à titre de fief, à la condition d'y entretenir constamment « des petits vaisseaux de guerre, des gardes-côtes, « chargés de veiller à la conservation de cette conquête, » et la clause fut si bien observée que le nom de *Karamursal* est donné encore actuellement aux navires de guerre qui gardent certaines côtes de l'empire.

A partir de la troisième année du règne d'Orkan, ce sultan « fit battre monnaie à son coin et en son nom. »

Durant ce règne, les Grecs portaient des bonnets brodés d'or; et les Turkomans, des bonnets de feutre rouge, ornés de turbans bigarrés. Pour distinguer les Ottomans de ces deux nations, on fit prendre « des bonnets de feutre blanc « aux soldats, ainsi qu'aux fonctionnaires attachés à la « personne des princes; les beys eux-mêmes ne portaient « en temps de guerre que des bonnets de feutre blanc, « fabriqués à Biledjik; les jours de fête, ils les entouraient, « comme les princes, de mousseline tournée en turban. »

Lors de l'organisation des troupes d'infanterie, il y eut un corps d'irréguliers appelé *Azab;* les hommes qui le composaient furent souvent employés « à la construction des « ponts. »

Nicée dut une partie de son opulence « à ses fabriques « de faïence de Perse. » — Berghame, de son côté, était déjà célèbre « par l'invention du parchemin et la fabrica- « tion de riches tentures. »

Orkan épousa une fille de Cantacuzène, empereur

d'Orient; le souverain ottoman lui envoya trente vaisseaux pour ramener sa fiancée et une nombreuse cavalerie, suivie des plus hauts dignitaires de l'État, pour lui servir d'escorte. L'empereur, accompagné de sa famille, des grands de sa cour et de son armée, se rendit dans la plaine de Selymbria; selon un ancien usage, la princesse devait paraître une dernière fois aux regards du peuple « sur une magnifique « estrade recouverte de tapis aux mille couleurs. A un « signal donné, les rideaux de soie brodés d'or tombèrent, « et laissèrent voir la fiancée, entourée d'eunuques age- « nouillés et armés de flambeaux; aussitôt les fifres et les « trompettes firent retentir la plaine de joyeuses fanfares, « et des chœurs harmonieux chantèrent les louanges de la « jeune épouse. »

Sous le règne d'Amurath Ier (1360 à 1389), Lalaschahin, beylerbey d'Andrinople, éternisa son nom par d'utiles et magnifiques constructions, dont il embellit les villes qu'il avait soumises à la domination ottomane; il fit construire entre autres, à Philippopolis, « un pont en pierres, long de « deux traits de flèche, et sur lequel deux chariots pou- « vaient passer de front. »

Parmi les conquêtes de Lalaschahin, figure Samakow, « ville mémorable à cause de ses nombreuses forges. »

C'est après la prise d'Apollonia que le sultan adopta pour coiffure « le bonnet doré; » jusqu'alors il avait entouré sa tête d'un linge fin de couleur blanche « provenant « de la fabrique de Kermian; son kaftan et sa veste étaient « faits du même tissu, de couleur rouge, et tirés de la même « province. »

Amurath maria son fils Bajazet avec la fille du prince Kermian, son voisin. Les noces furent célébrées à Brousse, avec une pompe extraordinaire. Parmi les hauts dignitaires

qui y assistaient, se trouvèrent les ambassadeurs des princes d'Aïddin et de Mentesché, de Kastemouni et de Karamanie, ceux des sultans de Syrie et d'Égypte; tous apportèrent de riches présents, consistant en chevaux arabes, en étoffes d'Alexandrie. Ewrenosbeg, Grec d'origine, offrit à lui seul cent esclaves choisis parmi les plus beaux garçons et les plus belles filles de sa nation. « Dix d'entre eux portaient « des assiettes d'or remplies de ducats; dix autres, des plats « d'argent chargés de monnaies du même métal; d'autres « enfin, dix-huit pots ou lavoirs en or et en argent, des « coupes et des tasses émaillées, des bocaux et des verres « enrichis de pierres précieuses. » La princesse apporta en dot les clefs de différentes villes, parmi lesquelles : « Ku- « tahia, renommée par ses fruits en général et par ses pro- « duits naturels et industriels. »

Bajazet Ier succéda à son père en 1389. Dès l'origine de son règne, il mit en état de défense Gallipoli; « il y fit creuser « un port sûr pour ses galères; à l'entrée de ce port, il « éleva une tour fortifiée d'une très-grande dimension, pour « le mettre à l'abri d'une attaque imprévue. »

Avant de rendre leur liberté à un certain nombre de chevaliers français, faits prisonniers en Hongrie et rachetés par des rançons, le sultan leur donna le spectacle d'une chasse aux faucons et les étonna par la magnificence de son cortége, où l'on ne comptait pas moins de sept mille fauconniers et six mille gardes de meute; « les chiens « avaient des housses de satin; les léopards, des colliers de » diamant. »

Ayant porté plus tard la guerre en Asie, Bajazet y prit plusieurs villes situées dans la direction de la Perse, et entre autres la forteresse de Koumakh, « renommée par ses fabriques de toiles. »

La ville de Brousse, où s'élèvent les tombeaux des premiers sultans, était devenue la capitale de l'empire et fut décorée de somptueux édifices : des mosquées dont les vestiges étonnent encore le voyageur par leur richesse et la pureté de leur style, des écoles, des établissements de bains, des caravanseraïs, des couvents, etc.; des eaux thermales, des sources limpides qui tombaient en cascades, embellissaient les environs de cette ville, dont les jardins et les campagnes produisaient tous les fruits.

L'agriculture, l'industrie, le commerce, y étaient en honneur et protégés par les sultans; la fabrication des soieries, des velours, des mousselines, des toiles, des coussins, des tapis de laine indigène, y prit un essor considérable, favorisé par le passage périodique des caravanes.

Ces citations si diverses et si éloquentes embrassent, dans leur ensemble, le premier siècle de la domination des sultans osmanlis. La conclusion paraît naturelle, évidente : non-seulement le travail industriel avait acquis, dès le quatorzième siècle, un haut degré de perfection en Turquie, mais, en outre, la conquête des premiers sultans ne fut point une œuvre de destruction, comme on l'a prétendu si souvent et avec tant de légèreté.

Il y aurait à ce propos un parallèle fort instructif à établir entre ce qui s'est passé en Amérique, et dans l'empire ottoman. Il suffit de l'indiquer.

Que sont devenues, en effet, les tribus indigènes du nouveau-monde après la conquête des catholiques espagnols et portugais et l'établissement des puritains anglais, fondateurs des États-Unis?

Dix à douze millions d'hommes à peau cuivrée ont disparu devant l'implacable développement de la libre, morale et pieuse république des Washington, des Franklin, des

Lincoln. Encore quelques années, et les anciens possesseurs du sol américain ne vivront plus que dans les romans de Cooper et les récits des pionniers de l'Ouest.

De leur côté, les Espagnols et les Portugais n'ont guère été plus cléments pour les tribus aborigènes du centre et et du sud du nouveau-monde.

Les chiffres ont ici, comme toujours, leur signification irréfutable : dans l'empire ottoman et les divers États tributaires, on a compté depuis des siècles et on compte encore de nos jours plus de seize millions de chrétiens.

On ne peut s'en étonner lorsqu'on veut bien se remettre en mémoire les bases mêmes, les préceptes de l'islamisme et les recommandations de ses khalifes les plus autorisés.

A la mort du Prophète, lorsque son beau-père, Abou-Becr, ouvrit la liste des khalifes alraschedoun, en ligne droite, quel a été le langage du chef de l'islamisme, du vicaire terrestre de Mahomet?

« Souvenez-vous, disait-il, que vous êtes toujours en « présence de l'Éternel, à la veille de la mort, dans l'at- « tente du jugement suprême et l'espérance du paradis. « Évitez donc l'injustice et l'oppression ; consultez-vous avec « vos frères (l'armée qui conquit la Syrie). Étudiez-vous à « conserver l'amour et la confiance de vos troupes; quand « vous combattrez dans les batailles du Seigneur, condui- « sez-vous en hommes et sans tourner le dos. Que votre vic- « toire ne soit jamais souillée par le sang des femmes et des « enfants.

« Ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les champs « de blé, ne coupez jamais les arbres fruitiers; ne faites « aux troupeaux d'autre dommage que de tuer le bétail « dont vous aurez besoin pour votre nourriture.

« Si vous signez un traité, soyez-y fidèles, et que vos

« actes soient toujours conformes à vos paroles. Comme « vous avancerez dans le pays ennemi, vous trouverez des « personnes religieuses qui vivent retirées dans de pieuses « habitations, et se proposent d'y servir Dieu à leur ma- « nière; ne les tuez pas, ne détruisez pas leur asile. »

Ces souvenirs, toujours vivants, du premier siècle de l'islamisme, ont plané constamment sur la Turquie; on les retrouve dans plus d'une proclamation, dans plus d'un Hatti-Chériff des sultans, et les populations ottomanes, de leur côté, sauf de bien rares exceptions, ne les ont jamais complétement perdus de vue. — Est-il étonnant que, sous l'égide de ces souvenirs, les arts de la paix aient prospéré en Turquie?

Le travail manuel d'ailleurs n'a jamais cessé d'y être en honneur; il est prescrit par l'islamisme, même aux souverains, et chaque sultan osmanli s'est fait un devoir de se conformer à ce précepte : Mahomet Ier était bijoutier; Osman III, menuisier; Mustapha III a gravé et frappé de beaux spécimens de monnaie; Achmet III s'est distingué comme calligraphe, peintre, architecte et horticulteur; il a laissé des manuscrits sur vélin que l'on conserve dans son tombeau et qui rivalisent avec les chefs-d'œuvre des enlumineurs chrétiens du moyen âge; Sélim III avait un rare talent de peintre sur mousseline.

Du reste, l'industrie a été organisée de bonne heure, à Constantinople, d'une manière complète et régulière; on en trouve la preuve dans l'existence de nombreux corps de métier fonctionnant, dès le seizième siècle, à l'état d'institution nationale.

En 1582, il y eut des fêtes extraordinairement brillantes, à l'occasion de la circoncision de Mahomet, fils aîné d'Amurath III. Par la description de ces fêtes, il est cons-

taté que cent quarante-huit corps de métier figuraient dans les divers cortéges et les réjouissances publiques.

Il faut détacher de ces relations les parties les plus saillantes pour donner une idée de l'état de perfection auquel l'industrie devait être parvenue dès cette époque; on trouvera, en outre, dans ces détails, matière à certains rapprochements intéressants avec les cortéges organisés de nos jours en Occident, et entre autres en Belgique et dans plusieurs villes de France.

Des processions solennelles des divers corps de métier commencèrent le 11 juin et se succédèrent pendant vingt et un jours, chaque journée étant remplie par les cortéges de professions différentes.

Ces processions furent ouvertes par les cordonniers et bonnetiers pour femmes ; ces deux corporations avaient des bannières d'étoffes d'or et d'argent, et des dais ou baldaquins étincelants de mille couleurs. Vinrent ensuite les filateurs de coton, les cordonniers pour hommes, les selliers ; ces derniers conduisaient avec eux un atelier ambulant porté sur six roues, dans lequel plusieurs personnes s'occupaient de toutes sortes de travaux de sellerie. Les ouvriers employés au plissement des kaftans et des étoffes de soie marchèrent sous une bannière de satin rouge et jaune; au milieu d'un cortége de cent jeunes garçons en habits de soie, s'avançait un char sur lequel s'exécutaient toutes les opérations de ce métier. Les tréfileurs d'or et d'argent rendirent hommage au sultan; après eux arrivèrent les fileurs de soie, les fabricants de cordes et de lacets; puis les confiseurs, les pâtissiers, les marchands de sorbets, suivis de tout l'attirail de leur état, faisaient des pâtisseries en marchant et versaient au peuple des sorbets de toutes les couleurs.

Les tisserands offrirent à Amurath leurs pièces de toile les plus fines; et les corroyeurs, de grands surtouts de table en cuir brodés d'or et des coupes en cuir sans couture. Les fruitiers, les marchands de fil et de tabliers, les bijoutiers, défilèrent à leur tour; ces derniers avaient avec eux plus de trois cents jeunes gens revêtus d'habits de drap d'or. Les fabricants de housses et de cierges offrirent des ouvrages de leur profession remarquables par leur beauté. Les potiers, les fabricants de tapis, furent suivis des relieurs et des marchands de papier; ceux-ci conduisaient une boutique ambulante, dans la partie inférieure de laquelle un jeune garçon préparait du papier, tandis que dans la partie supérieure trois autres lisaient le Koran. Les matelassiers étaient accompagnés de cent cinquante jeunes gens revêtus d'habits de drap d'or et assis sur des matelas et des coussins de même étoffe. Les miroitiers et les peintres sur porcelaine étaient escortés par des garçons tout couverts de morceaux de glaces qui renvoyaient aux spectateurs les ardents reflets du soleil.

Parmi les autres corporations, figuraient les teinturiers, les coffretiers, les horlogers, les pêcheurs, les aiguilliers, les ouvriers de la construction, les couteliers, les maréchaux et serruriers, les fabricants de turbans, les savonniers, les imprimeurs sur étoffes, les tailleurs de limes, les fabricants de maroquin, les éventaillistes, les ciseleurs, etc.

La plupart de ces corps de métier existent encore de nos jours; ils sont régis par des règlements tutélaires et reconnus par le gouvernement; chaque corporation a son président qui prononce sur les différends surgis entre confrères; il est leur interprète auprès des autorités et siége dans le conseil de la municipalité. A l'origine, pour être président d'une corporation, il fallait être musulman; mais cette

prescription n'est plus observée aujourd'hui; des sujets turcs appartenant à tous les cultes président les corporations. Les membres admis dans l'association payent un droit d'entrée, et ensuite une contribution annuelle dont le montant est destiné à pourvoir aux dépenses de l'institution. Les amendes punissant certaines infractions sont perçues au profit des pauvres.

La grande industrie, telle que la conçoit l'Europe moderne, est moins avancée, dans l'empire ottoman. Tout ou presque tout reste à faire sous ce rapport, non que les ressources manquent, que les bases de production fassent défaut; mais, dans cet ordre d'idées, la Turquie n'a point suivi la voie du progrès que tant de nations ont parcourue d'un pas si rapide et si triomphant.

Les inventions et les progrès continuels de la science, l'application de la vapeur comme force motrice, sans négliger les agents économiques fournis par la nature, l'emploi de machines simplifiant le travail et se substituant aux forces de l'homme qui n'a qu'à les diriger ou à les surveiller, la concentration des capitaux multipliés par la baguette magique du crédit et la puissance de l'esprit d'association, la facilité jointe au bas prix des moyens de communication et de transport : tout s'enchaîne et se combine pour fournir à l'Occident des armes d'autant plus irrésistibles qu'elles permettent de produire vite et beaucoup, bien et à bon marché.

Précisément cette production infatigable s'adresse aux masses, dont la consommation s'accroît dans des propor-

tions considérables, illimitées ; car ce n'est plus dans une ville, dans une province, dans un royaume, c'est sur le globe entier que l'industrie occidentale exerce son monopole.

Dans cette lutte vertigineuse, dans cette course sans frein, malheur aux peuples qui s'arrêtent à bout de forces et d'argent, qui opposent exclusivement les bras de l'homme aux machines; ils peuvent se distinguer par des produits spéciaux ; ils peuvent faire de l'art dans leurs métiers, mais ils renoncent d'avance au grand travail, à la grande industrie, venant les écraser sur leurs propres marchés, sous des montagnes de marchandises vendues à vil prix.

La Turquie doit-elle renoncer pour jamais à prendre une part active, dans cette lutte si intéressante?

Ce serait se bercer d'une fatale illusion que de croire le succès — un succès prompt et décisif — possible, aussi longtemps que l'empire ottoman sera livré, dans ce champclos pacifique, à ses seules forces, à ses seules ressources. Aux peuples encore plus qu'aux souverains, on doit la vérité sans voile, sans réticence. La vérité n'a rien d'hostile surtout dans l'ordre des intérêts ; l'erreur seule y aboutit à la ruine, à la misère.

La Turquie possède toutes les richesses minérales qui font la base de la grande industrie ; ce qui lui manque, c'est l'esprit d'initiative, l'esprit d'entreprise qui fait la fortune de l'industrie britannique, de l'industrie française, belge, etc.

La houille, ce diamant noir du travail, ne lui fait point défaut ; on en trouve entre autres à Eregli, à Chataltipé, dans l'île de Candie, auprès du littoral de la Mer Noire et de la Mer de Marmara, en Syrie, etc. Les houillères d'Éregli se prolongent sur la côte septentrionale de l'Asie-Mineure ; on

y compte de nombreux siéges d'extraction dont le plus important se trouve à Zougourda. Leur production totale est assez considérable. Sans égaler la houille anglaise, dont des quantités très-fortes sont importées en Turquie, le charbon d'Éregli est propre aux usages de l'industrie, il sert aux paquebots à vapeur et à plusieurs usines des environs de Constantinople.

En fait de mines métalliques, la plupart des provinces de l'empire sont favorisées d'une manière vraiment exceptionnelle. Il existe un conseil des mines subordonné à l'intendance générale de la monnaie; la législation, en tant que principe, est très-libérale pour ce genre d'exploitations. Tous les sujets du sultan, sans distinction de race ni de culte, peuvent obtenir des concessions pour un laps de vingt années, avec faculté ultérieure de prorogation. Les étrangers ont été admis à jouir du même droit, en vertu du Hatt-Humayoun du 18 février 1856.

Seulement, l'exécution pratique entraîne des inconvénients qui arrêtent l'essor de cette industrie; les concessionnaires doivent à l'État vingt pour cent du minerai extrait; et c'est dans les établissements du gouvernement exclusivement que les minerais doivent être travaillés. Sans doute, un droit fiscal revient à l'État, de même qu'une indemnité fixe au propriétaire de la superficie du terrain; mais il importe que l'Osmanli, le raïah, l'étranger, autorisés à exploiter des gisements houillers et métalliques, des carrières de pierres et de marbres, trouvent dans la législation minière, ainsi que cela existe dans les pays occidentaux, une source de fortune pour eux, de travail pour une armée pacifique d'ouvriers, un élément d'activité, de prospérité pour la société entière. Mieux ils réussissent, plus large, plus abondante sera la part de l'État.

Le nombre des mines de cuivre est très-considérable, plusieurs sont fructueusement exploitées ; les plus importantes se trouvent à Tokat, à Éléou près de Trébizonde, à Ackda-Madène, Essilo, Kuré-Madène, Helvali (Asie-Mineure).

Il y a dans la même partie de l'empire plusieurs mines d'argent dont l'extraction s'élève, année moyenne, à environ sept cent mille kilogrammes, quantité qu'on dépasserait très-notablement avec de meilleurs procédés de fonte et d'affinage.

De même pour les autres métaux, le fer, la galène, le plomb, le mercure, le cuivre pyriteux carboné et gris argentifère, les lavages aurifères, etc., presque partout les procédés d'extraction et de fabrication ne sont plus à la hauteur de la minéralogie contemporaine.

C'est à regret que l'on doit formuler une observation identique à l'égard de divers établissements de l'État, tels que hauts-fourneaux, fonderies, usines, manufactures d'armes, fabriques, arsenaux et chantiers pour l'armée et la marine ; certainement, la base et le but de ces institutions impériales méritent les plus grands éloges ; mais les moyens d'exécution exigent des modifications et des perfectionnements.

Une grande, une immense enquête est indispensable ; elle aurait pour objet de révéler l'existence de tous les gisements houillers et métallurgiques, de toutes les carrières, des énormes quantités de sel gemme, de tous les trésors enfin que renferme le sol. Une carte géologique, comme en possèdent aujourd'hui tous les pays, appellerait immédiatement les capitaux de l'Europe et même de l'Amérique, vers la Turquie, comme vers une Californie, dont nous séparent à peine quelques jours de navigation.

Non que la Sublime-Porte doive éteindre ses hauts four-

naux, supprimer ses fonderies impériales de Topkhané, de Samaquov et de Raoutcha, détruire son atelier de Zeïtoum-Bournu pour la construction de machines à vapeur, renoncer à des établissements aussi grandioses qu'utiles. Au contraire, il faut persister dans cette voie, mais en perfectionnant, en innovant. A cet effet, il est essentiel d'appeler le concours de la science et du travail étrangers, avec la garantie de loyales conventions et de capitaux considérables. La grande industrie, à l'essor de laquelle l'Europe ne saurait suffire, répondra avec bonheur à l'hospitalité ottomane, le jour où elle lui permettra de prendre racine dans ce sol et ce sous-sol, où elle élèvera de gigantesques établissements comme Seraing et le Creuzot.

Au milieu de l'immense mouvement que provoquerait une semblable régénération, on ne peut craindre ni un désaccord ni la moindre dissonnance; car les intérêts remplaceront les passions, les préjugés, les erreurs, en faisant fraterniser, par le bien-être, toutes les populations de l'empire.

Les anciennes industries orientales, pratiquées au sein de la famille, dans le sanctuaire domestique, en vertu de traditions immémoriales transmises de père en fils, ces anciennes industries qui élèvent au rang d'artiste le plus humble travailleur, s'amélioreront, se perfectionneront encore sous l'influence fécondante du bonheur et du succès. Elles resteront le privilége, le monopole de l'Osmanli, de l'Arabe, du Kurde, du Syrien, du Fellah, aussi bien que des raïahs grecs, arméniens, slaves, bulgares.

Le teinturier d'Andrinople, le filateur et le fabricant de soieries de Brousse, le tanneur de Salonique et de Bagdad, l'armurier de Damas, confectionneront en sécurité leurs aristocratiques produits, toujours plus recherchés et mieux payés en Turquie comme à l'étranger.

Tentures et tapis de Smyrne, dont ni les Gobelins, ni la Savonnerie, ni Tournay n'ont su imiter les couleurs vives et brillantes; mousselines unies, brochées et brodées, qui ressemblent à de l'air tissé par la main des fées; bijouterie admirablement ciselée et damasquinée; broderies où l'or, l'argent, le corail, les perles, la soie et la laine éclipsent la palette de Rubens, avec leur gamme de nuances, de teintes, de demi-teintes empruntées aux reflets métalliques de la verdure, aux harmonies du ciel, du soleil, de la végétation, des fleuves et des mers de l'Orient; parfums suaves qui concentrent et dégagent l'esprit même des fleurs; conserves perpétuant la saveur, l'arome des fruits les plus exquis : autant de pacifiques triomphes à poursuivre, à renouveler, à compléter en les imposant au monde entier.

L'Occident applaudira de tout cœur à cette renaissance vraiment orientale. Il en a le prélude et mieux que l'espérance dans le magnifique contingent que la Turquie et les États tributaires ont fourni au palais de l'Exposition universelle.

En examinant les produits de cette exhibition spéciale, il faut faire abstraction, jusqu'à un certain point, des idées occidentales, et se pénétrer de cette vérité : que chaque pays comme chaque époque ne doivent être jugés qu'à leur point de vue particulier, avec l'indépendance qui plane sur les distances, qu'il soit question de kilomètres ou d'années.

Sans aucun doute, s'il s'agissait de voir l'exposition ottomane à travers le prisme de la mission nouvelle de l'industrie, s'appuyant sur la puissance presque illimitée de la va-

peur et des machines les plus perfectionnées, l'arrêt serait bien vite rendu, et, sauf quelques exceptions, on frapperait d'ostracisme tous les produits de l'Orient.

Ce ne serait pas seulement de l'injustice; ce serait aussi de l'absurdité.

Tout est demeuré à peu près immobile en Orient, quant aux formes extérieures de la vie, dont la partie morale est toujours subordonnée à la religion, immuable aussi, puisqu'elle émane de Dieu. Cette immobilité toutefois, qui a atteint bien avant nous le beau, splendeur du vrai, est plus apparente que réelle : il y a là une séve d'inspiration calme, puissante, sérieuse, ne se lassant jamais; la vie circule dans chacun des spécimens d'une industrie, d'un art plutôt, obéissant à des traditions, à des règles, à des lois qui ne relèvent que du génie oriental.

Encore faudrait-il admirer les produits de cette industrie à son berceau même, dans son cadre, sous les rayons du soleil qui l'a inspirée; il lui faut son ciel d'azur, sa verdure particulière, ses harmonies natales, son accompagnement obligé. Entre le pont d'Iéna et l'École militaire, sur le Champ de Mars, à Paris, on a beau élever une mosquée turque avec son minaret, un temple égyptien, un palais d'émir, tout reste dépaysé : la lumière manque en même temps que la couleur locale.

D'un autre côté, nous sommes préoccupés, en Occident, de la consommation des masses, de la vulgarisation de nos produits, s'imposant par leur bon marché : le tour de force consiste à tisser et à filer du coton pour en envelopper le globe entier, comme nous l'encerclons de nos lignes de chemins de fer, comme nous le sondons jusqu'au fond de ses entrailles par la science de nos ingénieurs, tandis que le lit des Océans sert de point d'appui à nos câbles sous-marins,

devenant d'humbles facteurs de nos correspondances. Nous dévorons le temps, l'espace, la vie, et chaque invention n'est qu'un pas, un degré vers une invention nouvelle qui sera dépassée le lendemain.

Le travailleur, le producteur, en Orient, n'a pas de semblables préoccupations; son œuvre est patiente et calme; il sait que sa création sera comprise par ceux qui s'inspirent des mêmes idées, des mêmes croyances, qu'elle sera appréciée selon son mérite, et que, n'importe son prix, elle trouvera son placement.

C'est de ces différences essentielles dans le point de départ qu'il faut tenir compte, afin de juger sainement le rôle de l'empire ottoman dans la joute pacifique ouverte au Champ de Mars.

L'exposition de la Turquie et de ses États tributaires se divise en deux parties distinctes : celle des produits divers, exhibés dans le palais même; celle des constructions érigées dans le parc.

La Turquie proprement dite a fait élever dans ce parc : une mosquée, un kiosque, un établissement de bains; l'Égypte, un temple, celui d'Edfou, un caravansérai arabe, des bâtiments divers renfermant le plan du Nil et la reproduction des travaux de l'isthme de Suez; Tunis, le palais de son bey.

La mosquée est une réduction exacte de celle édifiée à Brousse par Mahomet Ier, en 1412, et qui est connue sous la dénomination de *Mosquée verte;* elle imite son modèle avec une scrupuleuse fidélité, dans l'ensemble et les moindres détails. C'est l'expression la plus pure de l'art fondé

sous les règnes d'Amurath, de Bajazet, de Mahomet Ier. Elle supporte, comme règles de construction, l'examen le plus sévère : son plan est carré ; la coupole qui la surmonte est reliée à cette base par ses pendentifs mêmes, au moyen d'un système de losanges qui ramène presque insensiblement la voûte circulaire aux côtés droits du plan inférieur.

L'ensemble de la construction est divisé en quatre parties: le vestibule, où les fidèles, avant d'entrer dans la mosquée, déposent leurs chaussures, en signe de respect; — la salle principale, en d'autres termes l'église même, où l'on voit au fond le *mihrab,* en briques émaillées, orienté dans la direction de la Mecque; à gauche la chaire, *mimber*, où l'*imam* fait à haute voix la lecture du Koran; — deux pavillons, l'un à droite, l'autre à gauche de la façade d'entrée; dans le premier, se trouve la fontaine jointe à chaque mosquée pour faciliter les ablutions dernières qui purifient le musulman avant son entrée dans le sanctuaire de Dieu; dans le second, se placent les horloges indiquant l'heure vraie des cinq prières obligatoires de chaque jour. — Enfin, s'élançant svelte et coquet à côté de l'édifice, le minaret avec sa galerie aérienne, du haut de laquelle le *muezzim* convoque et invite les fidèles à la prière.

A l'extérieur comme à l'intérieur, ce monument est du plus gracieux effet : la porte d'entrée, à arc évidé en cœur, les grillages des pavillons, ouvrés comme une guipure d'or, les fenêtres donnant accès à la lumière à travers des découpures aux mille couleurs, la coupole que surmonte le croissant, le minaret hardi, tout est harmonieux, agréable à l'œil, d'un style où la grandeur s'unit à l'élégance.

A l'intérieur, point d'ornementations surperflues, point de décors qui détachent l'attention de la prière; point d'images, car elles sont sévèrement exclues; à chaque côté

du mihrab, en lettres d'or, artistement combinées, les noms d'Allah et de Mahomet.

Le kiosque est une représentation fidèle d'une maison de plaisance, comme on en trouve sur la rive droite du Bosphore, en Asie; il ne s'agit point ici d'une œuvre de fantaisie; c'est l'art turc, dans toute sa vérité. La porte d'entrée, à laquelle conduit un perron, donne accès au vestibule, sur les deux côtés duquel s'ouvrent des pièces particulières et intimes; en face de l'entrée, la grande salle entièrement ouverte sur le vestibule. Cette salle prend jour sur trois façades, par de nombreuses fenêtres, de façon à pouvoir aérer, rafraîchir la pièce par toutes les directions du vent. Les vitraux, placés dans la partie supérieure des croisées, sont d'un effet ravissant; ils sont montés, non pas en plomb comme les vitraux européens, mais sur une plaque de plâtre coulé dans un bâti percé à jour, de quatre à cinq centimètres d'épaisseur, avec des dessins, véritables dentelles, à plusieurs reliefs; ces vitraux donnent un miroitement étrange et qui se modifie à chaque heure du jour, suivant les ombres que le relief du plâtre porte sur le verre.

Tout l'intérieur du kiosque est décoré avec cette richesse de couleurs qui est propre à l'Orient; dans cette peinture qui, au premier abord, offre l'aspect d'une œuvre de fantaisie plus ou moins désordonnée, rien n'est laissé au hasard, au caprice; tout est combinaison et art, art fondé essentiellement sur le nombre, source de toute poésie, de toute vérité, de toute beauté. Au milieu de la salle, un bassin avec fontaine; sur l'ensemble du pourtour, règne un divan élevé du sol d'une trentaine de centimètres et recouvert de coussins de soie d'un dessin irréprochable; à terre, des tapis de Smyrne de toutes les formes, de toutes

les nuances; aux fenêtres des stores en soie de couleur tendre. Tout, dans ce délicieux refuge, porte à la rêverie, à la poésie, aux sensations les plus délicates, et ce sont en vérité de bien singuliers *barbares* ceux qui élèvent de semblables habitations, et y passent leur existence au milieu d'un luxe que l'Occident ne connaît pas, et ne saurait qu'envier sans pouvoir se l'assimiler.

L'établissement de bain érigé au Champ de Mars rappelle, sauf les dimensions, les vastes institutions publiques de même nature, si nombreuses en Turquie : même division, mêmes accessoires, même organisation. L'intérieur est partagé en trois salles contiguës, surmontées de coupoles : la première n'est en réalité qu'un vestiaire dans lequel le baigneur se débarrasse de ses vêtements; tout y est installé avec ordre et convenance, de façon à assurer la conservation des habillements dans d'excellentes conditions de propreté; la seconde salle, chauffée à une température déjà fort élevée, forme une étape où le baigneur se prépare au bain proprement dit : c'est là que l'on sert le tchibouck et le café; la troisième salle est chauffée à sec, c'est-à-dire qu'il ne s'y dégage absolument aucune vapeur; des tuyaux de cheminée circulent dans toutes les parois de cette pièce, sous les planchers, dans les murailles; les foyers de tous ces circuits chauffent et la salle, et les eaux contenues dans les piscines. Une fois entré dans cette véritable fournaise, le baigneur appartient au masseur qui lui fait subir toutes les opérations formant l'attrait des bains. A peine le massage terminé, le patient est couché sur des coussins moelleux, enveloppé de couvertures; il se livre ainsi pendant quelque temps à un repos complet, au *kief* le plus absolu. Tout l'établissement de bain est construit simplement, sans luxe, mais avec un confort du meilleur goût.

Le kiosque, le bain, la mosquée, sont placés au Champ de Mars de façon à former les trois côtés d'une place publique : pendant les rares heures où le soleil se montre dans tout son éclat et darde ses rayons sur ces coupoles, ces dorures, ces couleurs vives et tranchantes, le visiteur qui a vu l'Orient se surprend parfois à rêver devant l'illusion. Mais..... la Seine n'est pas le Bosphore, et notre ciel, hélas ! ne rappellera jamais l'azur transparent qui forme le couronnement grandiose, la plus éblouissante merveille de tant de merveilles accumulées à Stamboul et à Scutari !

Le palais du bey de Tunis, construction très-gracieuse, présente dans son ensemble un aspect fort original. Aux deux côtés de la façade s'élèvent des tours carrées, surmontées de créneaux ; une galerie à colonnettes qui relie les deux tours fait l'office d'une terrasse, à laquelle donne accès un escalier assez grandiose, bordé de six lions couchés en forme de sphinx. Au centre du palais est une cour à ciel ouvert (patio) sur laquelle s'ouvrent diverses salles et dont les murailles sont lambrissées jusqu'à hauteur d'homme de carreaux de faïence à mille couleurs. Aux fenêtres, des vitraux comme ceux du kiosque du Bosphore. L'appartement du bey est décoré avec une incroyable splendeur ; il y a là des richesses considérables en tentures, en tapis, divans, broderies ; les murs et les frises sont ornés de gracieuses arabesques et d'une légende en lettres arabes artistement exécutées. Plusieurs salles sont éclairées par des coupoles qui ajoutent au charme de l'ensemble, sans que le soleil puisse rien enlever de la fraîcheur que répandent dans toute l'habitation le patio et les eaux de la fontaine qui jaillissent au milieu de cette cour centrale. Cette résidence princière, très-convenablement distribuée, réunit toutes les splendeurs de l'Orient.

Le temple d'Edfou, comme toutes les constructions monumentales de l'Égypte, frappe par les proportions colossales de ses moindres détails; c'est la reproduction, au tiers de sa grandeur, du temple élevé à Karnak; le pylone aux assises énormes formées en talus, l'avenue bordée de sphinx gigantesques, tout l'édifice cause une véritable surprise. C'est l'architecture, par masses colossales, du temps des Pharaons, architecture dont la prétention consistait à laisser des œuvres immortelles. La voûte n'était point connue, du moins n'en trouve-t-on nulle trace dans les constructions de cette époque reculée. Le temple d'Edfou est couvert dans toutes ses parties de ces inscriptions hiéroglyphiques, au moyen desquelles la science est parvenue à scruter le passé de l'Egypte. Ces hiéroglyphes, se détachant en couleurs éclatantes, forment une décoration des plus remarquables.

Le caravansérai arabe *Okkel* s'élève non loin du temple d'Edfou; l'extérieur est formé de hautes murailles tout unies, en dehors desquelles s'avancent en surplombant des balcons fermés par des grillages élégamment découpés; ces balcons ou *Moucharabys* font partie de chaque construction musulmane. Les habitants, les femmes surtout, regardent dans les rues, sur les places, à travers ces dentelles de bois, sans qu'on puisse les apercevoir. L'intérieur du bâtiment se compose de deux galeries, une à chaque étage, qui entourent le patio; ces galeries sont destinées aux marchands qui viennent déballer leurs marchandises et prendre du repos dans ces stations élevées de distance en distance sur les routes parcourues par les caravanes. Tout l'édifice est construit dans le but de donner aux voyageurs qu'il abrite, de la fraîcheur et le confort relatif, d'un si haut prix dans les longues excursions à travers des contrées où l'Okkel constitue la seule hôtellerie.

Les autres constructions égyptiennes ont moins d'importance comme monuments; mais quels trésors et quels enseignements elles renferment! Une d'elles contient un plan en relief de la basse Égypte avec le Nil et ses nombreuses ramifications: c'est la démonstration pratique de la fertilité de ce pays privilégié; dans l'autre on montre, également en relief, le canal de Suez qui doit mettre en communication la Méditerranée et la Mer Rouge, et créer une voie de communication nouvelle qui rapproche les Indes de l'Europe en réduisant le parcours de plus d'un tiers. A côté de l'histoire du passé et du présent de l'Égypte, c'est un coin soulevé du voile qui recouvre encore le magnifique avenir de ce pays.

Le temple d'Edfou d'une part, le canal de Suez de l'autre! deux civilisations en présence : celle qui cherchait à frapper, à dominer les esprits par la grandeur de ses édifices..... inutiles au point de vue des intérêts positifs, et celle qui ne se propose que le développement du commerce, l'accroissement de la richesse publique, le bien-être des masses; l'une ne s'adressant qu'au sentiment moral et religieux des populations, l'autre voulant les régénérer en assurant leur prospérité matérielle!

L'ensemble de ces constructions produit un effet incalculable, et venge l'empire ottoman et ses États tributaires de bien des préjugés, de bien des injustices : de quel droit, en effet, chercherait-on encore, après cette exhibition, à révoquer en doute le goût des arts, l'élévation de vue des populations intelligentes de ces pays, considérés si légèrement, parfois, comme inférieurs, sous tous les rapports, à l'Occident? Lorsqu'on possède les ressources multiples et diverses que dénotent ces spécimens de la vie orientale, on est apte aux plus grandes, aux plus nobles tentatives, on est

susceptible de toutes les améliorations et digne de tous les succès.

Un premier fait à signaler dans l'exposition ottomane, et dont l'éloquence est décisive, c'est le nombre considérable de producteurs et d'industriels de la Turquie, et des États tributaires qui ont pris part à la lutte pacifique engagée entre les travailleurs du monde entier. Plus de quatre mille exposants turcs, égyptiens, roumains ont envoyé des produits à l'exposition universelle ; toutes les provinces du vaste empire y sont représentées; pas un eyalet n'est resté en arrière, tous ont contribué à rehausser l'éclat de ce congrès d'alliance et de fraternité.

Ce concours si unanime, il faut y insister, a une haute signification : il prouve que les sujets de la Sublime-Porte, à quelque distance qu'ils se trouvent du centre du gouvernement, ne restent plus indifférents aux grands événements qui peuvent exercer une influence féconde sur la marche de la civilisation.

Il y a un demi-siècle à peine, la Turquie restait si bien en-dehors du mouvement de l'Occident, qu'elle n'envoyait pas même de représentants aux congrès diplomatiques où l'on décidait du sort de ses provinces; aujourd'hui, plusieurs milliers de cultivateurs et d'industriels ont voulu prendre rang dans la basilique du travail, où se mesurent les forces matérielles de chaque pays.

Le progrès est incommensurable, et l'intérêt réel que prennent ainsi les Osmanlis par leur coopération même à la grande œuvre de paix qui, dans les annales de ce siècle,

marquera l'année 1867 comme une date propice, cet intérêt devient un des pronostics les plus heureux pour l'avenir de l'empire ottoman.

Peu d'expositions sont plus variées, plus complètes, plus riches sous le rapport des matières premières : à côté des minerais de fer, de cuivre, de plomb, d'or, d'argent et de nombreux échantillons de pierres et de marbres, parmi lesquels il en est de très-remarquables, figurent les essences de bois les plus diverses, et propres à tous les usages depuis la sculpture, le parquetage, l'ébénisterie, jusqu'aux constructions civiles et navales. Tous ces produits naturels, dont l'exploitation est susceptible d'un développement immense, forment la base et la garantie de la régénération matérielle de la Turquie, le jour où l'esprit d'entreprise s'appliquera résolûment à les faire valoir. Encore faut-il ne point perdre de vue que les ressources connues aujourd'hui ne représentent qu'une fraction minime des trésors cachés que feraient découvrir, dans presque toutes les provinces de l'empire, des études géologiques faites avec soin, avec intelligence, avec persistance et ensemble surtout.

Les matières tinctoriales constituent une autre série de matières premières qui ont de tout temps assuré à diverses industries orientales une supériorité incontestée : les alizaris, le sumac rouge, la graine jaune, le kermès, la noix de galle, brillent au premier rang dans cette catégorie, et attirent à bon droit l'attention des hommes spéciaux; les spécimens des matières tinctoriales sont du reste très-nombreux, ils proviennent de diverses provinces, et prouvent, par leur abondance même, les ressources précieuses, sans rivales, que peut y trouver le travail ottoman.

Viennent ensuite les produits agricoles, matières premiè-

res indispensables de plusieurs grandes industries, dont quelques-unes sont susceptibles d'être développées ou naturalisées dans certaines contrées de l'empire : les cotons dont les échantillons, tant ceux de la Turquie que ceux de l'Égypte, sont de toute beauté et dénotent une perfection avancée dans les méthodes de préparation ; le jury central a accordé deux grandes médailles d'honneur pour ce produit, une à l'État suzerain, l'autre à l'État tributaire ; — les cocons et les soies gréges : le nombre des envois est considérable, ils se recommandent à tous les titres, ils affirment une fois de plus la supériorité de la sériciculture de l'Orient ; — les laines en suint et celles qui ont reçu quelques premiers apprêts par le travail local ; leur finesse et la longueur de leur soie excitent l'admiration ; — le chanvre et le lin ; quelques envois brillent par cette belle nuance argentée, l'orgueil du producteur. Pour ces divers produits, les contingents ottomans constituent un succès pratique nettement accentué ; or, il s'agit là de matières premières dont le placement sera toujours facile et dont l'exportation atteint dès aujourd'hui des chiffres prodigieux. Que les cultivateurs se maintiennent à la hauteur de leur situation ; par la force des choses même, ils doubleront leurs expéditions vers le dehors en très-peu d'années. — Il faut citer encore, comme rentrant dans cette catégorie de matières premières, les résines, le miel, les graines oléagineuses, les olives ; quelques-uns des échantillons sont dignes de fixer l'attention.

Les produits agricoles de consommation directe forment des collections remarquables : ce sont d'abord les céréales de diverses espèces, toutes vraiment magnifiques ; ensuite, les fruits conservés et les confitures les plus délicates ; les vins de quelques crus renommés et, parmi les plus distingués, les vins de Chypre, de Samos, de Smyrne, de Ténédos ; les

tabacs en feuilles et fabriqués, dont les qualités les plus précieuses se font reconnaître par leur arome exquis. Pour la plupart de ces produits, le contingent de l'Égypte, quoique moins nombreux que celui de l'État suzerain, aide puissamment à donner à l'exhibition ottomane l'intérêt réel que lui reconnaissent tous les visiteurs compétents.

Les produits industriels de l'Orient ont un caractère particulier, exclusif, qui, au premier coup d'œil, les fait distinguer des fabricats similaires de la grande industrie occidentale.

Le Koran ayant défendu la reproduction des êtres animés [1] pour préserver les musulmans de toute idolâtrie, comme la Bible l'interdisait aux juifs, la passion et le goût de l'art, innés chez les Orientaux à l'égal de la poésie, se sont réfugiés dans les arabesques, les figures de géométrie habilement enlacées, l'agencement des caractères des langues turque, persane, etc. Chaque ouvrier suit dès lors son inspiration en tenant compte de certaines règles, de certaines traditions excluant tout ce qui est trivial. C'est le travailleur isolé ou réduit au concours de sa famille, avec un outillage insuffisant, qui exécute, sans participation étrangère, les produits soit d'un usage vulgaire, soit d'un luxe princier.

La matière première y entre certes pour une large part,

[1] Cette défense n'est plus rigoureusement observée de nos jours : tout le monde connaît les portraits de l'émir Abd-el-Kader, dont la foi ardente à l'islamisme n'est ignorée de personne. D'autre part, à l'exposition universelle, figure un magnifique portrait, grandeur naturelle, de Sa Majesté le sultan régnant Abdul-Aziz-Khan.

comme il est facile de s'en convaincre par la supériorité sans rivale de la soie grége, du poil des chèvres d'Angora, des laines de certains troupeaux d'élite, des qualités précieuses de différentes plantes tinctoriales; mais à la justesse du coup d'œil, à la précision de la main, à l'intelligence de l'artiste oriental, le soin de métamorphoser, de perfectionner cette matière première. Cette justesse de coup d'œil est un don de climat et de race chez tous les Orientaux, qui possèdent en même temps, à un degré extraordinaire, l'instinct du coloris, instinct dont l'exercice fait un sentiment raisonné, un guide infaillible. De là provient, pour chaque objet, à de bien rares exceptions près, ce même cachet d'élégance dans la fantaisie, d'invention dans le dessin et d'éclat dans l'ensemble et les détails de chaque nuance, de chaque teinte heureusement fondues.

Ces qualités précieuses se réunissent à un haut degré dans les superbes broderies d'or, d'argent, de soie, où le feuillage plein et la soutache, le corail rose et les perles se marient avec une grâce exquise. La Turquie proprement dite et l'Égypte en ont envoyé de très-remarquables. Chaque production forme un chef-d'œuvre autant par le goût d'art que par la richesse. Constantinople est le centre le plus parfait de ce travail féerique.

Un autre genre de broderie, quoique simple en apparence, révèle peut-être encore plus de mérite; c'est la broderie à aiguille qui imite avec fidélité, mais sans exclure l'animation et la vie, les fleurs les plus diverses; cette broderie se fait à la main, sans métier; elle se confectionne partout, dans les villes les plus opulentes comme dans les plus modestes hameaux. Le nombre des brodeuses qui, à Constantinople, s'occupent exclusivement de cette branche de travail, s'élève à environ dix mille. La consommation de cet article se dé-

veloppe sans cesse, les dames turques affectionnant ces broderies pour toutes les parties de leur toilette.

A côté des riches étoffes brodées figurent les tissus nombreux et variés servant également au vêtement, depuis les mousselines aussi légères, aussi transparentes que l'air, lamées d'or et d'argent ou brochées de quelque fleur délicate, jusqu'aux burnous en poil de chameau de toutes les grosseurs. Tous ces tissus, d'une consommation journalière, se recommandent à divers titres; ils se fabriquent à peu près dans tout l'empire; mais aux environs de Brousse, de Konieh, de Damas, la production des plus précieux d'entre eux s'exerce sur une vaste échelle. Plusieurs envois dénotent une habileté extrême dans le tissage et un goût réel dans le choix des dessins et la distribution des nuances.

Les produits de l'industrie de la soie, très-nombreux et très-variés, sont tous fort brillants; sans doute les tissus n'ont point l'apparence séduisante qui distingue les étoffes françaises, par exemple; mais, comme qualités sérieuses, ils n'ont à redouter aucune comparaison; en outre, les diverses opérations relatives à l'apprêt, la teinture surtout, sont faites avec un art infini, que font ressortir les beaux échantillons figurant dans le compartiment ottoman. Les soieries de Brousse sont particulièrement éclatantes; il s'agit là, on le voit, d'une industrie qui a du nerf, des forces, un avenir égal à son éblouissant passé.

L'art du sellier est poussé en Turquie à une étonnante perfection; la broderie sur cuir donne aux produits de cette industrie un cachet de luxe qu'on n'a jamais imité en Occident; les arabesques piquées sont faites également avec une correction irréprochable. Ce piquage et cette broderie s'exécutent, du reste, devant les milliers de visiteurs qui se rendent chaque jour au caravanseraï élevé dans le parc de

l'Exposition; plusieurs ouvriers ottomans, des artistes, faudrait-il dire, tracent, sous les yeux du public, les dessins les plus gracieux, aux couleurs les plus harmonieuses, et cela sans modèle, au gré de l'inspiration, et avec les instruments de travail les plus primitifs. La sellerie turque et la sellerie arabe créent des merveilles; elles ont une réputation universelle et séculaire; quelques-unes des selles exposées sont dignes de cette renommée.

Plusieurs genres d'étoffes d'ameublement attirent — à bon droit— l'attention; ce sont : les veloutés pour tentures, principalement ceux à fond violet et ramages d'or; ces tissus bien drapés produisent un effet gracieux, magique; on les fabrique presque exclusivement à Constantinople et dans les environs; — les étoffes pelucheuses, qui prennent admirablement la couleur, et dont quelques échantillons, d'un rouge mat et éclatant, ont provoqué une véritable sensation; — les feutres pour tentures de portes ou tapis de pied qui se font surtout à Trébizonde et à Brousse : cette fabrication est très-importante; les tapis de pied en forme de descentes de lit servent au musulman pour faire la prière; il les étend à terre et s'y prosterne; leur usage est général. Peu de portes dans les habitations bien tenues sont dépourvues de draperies; ces feutres d'ailleurs sont embellis des broderies les plus riches, les plus splendides; — les tapis de table en drap, de toutes les nuances depuis le cerise et le rouge cramoisi jusqu'au blanc et au noir; tous ces tapis sont rehaussés de broderies de couleur où s'enlacent gracieusement arabesques et guirlandes, avec des sentences en caractères turcs; ils ont le plus souvent comme ornement central, et magistralement dessiné, le chiffre de Sa Majesté le sultan.

Cependant, quel que soit le succès de ces divers contingents, il en est un autre qui les dépasse tous, sans tou-

tefois les éclipser : les tapis turcs, en effet, n'ont pas cessé de réunir tous les suffrages; ils complètent d'une façon heureuse l'exhibition de l'industrie manufacturière ottomane et contribuent puissamment à donner une haute idée de l'intelligence de l'ouvrier en Orient.

Cette fabrication a fait, dans ces dernières années, des progrès sérieux, progrès d'autant plus féconds, que sans enlever au produit ni son caractère spécial, ni aucune de ses qualités essentielles, il en est résulté certaines transformations qui le rapprochent de plus en plus du goût du consommateur de l'Occident.

Ainsi, quant au coloris, jusque dans ces derniers temps les tapis turcs n'avaient que cinq couleurs, toutes très-belles et se fusionnant dans une douce harmonie : le vert, le jaune, l'orangé, le bleu turquoise, avec un fond bleu d'outremer; on y ajoutait de temps en temps, mais par de rares exceptions, du rouge foncé. Aujourd'hui le coloris se vivifie; les nuances deviennent plus nombreuses, sans aller jusqu'à la profusion. Le rouge vif, adopté avec mesure, jette plus de lumière dans le dessin, et la couleur blanche, qu'on n'employait pour ainsi dire jamais, devient d'un usage plus général.

Quant aux dessins, presque toujours on voyait comme point central du tapis turc une rosace qui commandait toute l'ornementation; insensiblement, on a suivi de nouveaux dessins, dans lesquels le goût moderne exerce son légitime empire.

Ce sont surtout quelques grandes fabriques établies à Ouchak, à Koulé, à Saroukhan, près de Smyrne, qui se sont mises à la tête de cette réforme utile, laquelle ne tardera pas de porter les fruits les plus salutaires. On y joindra un jour, faut-il croire, cet autre progrès consistant à faire

des tapis par bandes continues, dont le consommateur peut acheter le métré à sa convenance. Aujourd'hui les tapis turcs se font d'une pièce, suivant les mesures indiquées d'avance, ou les dimensions préférées par le fabricant.

Quelques tapis rayés brillent par l'éclat du coloris; les nuances se limitent le plus souvent à six, diversement alternées : le blanc, le vert, le rouge, le jaune, le violet, le noir, Toutes ces couleurs sont bien prises, quelques-unes ont une vivacité, un reflet extraordinaires.

Les tapis sont fabriqués sur des métiers grossiers, dont un modèle fonctionne à l'Exposition même : tous les membres de chaque famille sont occupés à ce genre de production, les hommes font la teinture des laines; les enfants dévident et préparent les fils; les femmes tissent. L'outillage pour chacune des opérations est susceptible d'améliorations notables.

Dans les quelques usines qui entourent Smyrne, ces perfectionnements s'introduisent insensiblement; seulement le travail se divise, la fabrication en famille disparaît. Ces ateliers toutefois engendrent le plus grand bien; ils maintiendront en Turquie, en la développant, en la régénérant lentement mais sûrement, une production qui, depuis des temps immémoriaux, a fait la renommée du travail industriel de l'empire ottoman.

Cette nouvelle organisation du travail, cette même concentration dans des usines s'applique depuis quelque temps au tissage du lin et du chanvre : des toiles à voiles, des toiles ordinaires envoyées, notamment par l'Égypte, démontrent des progrès incontestés et font entrevoir l'époque où l'industrie ottomane pourra entrer résolûment en lice, pour ces produits d'une consommation universelle, avec les pays les plus avancés dans ce genre de fabrication.

Une magnifique panoplie d'armes rappelle heureusement la supériorité de quelques articles spéciaux qui ont aidé à constituer la renommée de l'Orient pour la fabrication des armes blanches ; les nombreuses armes exposées, sans prétendre à la perfection des anciennes lames de Damas, par exemple, dénotent les aptitudes constantes de l'industrie orientale pour ce genre de productions. Il y a là des armes dont les qualités précieuses permettent d'affirmer que, si ses manutentions étaient conduites avec tout le discernement voulu et étaient ainsi tenues à la hauteur de leur mission, la Turquie n'aurait jamais besoin de recourir à l'étranger pour s'approvisionner de la manière la plus parfaite.

D'autres industries font acte de vitalité par leurs contingents ; ainsi l'on peut citer : les instruments de musique et plus particulièrement les cymbales que Constantinople fournit au monde entier ; — les pelleteries et fourrures, parmi lesquelles celles des Principautés danubiennes occupent un rang très-honorable ; — des collections d'histoire naturelle préparées avec un talent remarquable. L'Égypte et la Roumanie ne le cèdent pas à l'État suzerain sous ce rapport ; — les cordages pour la marine, représentés par des échantillons d'une solidité extraordinaire et d'une confection irréprochable ; — de beaux ouvrages en cuivre battu et ciselé ; — des orfévreries de choix, notamment des chefs-d'œuvre en filigrane d'une grande élégance ; — quelques belles faïences, des poteries, des ouvrages en terre et, entre autres, des fourneaux de pipe d'un goût exquis ; — des objets vraiment artistes en ambre et en bois de senteur ; — enfin les mille articles divers qui forment la consommation de tout un peuple.

Sans doute, la Turquie n'excelle pas dans toutes les bran-

ches de production ; mais l'ensemble de son exposition est des plus satisfaisants, et ceux qui l'ont étudié avec soin ne manqueront pas de conclure au maintien et au développement des diverses industries particulières qui sont indigènes, qui se rattachent par mille liens et par une filiation non interrompue de beaux produits, à la vie même des populations.

D'autre part, l'empire ottoman est mûr, il est apte au travail le plus étendu, le plus diversifié; la grande industrie doit continuer à s'y naturaliser, à y fleurir, grâce à l'indispensable concours de l'Occident avec sa science, son esprit d'association, ses puissantes machines et le gigantesque levier du crédit.

Rien ne mettra obstacle à ce développement de la richesse publique : l'Exposition universelle, en le prouvant d'une façon irrécusable, a rendu à la Turquie un service incontesté, dont tous les intérêts recueilleront les fruits les plus abondants.

Commerce.

Lien des peuples et des mondes, source de bien-être et moyen puissant de civilisation par les relations qu'il établit et qu'il entretient au dehors, le commerce a pour but l'achat et la vente, le trafic et l'échange, la circulation et le transport des produits de l'agriculture, de l'industrie, des arts, des sciences, enfin de tout ce qui représente un objet d'activité, de luxe, de fantaisie, pouvant devenir un élément de profit.

Après la religion qui agit sur l'âme par la foi, les dogmes et les rites, le commerce, qui agit par les intérêts sur nos instincts de possession, forme un des plus énergiques agents

de civilisation, de rapprochement et de progrès, surtout en Orient, où il a été compris et pratiqué avant même la révélation faite à Moïse sur le mont Sinaï.

La religion naturelle transmise par Adam à sa postérité n'avait que des autels temporaires, érigés sur les hauts-lieux pour des hommages de fleurs et de fruits, pour quelques rares sacrifices offerts à l'Éternel avec les prémices des moissons; il n'existait encore ni temple ni monument sacrés, pas même une prescription tracée sur la pierre, et déjà des caravanes parcouraient l'Asie dans un but d'échange et de trafic.

A plusieurs milliers d'années d'intervalle, les caravanes qui, à des époques périodiques, sillonnent de nos jours, dans une direction bien réglée, la Mésopotamie, la Syrie, l'Arménie, pourraient, malgré le laps des siècles, retrouver la trace des marchands et des trafiquants des âges primitifs, ayant franchi les mêmes étapes, dans un ordre identique, avec un appareil semblable, pour un résultat analogue.

Précisément, le commerce oriental avait à sa disposition d'infatigables auxiliaires que l'homme s'était soumis, qu'il avait aisément façonnés à un état de servitude ou plutôt de docilité, d'obéissance, ne répugnant nullement au chameau, au dromadaire, au cheval, à l'âne.

Ni la Genèse, ni les livres sacrés des Hindous, ni le Zendavesta des Perses, aucun des anciens monuments écrits n'indique le premier organisateur de ces caravanes, dont les voyages périodiques constituent les annales du commerce oriental. Ce n'est qu'à l'époque des patriarches, desquels descend le peuple juif, que l'on trouve dans la Bible quelques traits du tableau dont l'Orient actuel présente fréquemment la fidèle reproduction.

Le Koran régularise les caravanes, les perpétue, les

consacre par le pèlerinage que chaque musulman doit accomplir, au moins une fois dans sa vie, en se rendant aux villes saintes de la Mecque et de Médine. Pendant ce pieux voyage, la chasse est interdite à tous les pèlerins, comme un exercice profane qui pourrait les détourner du but religieux qu'ils poursuivent. Eh bien! par une de ces inspirations qui révèlent le grand législateur, le fondateur d'empire et de civilisation, Mahomet a permis des opérations de commerce à tous les musulmans qui vont se retremper au berceau de l'islamisme.

En effet, les commentateurs les plus estimés du Koran, ceux dont l'orthodoxie fait autorité, s'accordent à proclamer qu'il est permis de demander au commerce l'accroissement de son avoir, même durant le saint voyage. Cette association de la piété et des affaires, ce mélange qui représente la double nature de l'homme, dont l'âme immortelle est liée, pendant son passage sur la terre, à des organes périssables ayant des besoins physiques et matériels, cette profonde compréhension des sentiments et des instincts les plus vivaces chez les populations orientales, expliquent bien mieux que la force des armes et l'enthousiasme belliqueux des Arabes et des Osmanlis, la durée même de l'empire ottoman, qui a résisté à tant d'ennemis, et dont la vitalité se manifeste en face de divers peuples, les uns disparus, les autres frappés d'une décadence mortelle. Cette durée a sa cause dans l'intelligence des intérêts.

Comme l'a si bien dit un grand écrivain, qui a été aussi un homme d'État, M. Villemain, dans ses Études sur l'éloquence chrétienne au quatrième siècle de notre ère : « Ce « siècle de splendeur théologique fut l'avant-coureur de la « barbarie ; tant il est vrai que la religion, secours divin des « âmes, n'est pas un instrument politique qui suffise à tout,

« et ne peut suppléer pour les États ni le travail, ni la li-
« berté, ni la gloire. »

La liberté pondérée, organisée comme dans quelques contrées de l'Occident, est-elle possible en Orient? Il est permis d'en douter; mais la gloire n'a jamais manqué aux annales des sultans qui ont conquis un des plus vastes empires du globe. Le travail, à son tour, a maintenu cet empire, qu'il doit animer d'une séve nouvelle. Et la liberté elle-même, dans ses larges et généreuses applications au commerce, a été, est encore un des traits distinctifs dont la Turquie peut s'honorer à bon droit.

Le monde entier rend hommage à la réforme accomplie par sir Robert Peel, sous le nom de la liberté du commerce. Il y a longtemps que les souverains de l'empire ottoman pratiquaient le fait, sans avoir eu besoin de l'agitation pacifique organisée par Richard Cobden. Les archives de Pise, de Venise et de Gênes nous montrent les habiles marchands de ces républiques italiennes admis, quoique chrétiens, dans les rangs des caravanes commerciales des musulmans, y apportant librement leurs cargaisons, y faisant leurs opérations de vente et d'achat sans aucun contrôle, sur le même pied que les Turcs. A chaque station dans les villes, ils s'emparaient, pour eux et leur pacotille, d'une chambre du caravanseraï ménagé gratuitement par l'hospitalité orientale pour plusieurs centaines d'hôtes. Chaque bazar spécial leur était ouvert sans que l'on s'inquiétât de leur concurrence; pas même une question indiscrète; point d'investigations et, ce qui est plus extraordinaire, avec absence complète de police et d'agents de la force publique, un merveilleux respect de la propriété, ainsi qu'une bonne foi exemplaire qui fait de la parole d'un Osmanli le symbole de la loyauté.

Ce tableau est toujours vrai; on peut en retrouver les

grandes lignes et les traits sans ombres, sans la moindre altération, aux foires réunissant jusqu'à cent mille vendeurs et acheteurs, même dans un simple village.

Parmi ces foires, les plus importantes pour la Turquie d'Europe se tiennent dans les localités suivantes : Ousounjova, Nevrocop, Scharkeni, Erki-Djouman, Prélip, Janina, Karasia, Seres, Kumi, Pharsale, Folliczeni ; — en Asie-Mineure, la foire de Zilès, petite ville située à trente kilomètres de Césarée, s'ouvre au mois d'octobre et dure une semaine, avec un grand mouvement d'affaires. Au mois d'août a lieu une foire encore plus animée à Yapardi, dans les montagnes voisines de Césarée. Quoique limitée à trois jours, on y voit affluer environ cinquante mille vendeurs et acheteurs, qui se divisent en Osmanlis, en Grecs, Arméniens, Kurdes et Persans, avec un grand nombre de Juifs venus des diverses provinces de l'empire ou des pays étrangers.

Les relations maritimes, toujours plus actives entre Alexandrie et les ports de Syrie, et l'essor considérable qu'a pris le commerce de Constantinople avec la Mer Noire et son littoral ont un peu nui à la foire de Balukissar, bourgade de l'Anatolie, située à quelque distance de Smyrne, dans la direction du Bosphore, ce qui en avait fait une des principales étapes des grandes caravanes de commerce, allant à Alep, Damas, Boukara et en Perse ; mais on y vend encore beaucoup de produits importés d'Europe et qui, de ce point central, se répandent dans toute l'Asie-Mineure.

Une description succincte de ce qui se passe chaque année à Ousounjova donnera une idée exacte de la plupart des

nombreuses foires de la Turquie, lesquelles, en raison même de la force des habitudes orientales, conservent leur physionomie traditionnelle bien mieux que les foires les plus célèbres de l'Occident.

Ousounjova est un bourg de deux mille habitants, situé presque à égale distance de la Mer Noire, du Danube et de la Méditerranée, entre Philippopoli et Andrinople, dont le séparent, de chaque côté, cinquante-deux kilomètres. C'est le rendez-vous intérieur de toutes les provinces européennes de l'empire ottoman, à l'extrémité d'une plaine bordée de collines bien cultivées par les Bulgares. Comme de vastes et riches pâturages entourent cette bourgade, on y vend beaucoup de chevaux et de bétail à cornes et à laine.

Des baraques en planches dressées avec une promptitude et une habileté extraordinaires, des tentes, au besoin des chariots, forment une ville improvisée pour la foire qui se tient au mois de septembre, et réunit jusqu'à cent mille personnes.

Dans cette foule bigarrée par le costume, où se croisent dix langues différentes, où l'on remarque des Osmanlis, des Persans, des Russes, des Autrichiens, des Arméniens, des Grecs, des Moldaves et des Valaques, une quantité considérable de Juifs, on ne s'occupe que de vendre et d'acheter. Si le diapason des voix s'élève, ne croyez point à une dispute de race ou de religion, encore moins à une discussion politique. Les termes de para, de piastre, de medjidié, de florin, de rouble, de ducat qui reviennent à chaque iastant, indiquent un simple débat d'intérêt, ne réclamant jamais l'intervention de la police qui n'existe pas; on s'arrange le mieux du monde, car tout se traite au comptant ou par échange. Parmi les deux cents boutiques de fourrures que

l'on compte, année moyenne, à Ousounjova, il y a tel marchand mieux assorti que ses confrères de Paris et de Londres; son inventaire atteint plusieurs centaines de mille francs, et, à côté de la baraque qui lui sert de magasin, il prépare lui-même son modeste repas, seulement en ayant soin de ne pas incommoder ses voisins. Mêmes égards, une politesse du meilleur ton, la dignité individuelle, le respect des droits d'autrui, décèlent, au premier coup d'œil, le vrai génie du commerce. Il y a quarante boutiques pour les draps de Saxe, d'Autriche, d'Angleterre; deux cents pour les tissus de coton britanniques, allemands, suisses, français, représentant une valeur totale de sept à huit millions de francs; une cinquantaine pour les denrées coloniales, trente pour les fers indigènes et étrangers. C'est l'importation qui prévaut dans les produits industriels; en revanche, l'agriculture est largement favorisée par les achats destinés à l'exportation. Les consuls des différentes puissances chrétiennes accrédités dans les villes et les ports du voisinage résident à Ousounjova pendant la foire, qui dure quinze jours; mais leur intervention est rarement réclamée de leurs nationaux à cause de la loyauté des transactions.

L'importante ville de Serès, en Roumélie, non loin de Salonique, présente un spectacle identique avec sa foire où le tabac, le coton, la laine, les cuirs, les maroquins et d'autres produits indigènes balancent par leur exportation le mouvement des importations européennes.

Le fait le plus caractéristique, le plus extraordinaire de toutes ces foires, qu'elles aient lieu dans la Turquie d'Europe et d'Asie, ou dans les États tributaires d'Afrique, c'est que ni le gouvernement, ni les administrations locales, ni les habitants ne regardent comme une proie à rançonner ou comme l'épave d'un naufrage, les hôtes temporaires,

musulmans, chrétiens et juifs, soit nationaux ou autres, qui viennent vendre ou acheter et quelquefois cumuler les bénéfices de ces deux opérations. A Ousounjova, les fermiers de l'État ne perçoivent qu'une piastre par personne sur les sujets de l'empire comme sur les étrangers.

On objectera peut-être que l'attitude actuelle des grandes puissances à l'égard de la Sublime-Porte impose à celle-ci des ménagements dont l'Occident recueille les plus larges profits. Les faits historiques, les traités diplomatiques conclus avec les sultans, dans la plus brillante époque de leurs conquêtes et de leur pouvoir sur terre et sur mer, démentent une pareille opinion.

Ces faits, les voici, tels qu'ils se sont déroulés pendant plusieurs siècles: quant aux traités, le texte même des capitulations se chargera de justifier, de réhabiliter la Turquie au point de vue du commerce, resté primitif peut-être, mais toujours actif et honnête.

En choisissant pour capitale d'abord Brousse, puis Andrinople, enfin Constantinople, trois grandes cités aussi remarquables par leur mouvement commercial que par leur activité industrielle, s'appuyant sur les ressources de l'agriculture, les sultans, loin d'établir des restrictions et des prohibitions, ont ouvert l'accès de leurs ports et de tous les marchés de l'empire aux opérations de trafic ainsi qu'aux produits bruts et manufacturés de tous les pays.

Chaque nation pouvait concourir à la consommation des sujets musulmans ou raïahs de la Turquie, et importer, vendre, trafiquer, échanger, exporter sur le même pied que

les indigènes; il suffisait, il suffit encore de payer à l'administration impériale des douanes un droit minime, pour les importations et les exportations. Seule, une mesure de prévoyance a été adoptée pour les céréales en cas de danger de disette intérieure. Exception bien rarement appliquée et qui, même dans ce cas, ne pouvait présenter les graves inconvénients de l'*échelle mobile* si longtemps imposée en France, en Angleterre, en Belgique, au détriment des consommateurs. D'un autre côté, la chimère de la *balance du commerce* n'a pu jamais préoccuper ceux qui se gardaient bien de calculer s'il y a plus de profit à vendre qu'à acheter, comme si ces deux opérations n'étaient pas solidaires l'une de l'autre.

Tout produit, toute marchandise, toute denrée entrant et sortant à des conditions modérées et bien connues, ne subissent pas les oscillations si fréquentes sur les marchés européens; tel article n'est pas déprécié aujourd'hui pour devenir inabordable demain. La sécurité gagne ce que la spéculation perd, grâce à l'impossibilité de ces mouvements factices. Les agents chargés de la perception des droits se montrent pleins de confiance dans les évaluations non sujettes à de brusques variations; et la prétendue barbarie ottomane inaugurait la liberté du commerce au quinzième et au seizième siècle, quand l'Occident se trouvait enlacé dans le réseau des restrictions et des prohibitions, dont il se dégage à peine de nos jours.

Certainement le grand Soliman n'avait pas besoin de descendre à des concessions; il pouvait dicter des conditions, mettre un haut prix à son alliance sollicitée par l'héroïque captif de Pavie, par François Ier. On sait comment sa générosité répondit à l'appel du roi de France vaincu et malheureux; la traduction d'une partie du traité

de 1536, qui ouvre la série diplomatique et commerciale des capitulations, se passe de commentaires.

« Article 1er. Comme il y a paix et concorde entre le sultan et le roi de France, leurs sujets respectifs et tributaires pourront librement naviguer et aller dans leurs différents ports, pour leur commerce, acheter, vendre, échanger, conduire et transporter par eau et par terre, d'un pays à l'autre, toutes sortes de marchandises, en payant les droits ordinaires, sans qu'ils puissent être soumis à aucune imposition, tribut ni charge.

« 2. Lorsque le roi enverra à Constantinople ou dans tout autre lieu de l'empire ottoman un consul, ainsi qu'il en tient un à Alexandrie, ce consul sera accepté et soutenu dans son autorité; il jugera selon sa foi et loi, sans qu'aucun juge ou cadi puisse ouïr, juger et prononcer, tant au civil qu'au criminel, sur les causes, procès ou différends qui naîtraient entre les sujets du roi. Les officiers du sultan prêteront main-forte pour l'exécution des jugements des consuls, toute sentence portée par les cadis entre marchands français devant être nulle.

« 3. En cas de contestations au civil entre des Turcs et des Français, la plainte des premiers ne pourra être reçue par les cadis, à moins d'une preuve par écrit de la main de l'adversaire ou de la main du consul. Dans aucun cas, les sujets du roi ne pourront être jugés sans la présence de leur drogman (interprète du consulat).

« 4. En matière criminelle, les sujets du roi ne pourront être amenés devant le cadi ou juge ordinaire, ni être jugés sur l'heure; mais ils seront conduits devant la Sublime-Porte, et, en l'absence du grand vizir, devant son substitut, pour que l'on discute le témoignage du sujet ottoman contre le sujet du roi de France.

« 5. On ne peut pas se servir des navires marchands appartenant aux sujets du roi, ni de leur artillerie, munitions et équipages contre leur gré, même pour le service du sultan.

« 6. Si quelque sujet du roi quittait les États du sultan, sans avoir payé ses dettes, le consul ni aucun Français n'en seront responsables; mais le roi fera satisfaire le demandeur sur les biens ou la personne du débiteur, s'il est en son royaume.

« 7. Les marchands français et sujets du roi pourront librement tester; et les biens de ceux qui mourront *ab intestat* seront remis à l'héritier par les soins et l'autorité du consul. »

D'autres articles stipulaient les garanties suivantes d'un ordre encore plus élevé :

« Les Français jouiront, dans tous les États ottomans, du libre exercice de leur culte; ils auront le droit de faire garder les lieux saints de la Palestine par des religieux, lesquels ne pourront être inquiétés, ni pour les édifices qu'ils habitent, ni pour les églises entre leurs mains. Les évêques dépendant de la France et autres prêtres de la religion *franque,* de quelque nation qu'ils soient, ne pourront être troublés dans l'exercice de leurs fonctions, en quelque lieu qu'ils habitent, pourvu qu'ils se tiennent dans les limites de leur état. »

De ces dispositions, dont la tolérance a quelque chose d'extraordinaire, quand on se reporte à l'année 1536, devait résulter le droit de la protection de la France étendue à tous les catholiques d'Orient.

Enfin il fut stipulé que « les marchands européens, dont les gouvernements n'étaient pas liés avec la Sublime-Porte par des traités d'amitié, pourraient naviguer dans

toutes les mers sous pavillon français, et trafiquer, moyennant la protection de la France, dans tous les pays de la domination ottomane. »

De plus, la capitulation déclarait que la liberté serait rendue aux esclaves faits de part et d'autre. Le sultan s'engageait à renoncer au droit de réduire à l'esclavage des sujets français, à condition, de la part du roi de France, d'agir de même à l'égard des Ottomans.

Au commerce s'unissaient ainsi les plus importantes garanties religieuses, politiques, sociales, constituant le droit des gens.

Il est bon de faire observer que de nombreux traités de paix ou d'alliance avec divers États avaient précédé celui de 1536; ainsi la collection Byzantine et les archives des républiques de Venise et de Raguse renferment des documents diplomatiques qui achèvent d'expliquer la marche progressive de la conquête ottomane, se servant de la plume de ses négociateurs aussi bien que du glaive de ses guerriers; mais dans tous ces documents la Sublime-Porte dicte des conditions, impose des tributs, stipule ses droits de souveraineté ou de suzeraineté.

Par exemple, en 1408, même après la formidable invasion de Timour et les revers de Bajazet, au milieu des luttes fraternelles des fils de ce sultan, Venise devient tributaire et paye d'abord seize cents, puis dix mille ducats de redevance annuelle pour la tranquille possession de quelques districts de l'Albanie.

Plus tard, après la conquête de Constantinople par Mahomet II, l'orgueil vénitien s'humilie encore en achetant la paix et la continuation de son commerce du Levant, au prix d'un tribut annuel de trente-six mille ducats, et en accréditant près la Sublime-Porte un chargé d'affaires sous

le titre de *baile,* que le sultan et ses ministres considéraient comme un otage.

Jusque dans le traité de février 1536, conclu avec la France, tout en accordant par courtoisie le titre de padischah à son allié et en lui concédant des droits de commerce sur le pied d'une mutuelle égalité, le grand Soliman s'appelle *le roi des rois, le sultan des deux terres et des deux mers, l'ombre de Dieu.*

Dans tous les instruments diplomatiques rétablissant la paix entre Vienne et Constantinople, pendant longues années, figurait cette formule : *le sultan toujours victorieux.*

M. Édouard Thouvenel, au début de sa belle carrière diplomatique, lors de son premier voyage à Constantinople, retrace ainsi les visites des ambassadeurs chrétiens au sérail :

« La bibliothèque s'ouvre sur une chambre assez petite et tellement sombre, que les yeux ont besoin de s'habituer aux ténèbres pour distinguer quelque chose. Ce réduit mystérieux est la salle du trône. Dans la partie la plus obscure reluit un divan tout éclatant d'émeraudes et de pierreries. C'était de cette place que jadis le sultan, vêtu de la tunique blanche, recevait les ambassadeurs européens, ou plutôt assistait à leur entrevue avec son grand-vizir. Les représentants des plus fiers monarques étaient annoncés à l'héritier de Mahomet, à la loi vivante, et amenés devant une fenêtre basse et grillée. On leur apportait une pelisse de soie, des sorbets et des conserves ; une fois rassasiés et vêtus, il leur était permis de décliner, mais du dehors seulement, leurs titres et qualités, que le grand-vizir faisait connaître au sultan. Sa Hautesse se levait alors à demi et congédiait du geste le ministre chrétien. Cet étrange cérémonial, ajoute M. Thouvenel, appartient à l'histoire an-

cienne. Mahmoud recevait lui-même les envoyés des rois *ses bons amis.* »

Cette citation révèle l'importance que tous les souverains de l'Europe attachaient à des relations avec la Turquie, à cause des immenses avantages commerciaux que leurs sujets y trouvaient. Pour la France surtout, depuis François Ier jusqu'à Louis XVI, l'empire ottoman était son premier marché d'importation et d'exportation. Le port de Marseille seul faisait dans le Levant plus de cinquante millions de francs d'affaires chaque année.

Naturellement, les républiques de Venise, de Raguse, de Gênes, déjà investies de quelques priviléges commerciaux, s'efforcèrent d'obtenir de la Sublime-Porte des conditions meilleures, plus ou moins calquées sur la capitulation française de février 1536.

A son tour, l'Angleterre négocia, sous le règne du sultan Amurath III, en 1593, une première capitulation commerciale avec la Turquie, par les soins d'un diplomate nommé Burton.

A peine affranchis du joug de Philippe II, les Hollandais, constitués en république fédérative des Provinces-Unies, s'empressèrent de nouer des rapports d'affaires avec l'empire ottoman. Une première capitulation commerciale fut conclue en 1598.

Les Médicis ne pouvaient négliger un marché aussi vaste, aussi fructueux. Un des premiers soins du grand-duc Cosme II à son avénement, fut d'envoyer à Constantinople son conseiller Giraldi, qui négocia avec la Sublime-Porte, en 1608, une capitulation des plus favorables aux Toscans, avec les mêmes avantages concédés à la France pour son trafic, moins les priviléges religieux et politiques.

Toutes les puissances chrétiennes recherchèrent les

mêmes faveurs, les renouvelèrent, les agrandirent. Les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, établis à Rhodes et à Malte, malgré leurs statuts déclarant à l'islamisme une guerre sans trêve, sans relâche, conclurent aussi avec la Turquie des traités de commerce !

Elle avait alors une telle supériorité agricole, horticole, industrielle ; les produits de son sol, ses animaux domestiques, les moindres objets fabriqués par ses ouvriers et ses artisans, offraient une perfection si extraordinaire, que l'Occident était heureux de puiser à cette source.

Constantinople et le Caire cessaient bien peu à peu d'avoir le monopole du précieux trafic des épices de l'Inde ; d'autre part, les voyages de découvertes des Portugais et des Espagnols avaient déplacé en partie le mouvement maritime et commencé à détourner de la Méditerranée et de la Mer Rouge beaucoup de navires européens exclus du privilége spécial réservé au pavillon français ; cependant les soies et les soieries, les laines, le coton brut, filé et tissé, les cuirs et les maroquins, les métaux en barre, en saumon ou travaillés, les céréales, les huiles, les fruits secs, les plantes tinctoriales, le tabac, le café, le sucre, vingt autres productions d'utilité ou de luxe, faisaient toujours de l'empire ottoman le premier bazar du monde.

Les colonies naissantes de l'Amérique ne se livraient encore qu'à de timides essais de culture : l'exploitation des mines d'or et d'argent y absorbait tous les bras des indigènes, qu'il fallait remplacer, au fur et à mesure de leur extinction rapide, par l'introduction incessante d'esclaves noirs.

Le commerce de la Méditerranée, de l'Adriatique et de la Mer Rouge atteignit pendant quelque temps un surcroît, un redoublement d'animation, mais qui devait faire place

bientôt à un état de langueur, heureusement dissipé de nos jours. Après l'action, conséquence de la route suivie par Vasco de Gama et Christophe Colomb, la réaction se produit enfin ; qu'elle soit égale à l'action, selon le principe vrai en physique comme en économie politique, et rien ne manquera à la fortune commerciale et maritime de l'empire ottoman, fortune qu'il a toujours su mériter par de saines traditions de liberté.

Nous assistons, en effet, à une renaissance orientale où la Turquie et l'Égypte ont le plus magnifique rôle à remplir, en y recueillant une large moisson de travail, de richesses, de prospérité : il s'agit de rendre au bassin méditerranéen, centre du vieux monde et théâtre de toutes les merveilles de la plus antique civilisation, l'influence que lui ont assignée la nature et l'histoire.

Précisément, aux différentes capitulations, si libérales pour l'époque où elles étaient conclues, qui laissaient même les représentants de souverains étrangers s'immiscer dans des questions d'administration, de justice, de douanes, de protection politique, religieuse, sociale que l'Europe chrétienne se réserve si impérieusement, à ces différentes capitulations est venue s'ajouter, depuis le 16 août 1838, une série de garanties nouvelles, encore plus rassurantes, plus complètes, en faveur des négociants étrangers.

Ce sont les traités de commerce abolissant tous les monopoles en Turquie, réduisant les droits de douanes à l'entrée comme à la sortie, et assimilant acheteur ou vendeur

étranger aux sujets de l'empire, musulmans ou raïahs, sur le pied de l'égalité parfaite.

Ce fut l'Angleterre qui, en 1838, prit l'initiative de ce traité de commerce et de navigation, appliqué depuis lors aux États-Unis d'Amérique, au grand-duché de Toscane, aux villes anséatiques, à la Belgique, à l'ancien royaume de Sardaigne, à la Suède et à la Norvége, à l'Espagne, à la Hollande, au Zollverein, au Danemark, à l'ancienne monarchie des Deux-Siciles, au Portugal, à l'Autriche, à la Russie, à la France, etc.

Un résumé sommaire des principales clauses de ce traité, que l'on peut rapprocher de la capitulation accordée à la France en 1536, montrera, à un intervalle de trois cent deux années, combien l'empire ottoman est resté fidèle au grand principe de la liberté du commerce.

« Il est permis aux sujets britanniques d'affermer, d'acheter et d'exporter les produits bruts ou ouvrés de leur pays dans toutes les parties de l'empire, sans exception, et sans être tenus d'en obtenir l'autorisation. La Sublime-Porte s'engage à rendre toutes les autorités responsables de l'exécution de cette clause, et si quelque sujet de l'Angleterre était lésé, par suite d'un abus de pouvoir d'un serviteur de la Porte, elle lui ferait donner l'indemnité nécessaire.

« Les marchands anglais sont tenus, dans les achats pour la consommation intérieure, de payer, au moment de l'achat et de la vente, les mêmes impôts que les sujets de la Sublime-Porte payent dans ce cas.

« Chaque négociant anglais, ou son fondé de pouvoir, peut conduire les marchandises d'exportation à l'endroit qui lui paraît le plus convenable, sans payer aucun impôt; mais il doit le droit d'exportation, lors de la sortie.

« La permission pour la navigation des navires anglais, à travers les Dardanelles comme dans la Mer Noire, sera donnée de manière à leur assurer toutes les facilités désirables et sans aucun dommage.

« Les précédentes clauses ont force de loi dans toutes les parties de l'empire ottoman, aussi bien dans les gouvernements d'Europe et d'Asie que dans ceux d'Égypte et d'Afrique (cette stipulation relative à l'Afrique implique les régences de Tunis et de Tripoli).

« Tous les objets de commerce en nature ou ouvrés, venant des pays anglais, appartenant à des négociants anglais, et embarqués sur des navires anglais, ou même arrivant par mer ou par terre d'autres pays étrangers, peuvent être importés dans toutes les parties de la Turquie, moyennant un droit de douane de trois pour cent de leur valeur.

« Les Anglais ayant payé l'impôt d'importation de trois pour cent, dans un port ou tout autre endroit d'entrepôt, pourront conduire les articles ainsi imposés dans d'autres ports ou entrepôts sans avoir rien à payer. Le droit de deux pour cent pour la vente n'est exigible que si la marchandise est vendue dans un port ou un entrepôt.

« De son côté, le gouvernement anglais déclare qu'il n'entend point mettre d'obstacle quelconque à l'exercice des droits de la Sublime-Porte, quant au droit public et à l'administration, dont le commerce anglais n'a jamais éprouvé de dommage.

« Les marchands anglais ou leurs délégués peuvent acheter dans les différentes parties de l'empire, toutes les marchandises importées de l'étranger; mais ils payeront deux pour cent d'impôt de vente, quand il sera prouvé que ce droit n'a pas été soldé à l'entrée. Moyennant cette condition, ils transporteront, vendront, échangeront ces mar-

chandises dans l'empire ottoman, et pourront les exporter sans aucune autre redevance à payer.

« Toutes les marchandises en nature ou ouvrées, appartenant à des négociants anglais, provenant des pays anglais ou étrangers, ne payeront rien au passage des Dardanelles ou du Bosphore, soit qu'elles restent sur les mêmes bâtiments, qu'on les transborde sur d'autres navires, ou qu'on les dépose provisoirement à terre, avant de les recharger ; mais, pour cela, ces marchandises doivent être destinées à des pays ne dépendant pas de l'autorité du sultan. »

Depuis lors quelques modifications ont été introduites ; l'exportation et le transit ont été frappés d'un droit minime ; mais les principes n'ont point changé. Le fait le plus essentiel consiste dans la faculté presque absolue d'importation ; une seule exception a lieu pour les armes et munitions de guerre, selon l'usage universellement reçu.

Le traité de commerce et de navigation conclu entre la Turquie et la Russie le 18/30 avril 1846 reproduit la plupart des conditions, aussi libérales, aussi favorables que les anciennes capitulations et les nouvelles conventions inaugurées en 1838. Au lieu de les citer article par article, en tombant dans des répétitions stériles, il vaut mieux constater les faits s'appuyant sur des actes diplomatiques, avec extension de leurs bienfaits à presque tous les peuples civilisés.

Même avant le congrès de Paris, aux mois de mars et d'avril 1856, il n'y avait que quatre États dans le monde qui eussent négligé de s'ouvrir, par des conventions, un marché si avantageux.

La Sublime-Porte, fidèle à ses principes, a pris part au traité international pour le rachat du péage de l'Escaut, signé le 16 juillet 1863 à Bruxelles. A la réunion des vingt-

deux États signataires, la Turquie était représentée par S. E. Musurus-bey, accrédité comme ambassadeur près les cours de Londres, de Bruxelles, de la Haye. En versant sa quote-part pour l'affranchissement de l'Escaut, tardive réparation des mesures restrictives du passé, l'empire ottoman a prouvé qu'il ne veut plus rester étranger aux grands faits qui intéressent l'Europe ; et il a manifesté une fois de plus son attachement constant à la liberté des transactions.

A l'appui des traités diplomatiques que l'on ne contestera point, on pourrait invoquer les chancelleries des nombreux consulats établis par les puissances européennes dans les échelles du Levant et dans presque toutes les grandes villes ; sous ce rapport, la France aurait principalement les meilleurs témoignages à rendre à son ancienne et loyale alliée.

De ces considérations, il est facile d'arriver à tout un ensemble d'institutions et de faits qu'aucun économiste digne de figurer parmi les vrais adeptes de la science ne méconnaîtra. Institutions et faits ressortiront encore mieux en étant rapprochés et coordonnés dans un tableau d'ensemble.

Il faut rappeler d'abord les caravanes au service desquelles on emploie en Turquie plus de cent mille chameaux, dont un dixième succombe chaque année aux fatigues de ces longs voyages. Dans les caravanes dites *pesantes*, la charge de chaque chameau est de cinq à six quintaux ; dans les caravanes *légères*, de trois. Chaque étape quotidienne

est de quarante à cinquante kilomètres. Le prix des transports varie suivant l'abondance plus ou moins grande des marchandises à expédier.

Viennent ensuite les foires, dont on peut apprécier l'importance par la description de celle tenue à Ousounjova ; le chiffre des affaires qui se traitent dans ces foires est considérable. On le comprendra d'autant mieux que, suivant les données les plus certaines, la production générale de la Turquie dépasse, en moyenne, tous les ans, deux milliards cinq cents millions de francs.

Après les caravanes et les foires figurent les nombreux bazars établis dans chaque grande ville; dans ces bazars, rien n'est sacrifié au luxe ni à l'apparence; point de trompe-l'œil par un étalage à la parisienne; aucune de ces décorations féeriques des magasins européens, se dédommageant des frais de mise en scène sur la qualité et le prix de la marchandise; le commerce ottoman vise avant tout à l'économie; il ignore le charlatanisme. A huit heures du matin s'ouvrent ordinairement les volets de chaque boutique; le marchand reste assis, les jambes croisées sur son comptoir, et, en fumant gravement sa pipe, il attend l'acheteur avec un flegme, une indifférence remarquables, particulièrement chez les Osmanlis. De l'extérieur, on embrasse d'un regard tous les objets à vendre et, sans entrer, on discute le prix généralement très-surfait; l'acheteur a soin de marchander, car l'instinct commercial est développé à un même degré chez tous les Orientaux; la demande et l'offre finissent toujours par se balancer avec une précision mathématique réglée par la valeur intrinsèque du produit. Au coucher du soleil, les échoppes se ferment, et les marchands retournent dans leurs familles.

Chaque ville importante a ses *khans* ou caravanserais,

érigés par de généreux fondateurs, afin de servir d'asile aux voyageurs et aux marchands; quelques-uns de ces bâtiments renferment jusqu'à douze cents chambres, où pauvres et riches, musulmans et chrétiens, même des marchands européens, s'installent à leur gré, aux différentes étapes des caravanes.

Et à côté, au-dessus de ces facilités, la liberté de commerce, avec absence complète de tous ces règlements qui, chez les peuples chrétiens, sous prétexte de protéger les transactions, sont hérissés de restrictions et de prescriptions fiscales qui embarrassent la marche des affaires.

Certes, il y a des lacunes qui nuisent en Turquie aux intérêts des populations, et paralysent soit les actives tendances des sujets, soit les excellentes intentions du gouvernement. Encore une fois, comme pour les progrès de l'agriculture et de l'industrie, il s'agit du mauvais état et de l'absence trop fréquente de bonnes voies de communication pour les piétons, les bêtes de somme et le service des messageries, du roulage et du halage. La création d'un réseau complet de routes impériales, provinciales, vicinales, c'est-à-dire d'un système rationnel de grande et de petite voirie, sera le point de départ de la plus rapide prospérité.

Déjà les nombreuses lignes de navigation à voiles et à vapeur établies, quelques-unes avec le concours de la Sublime-Porte, pour mettre l'Europe en constante relation avec les principales échelles du Levant et les grands ports de l'empire, ont déterminé un mouvement d'affaires, une activité d'opérations et de transactions de plus en plus développés.

En même temps, des phares ont été élevés; un service régulier de pilotage fonctionne; une intendance sanitaire,

organisée sur les meilleures bases, rend d'inappréciables services, et cette triple sécurité a répondu par des résultats nombreux et positifs aux efforts et aux sacrifices du gouvernement.

Le commerce intérieur et extérieur de l'empire a reçu et reçoit chaque année la plus heureuse, la plus énergique impulsion; on peut la caractériser par trois chiffres.

Un sceptique niait le mouvement; sans recourir à de longues démonstrations et à des paroles inutiles, un homme de sens se contenta de marcher.

Tous les jours, on répète et l'on imprime que l'empire ottoman périclite; qu'il n'y a en Turquie ni mouvement d'affaires, ni énergie, ni animation, ni vie.

Or les importations de toute nature s'élèvent à trois cent trente-cinq millions de francs par an; les exportations en produits du sol et du travail atteignent un milliard sept cents millions de francs; le port de Constantinople seul est visité chaque année par vingt-quatre mille navires jaugeant trois millions cinq cent mille tonneaux, ce qui, entrées et sorties réunies, représente un tonnage de sept millions de tonneaux.

Or ces chiffres n'ont point été puisés à des sources suspectes; ils figurent dans une étude faite en 1863, sous les auspices de S. Ex. M. le marquis de Moustier, aujourd'hui ministre des affaires étrangères de France, à cette époque ambassadeur près la Sublime-Porte; ils présentent donc des garanties d'exactitude irrécusables!

Et ce mouvement commercial, quelque animé, quelque actif qu'il soit, est susceptible du plus vigoureux essor; en effet, le monde entier, auquel la Turquie ouvre ses ports et son territoire, peut seconder et multiplier des relations, remplaçant par la fraternité des intérêts, l'inique et trop

long duel de l'Orient et de l'Occident, duel qui serait aujourd'hui un anachronisme, un crime de lèse-civilisation.

Au seizième siècle, sous les règnes de Sélim Ier et du grand Soliman, la Turquie était la première puissance maritime du monde; son pavillon flottait dominateur et souverain sur six mers différentes.

L'Espagne de Charles-Quint, dont un adage populaire a essayé de peindre l'immense expansion, en disant : *Sur ces États, le soleil se lève et ne se couche jamais*, l'Espagne de Charles-Quint ne venait qu'en seconde ligne dans l'ordre naval.

Et lorsque l'abdication du Charlemagne du seizième siècle, suivie quelques années plus tard de la mort du grand Soliman, mit en présence leurs successeurs, Sélim II inaugura son avénement au trône par la conquête de l'île de Chypre (1570), qu'accomplit une flotte de cent trente-six galères et d'une centaine de bâtiments de transport, avec une armée de cent mille hommes de débarquement.

D'après le nombre des galères et des navires affectés à cette expédition, en énumérant le chiffre des équipages et celui des troupes d'invasion, que l'on juge des ressources navales de l'empire ottoman, ressources qui existent toujours, mais qu'il faut aujourd'hui réserver en faveur des transactions du commerce, des relations pacifiques et fécondes à nouer, à multiplier avec tous les peuples.

A une année d'intervalle de la brillante expédition maritime de Chypre, eut lieu, le 7 octobre 1571, la terrible journée de Lépante où, pour la première fois, la flotte ot-

tomane cessa d'être invincible. Cette flotte était forte de trois cents voiles; pour la combattre étaient réunies les escadres combinées de l'Espagne, de la République de Venise, des États-Romains et de l'ordre de Malte.

En apprenant cette défaite, le sultan s'enferma, désespéré, au fond de son palais, loin de tous les regards, et ne voulut prendre aucune nourriture pendant trois jours. Mais le baile de Venise qui, malgré la guerre, était resté à Constantinople, se présenta devant le grand-vizir, Mahomet-Sokolli, qui lui dit : « Tu viens savoir où en est notre courage « après l'accident de Lépante; nous avons moins perdu que « Venise à notre conquête de Chypre. Nous avons tranché « un bras à ton pays; à nous, on a seulement coupé la « barbe. La mutilation d'un bras est irréparable, tandis « que la barbe pousse plus épaisse. »

A la suite de cette fière réponse, en recevant le nouveau capitan-pacha, lui demandant si la Sublime-Porte trouverait les agrès, les ancres et tout ce qu'exigeait la construction d'une autre flotte, le grand-vizir prononça ces mémorables paroles : « Tels sont le pouvoir et les richesses de « l'empire que nous ferions au besoin des cordages en soie, « des voiles en satin et des ancres en argent. »

En effet, au mois de juin 1572, le capitan-pacha quittait Constantinople, naviguant à la tête d'une flotte de deux cent cinquante voiles, devant laquelle les escadres chrétiennes se retiraient. La médiation de la France décida l'Espagne à conclure la paix, que la république de Venise acheta en payant au sultan trois cent mille ducats et en continuant le tribut annuel. Enfin, dans le mois de mai de l'année 1574, la flotte ottomane, composée de trois cents voiles, se dirigeait vers Tunis d'où elle expulsait les Espagnols.

De ces souvenirs si glorieux, que la Sublime-Porte

s'inspire aujourd'hui, non pour la guerre, mais dans l'intérêt du commerce maritime presque entièrement exploité par les navires étrangers, au détriment du pavillon national.

La marine marchande était descendue en Turquie au chiffre de deux mille deux cents bâtiments, qui jaugeaient ensemble cent quatre-vingt-deux mille tonneaux, et se divisaient en brigantins, bombardes, schooners, alléges, etc. C'était trop peu avec un développement de dix mille neuf cent quatre-vingt-quinze kilomètres de côtes; aussi cette marine s'accroît-elle depuis quelques années dans des proportions assez notables.

On a négligé la navigation fluviale et les prodigieuses ressources de la pêche, surtout en présence de trésors comme le corail, les perles, les éponges, sans parler des innombrables poissons qui abondent à portée du littoral et dans les fleuves, les rivières, les lacs, dans tous les cours d'eau, les étangs, les fossés. La pêche des sangsues représente un revenu toujours plus élevé; mais pour les madragues, lors du passage du thon, pour les salaisons, dont le double élément, le poisson et le sel, est là sous la main, combien de lacunes à combler!

Que la grande navigation entre les différentes échelles du Levant soit un peu usurpée par les pavillons étrangers, à de meilleures conditions de vitesse, de fret, d'assurance, cela est logique; le gouvernement et les populations doivent y applaudir, ainsi qu'aux lignes de paquebots à vapeur avec leurs services réguliers et rapides; mais, pour le cabotage comme pour la navigation sur les fleuves et les rivières, comme pour la pêche, les sujets de l'empire, musulmans et raïahs, ont leur part de coopération et de bénéfices à revendiquer; car les populations du littoral et des îles, tous les riverains des voies navigables, ont des aptitudes spéciales

qu'il faut utiliser et dont le pays peut retirer le plus grand profit.

Outre ce résultat immédiat et déjà considérable, l'organisation de la navigation fluviale et de la pêche, au moyen des forces et des ressources indigènes, offrira cette autre conséquence heureuse de former d'excellents matelots, parmi lesquels les navires marchands et la flotte impériale recruteront des équipages composés d'hommes expérimentés, en état d'être employés comme timoniers, voiliers, calfats, pilotes. Or ces recrues d'élite, avec des vocations innées, que complètent la pratique et les faits, sont indispensables pour une capitale comme Constantinople, ayant le premier, le plus magnifique port de l'ancien monde, pour un empire comme la Turquie, réunissant toutes les conditions de richesses, de prospérité, de puissance : la terre et la mer sous un beau ciel!

QUATRIÈME PARTIE.

1808-1867.

Une remarque bien caractéristique doit trouver sa place au début du tableau des règnes des trois sultans réformateurs, Leurs Majestés Impériales Mahmoud II, Abdul-Medjid et Abdul-Aziz. Elle est d'autant plus importante qu'elle embrasse à la fois, pour les souverains, l'ordre de succession au trône; pour les peuples, un sentiment de constante fidélité, également honorable pour les princes et pour leurs sujets.

Depuis l'année 1326 de l'ère chrétienne, les descendants d'Othman n'ont pas cessé d'exercer, en ligne directe, le pouvoir souverain fondé par l'illustre chef de leur dynastie.

Trente-deux sultans se sont succédé de mâle en mâle, par ordre de primogéniture ou de séniorité, sans interruption, sans lacune; même au milieu des troubles les plus terribles, les plus sanglants, aucun usurpateur indigène, encore moins aucun conquérant étranger, ne sont venus briser cette chaîne majestueuse, unique, dont les races royales et les plus grandes nationalités n'offrent pas un second exemple. En outre, la capitale de l'empire est restée,

depuis l'an 1453, date de la conquête par Mahomet II, vierge de toute occupation ennemie.

Que sont devenus les Valois et les Bourbons de France, ces anciens alliés du grand Soliman, qui tendit aux premiers une main fraternelle après les désastres de Pavie et de Saint-Quentin, et légua aux seconds, à Henri IV, à Louis XIII, les prodigieuses, les inépuisables ressources du commerce du Levant, si bien appréciées par des ministres comme Sully et Richelieu ?

En remontant à la même époque, celle de Soliman, on cherche vainement aujourd'hui, en Espagne, la trace des successeurs de Charles-Quint; les caveaux de l'Escurial ne contiennent que la poussière des rejetons dégénérés du Charlemagne du seizième siècle.

Même à Vienne, la grande race de Rodolphe de Habsbourg s'est éteinte en ligne directe dans la personne de Marie-Thérèse, qui en résumait si bien l'éclat. C'est une branche cadette de la maison de Lorraine qui s'est greffée sur le vieux tronc de Habsbourg, pour en continuer les rameaux par la descendance féminine.

Quant aux grands-ducs de Russie, il y a longtemps que le sang des Rurik ne coule plus dans leurs veines; et la race moscovite des Romanof s'est renouvelée au sang germanique des Holstein-Gottorp, bien identifiés, il est vrai, à leur patrie d'adoption.

L'Angleterre, sans parler de la révolution qui décapita Charles Ier et aboutit au protectorat d'Olivier Cromwell, a vu passer sur le trône les Tudor, les Stuart, pour prospérer sous le sceptre constitutionnel de la maison de Brunswick-Hanovre.

Que si l'on porte ses regards vers l'Orient, la Perse présente également les vicissitudes de trois dynasties, tandis que

les successeurs d'Othman, plus heureux, plus stables surtout, voient, comme Mahmoud en 1808, les adversaires les plus acharnés s'arrêter dans une lutte à mort, déposer les armes et s'incliner tous devant la majesté suprême du dernier rejeton de la race auguste, à laquelle sont invinciblement associées les destinées des Osmanlis.

A l'aspect de ces fronts menaçants, de ces regards chargés d'éclairs de haine, de ces armes arrêtées tout à coup dans leur œuvre de destruction, à cette transformation subite, instantanée, le jeune sultan comprit l'étendue de son pouvoir et l'immensité de la mission que lui léguait, du fond de sa tombe sanglante, son noble et généreux parent, Sélim III.

Près de soixante années se sont écoulées depuis l'avénement de Mahmoud II, soixante années bien laborieuses, mais bien remplies, malgré toutes les crises intérieures et les complications extérieures que l'empire ottoman a traversées.

Au fond, les trois derniers règnes, soudés l'un à l'autre par les liens du sang, et plus encore par la grande pensée de réforme qui a constamment animé Mahmoud II et ses fils, ces trois règnes se présentent et se déroulent avec la plus imposante unité.

Certes, ce n'est point dans un laps de soixante années, long espace pour des existences humaines, mais ne formant qu'un épisode de la vie collective d'un empire de trente-cinq millions d'habitants; ce n'est point dans un laps de soixante années que des réformes, des améliorations, des perfectionnements descendus d'un trône, s'implantent au fond d'un sol qui n'y était pas préparé, au cœur de tant de populations, les unes surprises, les autres indifférentes, toutes en garde contre le moindre changement.

L'Orient ne se modifie et ne se transforme que sous l'in-

fluence de la religion, qu'à la voix de Dieu, ayant pour interprètes Moïse, Jésus, Mahomet. Alors il ne marche plus, il s'élance vers le but assigné : pour les Hébreux, la terre promise, Jérusalem et les bords du Jourdain; pour les chrétiens, l'Évangile, la bonne nouvelle, avec le renoncement ici-bas et le royaume du ciel en perspective; pour le musulman, le Koran, gage de rénovation morale, de conquêtes matérielles, la guerre sainte, et comme récompense les délices du paradis, réservées aux croyants fidèles à Allah et au Prophète.

Mais la politique et l'administration ne procèdent point ainsi; comme pour le laboureur qui creuse son pénible sillon, comme pour le jardinier qui plante un arbre, il faut que les jours succèdent aux jours, afin de faire éclore l'épi ou de mûrir le fruit, et ce double résultat n'est pas l'œuvre unique des heures qui s'écoulent dans leur marche mesurée; il exige encore l'action bienfaisante du soleil et de la rosée, du vent et de la pluie, de toutes les forces mystérieuses de la nature qui doivent concourir au succès, et cela sans que de redoutables fléaux, tempêtes, trombes, invasions de sauterelles, tremblements de terre, inondations, viennent en quelques instants détruire le germe de la récolte attendue.

Dans cette image palpable, matérielle, empruntée au génie oriental, se trouve la base même du jugement à porter sur les réformes salutaires de Mahmoud et de ses fils. Leur œuvre n'a pu être que lente, graduelle; elle a dû être poursuivie avec la plus grande circonspection. Beaucoup a été fait, il reste encore beaucoup à accomplir; mais les difficultés déja aplanies, les obstacles surmontés, les progrès réalisés, ces patientes conquêtes de la civilisation et de la paix autorisent mieux que des espérances.

Seulement il faut que les populations de la Turquie s'associent loyalement aux nobles efforts du souverain, et que les puissances étrangères y fournissent leur sympathique concours. Cette double condition de succès, les sultans réformateurs l'ont-ils toujours rencontrée ?

Sélim III avait succombé, arrêté, brisé dans ses généreuses tentatives ; mais sa pensée vivait au cœur de Mahmoud, dont la forte jeunesse, la vigoureuse résolution, la haute et ferme intelligence ne se dissimulaient point l'immensité de sa mission.

L'alliance intime de l'empereur des Français Napoléon Ier et du czar de Russie Alexandre, préparée par l'entrevue de Tilsitt, cimentée par un traité de paix, dont les articles connus et promulgués faisaient pressentir les clauses secrètes si dangereuses pour la Turquie, cette alliance pesait d'un poids bien lourd sur l'avénement de Mahmoud, qui se voyait sacrifié d'avance à l'ambition des deux puissants souverains, disposant déjà en maîtres des plus belles provinces de son empire !

En effet, par les articles 21 à 23 du traité de Tilsitt conclu le 7 juillet 1807, relatifs à la Sublime-Porte, il avait été convenu que les hostilités cesseraient entre les empires de Russie et de Turquie, dans toutes les contrées où serait parvenue la nouvelle de la signature du traité; que les troupes russes se retireraient de la Valachie et de la Moldavie, sans que ces provinces pussent être occupées par les Ottomans, jusqu'à l'échange des ratifications du futur traité définitif de paix entre la Russie et la Turquie. Le czar acceptait la

médiation de l'empereur Napoléon pour négocier cette paix. Les bases en furent arrêtées le 24 août 1807, par l'armistice conclu au château de Slobosia, auprès de Giurgevo.

Quant aux articles secrets du traité de Tilsitt, ils contenaient la restitution à la France des bouches du Cattaro en Dalmatie et l'abandon, par la Russie, des sept îles ioniennes, qui devenaient la propriété de l'empire français, par là doublement voisin des possessions ottomanes.

Enfin, le traité occulte, le plus important de tous, comme le dit M. Thiers dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, et que l'on se promettait d'envelopper d'un secret inviolable, contenait l'engagement, de la part de la Russie et de la France, de faire cause commune, d'unir leurs forces de terre et de mer dans toute guerre à soutenir, de prendre les armes contre l'Angleterre, si elle ne souscrivait pas aux conditions stipulées entre les deux souverains, et *contre la Porte,* si celle-ci n'acceptait pas la médiation de la France ; enfin, dans ce dernier cas, de soustraire *les provinces d'Europe aux vexations de la Porte, excepté Constantinople et la Roumélie.*

L'Angleterre était parvenue à connaître toutes les conventions, toutes les clauses secrètes convenues entre les deux empereurs. Sa politique et son intérêt consistaient à les rendre publiques. Aussi s'empressa-t-elle de renouer des relations diplomatiques avec la Turquie. Un de ses plus habiles diplomates, sir Robert Adair, fut accrédité, comme ambassadeur, près le sultan Mahmoud.

A l'appui des communications faites au grand-vizir par le plénipotentiaire anglais, vinrent de longs détails sur les conditions du partage prévu entre les deux alliés de Tilsitt. La France se réservait la Bosnie, l'Albanie, l'Épire, la Grèce proprement dite, la Thessalie et la Macédoine. On se propo-

sait de dédommager l'Autriche en lui donnant la Servie; la Russie devait avoir la Valachie, la Moldavie, la Bulgarie et la Thrace, jusqu'au cours de la Maritza.

La Turquie n'aurait donc conservé de toutes ses possessions d'Europe que Constantinople avec les lambeaux de la Thrace, situés entre Bourgas et Énos.

Naturellement sir Robert Adair complétait ces confidences par des commentaires qui remontaient jusqu'au sultan, que rien ne pouvait encore éclairer sur le revirement d'opinion se produisant peu à peu chez Napoléon; car cet homme extraordinaire, dont le sens pratique égalait le génie, quand la fièvre de l'ambition n'égarait pas sa raison, échappa bientôt à l'espèce de fascination qu'il avait exercée et subie aussi, dans l'atmosphère enivrante de Tilsitt.

En face de la persistance du czar et de son ministre le comte de Romantzof, ne dissimulant point leur ardente convoitise à l'égard de la possession de Constantinople, les anciennes traditions de la politique française en Turquie et dans le Levant revenaient au souvenir du monarque qui les avait trop oubliées; il se disait qu'avec un double point d'appui comme les détroits du Bosphore et des Dardanelles, le colosse du Nord dominerait la Méditerranée; alors que deviendrait l'Europe?

Les observations, les avertissements, les prophéties ne manquèrent pas à Napoléon touchant les vrais intérêts de la France dans le Levant. S'il ne s'arrêta pas sur la pente fatale où s'efforçait de l'entraîner le czar Alexandre, s'il ferma obstinément les yeux au danger qu'amenait pour lui-même l'abandon de l'empire ottoman, il eut du moins l'intuition nette, précise du point qu'il ne devait pas franchir.

En apparence cependant, rien ne semblait modifié aux conventions publiques et secrètes de Tilsitt. L'ambassa-

deur d'Angleterre eut soin d'annoncer à Constantinople la nouvelle entrevue de Napoléon et d'Alexandre, fixée à Erfurt pour le 27 septembre 1808. En attendant de pouvoir en communiquer les moindres détails aux membres du divan, d'après le compte rendu du *Moniteur Universel*, organe officiel du gouvernement français, sir Robert Adair affirma que la Turquie d'Europe restait comme une proie à partager entre les deux empereurs, indépendamment des conquêtes que les Russes pourraient poursuivre et accomplir en Asie.

L'Espagne et le Portugal représentaient le prix immédiat, la rançon des condescendances de Napoléon, qui devait réunir à son royaume d'Italie Rome et les États du Saint-Siége, arracher Malte aux Anglais, passer en Afrique pour s'emparer des régences de Tunis et d'Alger, puis de l'Égypte, devenant définitivement sa conquête, tandis que la navigation de la Méditerranée ne serait plus ouverte qu'aux pavillons de France, d'Italie, d'Espagne et de Russie.

Mais tout cet échafaudage s'était écroulé devant les réflexions solitaires de Napoléon, avant comme pendant les fêtes d'Erfurt; une résolution irrévocable se trouvait prise par le dominateur de l'Europe : il ne voulait abandonner à son allié que la Finlande et les principautés de Moldavie et de Valachie, triple annexion à réaliser par les armes.

Les fêtes d'Erfurt furent signalées néanmoins par les manifestations les plus chaleureuses de l'amitié des deux souverains. Dans un moment d'élan, Napoléon détacha son épée et la remit à Alexandre, qui lui dit avec effusion : « Je « l'accepte comme un gage d'amitié; jamais cette épée ne « sera tirée contre Votre Majesté. »

Quel argument pour sir Robert Adair! Aussi obtint-il, le 5 janvier 1809, un traité de paix entre l'Angleterre et la

Turquie ; ses clauses furent conformes à la dignité et aux intérêts de l'empire ottoman.

Entré ainsi dans une ligne pacifique qui le rapprochait du jour tant désiré où il pourrait commencer les réformes qu'il méditait, le sultan voulut aussi terminer, avec les Russes, des différends qui épuisaient en pure perte les ressources de l'empire. L'armistice de Slobosia, quoique expiré depuis le mois d'avril 1808, continuait par le consentement tacite des deux gouvernements. Absorbé par la résistance qu'il rencontrait en Finlande, le czar hésitait à entreprendre la guerre dans les Principautés. Il tenait d'ailleurs au concours actif de son puissant allié, en subordonnant ses actes aux résultats de l'entrevue d'Erfurt.

Dès son retour dans sa capitale, Alexandre enjoignit à ses ministres d'ouvrir des négociations avec la Turquie, avant de recourir à la décision des armes. Un congrès se réunit à Jassy ; les plénipotentiaires ottomans repoussèrent avec indignation les bases proposées par les représentants de la Russie, exigeant l'expulsion de l'ambassadeur d'Angleterre de Constantinople et la cession de la Moldavie et de la Valachie.

Les hostilités éclatèrent aussitôt (6 avril 1809) ; une bataille dont l'issue resta douteuse eut lieu à Tartaritza. La guerre se poursuivait également en Asie, où l'armée du czar prit une ville importante, située sur le Phase, Poti.

Sans que les Français fournissent un concours actif, l'empereur Napoléon manifesta publiquement les conséquences du traité de Tilsitt et de l'entrevue d'Erfurt. Le 3 décembre 1809, un document officiel annonça au Corps législatif les faits suivants, qui eurent à Constantinople un retentissement bien pénible.

« Les provinces illyriennes portent sur la Save les fron-

« tières de mon empire. Contigu avec la Turquie, je me « trouve en situation naturelle de surveiller les intérêts de « mon commerce dans la Méditerranée, l'Adriatique et le « Levant. Je protégerai la Porte Ottomane, si elle s'arrache « à la funeste influence de l'Angleterre. Je saurai la punir « si elle se laisse dominer par des conseils astucieux et per- « fides. Mon ami et allié, le czar de Russie, a réuni à ses « vastes États la Finlande, la Moldavie, la Valachie et un « district de la Gallicie. Je ne suis jaloux de rien de ce qui « peut arriver de bien à cet empire. »

Mais ce qui ne fut pas révélé au Corps législatif, ce qui n'a été connu que bien tard, par suite de l'espèce de voile dont s'est trouvé enveloppé le commencement du règne de Mahmoud, c'est la résistance opiniâtre, toujours glorieuse que, dans les campagnes de 1809, 1810, 1811, les Turcs opposèrent à tous les efforts des Russes.

Cette phase des annales militaires du dix-neuvième siècle a passé presque inaperçue, à cause des préoccupations exclusives qui pesaient alors sur l'Europe. Excepté les historiographes de l'empire ottoman et quelques bulletins publiés dans les journaux de Saint-Pétersbourg, l'attention générale, universelle s'est concentrée sur les grandes guerres de Napoléon.

Et pourtant, de la part de Mahmoud, de ses conseillers et des Osmanlis, manifestant tous la plus vive ardeur, la plus noble abnégation, il y eut une série de sacrifices, un ensemble de dévouement, un esprit de courage et de patriotisme, rappelant les plus beaux jours de la conquête.

Après des alternatives diverses et des luttes incessantes pendant lesquelles les forces russes avaient été constamment tenues en échec, l'armée ottomane du Danube put prendre, en avril 1811, l'offensive sur tous les points. Le

découragement pénétra chez les Moscovites, en proie à une épidémie dont leur général en chef Kamenskoï fut une des premières victimes. Il fut remplacé par une des sommités de l'empire, le feld-maréchal Kutusof. Sa vieille réputation guerrière se trouva un instant ébranlée par l'impétuosité d'Achmed-Aga, général en chef ottoman, qui le força de passer sur la rive gauche du Danube, de détruire quelques places qu'il ne pouvait défendre, entre autres Silistrie et Giurgevo, et, en traversant de nouveau le fleuve, de se retrancher auprès de Routschouk.

Là, le 4/16 juillet 1811, Achmed vint attaquer les Russes, malgré la force de leur position; la cavalerie ottomane fit des prodiges de vaillance, et sans le général Langeron, qui sortit de Routschouk avec des troupes fraîches, pour secourir l'infanterie de Kutusof, le feld-maréchal éprouvait une défaite complète. A la suite d'un conseil de guerre, où il réunit tous les officiers généraux de son armée, il décida le 20 juillet de détruire Routschouk et de passer sur la rive gauche du Danube.

Maître de la rive droite, Achmed conquit toutes les îles, jeta des ponts, envahit la Valachie, où quinze mille Ottomans harcelèrent le général Sass; une nombreuse cavalerie, une puissante artillerie assuraient l'avantage aux armes du sultan. D'ailleurs on touchait presque à la rupture du traité de Tilsitt. Napoléon n'appelait plus le czar son grand ami, comme à Erfurt; il le qualifiait déjà de *Grec du Bas-Empire.*

Par suite de dissentiments qu'approfondissait, qu'envenimait l'infatigable politique de l'Angleterre, le czar avait rappelé cinq divisions de son armée du Danube, pour les placer sur les frontières menaçantes du grand-duché de Varsovie, diversion favorable aux Turcs, vers lesquels se

tourna de nouveau la pensée de l'empereur des Français. Il comprit un peu tard la faute commise à Tilsitt, continuée en apparence du moins à Erfurt. Il reconnut dans le sultan Mahmoud un digne successeur de Sélim. Sa politique changeait, du reste, depuis son alliance avec l'Autriche, son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise, la naissance d'un fils, son héritier direct. En outre, ses instincts essentiellement belliqueux rendaient justice à l'énergie déployée par les Ottomans dans leurs campagnes du Danube.

Il est avéré aujourd'hui que des officiers d'artillerie de l'armée française de Dalmatie reçurent l'ordre de seconder les opérations d'Achmed, qui s'empressa d'utiliser leurs services ; mais le vieux Kutusof surveillait tous les mouvements des Turcs ; quand il les vit disséminés sur les deux rives du Danube, dont sa flottille le rendait maître, il lança le général Markof contre la réserve ottomane, presque isolée près de Routschouk. Achmed surpris, désespéré, se jeta dans une embarcation et se réfugia dans cette ville. Le séraskier Tchaban-Oglou prit le commandement de l'armée, réduite à trente mille hommes, et bientôt enveloppée par des forces beaucoup plus nombreuses, sous les ordres de Kutusof.

Pressé d'en finir, car l'inquiétude relativement aux prochaines hostilités de la France augmentait sans cesse à Saint-Pétersbourg, le feld-maréchal imposa une convention par laquelle les Ottomans devaient être désarmés et traités comme prisonniers de guerre, si la Sublime-Porte n'acceptait pas les conditions de paix déjà proposées par le gouvernement russe (8/20 décembre 1811).

A la première nouvelle de ce désastre venant briser toutes ses espérances, le sultan ordonna de lever des troupes et d'organiser immédiatement une armée dont il déclara

qu'il prendrait le commandement; mais l'Angleterre intervint et sa politique l'emporta : un congrès s'ouvrit à Bucharest et eut pour résultat le traité du 28 mai 1812, dont voici la substance :

Le Pruth, du point où il entre en Moldavie jusqu'à son embouchure dans le Danube, et de-là le Danube (rive gauche) jusqu'à Kilia, formaient la limite des deux empires. — La Turquie abandonnait donc le tiers de la Moldavie avec les forteresses de Choczim et de Bender, la Bessarabie entière, ainsi que Ismaïl et Kilia.

La navigation du Danube restait commune aux sujets des deux empires, et les îles situées entre les diverses branches du fleuve, à partir d'Ismaïl, devaient rester inhabitées; seulement la pêche et la coupe des bois y étaient facultatives aux populations voisines, ottomanes et russes.

Les autres districts et villes de la Moldavie et de la Valachie étaient rendus à la Sublime-Porte dans leur état actuel; les conventions antérieures, accordées aux Principautés, se trouvaient remises en vigueur.

En Asie, les frontières devaient être rétablies comme avant les hostilités.

La Sublime-Porte accordait amnistie complète aux Serbes, avec les avantages dont jouissaient les populations des îles de l'Archipel et la faculté d'administrer leurs affaires intérieures.

Le sultan refusa de souscrire à ces conditions et de ratifier le traité. C'était la guerre, et la guerre avec les chances les plus favorables, puisque l'on touchait presqu'au début de la campagne de Russie; mais la milice indisciplinée des janissaires s'insurgea, la tranquillité de Constantinople se trouva compromise. Des souvenirs trop récents ne permettaient point à Mahmoud de s'abuser sur les conséquences

d'une révolte, dont tant de sultans avaient été victimes. Il se résigna en attendant de meilleurs jours.

Des tentatives furent faites pour entraîner la Turquie à devenir l'auxiliaire du czar dans la grande lutte dont se préoccupaient l'Europe et le monde; mais le sultan repoussa toutes les ouvertures, toutes les propositions; il déclara vouloir persister dans une neutralité absolue.

Cette neutralité lui était imposée par les sacrifices d'hommes et d'argent que la Turquie avait faits durant trois guerres presque simultanées, soutenues contre les Anglais, les Persans et les Russes; il fallait réparer bien des désastres, cicatriser bien des blessures, indépendamment d'une disette cruelle qui pesait sur l'empire. D'ailleurs la récente émeute des janissaires avait achevé de démontrer à Mahmoud l'urgence des mesures à prendre contre une milice indisciplinée et dégénérée.

A Sainte-Hélène, Napoléon, injuste envers la Turquie, lui a reproché en termes bien amers, cette neutralité. Franchement, la Sublime-Porte pouvait-elle, en 1812, se laisser entraîner dans cette alliance française qui l'avait si douloureusement abandonnée à Tilsitt et à Erfurt? La politique d'abstention digne, d'isolement majestueux, ne convenait-elle point à ses droits, à ses intérêts, à sa sécurité?

On promettait au sultan la restitution de la Servie, de la Moldavie, de la Valachie, qui lui étaient déjà rendues par le traité de Bucharest; il n'aurait pas perdu, il est vrai, la Bessarabie; et la perspective de la Crimée à conquérir brillait à un horizon lointain! Mais le czar vaincu n'aurait-il pas essayé de renouer les liens de fraternité de Tilsitt? L'Autriche, de son côté, par son alliance dynastique et militaire pesait sur les résolutions de l'empereur des Français, et elle convoitait toujours le bas Danube.

La neutralité de la Turquie se trouvait indiquée par les circonstances mêmes du grand duel engagé entre Napoléon et Alexandre. Fécondes et immédiates en furent les conséquences dans l'ordre économique. Ainsi, le pavillon ottoman eut presque le monopole de la navigation et du commerce de la Méditerranée et de l'Adriatique. Les blés des différentes provinces et des îles de l'empire, de l'Égypte et de la Crimée, affluèrent par l'intervention des marins grecs dans les ports de Marseille, de Gênes, de Livourne, de Naples, etc. De cette époque de neutralité datent la fondation, dans l'île de Candie, de puissants comptoirs français, pour l'achat de céréales et la confection de farines, sur une large échelle.

Les cotons de Smyrne, d'Aïddin, de l'île de Candie, de la Thrace, de la Macédoine, etc., dont les prix augmentaient sans cesse, alimentaient presque exclusivement les manufactures françaises, belges, allemandes, auxquelles le blocus continental assurait une prospérité progressive. Dans l'antique Crète, on ne s'insurgeait pas alors contre l'autorité du sultan, que l'on bénissait à Sphakia, dont l'énergique population rivalisait avec les habitants du littoral, ainsi que de la Canée, de Rethyme, de Kissamos, de Kydonia, pour disputer aux matelots d'Hydra et d'Ipsara un mouvement de navigation toujours plus fructueux.

Par conséquent, sous le rapport du bien-être, de l'opulence, de la triple activité agricole, industrielle, commerciale, le sultan devait s'applaudir d'une neutralité qu'on ne saurait lui reprocher sans injustice.

Mais, à un point de vue plus élevé, en examinant la situation à peu près désespérée où s'était placé Napoléon, liguant contre lui l'Europe presque entière, il est permis de se demander si la Sublime-Porte n'aurait pas dû entrer dans

la sixième coalition, à la suite de laquelle, en participant au triomphe, elle aurait revendiqué l'indemnité de ses pertes et siégé victorieusement au congrès de Vienne.

Les événements, en effet, avaient suivi le cours redoutable que leur assignait le czar Alexandre, en prenant le temps et l'espace pour auxiliaires contre six cent mille soldats envahissant la Russie sous les ordres de Napoléon.

Et lorsque commença la retraite, changée en désastre, en déroute meurtrière avec l'intensité d'un froid même inouï dans ces régions hyperboréennes, le prestige de Napoléon compromis, ébranlé, détruit, favorisait la rivalité de l'Angleterre renouant à prix d'or cette coalition suprême, dernier effort contre le géant qu'elle allait renverser.

Napoléon abdiqua, et l'homme que l'Europe entière n'avait pu contenir, eut pour dernier refuge, pour souveraineté dérisoire, une île presque inaperçue de la Méditerranée, voisine de la Corse, son berceau (1814).

Il restait alors à réorganiser l'Europe et à partager entre les vainqueurs les dépouilles du grand empire. Le congrès de Vienne s'ouvrit le 30 septembre 1814.

Par cette espèce de fatalité qui, depuis le traité de Carlowitz, pèse sur la Turquie, cette puissance ne fut point appelée à entrer dans le concert européen. Cet oubli, aussi funeste pour l'Orient que pour l'Occident, a nui d'une manière cruelle au monde politique, à l'équilibre des différents États, comme à l'harmonieuse satisfaction des intérêts matériels.

Pourtant les leçons ne manquèrent point à ce congrès de souverains et de diplomates : leurs travaux furent brusquement interrompus par le débarquement de Napoléon au golfe Juan, le 1er mars 1815, sa marche sur Paris avec quelques centaines de soldats, son installation aux Tuileries,

d'où Louis XVIII avait fui pour se réfugier en Belgique et abriter à Gand sa fortune errante.

Tous les dissentiments intimes du congrès se dissipèrent devant le retour de l'homme qui ressaisissait l'empire et épouvantait l'Europe. La coalition, à demi brisée par une alliance secrète entre l'Angleterre, l'Autriche, la France, effrayées de la prépondérance du czar Alexandre, se reforma plus compacte. Sans même attendre l'arrivée de huit cent mille Russes, ayant encore Paris pour mot d'ordre et pour objectif, les armées d'Angleterre et de Prusse, soutenues par leurs alliés d'Allemagne et des Pays-Bas, engagèrent avec les Français une lutte décisive à Waterloo. Napoléon vaincu, abdiqua pour la seconde fois, sans pouvoir laisser le trône à son fils.

La seconde Restauration, en replaçant Louis XVIII sur un trône si facilement renversé, ne fut pas favorable à la France, qui dut payer durement la rançon de l'épisode des Cent-jours. Elle ne put suivre à l'égard de la Turquie les bienveillantes traditions de l'ancienne monarchie; mais bientôt l'arrivée d'un ambassadeur de Louis XVIII à Constantinople et ses déclarations empressées, prouvèrent au divan que la France ne répudiait pas des souvenirs et des relations, dont sa politique, sa marine, son commerce recueillaient tant d'avantages. La reprise des affaires, secondées par la paix générale, développa aussitôt, dans des proportions toujours progressives, des rapports multipliés d'importations et d'exportations.

Au moment même où le commerce du Levant prenait ce

vaste essor, où les Grecs surtout s'assuraient des bénéfices énormes qui auraient dû leur inspirer fidélité et reconnaissance envers le sultan, égarés par une imagination sans contre-poids et séduits par les intrigues des agents russes, ils se laissaient de nouveau entraîner dans les dangereuses menées de l'association de l'*hétairie*.

Certes, les tendances du sultan pour de grandes et radicales réformes étaient bien connues de tous ses sujets, particulièrement des principales familles grecques du Phanar, que les fonctions de drogmans ou interprètes de la Sublime-Porte, l'exercice de l'hospodorat en Valachie et en Moldavie, des opérations financières très-importantes et des missions de confiance dont on les chargeait fréquemment, mettaient en rapport régulier avec les grands dignitaires de l'État, même avec le souverain. D'autre part, le vieux parti turc ne dissimulait point les craintes que lui inspiraient les projets de Mahmoud.

Rien n'autorisait l'emploi de cette vieille arme de l'hétairie, exhumée des plus mauvais souvenirs de l'antiquité.

En 1790 et en 1806, déjà la Grèce avait cherché son indépendance et l'expulsion des Osmanlis, au moyen de l'organisation d'une hétairie, ou société des amis. Les plans des hétairistes de 1806 notamment, consistaient à vouloir reconstituer l'ancien empire Byzantin, en réunissant à la Grèce proprement dite l'Épire, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, toutes les îles, le littoral de l'Asie Mineure et d'une partie de la Mer Noire, avec Constantinople pour capitale. C'est ce que l'on appelle encore aujourd'hui, parmi les populations helléniques, la *grande idée*. Les deux premières hétairies modernes, toutefois, n'eurent pas de suite sérieuse.

Une troisième association, inspirée par la Russie, fut créée en 1816; on peut la juger depuis cinquante années par ses actes. Sortie des théories vagues et abstraites et des formules mystiques, elle s'est traduite en faits : du sang, des ruines, des luttes implacables et sans cesse renaissantes, aujourd'hui encore l'insurrection des Candiotes, tels sont les déplorables résultats des aspirations des Hellènes vers cette *grande idée* semée sur leur sol et parmi leurs populations, au profit de l'ambition moscovite.

Pour apprécier à fond tous les périls dont cette prétendue société des amis menaçait la Turquie, le sultan et les Grecs eux-mêmes, venant combattre d'avance des réformes dont ils devaient profiter les premiers, il convient de jeter un coup d'œil rétrospectif sur la situation de l'Europe, depuis les événements de 1814-1815.

La chute de Napoléon avait accru démesurément deux puissances, l'Angleterre et la Russie, au fond rivales et hostiles, quoique en apparence alliées. L'Angleterre, par sa persévérante haine contre l'empereur des Français et ses larges subsides, mettant à ses gages tous les souverains du continent, exerçait une prépondérance secondée par le rôle qu'elle avait rempli à Waterloo. En même temps, son monopole commercial et maritime activait l'essor de son industrie, que favorisaient ses immenses possessions coloniales. Dans cette sphère, elle prenait mieux que sa revanche des inquiétudes que lui avait inspirées le système du blocus continental.

Mais diverses circonstances concouraient à rendre la Russie bien formidable pour la politique anglaise, tiraillée par la pondération même des pouvoirs, en face de l'unité, ou mieux encore de l'autorité absolue d'Alexandre.

Vingt années de constante intervention armée dans les

affaires de l'Europe, depuis les campagnes de Souvarof en Italie, de ses lieutenants en Suisse, la résistance des Russes à Austerlitz, à Eylau, à Friedland, mais surtout les conséquences de l'imprudente expédition où avait succombé le génie de Napoléon, et les huit cent mille soldats lancés par le czar contre la France, montraient tout ce qu'il y a de redoutable dans un empire, dont le chef, maître absolu des âmes et des corps, dispose sans réserve de soixante millions d'hommes qui ne savent qu'obéir.

La modération instinctive et calculée du czar Alexandre à Paris et aux congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle ; son mysticisme, la *Sainte-Alliance* dont il avait pris l'initiative, le 14/24 septembre 1815, en s'enchaînant l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, devenus ses coopérateurs, presque ses subordonnés; le mélange d'idées libérales, de sympathies pour une demi-résurrection de la Pologne et sa circonspection presque menaçante envers la Turquie ; enfin ses réminiscences de Grec du Bas-Empire, les regards constamment tournés vers l'ancienne basilique de Sainte-Sophie : tout se combinait, se réunissait pour en faire l'Agamemnon de la coalition. La paix le servait encore mieux que la guerre. Plus il s'effaçait, en prenant une attitude mélancolique, comme s'il était fatigué des grandeurs, comme s'il cherchait à éviter la popularité, plus on redoublait autour de lui d'enthousiasme, d'admiration.

Comment des imaginations helléniques toujours amoureuses de fictions et d'illusions, auraient-elles résisté aux promesses des agents de l'hétairie, leur montrant le czar disposé à ouvrir son trésor et ses arsenaux, en mettant à la disposition de ses coreligionnaires d'Orient ses armées, ses flottes, son pouvoir ?

On affectait d'établir des écoles, de distribuer des livres,

de protéger le réveil de la littérature grecque rattachée à ses illustres origines. Avec leurs facultés polyglottes, des hétairistes grecs, déguisés en hadjis (pèlerins) ou en derviches, se mêlaient aux populations musulmanes d'Europe et d'Asie, citant au besoin des versets du Koran et des commentaires supposés de la Sunna; ces prophètes sans mission annonçaient de prochaines calamités, de grands désastres qui allaient frapper l'empire et l'islamisme, en expiation des réformes méditées par un successeur d'Othman. Les rapides progrès de la secte des Wahabites désolant l'Arabie et nuisant aux saints pèlerinages à la Mecque et à Médine, étaient interprétés comme autant de signes précurseurs de l'époque où Constantinople et l'Europe échapperaient aux Osmanlis. Quelques pachas, entre autres Ali-Tébélen, coupable d'une longue série de crimes, feignaient de se dévouer à l'hétairie pour s'en servir dans leurs projets d'indépendance.

Le sol, miné de toutes parts, se dérobait pour ainsi dire sous les pas du sultan, et cela lorsqu'il avait besoin de trouver un point d'appui solide, de force à résister à l'action du levier avec lequel il allait remuer et régénérer l'empire.

Que l'on se souvienne des années orageuses qui se succédaient en Europe depuis que l'espoir des peuples déçus par l'oubli des solennelles promesses de la plupart des souverains, se traduisait d'un côté en désaffection, de l'autre côté en associations secrètes, moins vastes, mais non moins redoutables que l'hétairie.

Deux courants se partageaient l'Europe, l'un avait pour lui les souverains, leurs ministres, les diplomates, l'administration; l'autre s'appuyait sur les peuples armés des ressources de la presse périodique, du mouvement du commerce, du progrès des idées, de tout ce qui constitue l'opinion publique.

Avec une tribune parlementaire comme à Londres et à Paris, la lutte avait lieu dans une sphère supérieure, elle ne descendait pas dans la rue pour aboutir à des révoltes populaires, à des insurrections de caserne. Mais en Espagne, en Portugal, en Piémont, à Naples, l'excès de la compression détermina l'explosion que s'efforcèrent de conjurer les congrès de Troppau, de Laybach, de Vérone.

L'hétairie hésitait à suivre un exemple dont elle se trouvait détournée par l'avortement rapide des tentatives imprudentes faites dans d'autres pays par la révolution ; un coup de vigueur de la Sublime-Porte devenait indispensable ; aussi, obéissant à une inspiration hardie, le sultan résolut de réduire à l'obéissance le pacha rebelle de Janina et de déconcerter ainsi les conspirateurs, en révélant, dans l'empire ottoman, une force de vitalité que ses dangereux adversaires ne soupçonnaient même pas.

Il invoqua contre Ali-Tébélen, que ses créatures, ses adulateurs, l'hétairie et un groupe d'étrangers, rebut de l'Europe, saluaient déjà du titre de roi de l'Épire et de la Grèce, il invoqua l'autorité suprême de la religion, avant de recourir au glaive contre lui.

Le pacha de Janina fut déclaré, en 1820, coupable de lèse-majesté et mis comme relaps au ban de l'empire si, dans un délai de quarante jours, il ne se présentait pas *au seuil doré de la Porte de félicité* pour se justifier de ses crimes.

L'anathème religieux lancé par le cheik-ul-islam (grand muphti) commençait par ces versets du Koran :

« Nos cœurs sont fermés à ta voix ; et notre oreille est « bouchée. Une voix s'élève entre nous et toi ; suis tes prin- « cipes, nous suivrons les nôtres. Voici un temps malheu- « reux pour le méchant ; nous ferons souffler contre lui

« un vent impétueux dans un jour fatal. Nous ferons tom-
« ber les hommes sur la terre et à l'heure solennelle de la
« résurrection, ils seront abominables aux yeux de l'Éter-
« nel. »

La malédiction produisit un effet immense; car cette arme terrible, dont les sultans n'ont jamais abusé, a conservé en Orient une force que l'Occident ne peut point apprécier, en la comparant, dans ses effets, aux bulles d'excommunication des papes : le commandeur des croyants ne dispose-t-il pas d'une puissance matérielle qui appuie au besoin sa suprématie religieuse?

Ainsi, une armée ottomane de vingt mille hommes traversa la Grèce et l'Épire pour aller s'emparer de la ville de Janina; et la flotte impériale, sous les ordres du capitan-pacha, quitta le port de Constantinople et vogua dans la direction de Parga et de Prévésa.

Lorsque l'armée eut pris position en face du château où s'était réfugié le pacha rebelle avec une garnison de huit mille soldats, son harem et son trésor, grossi de tant de rapines, un mollah sorti des rangs des troupes, s'avança sur leur front de bandière, et prononça à haute voix la sentence d'excommunication, fulminée contre *Kara Ali-Tébélen*, puis il lança une pierre dans la direction des remparts. En même temps, vingt mille voix retentirent à l'unisson pour répéter l'excommunication, que suivirent de longs cris d'enthousiasme de *Vive le Sultan!*

Tous les actes du pacha de Janina répondaient d'avance de l'énergie indomptable avec laquelle il lutterait jusqu'au bout; contempteur des lois divines et humaines, il n'y avait d'autre alternative, pour cette nature sauvage, que la victoire ou la mort.

Après avoir si longtemps opprimé les Grecs, Ali-Tébélen

se déclara leur protecteur; il appela à sa défense les Klephtes, les Souliotes, les Armatoles, et fit répandre une lettre supposée, qu'il attribuait à un confident intime du sultan, nommé Halet-Effendi, lettre où il était question d'exterminer tous les chrétiens.

Cet artifice grossier rencontra peu d'incrédules; l'invraisemblance, l'impossibilité de cette tuerie en masse de quinze ou seize millions de sujets de l'empire, se réfutaient d'elles-mêmes; mais les passions déchaînées ne raisonnent pas; et des sommets du Pinde jusqu'aux bords du Danube et du Pruth, tout se disposa à un soulèvement, du reste épargné aux provinces d'Asie par les judicieuses mesures prises contre le pacha de Janina.

Toutefois, le concours tant promis par les agents russes ne devait pas répondre aux espérances imprudemment provoquées; et les mécomptes déjà produits pour le malheur des Grecs, sous le règne de l'impératrice Catherine II, allaient se renouveler, malgré les engagements du czar Alexandre.

Jusqu'à quel point ce souverain s'était-il avancé? Comment s'est-il arrêté après l'explosion, en désavouant un général à son service, Alexandre Ypsilanti, un des chefs de l'hétairie?

Dans l'entourage de monarques aussi puissants que les czars de Russie, il y a toujours des excès de zèle, dépassant la pensée du maître jusqu'au point, parfois, de la dénaturer.

Ces excès de zèle servent souvent de voile ou d'excuse à des ambitions ardentes, malsaines qui n'osent point se montrer au grand jour; ils travaillent alors dans l'ombre en faveur d'un but égoïste, personnel, masqué du beau prétexte de la raison d'État, ou paré d'un dévouement

sans bornes aux progrès de la religion et à l'extension de l'empire.

Mais lorsque les années, dans leur cours, ont dissipé la poussière de la mêlée et placé sous leur véritable aspect la physionomie des hommes, ainsi que les ressorts secrets des événements, alors on peut, à une certaine distance, se rendre compte de beaucoup de mystères qui semblaient inexplicables. Il est donc permis aujourd'hui d'apprécier le rôle que le czar Alexandre voulut d'abord remplir à l'égard de la régénération hellénique, rôle devant lequel il recula quand elle prit le caractère d'une révolution, dont le prince Clément de Metternich lui signala tous les dangers. De là ses premières complaisances pour la troisième hétairie, qui a égaré les populations; sans elle, les Grecs auraient obtenu du sultan des réformes positives, pratiques, bienfaisantes, ce que n'a pu leur assurer une révolution, même protégée par trois grandes puissances, l'Angleterre, la France, la Russie.

L'expiation, il est vrai, ne s'est pas fait attendre pour les chefs de l'hétairie : le pacha de Janina a ouvert la liste funèbre le 5 février 1822 par une mort désespérée; Alexandre Ypsilanti n'a trouvé en Autriche qu'une prison d'État, avec un désaveu formel du czar Alexandre; il est mort oublié, presque maudit par les Hellènes en 1827; le comte Jean Capodistrias, autre inspirateur de l'hétairie, n'est parvenu au comble de ses vœux, à la présidence du gouvernement provisoire des Grecs, changée par lui en dictature, que pour tomber assassiné à Nauplie, le 9 octobre 1831.

Un tableau résumé du règne du sultan Mahmoud II, principalement au point de vue des réformes entreprises par ce souverain, ne comporte pas le récit développé des phases de la révolution hellénique. Il suffit d'en rappeler les principaux caractères.

Par une proclamation imprimée à Odessa et datée du quartier général de Jassy, 24 mars 1821, Alexandre Ypsilanti, qui prenait le titre de *régent du gouvernement*, annonça aux Grecs que l'heure était venue d'expulser de l'Europe les musulmans. Une autre proclamation appelait aux armes les Moldaves et les Valaques.

Une caisse militaire était établie à Odessa ; elle avait réuni cinq millions de francs ; un ancien employé de l'ambassade russe à Constantinople devint, comme banquier, le trésorier accrédité de l'hétairie. On répétait tout bas, pour le propager bien loin et bien haut, que le czar Alexandre avait répondu aux insinuations de son aide de camp, le général-major Ypsilanti : « Si les Grecs se soulèvent en masse, « mes Cosaques iront les seconder. »

Mais la prompte décision de la Sublime-Porte à l'égard du pacha de Janina, l'armée et la flotte ottomanes réunies contre un rebelle mis au ban de l'empire et de la religion, le cabinet de Vienne s'apercevant un peu tard de son intime solidarité avec la Turquie, le pitoyable dénoûment des folles tentatives d'Alexandre Ypsilanti dans les Principautés, tout semblait favoriser une grande mesure de transaction et de concorde.

En réalité, la conciliation pouvait encore prévaloir sans l'intervention du clergé grec qui, avant les ingérences de la politique russe, avait toujours vécu en bonne harmonie avec les sultans et leurs ministres. On a fait beaucoup de déclamations et de phrases retentissantes sur le fanatisme du vieux parti turc; elles s'appliqueraient bien mieux aux manifestations des patriarches, prélats, archimandrites et hégoumènes du rite grec orthodoxe, depuis qu'un courant politique venu de Moscou, de Pétersbourg et de Kiew, au mépris de l'indépendance de l'Église hellénique, a cherché

à faire prévaloir la suprématie religieuse du czar, érigé en souverain pontife.

Un manifeste fut envoyé aux consuls de toutes les puissances chrétiennes par l'archevêque de Patras, Germanos, et d'autres évêques et notabilités du pays. Il était conçu en ces termes :

« Les Hellènes, livrés à l'oppression toujours croissante « des Turcs, qui ont juré de les anéantir, ont unanimement « résolu de secouer le joug ou de mourir. Nous nous som- « mes levés pour venger nos droits; nous sommes ferme- « ment persuadés que toutes les puissances chrétiennes re- « connaîtront la justice de notre cause et qu'au lieu d'y « mettre des obstacles, elles lui prêteront aide et secours, « en se rappelant combien nos aïeux furent utiles à l'hu- « manité. En vous faisant part de ceci, nous vous prions de « vouloir bien nous procurer la bienveillance de votre au- « guste cour. »

Bientôt dix mille insurgés se trouvèrent réunis autour de la bannière de la croix, arborée par l'archevêque Germanos; maîtres de la ville de Patras, ils assiégèrent la citadelle où s'était réfugiée la garnison ottomane ; mais Yousouf, pacha de Serès, dissipa ces bandes indisciplinées, ce qui n'empêcha point le Magne, l'Arcadie, la Messénie, la Béotie, la Doride, l'Élide, les îles de l'Archipel, de prendre les armes. Ce n'était plus une révolte, mais une révolution qui produisit un double effet, dont le contraste doit être remarqué.

L'opinion générale exaltée en Europe se prononça ardente, passionnée, pour la cause des Grecs, surtout parmi les communions dissidentes; car la cour de Rome, le sacré collége, l'Église latine, restaient hostiles au schisme d'Orient.

La plupart des souverains et des gouvernements, même constitutionnels, conservèrent une attitude d'indifférence,

presque de réprobation, vis-à-vis du manifeste des Hellènes, mais sans faire cause commune avec le sultan, excepté l'Angleterre et l'Autriche, la première en vue de ses intérêts de commerce, la seconde au nom de sa propre conservation. A Londres comme à Vienne, on démêlait dans tous ces mouvements désordonnés la main de la Russie; on commençait à s'alarmer.

Le prince Clément de Metternich n'hésita point à remonter à la source de ce déchaînement, dont il redoutait les conséquences pour la plupart des possessions assez mal rattachées à l'empire d'Autriche. Au congrès de Laybach, il plaça sous les yeux du czar les différentes correspondances des chefs de l'hétairie avec les carbonari italiens, les cortès d'Espagne et de Portugal, les révolutionnaires de France.

Ce fut une révélation pour l'empereur Alexandre; l'autocrate reparut immédiatement; il abdiqua ses velléités libérales. Aussi, en 1822, au congrès de Vérone, loin d'être favorable aux députés que les insurgés grecs y avaient envoyés, et qui ne purent être accueillis officiellement, puisqu'ils n'étaient pas même reconnus comme belligérants, le czar ne montra aucune sympathie pour ses coreligionnaires d'Orient.

A ce même congrès fut pourtant agitée la question des démêlés de la Russie et de la Sublime-Porte, bien que le sultan n'y fût pas représenté. De même qu'à Vienne, à Troppau, à Laybach, où se décidaient les destinées du monde, on négligeait, dans la réunion impériale, royale, princière et diplomatique de Vérone, on négligeait la Turquie. Et cela, en 1822, du mois d'octobre au mois de décembre, quand une guerre de race et de religion faisait couler des flots de sang dans plusieurs provinces et dans les îles de l'empire des Osmanlis!

Malgré la réprobation tacite que les députés de l'insurrection hellénique rencontrèrent au congrès, les passions déchaînées ne précipitèrent pas moins le cours des événements. Il y eut des deux côtés recrudescence d'ardeur. Comme toujours dans les luttes acharnées où se trouvent aux prises l'esprit de race et les croyances religieuses, la guerre devint implacable; les excès appelèrent les représailles; les premières notions du droit des gens se trouvaient méconnues.

Ainsi s'écoulaient les mois et les années lorsque, le 16 janvier 1824, le sultan adressa un firman au pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, pour lui demander le concours de son armée et de sa flotte; la réponse ne pouvait être douteuse : car l'islamisme menacé à Constantinople entraînait la chute et la ruine du Caire. Quinze mille soldats disciplinés à l'européenne, une flotte de soixante-trois bâtiments de guerre qui opéra sa jonction avec l'escadre impériale, des vivres et des munitions pour une campagne décisive, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha : tels furent les actes du feudataire de la Turquie. Le sultan reconnut la fidélité de son vassal par un hatti-chérif lui conférant les pachaliks de Candie et de Morée. L'île de Candie, rapidement soumise, sans être secourue par les insurgés du Péloponèse, fit pressentir à ceux-ci le sort qui les attendait, au milieu de leurs continuelles divisions, de leurs incessantes rivalités.

En effet, Ibrahim-Pacha dispersa les forces concentrées en Morée, prit en 1825 Navarin, Tripolitza, ainsi que les principales villes de l'intérieur, en ne laissant aux insurgés que l'acropole d'Athènes (la citadelle), Nauplie et Missolonghi. Cette dernière place fut bientôt assiégée par dix mille Osmanlis que commandait Reschid-Pacha, secondant ainsi les opérations de l'armée égyptienne. Après avoir triomphé

de l'opiniâtre résistance de Missolonghi, Reschid entreprit le siége de la citadelle d'Athènes, qui devait succomber.

En dépit de leurs illusions sans cesse renaissantes, les principaux chefs de l'insurrection ne pouvaient plus s'abuser sur leur situation. Le czar Alexandre persistait dans une abstention calculée, tout en manifestant ce qu'il appelait *ses griefs contre la Sublime-Porte.*

Mais, à Londres, tout avait changé avec l'entrée au *Foreign-Office* de Georges Canning, inaugurant une politique libérale, presque révolutionnaire. Son passage à ce ministère avant son élévation à la présidence du cabinet, comme premier lord de la Trésorerie, exerça une action directe sur les destinées de la révolution grecque, et par contre-coup sur le sort de la Turquie. Il voulait briser les derniers liens de la Sainte-Alliance et faire prédominer dans le Levant l'influence britannique. Dans ce but, il s'appuya sur un diplomate éminent, sir Stratford-Canning, son parent, qu'il envoya à Pétersbourg, en ambassade extraordinaire, avant de le charger des négociations les plus délicates, relatives à la nation grecque, auprès des cours de Vienne et de Berlin, pour l'accréditer ensuite à Constantinople, comme ministre plénipotentiaire du roi Georges IV près le sultan Mahmoud (février 1826).

On a beau vouloir renfermer l'histoire des sultans contemporains dans son cadre naturel, en se circonscrivant aux limites de l'empire; quelque vaste que soit ce cadre, il faut en sortir à chaque instant et se détourner de Constantinople pour interroger l'état de l'atmosphère à Paris ou à Londres, à Saint-Pétersbourg ou à Berlin, à Vienne ou à Florence. C'est que de nationale, la politique est devenue générale, universelle, avec une double empreinte de solidarité et d'humanité.

Mais ces idées, ces aspirations, naturelles aujourd'hui, qui sont la conséquence des faits se produisant autour de nous, ne pouvaient être, il y a quarante ans, que le privilége de quelques hommes d'élite, dont l'intelligence supérieure planait au-dessus des préjugés vulgaires pour tendre à un but de conciliation et de fraternité. Combien d'obstacles à surmonter avant de mettre un terme à la guerre acharnée qui épuisait, en pure perte, et l'empire ottoman et ses raïahs, si imprudemment poussés à la révolte!

Dans la mélancolie toujours plus profonde qui l'accablait, le czar Alexandre s'irritait contre lui-même; mécontent des audacieuses décisions de Georges Canning, rendant à l'Angleterre un prestige qui éclipsait la Russie, il voulait sortir à tout prix de ses perplexités par un acte de vigueur, en faisant la guerre à la Turquie. Sous l'obsession du froissement que lui causait la visite à laquelle étaient soumis tous les navires marchands qui traversaient le détroit des Dardanelles, le czar fit adresser la note suivante aux gouvernements d'Angleterre, d'Autriche, de France et de Prusse :

« Invitation aux cabinets européens de chercher dans « leur sagesse des moyens efficaces pour obtenir de la Porte « Ottomane une garantie en faveur des chrétiens de Turquie, « mis à l'abri de la répétition des scènes violentes dont ils « ont été victimes. Sa Majesté Impériale les prie d'aviser « incessamment à l'adoption des mesures propres à atteindre le résultat désiré, en la dispensant ainsi de poursuivre, par la force des armes, l'accomplissement des conditions que l'honneur de sa couronne, le maintien des « traités, la protection de la religion chrétienne et l'humanité lui ont fait un devoir d'exiger de la Porte. »

Une espèce d'ultimatum rédigé dans ce sens avait été adressé de Saint-Pétersbourg à Constantinople, à la suite

de l'arrestation et de l'emprisonnement au château des Sept-Tours du banquier de la légation moscovite, lequel avait ostensiblement envoyé des fonds aux insurgés grecs. L'ambassadeur du czar, M. de Strogonoff, avait protesté contre cette mesure, demandé ses passe-ports et il était parti. Un chargé d'affaires, qui arriva de Saint-Pétersbourg en mission temporaire, communiqua au divan un projet ayant pour but de diviser la Grèce en trois principautés, jouissant de leur autonomie comme la Moldavie et la Valachie, sous la suzeraineté du sultan et la protection des grandes puissances.

Mahmoud refusa de traiter avec des sujets révoltés et repoussa toute intervention étrangère, dont il démêlait les intentions; de leur côté, les Grecs déclarèrent qu'ils préféraient la mort à une transaction; tout semblait conduire à une grande et terrible guerre entre la Russie et la Turquie.

En proie aux plus sombres pressentiments, travaillé par un instinct de locomotion qui le faisait voyager constamment et sans but, le czar Alexandre ne s'abusait point sur la durée de ses jours, qui étaient comptés. Il répétait avec une tristesse sans amertume : « Je mourrai au coin d'un « bois, dans un fossé, au bord d'un chemin, et l'on ne « pensera plus à moi. »

Il parcourut ainsi la côte méridionale de la Crimée. L'humidité du climat détermina chez lui l'invasion de la fièvre; il dut s'arrêter dans un château du comte de Worontzoff; puis on le transporta à Taganrok, où il mourut le 1er décembre 1825, à l'âge de quarante-huit ans.

Le grand-duc Constantin, appelé à succéder à l'empe-

reur Alexandre, mort sans héritier direct, avait renoncé à la couronne par un acte secret déposé au sénat. Sur les instances de son frère le grand-duc Nicolas, il n'en fut pas moins proclamé empereur; mais Constantin persista dans son refus.

Deux conspirations furent le résultat de ces tiraillements, et Nicolas dut inaugurer son règne en mitraillant les rebelles sur la place de l'Amirauté.

Les sentiments du nouveau czar envers la Turquie ne tardèrent pas à se manifester ouvertement, impérieusement : le 17 mars 1826, il adressa aux grandes puissances la déclaration suivante, où éclate la pensée hostile qui n'a cessé de l'animer du 24 décembre 1825 au 2 mars 1855, depuis son avénement jusqu'à sa mort.

« La Russie, disait-il, ne demande qu'à renoncer à la di-
« rection exclusive de la Grèce et à la perspective du pro-
« tectorat qui en résulterait pour elle; mais il ne peut en
« être de même de ses différends directs avec la Porte
« Ottomane. L'empereur Nicolas n'entendra jamais traiter
« comme une question européenne, une affaire entre lui et
« cette puissance, affaire qui touche à la foi aux traités
« et à l'honneur de sa couronne. »

L'Angleterre, inquiète d'un langage trop bien commenté par l'ardeur fébrile avec laquelle le czar s'occupait de l'organisation de son armée et de sa flotte, chaque jour augmentées dans des proportions énormes, confia une ambassade extraordinaire à son plus grand capitaine, le duc de Wellington, devenu homme d'État par sa force de volonté.

Le plus sympathique accueil attendait à Saint-Pétersbourg (mars et avril 1826) l'illustre ambassadeur. En apparence, il était question de réunir, pour les Grecs, la

médiation de l'Angleterre et de la Russie, intervenant à Constantinople dans un but d'humanité; au fond, il s'agissait de faire entrer la Turquie dans le concert européen, en la plaçant sous l'égide des cinq grandes puissances.

Georges Canning voulait résoudre la question d'Orient par une entente collective enlaçant le czar lui-même. Déjà la sagacité du grand ministre avait su choisir pour la souveraineté hellénique, sous la suzeraineté du sultan, un candidat que Constantinople et Saint-Pétersbourg devaient adopter avec confiance. C'était le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, allié à la dynastie des czars, ancien général de cuirassiers dans l'armée russe, dont il avait partagé les périls et la gloire durant les guerres de 1813-1814, feld-maréchal, membre du conseil privé et prince royal en Angleterre depuis son mariage avec la fille unique du régent (Georges IV), héritière présomptive du trône, et morte à la fleur de l'âge.

Le 4 avril 1826, le duc de Wellington et le comte de Nesselrode signèrent un protocole stipulant que les cabinets de Londres et de Saint-Pétersbourg uniraient leur médiation, afin d'amener un rapprochement entre les Turcs et les Grecs, ceux-ci restant sous la dépendance de la Sublime-Porte, moyennant un tribut annuel, mais en acquérant leur autonomie. Les cabinets de Berlin, de Paris et de Vienne reçurent communication de ce protocole, auquel ils finirent par adhérer, en se plaignant toutefois du secret gardé jusque-là à leur égard; mais avant que sir Stratford-Canning remît ce document au grand vizir, le sultan Mahmoud accomplissait à Constantinople l'acte le plus énergique de son règne.

Il avait résolu depuis longtemps de régénérer l'armée et l'escadre ottomanes par l'adoption de la discipline et de

la tactique européennes. A cette fin, il était indispensable de surmonter d'abord un obstacle contre lequel avait échoué Sélim III : il fallait se concilier ou supprimer les janissaires.

Les soldats et les marins osmanlis, malgré leur courage inné, mais mal dirigé, avaient échoué dans la répression des Hellènes, si facilement vaincus par les troupes égyptiennes, grâce à leur instruction et à la supériorité de leurs manœuvres ; ce fait avait encore confirmé les projets du sultan, informé d'ailleurs des résolutions hostiles du czar. Sa volonté avait brisé la fortune du redoutable Ali-Tébélen ; les pachas d'Alep et de Damas, de Bagdad et de Silistrie pliaient devant l'autorité suprême ; celui de Widdin était soumis, et au cœur même de la capitale, autour du sérail, l'indiscipline et la révolte minaient les rangs jadis glorieux, aujourd'hui déchus, des janissaires !

Dans un conseil des plus hauts dignitaires de l'empire assemblés chez le scheik-ul-islam (le muphti), il fut décidé en principe, le 29 mai 1826, de supprimer le corps des janissaires : chacun des cinquante et un *odas* de ce corps devait fournir cent cinquante soldats actifs, qui seraient instruits dans le système des armées européennes. Un mode régulier d'avancement fut stipulé, et des pensions de retraite, prélevées sur le revenu des douanes, étaient assurées aux loyaux services des officiers, des sous-officiers, des soldats.

Un fefta du muphti approuva, au nom de la religion, cette réforme radicale, signifiée et lue à l'aga des janissaires, ainsi qu'aux officiers et aux soldats délégués de la milice entière, lesquels signèrent le fefta et s'engagèrent à l'exécuter.

Les enrôlements eurent lieu et, le 12 juin, quatre instruc-

teurs commencèrent leurs leçons aux officiers. Trois jours après, le 15, la place de l'Atméïdan fut envahie par des sous-officiers et des soldats qui se donnèrent des chefs, pénétrèrent dans l'habitation de l'aga pour la dévaster et incendièrent le palais du grand-vizir Mohammed-Sélim, aux cris de « Mort aux auteurs du fefta! »

D'une de ses résidences d'été, accouru à Constantinople, le sultan déploya l'étendard du Prophète et fit distribuer, sous ses yeux, des armes aux nombreux volontaires conduits par les imams de chaque quartier, aux docteurs, professeurs, élèves des médrezzés qu'avait réunis l'appel du muphti. Hussein-pacha, promu à la dignité de séraskier, tous les généraux de la garnison avec les troupes fidèles suivirent le sultan à la mosquée d'Achmet où fut déployé aux cris d'Allah! Allah! l'étendard sacré. Puis le quartier général fut établi à la mosquée du sultan Mahmoud, nom d'heureux augure.

La religion, la loi, l'autorité souveraine, toutes les forces de l'islamisme et de la dynastie d'Othman se trouvaient réunies contre les janissaires rebelles, n'ayant avec eux que la lie du peuple, que ces hommes de désordre et de trouble, toujours trop nombreux dans une immense capitale.

Une sommation avec offre d'amnistie fut inutilement adressée aux rebelles, massés dans leur principale caserne et dont les avant-postes avaient été repoussés et dispersés. Aux premiers coups de canon, la porte et les barricades volèrent en éclats; la caserne fut envahie; et d'après la sentence sommaire du séraskier, que secondait le grand-vizir, six cents rebelles furent passés par les armes.

Un hatti-chérif, adressé à tous les gouverneurs des provinces, expliqua les mesures prises par le gouvernement; partout des troupes fidèles remplacèrent les janissaires;

seuls quelques derviches cherchèrent à venger *leurs frères de l'armée;* le 10 juillet 1826, des mesures de rigueur brisèrent ce dernier effort de la rébellion.

A la commission supérieure réunie sous une tente dans la cour du sérail, le sultan put adresser ces mémorables paroles : « Les obstacles que les janissaires opposaient à « chaque amélioration, ces obstacles n'existent plus. Je veux « désormais ne m'occuper que de mon peuple, en recons- « truisant sur les bases de la religion et d'après les princi- « pes de la loi, le vaste édifice qui doit assurer le repos et « le bonheur de tous mes sujets. »

Avant la fin de 1826, on comptait à Constantinople vingt mille bons soldats, exercés et formés aux manœuvres et à la tactique européennes; en 1827, le sultan pouvait se promettre le concours d'une excellente armée de cent vingt mille hommes, bien organisés et bien commandés.

Cette rénovation militaire qui s'étendait à la flotte, contrariait trop fortement la politique du czar Nicolas, pour ne pas provoquer de nouvelles démonstrations directes, pour lesquelles il eut l'habileté d'obtenir le concours diplomatique de l'Angleterre.

Le 7 octobre 1827, la Sublime-Porte dut subir la convention d'Ackerman, qui confirmait le traité de Bucharest de 1812, ouvrait aux navires russes le passage des détroits et accordait aux Moldaves et aux Valaques le droit de nommer leurs hospodars pour un laps de sept années, avec la sanction du sultan, mais ne pouvant être destitués que de l'aveu du czar. Enfin, l'indépendance de la Servie se trouvait entièrement reconnue ; aucun musulman ne devait s'établir dans le pays, et les Turcs n'y occupaient que quelques places fortes, spécialement désignées.

A ce réseau toujours plus étroit, dans lequel l'Europe in-

souciante ou trompée laissait envelopper l'empire ottoman, allaient se joindre en 1827, des démarches et des actes diplomatiques, inspirés par le désir de sauver les Grecs incapables de résister à l'armée ottomane et aux forces égyptiennes. L'acropole d'Athènes avait succombé comme Missolonghi, et tout faisait prévoir la fin de la lutte.

Le 3 février 1827, l'ambassadeur britannique avait offert au divan la médiation amicale des puissances signataires du protocole du 4 avril précédent. Le reis-effendi, ministre des affaires étrangères, avait déclaré que jamais le sultan n'admettrait une semblable intervention en faveur de raïahs rebelles, qui devaient d'abord se soumettre à leur légitime souverain. Cette réponse avait provoqué le traité du 6 juillet 1827, conclu à Londres entre l'Angleterre, la France, la Russie, traité assurant aux Grecs la médiation des trois puissances et accordant six mois à la Sublime-Porte pour accepter cette médiation.

Sans se préoccuper du délai fixé, le divan maintint son refus, et une collision devint imminente.

Ibrahim-Pacha, en recevant communication du traité de Londres, avec invitation, de la part des trois puissances, de suspendre les hostilités, s'en référa aux ordres du sultan et aux instructions de son père. Un armistice de quelques jours s'ensuivait pour attendre des dépêches de Constantinople et du Caire; mais les escadres combinées d'Angleterre, de France, de Russie, se trouvaient en observation devant la rade de Navarin, où elles entrèrent.

Il y avait là les flottes ottomane et égyptienne; on prétend qu'un coup de feu parti d'un brûlot turc blessa mortellement un parlementaire anglais; ce fut l'étincelle déterminant l'incendie. Après quelques heures de combat, soixante-deux navires musulmans étaient foudroyés (20 oc-

tobre 1827). La bataille de Navarin, qualifiée par le duc de Wellington, en plein parlement, d'*accident malheureux*, détruisit d'avance les ressources navales que la Turquie aurait pu opposer à l'escadre russe!

Le 2 novembre, à la première nouvelle de ce grand désastre, le ministre des affaires étrangères demanda aux trois ambassadeurs si c'était la guerre engagée contre l'empire ottoman. Tout fut rejeté sur Ibraham-Pacha par les diplomates, assez embarrassés de leur situation. Le sultan, toujours inflexible, notifia aux puissances alliées de renoncer à toute intervention en faveur des Grecs; il réclama des excuses pour l'outrage fait à son pavillon et une indemnité pour les navires détruits en pleine paix.

Les trois cours retirèrent leurs ambassadeurs, le 8 décembre 1827.

Alors parut un hatti-chérif dans lequel le sultan attribua aux suggestions de la Russie le soulèvement des raïahs helléniques; il ajoutait : « Céder aux sommations de « l'étranger, ce serait autoriser la révolte, abandonner la « religion et l'empire aux éternels ennemis de l'islamisme « et de la dynastie d'Othman; plus de concessions; com- « battre devient le devoir de tous les croyants; c'est une « guerre religieuse et nationale qui attend un concours « unanime. »

Comme corollaire de ce mâle langage, le divan transmit à tous les pachas cet appel, accueilli avec enthousiasme :

« Les anciennes guerres n'avaient qu'un but circonscrit, « celui de nous ravir quelques provinces; aujourd'hui il « s'agit de la ruine de l'empire, de la destruction ou de la « profanation de nos mosquées, de la condition de raïah « infligée à chaque Osmanli. Riches ou pauvres, que tous « les musulmans se fassent un devoir de résister, de com-

« battre, de mourir. Qu'ils sacrifient dans cette guerre sainte « leur sang et leurs biens. Disciples du Prophète, voilà « votre unique moyen de salut ! »

De son côté, le czar Nicolas lançait, à la date du 14 avril 1828, un manifeste avec déclaration de guerre, où il représentait la Turquie comme ayant accumulé, depuis le traité de Bucharest, seize années d'attentats contre le gouvernement et les sujets russes.

« Le Bosphore est fermé, disait le czar : notre commerce « anéanti ; nos provinces méridionales sont privées de « l'unique débouché de leurs produits et frappées de pertes « incalculables ; nos sujets sont forcés de violer leur ser- « ment ou de quitter un pays ennemi sans trouver d'asile. « Il se confirme que la Porte Ottomane ébranle les réso- « lutions pacifiques de la Perse, en lui promettant un « prompt secours et en faisant armer en toute hâte les « troupes des pachas voisins... *Telle est la série d'attentats* « dont la Turquie s'est rendue coupable depuis le traité de « Bucharest. »

Il est inutile de commenter un pareil langage tenu par le plus puissant souverain de l'Europe, ayant un million de soldats sous les armes, cinq flottes parfaitement équipées dans les différentes mers intérieures de son empire, disposant de l'Angleterre et de la France, assuré de la neutralité sympathique de la Prusse, et certain d'avance de l'immobilité de l'Autriche, qu'allait pourtant blesser au vif chaque coup porté à l'empire ottoman.

Le sultan, sacrifié, abandonné, redoubla d'énergie, au lieu de fléchir devant les préparatifs gigantesques de son adversaire, que secondait la complicité morale de l'Europe. Le czar et le grand duc Michel son frère, à la tête de l'armée moscovite avec les plus hautes sommités militaires

et navales de l'empire; des généraux comme Diébitch et Paskewitch; l'amiral Mentchikoff grièvement blessé au siége de Varna; les récompenses et les décorations prodiguées; l'or employé à acheter quelques traîtres, heureusement bien rares; la France elle-même envoyant au secours des Grecs un corps d'armée qui débarqua à Pétalidi le 30 août 1828 et força les troupes égyptiennes à s'éloigner avec Ibrahim-Pacha; les Ottomans qui poursuivaient en Morée le cours de leurs succès, transportés en Asie Mineure sur les vaisseaux de l'amiral de Rigny, un des vainqueurs de l'*accident malheureux* de Navarin; le comte Jean Capodistrias, l'ancien ministre d'État de l'empereur Alexandre et le chef avoué de l'hétairie, installé comme président du gouvernement hellénique: tous ces faits, toutes ces circonstances venant en aide à une terrible invasion, mirent encore mieux en relief le caractère énergique du sultan et la séve de vitalité de l'empire des Osmanlis.

A la fin de la première campagne, celle de 1828, le général comte Pozzo di Borgo, ambassadeur du czar à Paris, et le confident de la pensée intime de Nicolas, comme il l'avait été d'Alexandre, écrivait :

« L'expérience que nous venons de faire doit rattacher « toutes les opinions au parti adopté. L'empereur a mis à « l'épreuve le système turc, et Sa Majesté l'a trouvé dans un « commencement d'organisation et de force qu'il n'avait « pas eu jusqu'à présent. Si le sultan a pu nous opposer « une résistance plus vive, plus régulière, tandis qu'il avait « à peine réuni les éléments de son nouveau plan de ré- « forme et d'amélioration, combien l'aurions-nous trouvé « formidable si le temps lui avait donné plus de solidité, « en rendant impénétrable cette barrière que nous avons « eu tant de peine à franchir! »

Un pareil aveu, sous cette plume, est le plus bel hommage rendu au sultan Mahmoud, à ses réformes, à ses innovations !

Mais que pouvaient le courage et le patriotisme des Ottomans contre les masses d'assaillants qui couvraient l'Asie et l'Europe? Il fallut se résigner enfin et subir le traité d'Andrinople où, après avoir franchi les Balkans, le général en chef Diébitch venait de faire son entrée.

Du reste, ce traité, conclu le 2/14 septembre 1829 et les commentaires dont il fut accompagné portaient la trace de l'impression que la conduite de Mahmoud avait produite sur le czar : le vainqueur ne put que rendre hommage à la haute initiative du sultan et à la bravoure des Turcs. Dans un manifeste adressé à ses peuples, Nicolas disait :

« Nos intrépides guerriers ont donné en Europe et en « Asie, sur terre et sur mer, de nouvelles preuves de leur « héroïque valeur. Ils ont triomphé à la fois des obstacles « élevés par la nature et de la résistance désespérée de l'en- « nemi. Le passage des Dardanelles et du Bosphore est dé- « sormais libre et ouvert au commerce de toutes les nations « du monde; la sûreté de nos frontières, spécialement du « côté de l'Asie, est à jamais garantie; nos traités anté- « rieurs avec la Porte sont confirmés par elle; le fléau de « la peste sera contenu à l'avenir par une double barrière, « moyennant l'établissement convenu de part et d'autre d'une « ligne de quarantaine sur les bords du Danube. Notre sol- « licitude s'est étendue autour des peuples, nos coreligion- « naires, soumis à la domination du sultan. Les anciens « priviléges des principautés de Moldavie et de Valachie « ont été sanctionnés et consolidés par de nouveaux avan- « tages. Les droits accordés aux Serbes seront fidèlement

« observés. L'existence politique de la Grèce, déterminée par « la Russie d'un commun accord avec les cours alliées de « France et d'Angleterre, a été formellement reconnue par la « Porte Ottomane. Telles sont les bases fondamentales d'une « paix qui a heureusement terminé une guerre sanglante et « opiniâtre. »

Le czar de toutes les Russies n'eût point parlé dans ces termes d'un peuple dégénéré, d'un pays sans ressources et sans forces, gouverné par un souverain ordinaire.

L'honneur des armes était donc sauf ; la suppression des janissaires n'avait point affaibli la Turquie et la nouvelle organisation militaire et navale se trouvait justifiée. Aussi, loin de s'arrêter ou de se décourager, Mahmoud se voua, avec un redoublement d'efforts, à l'accomplissement de son œuvre, et tandis qu'il s'occupait, avec un surcroît d'activité, de la discipline et des manœuvres de ses troupes régulières, la flotte impériale s'augmentait par le retour de plusieurs bâtiments de guerre restés à Alexandrie, depuis la journée de Navarin. Enfin l'arsenal et les chantiers de Constantinople, ainsi que ceux de la Mer Noire, multipliaient leurs constructions.

Des tentatives d'insubordination du pacha de Scutari troublèrent, pendant quelque temps, ces heureux symptômes, en exigeant l'emploi de vingt mille soldats, justifiant de nouveau les prévisions qui avaient inspiré la réforme de l'armée.

Au mois de février 1830 s'ouvrit à Londres une conférence diplomatique chargée de régler définitivement le sort des Hellènes. L'Angleterre, la France, la Russie y furent seules représentées. Les plénipotentiaires de ces pays offrirent au prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha la souveraineté héréditaire de la Grèce ; il accepta cette couronne en prin-

cipe ; mais des difficultés surgirent ; certaines observations, certaines réserves que crut devoir faire le prince, n'ayant pas obtenu l'accueil qu'il désirait, Léopold n'hésita pas à remettre aux mains des plénipotentiaires « un dépôt « dont les circonstances ne lui permettaient plus de se « charger avec honneur pour lui, avec avantage pour les « Grecs et dans les intérêts généraux de l'Europe (21 « mai 1830). »

Le prince Othon de Bavière fut désigné plus tard et inauguré comme roi de la Grèce.

Après trois ans d'un blocus maintenu inutilement sur les côtes et à l'entrée du port d'Alger, le roi de France, Charles X, préparait cette grande expédition qui devait précéder de quelques jours la chute de son trône et l'exil de la branche aînée des Bourbons. « Le roi ne bornant plus ses desseins, « disait le prince de Polignac, en réponse aux observations « de l'Angleterre, à obtenir la réparation des griefs parti- « culiers de la France, a résolu de faire tourner au profit « de la chrétienté l'expédition dont il a ordonné les pré- « paratifs. Il adopte pour but et prix de ses efforts la des- « truction de la piraterie, l'abolition absolue de l'esclavage « des chrétiens et la suppression complète du tribut que « des puissances européennes payent encore à la régence « d'Alger. »

Des droits du sultan, de sa souveraineté et de sa suzeraineté, méconnues en Morée comme en Afrique, en 1828 comme en 1830, des vieilles et amicales relations de la Turquie et de la France, des services rendus à François Ier, à Henri II, à Henri IV, par ces mêmes Algériens implacables adversaires de la maison d'Autriche, aspirant à la monarchie universelle, pas un mot, ni un souvenir, ni un regret !

Trois semaines suffirent à la conquête d'Alger ; et dans le

même mois de juillet 1830, trois jours de révolutions réduisirent Charles X, le duc d'Angoulême, le duc de Bordeaux, à abriter leur déchéance à Édimbourg, dans le tragique palais des Stuarts, au milieu des grandeurs éclipsées d'Holyrood.

La monarchie de Juillet, avec le trône de Louis-Philippe, fut d'abord favorable à d'intimes rapports entre Paris et Constantinople. Le divan fut même sollicité de contracter une alliance offensive et défensive avec la France, afin de punir la Russie des dédains du czar pour le roi-citoyen et de déchirer le traité d'Andrinople.

A cette proposition, bientôt connue des ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche, qui s'en émurent, la Sublime-Porte ne pouvait répondre que par un refus ; et le gouvernement français, après avoir rappelé le général Guilleminot, son ambassadeur, noua les plus étroites relations avec Méhémet-Ali. On a déjà vu, à la fin de la deuxième partie de ce livre, au chapitre de l'Égypte, les espérances et les déceptions qui résultèrent pour le vice-roi de cette fausse direction de la politique française. Il serait donc inutile de revenir sur des dissentiments aujourd'hui oubliés et noblement réparés; mais là encore, comme dans le royaume hellénique, surgissaient chaque jour des obstacles entravant les hardies réformes, les généreuses améliorations du sultan Mahmoud.

Toujours fidèle à la pensée dominante de son règne, il complétait la transformation de son armée et de sa flotte; il instituait un ordre civil et militaire pour récompenser tous les services et tous les mérites; il faisait paraître à Constantinople un *Moniteur ottoman* qui initiait l'empire aux ressources de la publicité et mettait franchement sous les yeux des peuples les actes du gouvernement; il prati-

quait la tolérance la plus large envers tous les cultes, sans s'écarter du respect de l'islamisme; enfin, il accréditait des ambassadeurs près les diverses puissances étrangères; et des chrétiens Grecs, Arméniens, Bulgares, etc., étaient élevés aux plus grands postes de confiance.

Des centaines de pages ne suffiraient point à reproduire tant de louables tentatives, tant de persévérants efforts pour atteindre le but, que contrariaient l'ignorance ou les préjugés du vieux parti rétrograde, les ingérences des diplomates étrangers, ainsi que les rivalités des grandes puissances européennes, cherchant toutes à prévaloir auprès de la Sublime-Porte, et ne voyant pas que leurs obsessions retardaient la vraie solution de la question d'Orient, la solution qui doit émaner de l'unique autorité, de la suprême initiative du sultan.

Les années s'écoulaient sans affaiblir l'énergie morale de Mahmoud, mais en minant ses forces physiques. Soutenu, retrempé par la grandeur de ses vues, il ne s'attachait que plus énergiquement au but de son règne et de sa vie, à la régénération du vaste empire, fondé par la conquête et qu'il voulait rendre florissant par la paix.

Des institutions savantes, des écoles spéciales s'ouvraient à Constantinople pour l'art militaire, la médecine, la chirurgie. Parmi les vocations d'élite, des jeunes gens déjà distingués par leurs succès, allaient, aux frais du sultan, compléter leur instruction dans les principaux États de l'Europe. Un costume nouveau, en rapport avec notre époque, était adopté pour les fonctionnaires. De judicieux travaux de voirie publique étaient entrepris. Une milice nationale veillait à la sûreté des routes et à la police des villes et des campagnes. Le portrait du sultan placé dans les casernes apprenait aux soldats de l'armée active et de la ré-

serve, à considérer comme leur bienfaiteur, comme leur père, le souverain dont la sollicitude se préoccupait constamment de leur bien-être. L'administration des postes et celle des douanes fonctionnaient avec une régularité qui accroissait les revenus du trésor, en secondant les relations du commerce et les travaux de l'industrie.

Chaque journée, pour ainsi dire, amenait un résultat pour lequel la seule initiative du sultan se trouvait de mieux en mieux comprise, interprétée par une génération nouvelle d'hommes d'État, de diplomates, d'administrateurs, de généraux, de marins formés en quelque sorte à son école. Leur intelligent concours lui répondait de l'avenir.

Mais de pareils efforts usent ou brisent la constitution la plus robuste, surtout lorsque viennent s'y joindre de cruelles épreuves, telles que les tentatives d'insurrection de la Bosnie et de l'Albanie, les prétentions du pacha d'Égypte sur la Syrie, les traités d'Unkiar-Skelessi et d'Adana, enfin l'amitié de la Russie, plus dangereuse que sa haine.

Les populations syriennes, en réclamant comme un bienfait le rétablissement de l'autorité du sultan, donnèrent à Mahmoud une lueur d'espérance qui acheva de l'épuiser; et, le 1er juillet 1839, il mourut sans connaître le désastre de Nézib et la défection de sa flotte, faisant cause commune avec l'escadre Égyptienne.

On dit que dans sa lutte suprême contre l'agonie, la grande âme de Mahmoud essaya de se rattacher à l'existence, à cause de sa profonde inquiétude sur l'avenir de l'empire et sur le sort de ses fils, dont le plus âgé, Abdul-Medjid, né le 23 avril 1823, n'avait que seize ans et quelques mois. Comment le frêle roseau pourrait-il supporter le poids auquel succombait le chêne altier? L'auguste réfor-

mateur s'alarmait pour sa dynastie; il regrettait son œuvre interrompue; ainsi que le moissonneur, il ne voulait s'endormir que sa journée finie, après avoir lié les gerbes de sa riche récolte.

Mais Dieu qui le rappelait dans son sein allait protéger l'adolescent, dont les premiers pas dans la carrière étaient soutenus par les hommes dévoués et supérieurs que Mahmoud s'était assimilés, qu'il avait pénétrés de son esprit, associés à ses efforts, et qui ont si bien secondé les fils dans l'immortelle entreprise poursuivie par le père.

Durant vingt-deux années consécutives, le sultan Abdul-Medjid a continué les réformes et les améliorations, bases fécondes de la régénération de la Turquie, sans recourir à aucune mesure violente, sans jamais faire appel au glaive des bourreaux.

Du 2 juillet 1839 au 25 juin 1861, depuis son avénement jusqu'à sa mort, dans aucune circonstance ne s'est démentie cette horreur du sang qui, le jour où il ceignit le baudrier d'Othman, lui fit refuser de sacrifier un agneau, selon l'usage.

« Non, je ne veux pas un trône à ce prix, » s'écria le jeune souverain, sur la tombe duquel le burin de l'histoire a gravé les titres de *Clément et Miséricordieux*.

En traçant un aperçu des principaux événements et des plus remarquables institutions de son règne, il faut se borner à une simple énumération : une appréciation raisonnée,

un commentaire logique de chaque fait, de chaque création utile, exigeraient un nouveau livre.

D'abord eut lieu, par la générosité du sultan et le concours dévoué de la diplomatie étrangère, la soumission de Méhémet-Ali. L'union de la grande famille ottomane se trouva ainsi rétablie, et la Sublime-Porte rentra dans la possession directe des pachaliks de Syrie et de l'île de Candie.

Lorsque, en 1840, Méhémet-Ali se trouva déçu, par la quadruple alliance de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Prusse, de la Russie, dans les illusions que lui inspirait l'appui de la monarchie de Juillet, le sultan se montra vraiment magnanime; il effaça ce que la soumission pouvait avoir de pénible à la vieillesse du pacha, en accordant l'hérédité à ses grands vassaux d'Égypte, devenus depuis lors les plus fermes soutiens de l'empire ottoman.

Une journée exceptionnelle, vraiment glorieuse dans le règne d'Abdul-Medjid, est celle du 3 novembre 1839, où, en présence de tous les hauts dignitaires ottomans, des représentants des diverses communautés religieuses et des ambassadeurs étrangers, fut proclamé le hatti-chérif de Gulhané, ainsi nommé à cause du kiosque où eut lieu cette cérémonie imposante.

La charte de Gulhané, car l'admiration générale a consacré ce titre, garantit à tous les sujets de l'empire, sans distinction de culte ni de race, leur existence, leur honneur, leur fortune, constitue un mode uniforme et régulier pour l'assiette et la perception des impôts, établit par des dispositions légales la levée des soldats et la durée du service militaire, abolit les monopoles, subordonne chaque prélèvement de taxe aux ressources du contribuable, annonce des lois fixant les dépenses de l'armée et de la flotte ainsi que le contingent de chaque localité, prescrit de juger pu-

bliquement les procès suivant les lois religieuses et civiles, permet à tout sujet de vendre les biens dont il a la propriété, et laisse aux héritiers d'un criminel le droit de recueillir sa succession. C'est, dans son ensemble, un de ces monuments législatifs qui restent, en honorant un règne.

Des troubles qui éclatèrent sur quelques points de l'empire, en Servie, Valachie, Syrie, au Liban, en Albanie, furent aisément réprimés; l'armée forte et disciplinée rendait d'éminents services; elle était le soutien du trône, un instrument de progrès; en 1845, l'organisation de l'instruction publique fut divisée en trois degrés, primaire, secondaire, supérieure, avec établissement de l'Université ottomane déclarée institution de l'État; l'année suivante, un code administratif régla les devoirs et les obligations imposés aux fonctionnaires publics; on érigea à Constantinople des tribunaux mixtes de commerce, composés de notables musulmans désignés par la Sublime-Porte, et, en nombre égal, de juges nommés par les légations étrangères et choisis parmi leurs nationaux.

En suivant l'exemple paternel et en s'inspirant des traditions européennes, le sultan institua une décoration civile et militaire sous le titre d'ordre impérial du Medjidié, divisé en plusieurs classes, limité quant au nombre des membres et dignitaires indigènes. La légende : « zèle, dévouement, fidélité, » avec le chiffre du sultan au centre et le millésime 1268 (de l'hégire), indiquent assez comment les inspirations nationales, unies à ce qui se passe chez les peuples chrétiens, ont guidé l'auguste fondateur.

Lorsque, en 1848 des révolutions éclatèrent dans plusieurs États de l'Europe, des Hongrois et des Polonais se réfugièrent en Turquie; aussitôt furent formulées, par les cabinets de Vienne et de Saint-Pétersbourg, des demandes d'extra-

dition, rédigées en termes impérieux, accompagnées de paroles menaçantes; mais la Sublime-Porte, exerçant l'hospitalité avec dignité, avec fermeté, opposa à ces exigences un énergique refus; la France et l'Angleterre applaudirent à cette contenance, donnèrent l'adhésion la plus sympathique au jeune sultan, et firent entrevoir, par la force que donna leur appui, ce qu'il y aurait un jour d'heureuse fécondité pour la Turquie dans leur entente bien déterminée et nettement résolue.

La charte de Gulhané devait entrer dans la pratique; il fallait la développer, la compléter, l'améliorer; dans ce but fut institué le conseil du Tanzimat qui fonctionna bientôt avec la plus grande régularité et prépara toutes les innovations, toutes les mesures dont la constitution d'Abdul-Medjid contenait le germe puissant.

Des commissaires extraordinaires furent envoyés par le sultan dans différentes provinces de l'empire, afin de recueillir les réclamations des habitants, de connaître leurs besoins et de mettre le gouvernement central à même d'y pourvoir. Quelques-uns des rapports faits au divan, à la suite de ces missions, ont porté les plus heureux fruits.

On fonda à Constantinople, en 1851, une Académie des sciences et des lettres. Elle a pour but de travailler au progrès de la littérature et de la langue, et d'activer le développement de l'instruction publique en Turquie.

Survint ensuite cette difficulté formidable, résultant des réclamations de la France et de la Russie, relativement aux lieux saints, difficulté d'autant plus grave qu'il s'agissait de différends purement religieux, qui peuvent être aplanis ou aggravés d'autant plus aisément que la tolérance chrétienne ou le fanatisme inspire les parties. A la suite d'une négociation bienveillante, satisfaction fut donnée à la France et

justice rendue aux droits des Latins. Le czar Nicolas en ressentit un grand mécontentement, une irritation des plus vives ; le prince Mentschikoff fut envoyé à Constantinople comme ambassadeur extraordinaire ; il produisit des réclamations impérieuses, hautaines dans la forme, et, au fond, contraires à la dignité, à l'indépendance de la Sublime-Porte. La situation devint très-critique ; le divan, cependant, tout à fait à la hauteur de sa tâche, opposa un refus calme, mais ferme, à la sommation moscovite. Le résultat de cette conduite était prévu : l'amiral-diplomate quitta Constantinople en déclarant « que son souverain cher-« cherait dans sa propre puissance le moyen d'imposer, « en faveur du culte grec, les garanties que la Turquie lui « refusait. »

Tous ces faits sont d'hier ; ils ont produit une sensation profonde dans le monde entier, et sont restés gravés dans le souvenir de notre génération ; on peut se borner à les indiquer :

A peine le prince Mentschikoff était-il rentré à Saint-Pétersbourg que les Principautés danubiennes furent envahies par une armée russe. La Sublime-Porte lui opposa le général en chef Omer-Pacha à la tête d'un corps de troupes parfaitement organisé. Les flottes de l'Angleterre et de la France croisèrent bientôt dans la baie de Bésika. Une escadre ottomane fut incendiée à Sinope.

Tous les sujets de l'empire manifestèrent leur patriotisme et leur dévouement ; les secours et les volontaires affluèrent de toute part ; la colonie israélite de Constantinople, notamment, fit au trésor un don spontané de plusieurs millions de piastres.

La Turquie avait fait un éloquent appel aux grandes puissances ; elle avait, en outre, réclamé le concours actif

des États tributaires : tous les appuis lui vinrent à la fois.

La France et l'Angleterre prirent part à cette grande lutte, mais sans faire appel aux nationalités, sans susciter d'insurrection ni en Pologne, ni parmi les Tcherkesses, en défendant, par une guerre de politique et d'équilibre, l'intégrité du territoire ottoman.

La victoire couronna les généreux efforts des deux grandes puissances occidentales, secondées par les armées de la Turquie et de l'Égypte, rivalisant d'ardeur, et par vingt mille hommes d'élite et une escadre qu'envoya le roi de Sardaigne, s'associant ainsi à un grand, à un noble acte de justice.

La mort du czar Nicolas n'interrompit pas les hostilités; mais la chute de Sébastopol prépara une paix glorieuse, que consacra le congrès de Paris, où l'Empire ottoman, dignement représenté par S. A. Mohammed Emin-Aali-Pacha et par S. Ex. Mohammed-Djemil-bey, plénipotentiaires du sultan, fut enfin admis dans le concert européen et obtint de la part des six puissances contractantes la garantie collective de toutes ses possessions continentales et insulaires.

Il semble qu'après la mémorable session du congrès de Paris, la convention relative aux Principautés danubiennes et le règlement de la libre navigation du Danube, tout devait sourire aux efforts du sultan Abdul-Medjid, que la publication spontanée du hatti-humayoun du 18 février 1856 avait achevé de recommander à la reconnaissance des chrétiens d'Orient, à l'admiration sympathique de l'Europe, et dont le pape lui-même, le vertueux Pie IX, avait loué les hautes qualités, la mansuétude.

Mais les passions, les rivalités, les haines, se succèdent sans relâche. Djeddah, Damas, le Liban, avec leur triple crêpe de deuil, déchirent un noble cœur et amènent une intervention armée qui froisse l'orgueil du souverain. N'im-

porte, il poursuit sa salutaire mission ; il couvre de son inépuisable clémence les auteurs du terrible complot du 17 septembre 1859; jusqu'à son dernier jour, il reste fidèle au titre de Réformateur par la loi, par les institutions, par les mœurs, sans l'emploi de la force; et calme, résigné, à trente-huit ans, il s'endort du dernier sommeil avec la conscience tranquille du juste, qui a passé sur la terre en faisant le bien, et avec la conviction d'avoir, dans son frère, mieux qu'un successeur, un autre lui-même.

Quelques heures avant sa mort, le sultan Abdul-Medjid avait eu un long entretien avec son frère, Son Altesse Impériale le prince Abdul-Aziz, né le 9 février 1830 et appelé à lui succéder en vertu du droit de séniorité, c'est-à-dire comme étant le plus âgé des membres de la dynastie. L'auguste mourant fut tout à fait rassuré par cet entretien, sanctionnant les relations affectueuses des deux fils de Mahmoud, dont l'esprit semblait, à cette heure suprême, planer sur ses enfants comme le bon génie de l'empire.

Dès le 1er juillet 1861, un hatt, expression de la volonté souveraine, annonça que nulle modification ni aucun retard ne seraient apportés aux principes de la grande réforme de Gulhané et à l'institution du Tanzimat. A la cérémonie d'inauguration qui eut lieu à la mosquée d'Eyoub, selon l'antique usage, Sa Majesté le sultan attirait, fixait tous les regards. Chacun admirait son attitude grave, sa taille élevée, sa physionomie imposante, ses yeux étincelants. On remarqua qu'il portait le costume nouveau, introduit par son père, comme un emblème significatif d'un régime qui,

sans repousser de glorieux souvenirs, ouvre une ère en rapport avec les exigences de notre époque. On le remarqua d'autant plus que les ulémas étaient vêtus à l'ancienne mode et coiffés du turban.

Le personnel des ministres subit quelques changements ; mais les principaux hommes d'État, identifiés à la régénération de l'empire, Leurs Altesses Aali-Pacha et Fuad-Pacha, sont restés de 1861 à 1867, ce qu'ils étaient vers la fin du règne précédent, les conseillers autorisés, les dévoués auxiliaires de leur noble souverain, que le premier représente, au mois de juillet 1867, à Constantinople en qualité de gouverneur-général de l'empire, tandis que le second l'accompagne à Paris et à Londres, dans ce voyage qui prend les proportions d'un grand événement destiné à faire époque en France et en Angleterre comme en Turquie.

D'ailleurs, une sommité diplomatique, sir Henry Bulwer, alors ambassadeur de la reine Victoria, avait par des révélations positives sur le caractère, les idées, les résolutions du nouveau sultan, rassuré l'Angleterre et l'Europe. Précisément, ces révélations eurent à la Chambre des pairs britannique un éloquent interprète, lord Wodehouse.

On apprenait ainsi, avec bonheur, que le fils aîné du sultan Abdul-Medjid, né le 21 septembre 1840, n'était pas seulement l'héritier présomptif de la couronne, mais devenait encore le fils d'adoption de son oncle, quoique celui-ci eût un fils, dont la naissance ne remonte, il est vrai, qu'au 9 octobre 1857.

A ces détails intimes de famille se joignaient d'autres faits du meilleur augure, au début d'un règne si bien commencé : Sa Majesté réglait elle-même le chiffre de sa liste civile, chiffre jusque-là illimité ; elle le réduisait spontanément à douze millions de francs, et sur cette somme relati-

vement modique, elle s'imposait encore de véritables sacrifices en venant en aide aux finances de l'État, et en récompensant sur sa cassette les services rendus à l'empire.

Les manœuvres de la garde et des régiments de l'armée, ainsi que les évolutions de l'escadre, l'uniforme des soldats et des marins, l'organisation de l'artillerie, la construction de vaisseaux cuirassés, l'emploi d'armes de précision, les soins les plus importants comme les moindres détails relatifs au bien-être des défenseurs de l'empire occupaient une activité infatigable, parfaitement secondée du reste par l'énergie physique et morale d'un souverain voulant tout voir par lui-même. Les austères loisirs de sa jeunesse avaient été remplis par de mâles exercices, mais surtout par des améliorations agricoles, rappelant que jadis le sultan Orkan léguait à son successeur des troupeaux de bétail améliorés par son intelligente direction.

En même temps, était institué un nouvel ordre de chevalerie, l'Osmanié, solennel hommage rendu au type, au héros de la dynastie des Ottomans.

Les ambassadeurs extraordinaires envoyés à Constantinople par les différentes cours de l'Europe, pour complimenter Sa Majesté Abdul-Aziz au nom de ses alliés, purent constater tous les résultats déjà acquis à ce règne qui resserrait les bons rapports de la Turquie avec l'Occident.

La preuve manifeste de ces excellentes relations ne se fit pas attendre : au mois de mars 1862, la Sublime-Porte conclut à Londres un grand emprunt, dans des conditions honorables. Quelques jours après, la voix autorisée du vicomte Palmerston déclarait à la Chambre des communes (31 mars) que bientôt la Turquie, prospère, indépendante, forte de son commerce, éloignerait tout danger de rupture d'un équilibre si nécessaire à l'Europe. La confiance des

capitalistes anglais, si bons juges en fait d'emprunts d'État, n'avait pas attendu cette déclaration du grand ministre pour rechercher les titres ottomans, accueillis également avec beaucoup de faveur à Paris et sur le marché français.

La même année vit modifier les douanes de l'empire par la conclusion d'un traité de commerce et de navigation avec la France. Les droits, les priviléges, les immunités résultant des anciennes capitulations furent maintenus en principe et améliorés dans leurs applications, qu'il est facile d'apprécier par cette clause : Le droit d'exportation fixé à huit pour cent de la valeur est abaissé chaque année d'un huitième, jusqu'à ce qu'il descende au chiffre fixe d'un pour cent.

Ce traité conclu pour un laps de vingt-huit années produit chaque jour les plus heureuses conséquences. La prévoyance de la Sublime-Porte en étendit les bienfaits à l'Égypte, à la Servie et aux Principautés-Unies.

A côté de ces grandes mesures économiques, on regrette d'avoir à citer quelques troubles chez les Bulgares, par suite de l'arrivée des Tcherkesses, réduits à quitter le Caucause pour chercher un asile sur le sol ottoman. La main des agents russes, cherchant à provoquer en échange le départ de colons bulgares pour la Crimée, se fit sentir dans cette sourde agitation. Déjà le prince Gortchakoff avait lancé contre la Sublime-Porte une accusation qui motiva une mission extraordinaire confiée, dans la Turquie d'Europe, à Méhémet-Kyprisli-Pacha ; à son tour, l'ambassadeur du czar à Constantinople, prince Labanoff, remit au divan un Mémorandum, pour que les cinq grandes puissances discutassent avec les ministres ottomans un plan de réformes.

Cette prétention fut énergiquement repoussée dans un

mémoire appuyé des plus hautes, des plus justes considérations, et rédigé par S. A. Aali-Pacha.

Peu à peu se dissipaient les complications survenues au Liban, où le commissaire extraordinaire de la Sublime-Porte, S. A. Fuad-Pacha, avait si bien rempli son mandat, tandis que Daoud, alors effendi, un Arménien du rite catholique, par son dévouement au sultan et sa justice impartiale envers les Maronites et les Druses, réparait de trop longues, de trop sanglantes agitations.

Sur un autre point, l'ordre était rétabli au Monténégro et dans l'Herzégovine. Un conseil des travaux publics, créé sous la présidence d'Ethem-Pacha, s'occupait d'une route entre Erzeroum et Trébizonde. Les embouchures du Danube se trouvaient débarrassées du sable qui les obstruait, et rendues à la navigation. Des commissaires supérieurs visitaient plusieurs provinces de l'empire, où de grands gouvernements étaient institués en centralisant mieux le pouvoir. Quant aux garanties morales et matérielles assurées aux chrétiens du rite grec, le sultan lui-même en donnait et en donne l'exemple ; et l'attitude reconnaissante des catholiques latins ainsi que des Arméniens, sujets de l'empire, démontre hautement que la Sublime-Porte pratique la tolérance la plus large en matière religieuse, pourvu que des menées politiques et des manœuvres étrangères ne viennent pas égarer les populations chrétiennes, faisant, comme les hétairistes, de la croix de paix et de salut, un instrument de discorde et de guerre.

Sans doute, de nombreux obstacles se sont élevés, s'élèvent encore autour du souverain et de ses dignes ministres ; ces obstacles ont été indiqués soit dans la description des différentes provinces, soit dans le chapitre de l'agriculture, de l'industrie et du commerce.

Toutefois, les six années du règne de Sa Majesté Abdul-Aziz ont justifié les espérances conçues à son avénement.

Dans l'ordre financier, le retrait des caïmés, la publication des budgets, la fondation d'établissements de crédit, l'unification de la dette ottomane, les économies opérées sans nuire à l'armée, à la flotte, aux différentes administrations; l'exécution de grands travaux d'utilité publique, sans parler de diverses concessions de chemins de fer à des compagnies étrangères, et dont plusieurs déjà réalisées : voilà autant de résultats palpables que la malveillance ne saurait nier.

De jour en jour, d'heure en heure, la Turquie se transforme et s'améliore. Une exposition des produits de l'industrie a été ouverte à Constantinople, où a siégé depuis lors la Convention internationale, ayant pour but de prévenir et au besoin de combattre énergiquement le choléra-morbus asiatique.

A l'époque où l'empereur Napoléon conçut la grande idée d'un congrès de souverains, se réunissant à Paris pour asseoir la paix générale sur des bases durables, Sa Majesté le sultan s'empressa de répondre à cet appel en manifestant la plus sympathique adhésion.

Et à cette heure même, le chef de l'islamisme et de l'empire ottoman s'est fait précéder en France par un don magnifique de joyeuse arrivée : le droit de propriété désormais assuré en Turquie à tous les étrangers. Cette loi est basée sur les principes les plus larges, les plus libéraux; à l'avenir les étrangers sont admis, au même titre que les sujets ottomans et sans autre condition, à jouir du droit de propriété des immeubles urbains et ruraux, dans toute l'étendue de l'empire, à l'exception de la province de

l'Hedjaz (le territoire sacré par les villes saintes de la Mecque et de Médine).

Les étrangers, propriétaires d'immeubles, sont assimilés aux sujets ottomans, en tout ce qui concerne leurs biens immeubles; ils sont soumis aux mêmes obligations, mais ils jouissent absolument des mêmes droits, sans aucune réserve ni restriction.

Les conséquences heureuses de cette loi ne se feront pas attendre; elle rendra possibles diverses entreprises agricoles, industrielles, commerciales, fécondes pour leurs créateurs comme pour la Turquie elle-même; elle attirera les capitaux étrangers auxquels elle donne toute sécurité.

C'est le plus grand fait d'un règne déjà consacré par le succès; c'est un gage nouveau de l'heureuse union de l'Orient et de l'Occident.

CONCLUSION.

L'histoire, la géographie, la statistique; puis l'agriculture, l'industrie, le commerce et le contingent de la Turquie à l'Exposition universelle, ont servi de bases à cette étude, complétée par un tableau rapide des règnes des trois sultans réformateurs, dans lesquels se résument soixante années de l'époque contemporaine.

A cette œuvre, il ne manque plus qu'une conclusion : elle jaillit irrésistible des faits dont il suffit d'évoquer les récits ou les descriptions, pour éclairer le splendide avenir réservé à l'empire des Osmanlis.

Après ce qu'ont accompli les sultans Mahmoud et Abdul-Medjid, avec les généreux et persistants efforts de leur digne successeur, Sa Majesté Impériale Abdul-Aziz-Khan, cet avenir ne comporte aucun doute. Pour solennelle garantie, n'a-t-il point la présence à Paris du Padischah, du Commandeur des croyants?

A son aspect, la France s'est élancée émue, empressée; sur le passage de l'illustre voyageur, les villes se pavoisaient de drapeaux unis, comme durant la glorieuse guerre de Crimée; les populations le saluaient de leurs hommages, de leurs vœux. Et lorsque l'empereur Napoléon, accueillant son allié, son frère de Constantinople, lui a tendu la main...

dans cette cordiale étreinte, l'instinct prophétique de Paris a pu dire, sans crainte d'être démenti par les événements : La question d'Orient est résolue.

Aux souvenirs récents des journées de l'Alma, d'Inckermann, de Traktir, précédant la chute de Sébastopol, se mêlaient les lointaines réminiscences de François Ier et du grand Soliman.

Paris et Constantinople fraternisent en attendant qu'à leur tour, Londres et la reine Victoria, resserrent une triple alliance que l'on appelait, que l'on appellera encore la sauvegarde de l'Orient, grâce à son intime union avec les deux grandes puissances occidentales, desquelles dépend la paix du monde.

Que l'on ne s'y méprenne point : au lieu des guerres jadis saintes qui divisaient les musulmans et les chrétiens, au lieu des sanglantes luttes où l'ambition autant que la civilisation prenaient pour symboles l'Évangile et le Koran, de nouvelles idées, une ère meilleure consacrent cette exposition que Paris et la France ont ouverte sur le Champ de Mars, transformé en sanctuaire du travail, en Panthéon des arts et de l'industrie.

L'empire ottoman et ses États tributaires, comme autant de festons de lierre liés au chêne qui les protége, ont su y fournir un beau contingent, y gagner de nobles palmes. L'antique génie de cette terre, la préférée du soleil, a prouvé la force de ses traditions, la puissante énergie qui l'anime. Étalant parmi nous ses pompes, ses trésors, déroulant sous nos yeux son écrin magique, il nous a apporté un reflet de son ciel d'azur, de sa lumière dorée, de son magnifique climat. Mais, comme dans les poésies orientales, tout cet aspect féerique est éclipsé par la présence du sultan, de l'hôte de l'empereur et de la France.

Après ce fait sans précédents, on ne peut plus douter de la volonté ferme, inébranlable du sultan Abdul-Azis, dans l'accomplissement et le succès de son œuvre de réformateur.

Jamais gage plus éclatant n'a été donné par un chef de religion et d'empire. De Stamboul à Toulon, de Toulon à Paris, de Paris à Londres, durant ce beau voyage ressemblant à une interminable ovation, où souverains et peuples, princes et ministres, armées et escadres, sommités des arts, des sciences, des lettres, l'ont accueilli avec bonheur, avec effusion, l'auguste fils de Mahmoud a pu se dire que la Turquie a le droit de compter sur l'Europe.

Aussi, lorsque le jeune et magnanime souverain rentrera dans sa poétique capitale, en y apportant de nouveaux gages de prospérité, de richesse, de fraternité pour tous ses sujets, en reprenant le pouvoir qu'il a confié, durant son absence, à des mains si pures, si dévouées, il n'aura qu'à marcher vers le but que lui ont marqué son père et son frère, but sacré, désormais certain.

Deux pays, en effet, l'Angleterre et la France, ont dû à leur révolution respective, l'une de 1688, l'autre de 1789, un résultat immense, prodigieux, dont le monde entier éprouve chaque jour les conséquences.

L'Angleterre, en 1688, a inauguré l'action des gouvernements nouveaux ; le système représentatif et constitutionnel est devenu une vérité, un fait.

La France de 1789 est allée encore plus loin : elle a ouvert l'époque des sociétés nouvelles, en brisant le moule et le cadre des anciennes institutions et en faisant prévaloir ces principes de tolérance religieuse, de liberté politique et d'égalité civile, qui ont provoqué vingt-trois années de guerres implacables terminées enfin par une longue période de

paix, où malheureusement la Turquie fut oubliée, presque sacrifiée dans les congrès de Vienne, d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach, de Vérone.

Depuis lors, des agitations douloureuses, des crises fatales, des révolutions, qui ne sont pas encore finies, ont montré aux souverains et à leurs ministres, aux peuples dont l'opinion est une puissance, toute la gravité de la faute commise par l'espèce d'indifférence, d'abandon où l'on avait laissé l'empire ottoman.

Le congrès de Paris de 1856, à la suite d'une des plus grandes guerres du dix-neuvième siècle, a en partie réparé une erreur cruellement expiée.

A l'appui fraternel des deux puissances occidentales, la France et l'Angleterre, secondées par le concours actif du Piémont, préparant ainsi l'unité italienne, à cet appui l'empire ottoman a répondu par une série de réformes et d'améliorations qu'il s'agit de poursuivre, de compléter par le couronnement de l'édifice.

Or ce couronnement a sa pierre angulaire, sa clef de voûte dans le hatti-chérif de Gulhané, l'institution du Tanzimat, l'organisation nouvelle de l'armée et de la flotte, les tribunaux mixtes, l'extension bienfaisante du pouvoir central, les garanties données aux diverses populations de l'empire, sans distinction de races, de cultes, d'idiomes; à cet égard, il ne faut que continuer.

Par la force même des choses, les préjugés les plus invétérés, les passions les plus opiniâtres céderont à l'ascendant progressif des réformes morales et matérielles, les unes accomplies, les autres commencées ou simplement à l'état de projet, mais qu'il importe de réaliser.

La transformation de l'armée a déjà pour première conséquence la soumission régulière de tous les pachaliks de

l'empire. Si quelques dissonances viennent encore à se produire, comme dans l'île de Candie et dans la Bulgarie, l'élément étranger fourni par des factieux cosmopolites, des machinations bien connues et dont la source n'est plus un mystère, un machiavélisme se parant du double masque de la religion et de la nationalité, doivent seuls être mis en cause par les puissances désintéressées et par l'opinion publique, juge en dernier ressort de pareils troubles.

Que Paris et Londres y avisent ! En renouant leur commune action, les gouvernements d'Angleterre et de France rendront à la Turquie et à l'Europe entière une sécurité qui résista même aux dramatiques épisodes de la guerre de Crimée, guerre étendue aux possessions russes de la Baltique, de l'Asie et de l'Amérique. Que serait-ce aujourd'hui en pleine paix ?

Dans l'ordre politique et administratif, comme pour l'organisation militaire et navale, de même qu'à l'égard de l'autonomie des États tributaires, des priviléges assurés aux communautés locales et du libre exercice de tous les cultes avec tolérance complète, jusque pour leurs cérémonies extérieures et publiques, on peut compter sur la continuation de ce qui a lieu régulièrement depuis le règne d'Abdul-Medjid. Chaque année, aux processions des chrétiens du rite grec et latin, le sultan autorise les corps de musique de la garde impériale à rehausser la pompe de ces solennités; les troupes ottomanes font la haie sur le passage des cortéges religieux, que tous les musulmans contemplent avec autant de respect que d'émotion. Les sœurs de la charité et les différentes corporations qui se dévouent au service des hôpitaux, à l'instruction de l'enfance et de l'adolescence, les missionnaires, les consistoires israélites, les sociétés bibliques, en un mot, les représentants des divers cultes,

bénissent tous les égards, la bienveillance, la protection dont le gouvernement les entoure. Si des rivalités existent entre les diverses sectes des chrétiens, si des dissentiments éclatent, si des désordres s'ensuivent avec des scènes de violence, que ce soit à Constantinople même, ou dans n'importe quelle localité, à Jérusalem, par exemple, et jusque dans l'enceinte de l'église du Saint-Sépulcre, l'autorité musulmane s'efface avec une abnégation dont aucun pays chrétien ne donne, ni ne suit l'exemple.

La Turquie musulmane ne s'opposera point à l'initiative de son souverain, laquelle est très-bien comprise de tous les hauts dignitaires de l'empire, aussi bien que des hommes éclairés de la génération actuelle qui presque tous ont voyagé, qui lisent les principales publications périodiques de France, d'Angleterre, d'Allemagne, se tiennent au courant des progrès de chaque pays, et n'ont peut-être qu'un seul défaut, celui de trop compter sur l'Occident.

A cette méfiance de leurs propres forces, de leurs inépuisables ressources, ont sans doute contribué les études que plusieurs d'entre eux ont faites à Paris, à Londres, à Vienne, à Bruxelles, etc. Générales ou spéciales, ces études les ont mis en communication intime avec l'Occident, dont ils se sont bien vite assimilé l'esprit, les doctrines, les idées.

Frappés de tous les avantages réunis autour d'eux, ils en ont éprouvé une admiration exclusive, nuisant à l'Orient. Ils ont voulu tout nous emprunter à la fois, et naturaliser en bloc ce qui demandait un choix judicieux, des essais sagement gradués, avec échelle en quelque sorte ascendante. De là, tantôt des déceptions et des défaillances, tantôt des impatiences funestes, alors qu'il fallait au contraire persévérer, s'obstiner, en préparant lentement, peu à peu, le succès pratique.

Au fond, l'immobilité orientale n'est qu'apparente, et si les institutions, les mœurs, les croyances ont peu changé, l'homme a gardé toute sa valeur.

Que Sa Majesté le sultan et ses ministres agissent donc sur les hommes, en relevant, en utilisant, en groupant, dans un but national, chacune des races dont se compose la force de la Turquie. Il suffit pour cela de pratiquer l'œuvre de réforme et de tolérance, d'assimilation et de progrès, si bien comprise du souverain et de ses auxiliaires. Un empire qui compte trente-cinq millions de sujets identifiés aux plus belles contrées du monde, avec six mers différentes et toutes les ressources matérielles qui y sont accumulées, se fait toujours ses destinées.

Les conquêtes accomplies au moyen des travaux et des arts de la paix y seront autrement fécondes que toutes les victoires de la force et du glaive.

Sans négliger l'organisation militaire et navale encore indispensable à la sécurité intérieure et à la dignité extérieure des États, il faut que la Sublime-Porte invoque bien haut les travaux du congrès de Paris de 1856, et les traités qui en sont la conséquence. Là résident sa garantie, sa sécurité. Il est temps qu'elle en recueille tous les bienfaits.

Sans attendre la réunion de ce congrès, avant même la conclusion de la paix, l'élan magnanime du sultan Abdul-Medjid devança les vœux de ses alliés, en achevant de désarmer ses adversaires : le hatti-humayoun du 18 février 1856 vint confirmer la charte de Gulhané et le Tanzimat.

A qui la faute si les germes de fraternité, de prospérité, de bonheur, semés à pleine main dans ces trois monuments, n'ont pas produit toute la moisson que l'on avait le droit d'attendre, mais qui vient chaque jour à maturité ?

La croyance à un Dieu créateur et rémunérateur, la foi à l'immortalité de l'âme, la prière, les ablutions, le jeûne, le pèlerinage aux villes saintes, l'aumône, plus efficace que la prière, l'hospitalité, ces dogmes et ces rites, bases de l'islamisme, contiendraient-ils quelque chose qui puisse entraver les améliorations exclusivement politiques et militaires, administratives et économiques ?

Aussi, pour quiconque connaît l'empire ottoman, sans les interventions étrangères, les unes hostiles, les autres imprudentes, aucune difficulté sérieuse ne serait venue des Osmanlis, encore moins des Arabes, des Kurdes, des Bédouins et des autres populations musulmanes : car aucune question n'a été portée sur le terrain religieux, dans la sphère des croyances ; et le Koran n'interdit pas un seul progrès dans l'ordre matériel, intellectuel et moral.

La condition des femmes, la polygamie, le harem, le voile à porter, toutes ces exigences ne découlent pas nécessairement, absolument de l'islamisme. Ce ne sont que des conséquences des mœurs immémoriales de l'Orient.

Le Prophète a dit : « Respectez les entrailles qui vous « ont porté. »

Fille, épouse, mère, veuve, même en cas de répudiation, la femme est protégée par le Livre sacré dans ses droits, dans ses intérêts; et si un jour, pour couronner l'œuvre de la régénération de l'empire, il fallait donner à la femme une influence plus grande, plus visible dans la famille et dans la société, ce n'est pas, encore une fois, la loi religieuse qui rendrait impossible une semblable réforme.

C'est vers les améliorations matérielles que doivent se porter désormais toutes les vues du gouvernement. Chaque effort sur ce champ fertile amènera son résultat direct, immédiat.

Il en est des pays comme des individus : ils ont du prestige et exercent de l'influence, en raison de leur importance et de leur utilité.

Que l'agriculture se développe en Turquie, et bientôt tous les pays de l'Occident seront ses tributaires, intéressés à sa tranquillité, sans laquelle les champs restent stériles, les exportations diminuent, en exposant au chômage, à la disette, les consommateurs habituels des produits.

Que la Turquie attire vers elle, par des mesures libérales et une hospitalité vraiment grandiose, qu'elle attire vers ses richesses minérales, vers ses forêts immenses, vers ses entreprises industrielles, les capitalistes étrangers, et ceux qui trouveront dans ses belles provinces sécurité et profit deviendront ses soutiens, ses appuis les plus énergiques. Dans chaque État de l'Occident, elle aura des partisans d'autant plus dévoués qu'ils se trouveront bien de sa grandeur, de sa prospérité.

Que par la création d'un vaste réseau de chemins de fer et l'organisation d'un bon système de voirie, elle rapproche de la vieille Europe sa capitale si intéressante, ses centres industriels, ses greniers d'abondance agricoles, et chaque jour l'empire ottoman sera mieux connu, plus sainement apprécié; chaque jour l'Occident se convaincra mieux de ses ressources, de son inépuisable séve de vitalité.

Que la Turquie parcoure résolûment la voie où elle s'est engagée depuis quelques années; qu'elle emploie franchement et sans réserve l'arme si puissante de la publicité, en administrant au grand jour, en étalant devant le monde entier ses budgets consciencieusement établis, ses recettes, ses dépenses, sa dette parfaitement garantie; qu'elle habitue l'Occident à se préoccuper de ses affaires, à suivre leur marche, et au jour des *ingérences intéressées*, l'Europe

intelligente se prononcera pour elle, avec cet ensemble et cette autorité dont les échos pénètrent aujourd'hui jusque dans les délibérations des souverains.

L'avenir de l'Empire ottoman est immense, incalculable, certain; ses progrès dans l'ordre moral et matériel sont rapides, continus; son existence est indispensable à la paix du monde. Aussi la Turquie suivra sa voie et atteindra, sereine et glorieuse, ses nobles destinées!

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.

3 2044 019 880 871

WIDENER
FEB 10 1997
SEP 10 1996
BOOK DUE

WIDENER
FEB 10 1997

GIFT OF

JOSEPH RANDOLPH COOLIDGE

LL.B. 1864

OF BOSTON

FROM THE LIBRARY OF

M. CHARLES SCHEFER, OF PARIS

Received June 1, 1899